
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00082536 4

LETTRES ADRESSÉES
AU BARON
FRANÇOIS GÉRARD
PEINTRE D'HISTOIRE



Imp. Quantin.

LETTRES ADRESSÉES
AU BARON
FRANÇOIS GÉRARD

PEINTRE D'HISTOIRE

PAR

LES ARTISTES ET LES PERSONNAGES CÉLÈBRES
DE SON TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

AVEC QUATORZE PORTRAITS A L'EAU-FORTE

Publiée par

LE BARON GÉRARD

SON NEVEU

et précédée d'une

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE FRANÇOIS GÉRARD
ET D'UN RÉCIT D'ALEXANDRE GÉRARD, SON FRÈRE

PREMIER VOLUME

PARIS
IMPRIMERIE DE A. QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1888

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

BARON FRANÇOIS GÉRARD

SA FAMILLE

SES ŒUVRES — SON SALON — SON ATELIER

SA CORRESPONDANCE



J. S. GÉRARD

PÈRE DE FRANÇOIS GÉRARD.

(Œuvre de Fois Gérard)



Drouart, Imp. r. du Fouarre, 11, Paris.

F. Gerard p.^x 1792. Ch. Bazin Sc.^t 1853.

Mme GÉRARD (*NÉE MATTEÏ*)

MÈRE DE FRANCOIS GÉRARD

LA FAMILLE ET LA JEUNESSE DE GÉRARD
SES ŒUVRES — SA MORT EN 1837.

François Gérard naquit à Rome, en 1770, d'un père français, attaché à la personne de l'ambassadeur de France, et d'une mère italienne.

Il était encore enfant lorsqu'il vint en France; mais déjà, en Italie, dès ses premières années, il avait manifesté pour les arts du dessin des dispositions si remarquables et un penchant tellement persistant que sa famille, malgré ses hésitations, ne put tarder longtemps à céder à ses désirs.

Les parents de Gérard, dont les ressources étaient limitées, l'envoyèrent d'abord chez le statuaire Pajou. Il y apprit rapidement à modeler, étude qui fut loin de lui être inutile dans le reste de sa carrière.

Il passa ensuite dans l'atelier de Brenet, peintre très en réputation, où David lui-même avait étudié avant de prendre les conseils de Vien. C'est là que, à l'âge de quatorze ans, ayant conçu le sujet d'un tableau d'histoire, il vint supplier son maître de lui permettre l'emploi des couleurs. Brenet fut inflexible : avant de manier le pinceau,

disait-il, il fallait avoir fait un long apprentissage du dessin.

Gérard alors, à l'insu de son maître, acheva en peu de jours une composition de *la Peste*, où l'on découvrit avec surprise, malgré d'évidentes imperfections, les indices d'un véritable talent [1].

Voilà où le jeune artiste en était de ses premiers essais, quand eut lieu, en 1786, l'apparition du *Serment des Horaces*.

L'enthousiasme, qui entraînait toute la jeunesse des écoles de peinture, le conduisit aussi dans l'atelier de David, où il eut pour compagnons Gros, Girodet et tant d'autres, destinés à illustrer l'école de leur maître.

Au concours de 1789 pour le prix de Rome, Gérard obtint la deuxième récompense [2].

Encouragé par ce premier succès qui en présageait un plus grand, Gérard, l'année suivante, s'était mis de nouveau sur les rangs quand la mort de son père, survenue pendant la durée des épreuves, interrompit forcément son travail [3].

1. Ce tableau fait aujourd'hui partie de la galerie de M. le baron H. Gérard, son neveu.

2. Le sujet à traiter était *Joseph reconnu par ses frères*. Girodet eut le premier prix. Le tableau de Gérard se trouve actuellement au musée d'Angers.

3. Le tableau de Gérard, représentant *Daniel défendant la chaste Suzanne*, témoignait de ses rapides progrès. Il fut exposé en 1793 et appartient aujourd'hui à son neveu.

Devenu, à vingt ans, l'unique soutien de sa mère, dont la santé lui donnait de vives inquiétudes, et de ses deux frères, il renonça aux concours et partit pour Rome, avec les siens, à la fin de 1790. Girodet, auquel une intime amitié l'attachait alors, y était déjà, et, dans des lettres pleines d'affection, le pressait instamment de venir le rejoindre.

Gérard, qui avait compté sur ce voyage pour perfectionner son talent, ne put malheureusement rester longtemps en Italie; menacé d'être inscrit sur la liste des émigrés, il dut se hâter de rentrer en France afin de sauvegarder le modeste revenu de sa famille, faible ressource, destinée à disparaître bientôt elle-même au milieu de la tourmente révolutionnaire.

Cette époque ne devait laisser dans l'âme de Gérard que de douloureux souvenirs; au commencement de 1793, il perdit sa mère, qu'il n'avait jamais quittée et qu'il aimait tendrement.

A la suite de cet événement cruel il dut pourvoir à l'éducation de ses deux frères[1] et

1. L'aîné, Henri, qui avait suivi la carrière de la marine, mourut sur mer; François Gérard resta chargé de son frère Alexandre, plus jeune que lui de dix ans, qu'il éleva et suivit dans sa carrière avec un soin tout paternel. Alexandre Gérard fit partie, comme adjoint au corps du génie, de l'expédition d'Égypte. Après une captivité au château des Sept-Tours, à Constantinople, il entra dans l'administration des finances. Il

d'une jeune tante, sœur de sa mère, qu'il avait ramenée d'Italie, et qu'il épousa peu de temps après.

A cette époque, le jeune artiste avait à surmonter les difficultés du début; il accepta des frères Didot de composer et d'exécuter des dessins pour leurs belles éditions classiques de Virgile et de Racine. Ces compositions, fort remarquables, méritèrent les éloges de David, qui trouvait dans chacune d'elles la matière d'un bon tableau; elles furent, pendant trois ans, l'unique ressource de Gérard.

Enfin son esquisse du *10 Août* lui valut, avec le premier prix au concours ouvert par la Convention, un logement et un atelier au Louvre. Peu après, le Salon de 1795 étant ouvert, sur les instances de ses amis qui le pressaient d'y exposer, il entreprit un tableau de petite dimension, première pensée du *Bélisaire*. Cette toile, terminée

fut directeur des contributions directes à Chambéry, où il se maria, puis nommé à Orléans et ensuite à Paris, où il mourut en 1832.

François Gérard n'a pas eu d'enfants et l'unique héritier de son nom est le fils de son frère Alexandre, M. Henri Gérard qui, en 1870, a été autorisé à relever le titre de baron. Par un sentiment facile à comprendre, le baron Henri Gérard a tenu à publier, avec la correspondance de son oncle, le récit fait par son père des circonstances qui amenèrent sa captivité au château des Sept-Tours. Le lecteur trouvera ce récit, intéressant à divers titres, immédiatement après la Notice biographique.

avant la fermeture de l'Exposition, y obtint un vif succès ; mais, malgré la vogue de sa composition, Gérard resta longtemps sans pouvoir placer le grand tableau exécuté, depuis, sur le même sujet.

Isabey, son ami, dont la réputation de peintre de miniatures était déjà faite, insista chaleureusement pour avoir le tableau, et, le marché conclu moyennant cent louis, l'exposa dans son atelier. M. Mayer, ambassadeur de Hollande, le vit et en offrit six mille francs. Isabey courut chez Gérard et, après un débat honorable pour tous les deux, força son ami à recevoir le surplus des cent louis qu'il lui avait donnés [1].

Bien des années après, Gérard, arrivé aux honneurs et à la fortune, se plaisait à rappeler à Isabey ce souvenir de leur jeunesse.

Gérard avait également exposé au Salon de 1795 le très beau portrait de Mlle Brongniart (devenue la baronne Pichon) [2].

Ces deux œuvres, traitées, l'une et l'autre, avec une rare perfection et dans des genres si

1. Le tableau de Bélisaire, que la belle gravure bien connue de Desnoyers a reproduit, fut acheté plus tard par le prince Eugène ; il est aujourd'hui à Munich dans la galerie du duc de Leuchtenberg.

2. M. le baron Pichon, son fils, a confié cette belle peinture pour être reproduite par le burin de M. Huot, grand prix de Rome, élève d'Henriquel-Dupont, mort en 1883, auquel la Société française de gravure avait demandé ce travail.

opposés, par un homme qui atteignait à peine sa vingt-cinquième année, fixèrent dès lors sa réputation. Mais le pays était encore ébranlé des secousses révolutionnaires, les fortunes privées se trouvaient compromises et les personnes de la société étaient peu disposées à acquérir des œuvres d'art quand trop souvent le nécessaire leur manquait. Gérard composa donc un tableau pour le Salon de 1795, sans s'inquiéter de la destination réservée à son nouvel ouvrage; ce fut l'une de ses toiles les plus admirées et celle qui, de toutes, a peut-être le mieux conservé l'harmonie des teintes et la fraîcheur du coloris : *l'Amour et Psyché*, œuvre dont le fini irréprochable reproduit la beauté antique dans toute sa pureté [1].

Dès cette époque, les circonstances poussèrent Gérard à faire des portraits. Une fois engagé dans cette voie, l'enchaînement non interrompu de ses succès lui fit produire, en trente ans, quatre-vingt-cinq portraits en pied et près de deux cents autres présentant, presque tous, un véritable intérêt historique [2].

1. La *Psyché*, après avoir appartenu au général Rapp, fut, à la vente de la galerie du général, acquise par la liste civile du roi Louis XVIII; elle est aujourd'hui au Louvre, dans la salle où l'on a réuni les chefs-d'œuvre de l'École française moderne.

2. Toutes les petites esquisses des portraits historiques en

Parmi ses premiers portraits remarquables, on peut citer ceux de la famille Auguste (1796), d'Isabey et de sa fille[1], de La Réveillère-Lépeaux[2], de Mme Morel de Vindé et de sa fille, de Mme Barbier-Walbonne, de Mme Récamier[3], de Mme Tallien, de Mme Bonaparte, de Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély[4], etc.

La réputation de Gérard une fois établie, les princes et les princesses de la famille régnante et les grands dignitaires tinrent à honneur d'être peints par lui.

De 1800 à 1815, il fit successivement les portraits de Bernadotte, de Murat, de la reine Hortense, des impératrices Joséphine et Marie-Louise; celui du roi de Rome, qui excita l'enthousiasme de la grande armée quand il arriva en Russie au milieu de la campagne; celui du prince de Talleyrand, reproduit par la très belle

pied, faites avant ou d'après les originaux, ont été achetées par la liste civile à la vente qui suivit la mort de Gérard, et placées au musée de Versailles dans une salle spéciale. Elles donnent une juste idée du goût parfait de Gérard et de son admirable entente des arrangements.

1. Donné au musée du Louvre, en 1848, par M. Eugène Isabey.

2. Au musée d'Angers; — il a été exposé au Trocadéro en 1878.

3. A la préfecture de la Seine.

4. Donné, dans ces dernières années, au musée du Louvre par Mme de Sampayo.

gravure de Desnoyers; ceux de Canova[1], de Corvisart[2], du maréchal Lannes, celui de Ducis En 1808, outre douze portraits, il exposa le tableau des *Trois Ages*[3], composition philosophique qui représente, avec la grâce et l'habileté la plus heureuse, le rôle de la femme, soutien de l'homme aux diverses époques de la vie.

Napoléon, sous le Consulat, avait déjà fait appel au talent de Gérard en lui demandant son portrait[4], et le tableau d'Ossian pour la Malmaison. A son retour de la campagne d'Autriche, il le chargea de peindre la *Bataille d'Austerlitz* pour le plafond de la salle du Conseil d'État, aux Tuileries[5].

Gérard n'avait pas encore peint de bataille; aussi, à l'Exposition de 1810, cette vaste composition révéla-t-elle sous un jour nouveau toutes les ressources de son talent. On est frappé de la ma-

1. Le portrait de Canova, très admiré, est au Louvre, dans la salle de l'École française.

2. Au musée de Versailles.

3. Fait partie de la galerie de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, à Chantilly.

4. Ce magnifique portrait du premier consul, acheté à la vente de Gérard par M. Reizet, appartient aujourd'hui à Mgr le duc d'Aumale, qui s'est rendu acquéreur de la collection Reizet. On peut l'admirer dans la tribune de la galerie du château de Chantilly.

5. Ce tableau a été gravé par Godefroy.

nière large et précise dont le sujet a été traité. Il était difficile de mieux opposer l'animation du champ de bataille au calme de la figure de l'Empereur, recevant, au milieu de son état-major, le général Rapp qui lui apporte la nouvelle de la déroute de l'armée russe [1].

Gérard avait imaginé de représenter son sujet sur une immense tapisserie roulée et que développaient l'Histoire, la Poésie, la Victoire et la Renommée [2]. Sous la Restauration, la *Bataille d'Austerlitz* ayant été remplacée au palais des Tuileries par la *Bataille de Fontenoy* d'Horace Vernet, Gérard ne voulut pas que ces figures servissent de cadre banal à un autre sujet. Plus tard, donnant suite à son idée et supposant qu'après avoir déroulé le volume des annales de l'Empire, elles en étaient arrivées au fatal dénouement, il produisit ces allégories pour entourer son beau paysage du *Tombeau de Sainte-Hélène* [3].

La *Bataille d'Austerlitz* a été placée, à Versailles, dans la galerie destinée à célébrer les grandes victoires de l'armée française.

C'est la seule toile de cette partie du Musée

1. Lire l'appréciation de M. Guizot, dans sa remarquable étude sur le Salon de 1810.

2. Ces quatre figures, aujourd'hui détachées du tableau, sont au musée du Louvre.

3. *Le tombeau de Sainte-Hélène* fut acheté par le duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe. Il a été gravé par Garnier.

qui ait été peinte sous l'impression directe de l'époque où s'est passée l'action.

Au commencement de la Restauration, Gérard était arrivé à la position la plus brillante. Les souverains avaient sollicité l'emploi de son talent comme une faveur. On le vit, pendant la même journée, donner séance dans son atelier à trois souverains, et ses contemporains purent alors l'appeler, un peu fastueusement peut-être, mais non sans raison : *le roi des peintres et le peintre des rois.* »

Princes, généraux, diplomates, tous voulaient remporter leurs portraits de sa main, les uns en Russie, les autres à Vienne, ceux-ci à Londres, ceux-là à Berlin, et Gérard, tout en faisant les portraits du roi Louis XVIII, de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse, travaillait en même temps à ceux du duc de Wellington, du prince Schwarzenberg, des princes Auguste et Guillaume de Prusse.

Ces nombreux travaux ne l'empêchèrent pas de composer, à la même époque, la plus importante de ses œuvres : l'*Entrée de Henri IV à Paris*[1], qui obtint, au Salon de 1817, le succès le plus éclatant. Le roi Louis XVIII étant venu visiter l'exposition et ne voyant pas Gérard :

1. L'*Entrée de Henri IV,* placée depuis au musée de Versailles, et dont une réduction se trouve dans la salle de l'École française au Louvre, a été reproduite par la magnifique estampe de Toschi, véritable chef-d'œuvre de la gravure moderne.

« M. Gérard n'est pas là, dit-il au comte Decazes, j'aurais voulu avoir le plaisir de lui annoncer devant Henri IV que je l'ai nommé mon premier peintre[1]. »

Peu de temps après, Gérard commença son tableau de *Corinne au cap Misène*. Il lui était demandé par le prince Auguste de Prusse, qui avait eu la délicate pensée de faire exécuter pour Mme Récamier une composition rappelant à la fois l'un des principaux ouvrages et les traits eux-mêmes de Mme de Staël, leur commune amie. Il aborda courageusement ce difficile problème et le résolut avec un succès dont M. Thiers s'est fait l'écho dans son Salon de 1822[2].

En 1824, Gérard exposa le *Philippe V reconnu roi d'Espagne*[3] et, en même temps, revenant aux sujets tirés de l'antiquité païenne, il terminait successivement *Daphnis et Chloé*[4], *Hylas et la Nymphe*[5] et *Thétis portant les armes d'Achille*[6].

1. Voir la lettre du comte Decazes du 1er août 1817.

2. Ce tableau a été légué au musée de Lyon par Mme Récamier.

3. Gravé par Alfred Johannot. Au musée de Versailles.

4. Au musée du Louvre.

5. Après avoir appartenu à M. Paillet, l'illustre avocat, *Hylas et la Nymphe* fait aujourd'hui partie de la collection de M. le baron H. Gérard.

6. Cette esquisse, acquise par M. Pozzo di Borgo, a été reproduite par la gravure de Richomme.

Au milieu de ces grands tableaux, Gérard continuait la série de ses portraits. Parmi ceux qu'il exécuta, il faut citer le grand portrait du roi Louis XVIII dans son cabinet à Saint-Ouen, puis ceux du duc et de la duchesse d'Orléans, de Madame Adélaïde, de Mme de Staël, du duc Decazes, du général Foy, du comte Pozzo di Borgo, de Mme du Cayla et de ses enfants.

La duchesse de Broglie lui témoigna toujours une vive gratitude pour avoir peint, sur les seules indications qu'elle lui donna, le portrait de sa mère, Mme de Staël. Elle offrit à Gérard, en témoignage de sa reconnaissance, le manuscrit des *Considérations sur la Révolution française*[1].

M. de Chateaubriand avait dû, en 1823, à la libéralité de Gérard le beau tableau de *Sainte Thérèse*, destiné à l'établissement hospitalier de la rue d'Enfer, qu'il avait fondé et où il s'est retiré quelques années plus tard.

En souvenir de ce don généreux, l'auteur des *Martyrs*, étant ambassadeur de France auprès du Saint-Siège et ayant fait exécuter des fouilles à Rome, envoyait au premier peintre du Roi un beau buste antique, hommage de sa reconnaissance et de son admiration.

Le roi Charles X chargea, en 1827, le peintre

1. Ce manuscrit est précieusement conservé par la famille.

de l'*Entrée de Henri IV* de représenter la cérémonie du sacre et, après l'achèvement de cet important ouvrage, il fit offrir au grand peintre le titre de comte et le grand cordon de la Légion d'honneur, mais Gérard ne crut pas devoir accepter.

Enfin, après la prise d'Alger, quelques jours avant la révolution qui allait briser sa couronne, le roi demandait à son premier peintre un grand tableau destiné à garder le souvenir de la glorieuse expédition[1].

Le duc d'Orléans avait depuis longtemps prouvé à Gérard combien il appréciait son talent. Sous la Restauration, il avait eu recours à ses conseils pour la galerie de tableaux du Palais-Royal et pour l'éducation artistique des princes, ses enfants. Néanmoins, à la suite des événements de 1830, par un sentiment de convenance et de délicatesse, Gérard déclina le titre de premier peintre du roi dont la continuation lui était offerte. Le roi comprit et respecta cet honorable scrupule; la place et le titre furent supprimés.

Gérard reprit alors une grande toile, longtemps exposée dans son atelier, restée à l'état d'ébauche et représentant un sujet tiré de l'*Iliade : A la vue des armes divines que sa mère lui apporte, Achille,*

1. Voir le *Moniteur* du 20 juillet 1830. Ce tableau n'a pas été exécuté.

rejetant l'appareil du deuil, appelle ses compagnons d'armes à venger la mort de Patrocle[1].

Le tableau de *la Peste de Marseille*, belle composition largement peinte, date de l'année 1835. Gérard en fit hommage à l'Intendance de la santé de Marseille[2]; il a été placé dans la salle où figurait déjà le *Saint Roch*, de David. Le maître et l'élève devaient se retrouver réunis là, représentés l'un par une œuvre de sa première jeunesse, l'autre par un de ses derniers tableaux. On peut même dire que ce fut le dernier ouvrage important de Gérard; car le tableau du *Christ*[3], peint l'année suivante pour M. de Genoude, n'a pas été entièrement achevé.

La santé déjà chancelante de Gérard s'altéra gravement; il s'éteignit à Paris après une maladie de quelques jours, le 11 janvier 1837, à l'âge de soixante-sept ans.

Au moment suprême, il récitait les prières que sa mère lui avait apprises et, donnant un dernier souvenir à cette Italie, sa seconde patrie,

1. Cette toile a été donnée par le neveu de Gérard au musée de Caen où, bien qu'inachevée, elle produit un grand effet. M. Barbey d'Aurevilly, dans un volume intitulé *le Memorandum*, décrit ce tableau en en faisant l'éloge.

2. En retour de ce présent, la ville de Marseille fit don au baron Gérard d'un beau vase en argent ciselé par Odiot.

3. Actuellement au musée d'Orléans, auquel il a été donné par son neveu.

qu'il désirait si ardemment revoir et qu'il avait tant aimée, il répétait ces vers de Dante :

Quivi perdei la vista et la parola
Nel nome di Maria finio, e quivi
Caddi, e rimase la mia carne sola,
Io diro'l vero e tu'l ridi tra i vivi :
L'angel di Dio mi prese...

(DANTE, Purg. V. 100-105.)

LE SALON DE GÉRARD — SON ATELIER
SA CORRESPONDANCE

Le talent de Gérard avait été récompensé par les plus hautes distinctions honorifiques. Chevalier de la Légion d'honneur, dès la fondation de l'ordre, Gérard reçut en 1806 le titre de premier peintre de l'impératrice Joséphine. En 1811, il fut nommé professeur à l'École des beaux-arts; en 1812, l'Institut de France lui ouvrit ses portes à l'unanimité. Louis XVIII ne se montra pas moins jaloux que l'empereur de reconnaître les mérites de Gérard; il le fit, en 1816, chevalier de l'ordre de Saint-Michel; en 1817, il le nomma premier peintre du Roi; enfin, en 1819, il conféra à Gérard le titre de baron, en lui laissant, par une faveur tout exceptionnelle, le soin de choisir la devise destinée à accompagner ses armes. Gérard prit ces mots : *Lume non e se non vien dal sereno.*

Charles X le promut au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1826. Il fut en outre conseiller des Musées royaux et membre des académies de Berlin, de Munich, de Vienne, d'Anvers,

de Copenhague, de Genève, de Saint-Luc, de Milan, de Turin, de Florence, etc.

Indépendamment de la renommée de Gérard comme peintre, on était frappé du charme et de l'aisance de sa conversation avec toutes les célébrités qui l'entouraient. Il possédait, en effet, l'esprit le plus fin, le plus judicieux, ce qui autorise à affirmer qu'il aurait toujours été au premier rang, quelle que fût la carrière choisie par lui.

Il plaçait très haut l'art auquel il avait consacré sa vie et plus haut peut-être encore la dignité de son caractère.

Sa générosité avec ses amis et ceux qui le secondaient dans ses travaux était bien connue. Il en était de même du désintéressement dont il donna maintes fois la preuve.

Nous avons déjà parlé du tableau de la *Sainte Thérèse* offert à Chateaubriand, de *la Peste de Marseille* donné à la ville. En 1826, la veuve du général Foy[1] avait désiré faire peindre l'illustre orateur par Gérard; celui-ci ne voulut pas recevoir le prix de son œuvre. La comtesse Foy le pria d'accepter, en témoignage de sa reconnaissance et de celle de ses enfants, un volume de l'*Histoire des derniers Stuarts,* de Fox, rempli d'annotations de la

1. La petite-nièce de Gérard devait plus tard épouser le petit-fils du général Foy.

main du général et qu'elle fit magnifiquement relier.

Gérard se servit de l'influence de son titre de premier peintre du Roi pour aider les artistes et faire connaître et récompenser le vrai talent. Il fut un des premiers à apprécier Ingres comme il méritait de l'être et ne cessa de protéger ses débuts si difficiles. Ce fut lui qui indiqua au duc d'Orléans, pour la place de maître de dessin de ses enfants, Ary Scheffer, jeune et inconnu alors. Enfin l'on verra, par les lettres de Léopold Robert, à quel point il s'intéressait à ce peintre, qu'il aidait de ses conseils et auquel il commandait deux tableaux.

Le salon de Gérard a été un des plus fréquentés de Paris, à l'époque où il y avait encore des salons.

Dès les premiers jours de sa célébrité, dans son petit logement du Louvre, Gérard avait commencé les réunions du mercredi soir. Il avait d'abord groupé autour de lui ses amis, les artistes, ses camarades : Ducis, Andrieux, Isabey, Guérin, Hersent, le baron Desnoyers, Carle Vernet; puis, plus tard, dans son salon de la rue Bonaparte : Léopold Robert, Paul Delaroche, Henriquel-Dupont, David d'Angers, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Heim, Schnetz, Mérimée, Firmin-Didot, Lehmann, etc.

Bientôt les relations s'étendirent et la maison

du peintre ne tarda pas à devenir un centre d'autant plus recherché que, grâce au tact exquis du maître, il formait comme un terrain neutre où chacun aimait à se retrouver.

M. Thiers, arrivant à Paris sous la Restauration, jeune et encore peu connu, débuta dans le monde par le salon de Gérard. Il conserva toujours un reconnaissant souvenir de l'accueil qu'il y avait reçu.

La soirée se prolongeant fort tard dans le salon de la rue Bonaparte, M. de Humboldt arrivait souvent après minuit, au moment où se formait une causerie plus intime; il avait passé en revue quelques-uns des autres salons de Paris et en rapportait les nouvelles du jour, qu'il accompagnait de ses réflexions toujours spirituelles, souvent mordantes.

On trouvait aussi chez Gérard le comte de Forbin, M. de Cailleux, M. de Saint-Aignan, M. de la Ville de Miremont, l'auteur de *Charles VI*. Quatremère de Quincy, Raoul Rochette, Cuvier et d'Arcet y discutaient les questions d'art, de sciences, de lettres, de voyages.

Les Italiens se donnaient rendez-vous dans son salon pour faire d'excellente musique et surtout de la musique italienne. On y entendait souvent Mme Grassini, Tamburini, Lablache, Rubini, la Pasta, les Grisi, la Malibran, toutes

les belles voix de l'époque. Rossini les accompagnait et chantait son *Barbier* en présence de Paër et de Meyerbeer.

Cependant Gérard, dont les facultés étaient si brillantes et la société si recherchée, aimait parfois à se dérober aux réunions du monde, et nous ne pouvons mieux faire qu'en citant à ce propos Mlle Godefroid[1], son élève et l'amie de la famille,

1. Mlle Godefroid sera trop souvent citée dans les lettres adressées à Gérard pour que nous ne donnions pas ici quelques détails sur elle. Elle était fille et sœur d'artistes. Son père était peintre et très habile restaurateur de tableaux; il fut un des premiers qui mirent en pratique l'opération du rentoilage, importée des Pays-Bas par son grand-père et par sa grand'mère, tous deux chargés des restaurations sous Louis XV. Godefroid était l'ami de Joseph Vernet, de David, de Vincent, de Pajou, de Brenet, de Méhul, qui fut le professeur de Mlle Godefroid et en fit une musicienne des plus distinguées. Le frère de Mlle Godefroid était un peintre de talent, élève de David. Il fut le premier maître de sa sœur et put la mettre en état de professer le dessin dans la maison dirigée par Mme Campan, où étaient élevées les filles des officiers, membres de la Légion d'honneur. Elle quitta cette position, qui lui avait donné l'occasion de se lier avec la reine Hortense, pour entrer, en 1812, dans l'atelier de Gérard. Elle fut dès lors son principal auxiliaire, parmi les artistes intelligents qu'il était obligé de s'adjoindre pour les nombreuses répétitions de portraits officiels qui lui étaient demandées. Mlle Godefroid fut, pendant plus de vingt-cinq ans, son aide le plus constant et le plus fidèle.

Bien qu'elle eût entièrement sacrifié sa personnalité aux nombreuses commandes faites à son maître, elle exposa cependant quelques portraits, qui furent remarqués, entre autres : ceux

dont les notes, écrites sous l'impression de pieux souvenirs, étaient destinées à retracer au neveu de Gérard les traits principaux du caractère de son maître. Voici un extrait de ces notes que M. Lenormant reproduisit dans sa biographie de Gérard, publiée en 1841.

« Il avait le goût des habitudes simples; à l'âge où il était le plus brillant dans le monde, il y avait une certaine heure du soir où la céré-

de Mme Vigano la cantatrice, au musée de Milan; de l'improvisateur Sgricci, et des enfants du duc d'Orléans. Ces derniers, en pied et de grandeur naturelle, étaient dans la galerie du Palais-Royal; ils furent détruits en 1848. Il en est question dans une des lettres adressées à Gérard par le prince. Mlle Godefroid fit, pour notre colonie du Sénégal, un tableau important : *Notre-Dame du Rosaire.*

Elle n'était pas seulement une artiste habile qui s'était identifiée au talent de son maître, elle était aussi devenue l'amie dévouée de Gérard et de sa famille. M. de Humboldt l'appelait sa *protectrice,* dans des lettres adressées à Mlle Godefroid, que nous avons aussi publiées. Tous ceux qui ont connu cette si aimable personne en ont conservé le plus affectueux souvenir. Elle est morte à Auteuil, chez M. Henri Gérard, à l'âge de soixante-douze ans, le 9 juin 1849, ayant consacré les années pendant lesquelles elle a survécu à Gérard à mettre en ordre ses notes, ses dessins, ses croquis et à rassembler tous les documents qui avaient trait à sa mémoire, et qui ont été très utiles à la publication de l'œuvre de Gérard, en 3 volumes in-f°, par son neveu, faite de 1852 à 1857.

Une intéressante notice sur la vie de Mlle Godefroid, due à la plume de Mme Ch. Lenormant, a paru, en 1869, dans la *Gazette des Beaux-Arts.*

monie lui devenait à charge, au point de s'y dérober parfois plus brusquement que la politesse ne l'aurait voulu, et cela, pour aller courir vers Montmartre, dans un appartement où il trouvait Percier, Fontaine et Bernier, ce dernier ami intime des deux autres, tous occupés à fumer et à dire des folies d'atelier. Il a continué à se réunir à eux jusqu'à ce que sa mauvaise santé lui eût ôté l'envie de sortir. Quand il quittait le monde pour revenir chez lui, il était heureux comme un enfant, et son empressement était si grand pour rentrer dans son fauteuil et prendre son cigare qu'il commençait, à la première marche, à défaire ses premiers boutons, et qu'il arrivait souvent presque déshabillé en haut.

« Quand il pouvait manquer un dîner un peu cérémonieux, il était dans des joies d'enfant.

« En somme, il avait un esprit d'indépendance indomptable, il était incapable de se contraindre à attendre; passé une certaine mesure, il ne résistait pas à l'impatience, quelle qu'en pût être la conséquence.

« Lorsqu'il fit la *Bataille d'Austerlitz*, il dut en soumettre l'esquisse à l'empereur; il prit jour avec M. Fontaine et alla avec lui à Saint-Cloud; mais l'empereur ne put le recevoir à l'heure dite. Gérard avait fait l'effort d'arriver à ce rendez-vous très matinal; après une longue attente, l'em-

pereur n'étant pas encore libre, fatigué, agacé, il échappa à M. Fontaine, qui essayait de tous les moyens pour le retenir, et remonta en voiture; ce fut partie remise.

« Gérard ne gouvernait pas ceux qui l'entouraient par des paroles ou des directions calculées; il entraînait tout par l'ardeur de sa volonté et la conviction, pour ainsi dire, naïve, qu'il n'en pouvait être autrement. Il était vraiment beau à voir pour ceux qui avaient le bonheur d'assister à son travail : il méditait longtemps ses compositions, ensuite il jetait ses idées avec abondance et rapidité, puis il revenait à froid choisir et châtier sans aucune faiblesse paternelle.

« Il en était de même pour l'exécution : quand il avait établi, avancé un morceau, il quittait le travail et revenait, quelque temps après, non étourdiment, mais avec précaution et recueillement, pour recevoir l'impression vive et précise de ce qu'il revoyait. Avec sa parfaite organisation, c'était le plus sûr conseil qu'il pût recevoir ; cependant il n'en dédaignait aucun, mais il savait bien empêcher qu'on ne les lui donnât hors de propos.

« Ceux qui l'ont suivi dans tous ses moments à l'atelier peuvent témoigner combien il y était aimable et, l'on peut dire, bon camarade. Quand le travail marchait bien, les chansons, les mots plai-

sants, les anecdotes jaillissaient à tous moments ; l'atelier était un vrai paradis. Je n'ai pas envie de dissimuler qu'il n'y eût aussi des jours de tempêtes.

« Il avait quelquefois de profonds découragements ; il en eut un tel, entre autres, pendant qu'il faisait la *Psyché,* qu'il sortit de l'atelier en jurant de n'y plus rentrer et, pour mieux tenir parole, il en jeta la clef au hasard dans la rue.

« En général, quand il commençait à se fatiguer, il se faisait faire de la musique ; les partitions de Mozart et de Rossini étaient un trésor inépuisable de jouissances pour lui.

« Il se faisait beaucoup lire, surtout l'histoire et les mémoires. En fait de poésie, la Bible, Homère, le Dante et Pétrarque étaient ses lectures favorites. Il aimait passionnément Cervantes. Il supportait difficilement les romans. Peut-être, s'il les eût lus lui-même, il en eût été quelquefois séduit ; mais l'épreuve de la lecture à haute voix ne lui permettait guère d'en entendre de suite une vingtaine de pages. *Gil Blas* était une exception.

« Quelque bonté, quelque familiarité qu'il eût dans sa vie intérieure, personne n'était tenté d'aller trop loin avec lui ; le fond de sévérité de son caractère et la délicatesse de son goût étaient

une très suffisante défense pour lui; on se sentait averti de la mesure à garder.

« Cette sévérité, qui s'exerçait beaucoup plus sur lui que sur les autres, lui a cependant été utile aussi.

« Sa vie se partageait presque régulièrement entre des jours de mélancolie, quelquefois très profonde, et des jours de courage, de gaieté vive et d'une grande activité pour le travail. Son organisation paraissait avoir besoin de cette espèce de repos ou de relâchement, en dédommagement de ce qu'il dépensait dans les beaux jours.

« Je l'ai vu, dans la fleur de sa jeunesse, comblé des témoignages d'estime du souverain et du public, gâté par le monde, enfoncé dans un canapé où, par parenthèse, il a passé une bonne partie de sa vie, trouvant et donnant les meilleures raisons pour se considérer comme le plus malheureux des hommes. Si par là-dessus il pouvait avoir une bonne nuit, il sortait de ce nuage le plus brillant et le plus charmant des hommes.

« Il aimait l'ordre par instinct et par principe et riait de tout son cœur de la manie très générale qu'on a d'allier presque toujours l'idée du génie à celle du désordre.

« Dans la position où l'avait placé son mérite, avec son goût de convenance et d'ordre, il ne

pouvait être indifférent à l'état de sa fortune, mais il n'a jamais agi dans cette seule vue. Sa fortune s'est faite par la force des choses. Il n'a jamais su faire une affaire et, lorsqu'il a cédé une ou deux fois dans sa vie aux sollicitations de ses amis pour en essayer par leurs mains, il a perdu tout ce qu'il y avait mis.

« Il a été longtemps gêné à ses débuts, au moment de la Révolution ; depuis, il gagna beaucoup d'argent, mais il l'a toujours dépensé largement et convenablement. Il en a beaucoup donné à ses aides et pour se faire graver.

« Du reste, il ne touchait aucune somme. S'il arrivait qu'il en passât par ses mains, il la portait aussitôt à Mme Gérard, qu'il appelait à juste titre son ministre des finances.

« Il disait toujours qu'il n'entendait pas *la propriété*, et c'était vrai.

« Par suite de tout cela, il n'avait généralement jamais plus de cinq francs en monnaie dans sa poche. Ainsi, une fois, il eut l'aimable idée de faire cadeau à sa femme d'une petite parure de fantaisie ; il l'apporta tout enchanté, au grand plaisir de Mme Gérard ; puis, un mois après, il lui dit tout sérieusement : « Ah çà ! as-tu songé à aller « payer cette parure ? »

« En raison de ces habitudes, et pour ne pas avoir à essuyer les sages remontrances de son mi-

nistre des finances, il lui est arrivé plusieurs fois d'emprunter à un ami pour prêter à un autre ; au bout de quelque temps, il disait à sa femme : « Tu auras soin de remettre à ... mille francs qu'il m'a prêtés. » Il fallait bien en passer par là, même sans sermon. Ce n'était pas qu'il ne fût, dans toute la force du terme, le *maître à la maison,* mais il aurait tout fait afin de s'éviter un mot ennuyeux.

« Excepté pour les souverains de France et leur famille, il n'est jamais sorti de chez lui pour donner une séance.

« L'idée de la dignité de son caractère et de sa position sociale était si bien établie qu'il n'y a jamais eu besoin d'une négociation à ce sujet. Les princes qui lui ont fait l'honneur de lui demander leurs portraits y ont toujours mis une grâce et une courtoisie aussi honorables pour eux que pour lui. La chose s'est quelquefois traitée directement, et quelquefois par les intermédiaires les plus distingués. »

L'élévation de son esprit, la droiture de son caractère et la simplicité de ses goûts le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient.

Gérard mourut un mercredi. C'était le jour consacré à ses amis, le jour où il recevait dans son salon tout ce que Paris comptait d'hommes distingués. Quelques-uns d'entre eux, pour qui

cette visite était devenue l'habitude de chaque semaine, se présentèrent à la porte de la maison. Ils furent reçus par le vieux serviteur de Gérard, qui leur dit : Monsieur le baron est mort. Ils se séparèrent navrés; les uns perdaient un ami sûr, les autres un guide et un soutien, et tous comprirent qu'un vide se formait au milieu d'eux. Chose bien rare et presque sans exemple dans une ville comme Paris, où le temps use et transforme tout si vite, l'habitude qu'on avait prise de se réunir chaque semaine dans le salon de Gérard avait duré trente-cinq ans et ne fut interrompue que par sa mort[1]. On peut même dire que le salon de Gérard lui survécut encore quelque temps. Ses amis continuèrent à se réunir autour de sa veuve, la baronne Gérard, jusqu'à la mort de celle-ci (1848).

Outre ses mercredis parisiens, Gérard recevait encore ses amis, pendant la belle saison, les lundis, à Auteuil où il avait, sur le bord de la Seine, une habitation entourée d'un grand parc[2]. Il y passait une partie de l'année, bien qu'il re-

1. A Paris, Gérard habitait, rue Bonaparte, une maison qu'il avait chargé ses amis Percier et Fontaine de lui construire. Derrière cette maison et communiquant avec elle, Gérard avait son principal atelier, rue Saint-Benoît, qui était vaste, admirablement disposé et bien digne des personnages qui s'y rendaient.

2. C'est sur cette propriété qu'ont été construits, depuis, les établissements de Sainte-Périne et de Chardon-Lagache.

vînt le jour à Paris, préférant peindre dans l'atelier auquel il était habitué.

Ce qui donnait au salon de Gérard un charme tout particulier, c'est que, restant ainsi ouvert sans interruption, on faisait le tour du monde, on restait dix ans absent, et, au retour, c'était le même salon où on retrouvait la même société choisie et le même accueil, comme si l'on s'était séparé la veille.

Du reste, comme on le verra dans ces deux volumes, un grand nombre des amis de Gérard continuaient, malgré l'absence et l'éloignement, leurs rapports avec lui par une correspondance suivie. Au début de la Révolution, c'était Girodet lui écrivant d'Italie, tandis que d'autres camarades, Pajou et Devienne, lui racontaient les vicissitudes de la vie des camps dans les armées de la République; c'était Ducis le prenant pour confident de ses espérances à la veille de la première représentation d'*Hamlet*.

Pendant l'époque impériale, de Beausset, Denon le félicitaient sur ses œuvres, le général Rapp le consultait sur des achats de tableaux, Mme Récamier lui écrivait de Châlons les ennuis de son exil. Puis, plus tard, quand la défaite succéda à la victoire, Corvisart lui dépeignait les tristesses et les misères de l'occupation étrangère.

Sous la Restauration, Thévenin, Guérin et

Horace Vernet, successivement directeurs de l'École de Rome, lui demandaient conseil et appui en lui soumettant leurs idées et leurs projets sur la villa Médicis. Constantin et Léopold Robert le tenaient au courant de leurs travaux et de l'état des arts en Italie, tandis qu'en même temps Boisserée lui écrivait d'Allemagne pour lui transmettre les amitiés de Gœthe ou lui raconter les projets artistiques du roi de Bavière.

C'était encore le jeune naturaliste Jacquemont, chargé par le Muséum d'histoire naturelle d'explorer l'Inde anglaise, remerciant Gérard des recommandations obtenues de lord Wellington et lui parlant de toutes les péripéties de son long voyage.

Enfin le duc Decazes, après avoir aimé, pendant son ministère, à prendre les conseils du peintre de *l'Entrée de Henri IV* pour tout ce qui avait trait aux beaux-arts, lui écrivait ensuite, de sa retraite de la Grave, des lettres pleines de la plus affectueuse amitié.

M. de Humboldt fut de ceux qui entretinrent avec Gérard une correspondance suivie ; pendant trente ans, il lui écrivit, de près ou de loin, de Paris même ou de Berlin, ne craignant pas de dire son avis sur les hommes et sur les choses, s'épanchant librement auprès de son ami et s'entretenant d'une foule de sujets intéressants pour l'art, l'histoire ou la science.

Gérard regretta souvent de n'avoir pas écrit ses mémoires, où l'on eût retrouvé la trace de ses relations et de ses impressions. Malheureusement, le temps et les loisirs lui manquèrent. Seule sa correspondance, très étendue, est restée.



M. Gérard

Dessiné par Dutertre pour la collection de tous les portraits des membres de la commission d'Egypte

RÉCIT[1]

SUR LE COMMENCEMENT DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE ET SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA CAPTIVITÉ DE M. ALEXANDRE GÉRARD AU CHATEAU DES SEPT-TOURS, A CONSTANTINOPLE[2].

J'avais dix-huit ans et m'occupais depuis quelques années de l'étude de la chimie sous les leçons du meilleur et du plus respectable des maîtres, lorsque la nouvelle d'une expédition lointaine se répandit; le but en était ignoré, mais elle ne pouvait qu'être belle.

Il ne fallait pas moins que le nom et l'honneur d'accompagner les savants les plus distingués pour me déterminer à quitter le digne M. d'Ar-

1. M. Pouqueville, docteur en médecine, membre de la commission des sciences et des arts d'Égypte, dans le deuxième volume de son *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie,* edité en 1805, donne aussi une relation des événements contenus dans ce récit.

2. Alexandre Gérard, fait prisonnier le 5 frimaire an III, arriva seulement au château des Sept-Tours le 28 nivôse; il eut donc à subir, pendant plus de deux mois, les fatigues, les mauvais traitements dont on va lire le récit.

cet[1], que je regardais, avec raison, comme un second père, et un frère aîné en qui consistait toute ma famille, la mort m'ayant enlevé tous les autres objets de mes plus tendres affections.

Attaché à la commission des sciences et arts, je partis, le 2 floréal an VI, de Paris, pour me rendre à Chartres et de là à Lyon, où je reçus l'ordre de continuer ma route pour Marseille et Toulon ; j'y arrivai le 16 du même mois.

Je connaissais Marseille depuis un voyage que j'avais fait en Italie quelques années auparavant, mais je n'avais jamais vu Toulon et n'avais pas la moindre idée de ce qu'étaient un port de guerre, une escadre, une armée et un embarquement. Ce spectacle, nouveau pour moi, m'étourdit d'abord par un contraste frappant avec la tranquillité qui régnait dans le laboratoire de M. d'Arcet ; mais il m'enchanta bientôt parce qu'il était celui qui devait nécessairement convenir à mon âge et à mon caractère.

Je passai quatorze jours à parcourir Toulon et les environs, et le 29 j'allai coucher à bord du *Tonnant,* sur lequel j'étais destiné à faire le voyage.

Le 30 au matin, l'escadre mit à la voile ainsi qu'une partie du convoi qui était en rade.

1. D'Arcet, chimiste, né en 1725, mort en 1801. Fut précepteur des fils de Montesquieu, puis se fit recevoir médecin et se livra à l'étude de la chimie. Professeur au Collège de France, puis directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur des essais de monnaies, membre de l'Académie des sciences et enfin sénateur.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la route tenue par l'escadre française, la prise de Malte et la première campagne de la basse Égypte, qui est la seule que j'aie faite.

Je renverrai à l'intéressant voyage de M. Denon, qui détaille l'une et l'autre avec une extrême précision et beaucoup mieux sans doute que je ne pourrais le faire; j'écrirai seulement mes aventures, trop heureux si, à côté d'un sujet aussi grand et aussi beau que celui de l'expédition d'Égypte, je puis soutenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin d'un journal qui n'a peut-être que le mérite de présenter, dans un espace de temps très resserré, une foule d'événements dont l'enchaînement semble tenir du fabuleux.

J'étais parti le 30 floréal de la rade de Toulon; le 24 prairial, j'entrai dans Malte qui, ainsi que son gozzo, était déjà au pouvoir de l'armée française. Pendant cette première traversée, j'étais allé plusieurs fois à bord de l'*Orient,* sur lequel se trouvaient plusieurs amis de mon frère, entre autres le général Caffarelli, MM. Regnault de Saint-Jean d'Angély et Arnault.

Le désir de servir d'une manière plus active et peut-être un peu de légèreté dans mon caractère, qui longtemps m'a porté à vouloir faire toujours autre chose que ce que je faisais, me déterminèrent à solliciter du général la faveur d'être attaché à l'arme du génie, en qualité d'adjoint; il me l'accorda. A la vue de Malte, je reçus l'ordre de débar-

quer sous le commandement du colonel Poitevin. Arrivé dans la ville, le général Caffarelli me confirma de la manière la plus obligeante dans le grade de lieutenant, que je n'avais encore reçu que provisoirement.

Je partis de Malte, le 1er messidor, avec la flotte qui, le 13, arriva près d'Alexandrie. Dans la même journée, j'eus ordre de débarquer à la tour des Arabes, où je passai la nuit au bivouac. Le 14 au matin, la division Bon, de laquelle j'étais, se mit en marche, et, à minuit, nous étions sous les murs d'Alexandrie qui, enlevée d'assaut, fut bientôt après en notre pouvoir.

Je n'avais vu à Malte que des escarmouches et je me trouvai là, au contraire, à une affaire qui me sembla d'autant plus sérieuse qu'elle était la première à laquelle j'assistais. Le spectacle de plusieurs hommes tués à mes côtés me fit éprouver un serrement de cœur extrême et m'ébranla même un moment ; mais bientôt l'amour-propre, ce mobile de toutes les actions humaines, que nous habillons et qualifions à notre guise, venant à mon secours, me fit voler à l'assaut avec une assurance dont, certes, une heure avant, je ne me serais pas cru capable.

Je passai cinq jours à Alexandrie, d'où je m'embarquai, le 19, sur l'aviso l'*Étoile* pour me rendre à la barre du Nil. J'y arrivai le 20, après avoir mouillé la veille au milieu de l'escadre française qui était à Aboukir.

Le jour suivant, je remontai le fleuve et entrai dans la basse Égypte, que je parcourus dans tous les sens, pendant cinq mois, sous les ordres des généraux Menou, Vial et Andréossy.

J'étais très fatigué de mes courses lorsque, revenant au Caire pour la seconde fois, j'y fus attaqué de maux de jambes qui, me forçant à garder le lit, me laissèrent le loisir de songer à ma patrie et à mes amis, dont une distance de neuf cents lieues me séparait alors.

L'Égypte me paraissait belle, les rives du Nil enchanteresses; mais elles ne me dédommageaient pas de celles de la Seine, auxquelles je ne pouvais penser sans émotion. D'ailleurs, la perte de plusieurs de mes camarades jetait dans mon âme une nouvelle mélancolie, que le manque de lettres de France eût encore augmentée, si déjà elle n'eût été à son comble.

Mon indisposition devenait plus grave de jour en jour; la maladie du pays prenait sensiblement sur ma santé; enfin il me fut impossible de résister plus longtemps au désir ou, pour mieux dire, au besoin de retourner en France. J'en demandai la permission au général en chef qui, trouvant mes raisons plausibles, me l'accorda avec un passeport pour me rendre du Caire, que je quittai le 29 vendémiaire, à Alexandrie où j'arrivai le 4 brumaire.

J'avais la permission de retourner dans ma patrie; mais, soit effet d'un reste de légèreté, ou

pressentiment des malheurs qui devaient m'arriver, je ne quittai pas sans peine l'Égypte, où je laissais encore quelques amis.

Le 14 brumaire an VII, je m'embarquai avec plusieurs Français[1] qui, ainsi que moi, retournaient en France, sur la tartane livournaise *la Madona di Monte-Negro*.

Vers les onze heures du soir, le vent favorable, que nous attendions depuis dix jours, souffla avec tant d'impétuosité que nous faillîmes échouer en sortant du port. Sur les minuit, nous nous trouvâmes tellement près d'un vaisseau anglais, de la croisière qui bloquait Alexandrie, que nous entendions parler l'équipage qui, heureusement, le temps étant noir, ne nous aperçut pas. Nous cinglâmes pendant toute la nuit vers les côtes basses et blanchâtres de la Libye, que nous reconnûmes au lever du soleil.

Le vent ayant presque entièrement tourné au nord, nous courûmes de longues et pénibles bordées qui, malgré nos voiles latines, nous faisaient gagner peu de chemin.

1. Ces passagers étaient : Pouqueville, membre de la commission d'Égypte, auteur du *Voyage en Morée* cité plus haut ; Bessières, également membre de la commission d'Égypte ; Poitevin, colonel du génie ; Charbonnel, colonel d'artillerie ; Fornier, commissaire des guerres ; Beauvais, adjudant commandant ; Alexandre Gérard ; Joie et Bouvier, officiers de marine ; Guerini, inquisiteur de Malte, de l'ordre des carmes déchaussés ; Mathieu, guide du général en chef ; un cahouas ou coureur égyptien et quelques domestiques.

Le 16 brumaire, le vent étant devenu plus favorable, nous mîmes le cap sur l'île de Candie, que nous reconnûmes, le 18, au mont Ida, dont le sommet élevé domine toutes les autres montagnes, et nous gagnâmes ensuite le gozzo de Candie, très près duquel au temps le plus orageux succéda le calme le plus complet, qui dura dix jours entiers. Il faut avoir navigué, et navigué surtout pour retourner dans son pays, pour sentir combien ce calme devait nous rendre malheureux et combien il était pénible, l'imagination nous portant sans cesse vers le bonheur, de toujours nous réveiller au même point où nous étions la veille. D'ailleurs, à ces contrariétés morales s'en joignaient de physiques, qui devaient nécessairement encore ajouter à leur amertume. La chaleur était excessive, le bâtiment très petit, l'équipage nombreux et les passagers entassés les uns sur les autres, par conséquent aussi mal que possible ; mais enfin la fortune, lasse de nos plaintes, exauça nos vœux et le vent, ayant tourné au sud, nous devint aussi favorable que l'ignorance de nos marins nous devint funeste.

Le 3 frimaire, nous reconnûmes à la chaîne des Apennins les côtes de la Calabre, vers lesquelles nous faisions voile depuis cinq jours ; mais nos marins, ayant pris le cap Rizzuto pour le phare de Messine, allèrent vers ce point où, le vent ayant cessé, les courants nous affalèrent sur la côte, près du golfe de Squillace. La nuit du 4 au

5 frimaire an VII vit s'évanouir toutes nos espérances et commencer nos malheurs avec la perte de notre liberté, dont nous ne connûmes le prix qu'au moment où nous la perdîmes.

Vers les trois heures du matin, nous fûmes réveillés par le bruit sourd de pas précipités sur le pont de notre tartane. J'y montai à la hâte, avec quelques-uns des passagers, pour connaître la cause de ce brouhaha, d'autant plus étonnant que le temps était trop calme pour nécessiter aucune manœuvre forcée. En arrivant, nous vîmes la chaloupe à la mer et tous les matelots livournais entassés dans cette frêle embarcation, qui pouvait à peine les contenir. Un seul de ces malheureux était encore à bord, nous le forçâmes de rester au gouvernail; les autres gagnèrent la terre, dont nous n'étions qu'à une lieue, et y furent tous massacrés, ainsi que nous l'apprîmes par la suite.

Bientôt nous connûmes le motif de cette fuite, en voyant arriver sur nous un bâtiment, que nous jugeâmes être barbaresque à sa manœuvre, bien que de construction italienne.

Lorsqu'il fut à portée, il nous envoya la bordée de ses six pièces de bâbord, dont les boulets ne blessèrent aucun de nous. Cette décharge fut suivie des cris mille fois répétés de *maina canaille sensa fida*, ce qui signifiait : Amenez canaille sans foi. Cette invitation, pendant laquelle le bâtiment approchait toujours de nous, fut accompagnée d'une grêle de balles; nous n'étions que dix-sept à bord

sans armes et sans munitions. Il nous était impossible de nous défendre et, ne sachant pas manœuvrer un vaisseau, nous ne savions quels cordages tirer pour hisser les voiles, ainsi que le désirait le corsaire dont l'audace, accrue par la certitude de notre faiblesse, fut alors à son comble. Ayant accosté la tartane, il y jeta un premier grappin pour s'y accrocher et donner l'abordage; mais, soit qu'il s'y fût mal pris ou que l'un des nôtres le décrochât, il retomba à la mer. Le corsaire revint à la charge une seconde fois et bientôt notre pont fut inondé d'une foule de barbares, qui distribuèrent à tort et à travers quelques coups de sabre et force coups de garcettes, dont ensuite ils garrottèrent tous mes camarades qu'ils entassèrent sur l'avant du bâtiment, dans lequel ils se répandirent pour enfoncer, piller nos malles et voler notre argent, que nous entendions rouler autour de nous. L'état habituel de mes finances me rendit tranquille sur ce point. Je ne sais par quel hasard j'échappai au garrottage général, mais enfin je ne fus pas garrotté et je ne reçus même aucune blessure. Ma première idée, nageant bien, fut de me jeter à l'eau pour gagner le rivage à la nage; le sort d'un Maltais qui, voulant user de ce moyen, fut à l'instant percé de plusieurs balles, me détourna de ce projet aussitôt abandonné que conçu.

S'il m'eût été possible de rire dans ce moment, il se présenta une circonstance qui y était bien favorable. Un de nos camarades, marin et con-

naissant par conséquent tout le danger d'un abordage et d'un abordage surtout donné par des Barbaresques, imagina, pour s'épargner quelques coups, de s'emparer d'un pavillon français qui était sur la tartane et de s'en envelopper comme d'une robe de chambre. Il courut sur le pont dans cet accoutrement en criant à des gens qui, ne l'entendant pas, frappaient comme des sourds : *Si vous ne respectez ma personne, respectez au moins le pavillon français.*

Mais, comme des scènes trop violentes ne peuvent durer longtemps et que d'ailleurs nos coffres étaient vides, on entra en pourparlers et la langue barbaresque fut celle dont on se servit. Sachant mal l'italien, il me fut aisé de la bien parler. J'expliquai alors au lieutenant du capitaine corsaire que sa régence n'étant pas en guerre avec notre gouvernement, il avait eu tort de se conduire ainsi à notre égard ; il en convint, nous fit des excuses, mais nous n'en restâmes pas moins pris et dépouillés. Pendant ce colloque, le capitaine, qui vraisemblablement s'ennuyait de ne voir arriver personne, ordonna à Ibrahim, son délégué, d'envoyer de suite les prisonniers à son bord. Je partis sur la chaloupe du corsaire dont le chef se nommait Orouchs[1]. La première parole qu'il me dit en l'accompagnant d'un coup de porte-voix sur

1. Orouchs était un corsaire barbaresque, originaire de Dulcigno ; il fut dans la suite étranglé par l'ordre d'Ali Pacha pour avoir perdu son kirlanguitch (navire) dans une croisière.

la tête fut : *ti star lo squiavo di me,* « tu es mon esclave ». Je ne lui dis pas non, parce qu'il m'eût été difficile de lui prouver le contraire; mais je lui observai, ainsi que je l'avais déjà fait à Ibrahim, qu'étant Français, je le croyais dans l'erreur. Au nom de Français, Orouchs changea totalement de conduite et nous traita, M. Fornier et moi, d'une manière moins dure, qu'il prit sans doute pour une manière plus douce, fit assembler sur le pont tout son équipage composé d'environ quarante hommes et lui fit de sa dunette, en gros et vilains mots arabes que je n'entendis pas, une longue harangue dont le but semblait être de nous faire restituer ce qui nous avait été pris lors de l'abordage; mais, bien que pour mon compte la perte ne fût pas considérable, la restitution fut encore au-dessous; car, après le discours qui fut fort éloquent, si j'en juge par la véhémence avec laquelle il fut prononcé, un soldat, qui avait bien l'air du plus grand scélérat, me remit, en s'inclinant vers moi, un bouton de cuivre de ma redingote d'uniforme. Orouchs, fier comme d'une seconde victoire, me dit du ton le plus arrogant : *Ti mirare que mi fazir tanto quelqué velir di questa canaille;* « tu vois que je fais tout ce que je veux de cette canaille » et, certes, il ne pouvait mieux qualifier les bandits dont il était le digne chef.

Pendant qu'il s'occupait à faire transférer à son bord ceux de mes camarades restés sur la tartane livournaise, qu'à ce titre il regardait comme

bonne prise, le matelot, placé en haut du grand mât, aperçut un bâtiment qui cinglait à pleines voiles vers nous.

Bientôt il fut reconnu pour vaisseau de guerre. Il approchait avec la rapidité du vent : il n'y avait pas un moment à perdre; quelques minutes plus tard Orouchs perdait la liberté, son bâtiment et sa prise. Hala, le capitaine, qu'il avait placé avec quatre hommes sur *la Madona di Monte-Negro* (où dix de nos camarades étaient retournés pour chercher quelques effets)[1], lui dit de se sauver de son côté pendant qu'il se sauvait du sien et de faire route pour Tripoli de Barbarie. Pour le bonheur d'Orouchs et notre malheur, la frégate fut d'abord à la tartane qui échappa à la faveur du pavillon français qu'elle venait d'arborer. Le bâtiment de guerre mit ensuite le cap sur le corsaire qu'il chassa toute la journée; mais Orouchs, conservant l'avantage, fuyait avec une rapidité extrême et effrayait encore dans sa fuite une foule de pêcheurs calabrais qui se jetaient à la côte pour éviter le danger, bien plus à craindre pour l'objet de leur terreur que pour eux.

Vers le soir, la frégate, dont nous étions assez près pour distinguer les hommes sur le pont, as-

1. Au nombre de ces derniers se trouvaient MM. Pouqueville, Fornier, Joie et Mathieu, qui furent ainsi séparés de leurs camarades. Livrés par Hala au bey de Navarin, ils furent ensuite conduits à Constantinople où ils arrivèrent six mois après Alexandre Gérard.

sura d'un coup de canon son pavillon que nous reconnûmes pour napolitain; elle en tira un second pour faire amener le corsaire, qui n'en tint pas compte, conservant toujours l'espoir de se sauver, ainsi qu'effectivement il y parvint à la faveur de la nuit et d'une manœuvre très adroite qui le plaça derrière le bâtiment qui croyait encore le chasser devant lui.

Le 6 frimaire, au lever du soleil, nous nous trouvâmes sur les côtes d'Italie et très près d'Otrante. La vue des pêcheurs italiens, l'appât du butin et le désir de se venger de la frayeur qu'il avait eue la veille excitaient en Orouchs une envie de prendre, que la crainte des batteries et tourelles situées sur la côte pouvait seule diminuer.

Il nous consultait sur ce qu'il avait à faire et nous disait, pour justifier sa prudence, que toute la science d'un corsaire consistait à ne jamais s'écarter de ce dicton barbaresque : *si ti venir, mi foudgir; si ti foudgir, mi venir,* « si tu viens je fuis, si tu fuis je viens à toi. Les batteries ne pouvaient approcher de lui, mais il craignait de s'approcher d'elles. Il en était à calculer les avantages et les inconvénients de l'expédition qu'il projetait, lorsque la vigie signala deux bâtiments à l'horizon. Nous vîmes effectivement à l'est et dans le lointain deux points blancs presque imperceptibles; le capitaine s'empara sur-le-champ d'une très bonne longue-vue qui était à bord; elle passa ensuite de main en main jusqu'au dernier

des matelots, qui tous regardèrent avec la même attention, ainsi qu'il est d'usage parmi les Barbaresques. Mais la cupidité les aveuglant leur fit voir une capture aisée où le péril et la gloire les attendaient.

L'opinion générale fut que ces bâtiments étaient deux pêcheurs ou, tout au plus, deux marchands également sans défense et qu'il fallait courir sus. Aussitôt la résolution prise, le cap est mis sur ces deux points encore fort éloignés.

Le vent étant favorable, le corsaire cingla vers les navires qui, l'ayant contraire par la même raison, étaient forcés de tirer à longues bordées pour gagner sur nous. L'équipage reconnut bientôt sa faute, mais il n'était plus temps de la réparer, un miracle seul pouvait le tirer de ce mauvais pas et ce miracle arriva.

Les prétendus pêcheurs nous prirent bientôt l'un à bâbord, l'autre à tribord ; la consternation fut alors aussi grande chez Orouchs et les siens que l'était leur arrogance quelques instants avant.

Les frégates napolitaines ayant assuré le pavillon, il ne restait plus au corsaire qu'à suivre leur exemple et ensuite se défendre ou se rendre. Orouchs tout confus tira donc d'un coffre son pavillon vert et rouge, décoré d'un croissant et, l'ayant étendu sur la dunette, il se prosterna respectueusement et le couvrit de mille baisers, avec tous ses compagnons. Il fit avec eux une prière générale, pendant laquelle le nom du Pro-

phète fut souvent répété, et jeta à la mer une fiole contenant un papier sur lequel il venait d'écrire quelques mots.

Les préparatifs faits, il nous plaça tous sur la dunette dans l'espoir sans doute que notre costume européen pourrait lui épargner quelques boulets et, ayant fait charger toutes ses pièces, il assura son pavillon d'un coup de canon.

La frégate de tribord ayant trop approché la terre y fut affalée par les courants, celle de bâbord, au contraire, ayant manœuvré avec beaucoup d'adresse, se trouva à l'instant sur le corsaire; les canonniers ennemis se mirent aux pièces. Orouchs resta sur la dunette où nous étions, les matelots et soldats arabes se prosternèrent sur le pont; la première bordée arriva, les boulets passèrent au milieu de nous; rien ne fut endommagé, personne ne fut blessé. Orouchs alors fit riposter avec les pièces de 2 et 4 et celles de 12 et de 18; les boulets ne firent pas plus de mal aux Napolitains que les leurs ne lui en avaient fait, mais il avait du moins la satisfaction de s'être défendu contre un vaisseau de haut bord, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Ces décharges produisirent un effet connu des marins et qui fut aussi heureux que possible à notre capitaine, parce qu'à un vent assez frais succéda un calme presque plat. La frégate napolitaine ne put alors faire aucune manœuvre et le corsaire eut le temps et la facilité, à l'aide des avi-

rons, de s'éloigner un peu d'elle, pas assez cependant pour être tout à fait hors de sa portée; elle nous envoya une seconde bordée, mais qui, heureusement, ne nous fit pas plus de mal que la première. L'arrogance de nos gens revint avec la certitude d'échapper au danger et les cris de *Napolitano mandjiar macaroni :* « Napolitains mangeurs de macaroni », se firent entendre de toutes parts.

La frégate qui, pendant qu'elle tirait, avait mis à la mer sa grande chaloupe, armée d'une pièce de gros calibre et chargée de troupes, l'envoya pour nous donner l'abordage. Mais, le corsaire gagnant de vitesse, elle ne put nous atteindre ; il était à peu près six heures du soir et nous étions presque hors de la vue des bâtiments ennemis, lorsqu'un vent d'est assez frais, servant le corsaire, favorisa la fausse route qu'il entreprenait pour tromper les Napolitains.

Vers les minuit, nous aperçûmes dans nos eaux et à la portée de la voix un vaisseau que nous jugeâmes être la frégate qui nous chassait toujours. Cette découverte causa de nouvelles inquiétudes. L'habitacle fut hermétiquement fermé, personne ne souffla et l'on aurait, sur notre bord, entendu (comme on dit) voler une mouche. Ce silence et une route difficile tenue par le corsaire réussirent à Orouchs qui, échappé à ce nouveau péril, nous avoua que, depuis vingt ans qu'il faisait ce métier, jamais pareille chose ne lui était arrivée et qu'il y renoncerait, s'il croyait que cela dût recommen-

cer. Cet aveu nous donna la mesure du caractère et du courage du capitaine barbaresque qui cependant, il faut l'avouer, montra dans cette circonstance assez de fermeté et de présence d'esprit. Orouchs, parti, huit jours auparavant notre prise, de Tripoli de Barbarie, avec un passeport de notre consul, se sentait intérieurement coupable de sa conduite envers nous et pour réparer, du moins en partie, sa faute, il nous offrit de nous conduire à Corfou, dont nous n'étions alors qu'à vingt-cinq ou trente lieues. Nous acceptâmes sa proposition avec empressement, bien convaincus de trouver là des Français; mais la fausse route suivie pendant la nuit nous en ayant fait manquer le canal, il résolut d'aborder à la petite île de Paxo, dont le port lui était connu, et dont, le 8 frimaire au matin, nous n'étions éloignés que de vingt-huit lieues.

Vers les trois heures après midi de la même journée, après avoir longé la côte est de Corfou, nous arrivâmes à Paxo, pleins de l'espérance de recouvrer le bonheur.

Cette île, par sa culture difficile et ingénieuse, donne bien l'idée du parti que peuvent tirer du sol le plus ingrat des hommes actifs et industrieux.

En approchant du port, Orouchs salua, pour se faire connaître, un petit fort français près duquel nous passions; mais son salut ne lui ayant pas été rendu et le pavillon français n'ayant pas été arboré, nous fûmes tous atterrés et nous pressen-

tîmes alors les malheurs qui nous attendaient dans ce port tant désiré. Nous vîmes entrer, en même temps que nous, plusieurs barques dans lesquelles étaient des femmes échevelées, des enfants en pleurs, jetés pêle-mêle sur quelques matelas, et des hommes consternés et pâles comme la mort.

Les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours vite; nous apprîmes donc aussitôt que la Porte, alliée à la Russie, avait déclaré la guerre à la France; que les îles de Zante, Céphalonie, Sainte-Maure, Ithaque et Paxo étaient au pouvoir de la flotte combinée; qu'Ali pacha[1], qui jusqu'alors s'était montré l'ami des Français, venait de s'emparer de Prévyza[2], seul point que nous eussions sur

1. Ali pacha, né à Tébélen, en Albanie, d'une famille klephte qui depuis longtemps était en possession de la ville et du territoire de Tébélen, se chargea lui-même d'exécuter son beau-père, le pacha de Delvino, condamné à mort par le sultan. Nommé en récompense lieutenant du pacha de Roumélie, puis pacha de Tricola, en Thessalie, il enleva de vive force le pachalik de Janina, se fit confirmer dans cette possession par le sultan et s'empara successivement de toute l'Albanie et de toute la Grèce. Il entra alors en relations avec les Français, fut d'abord leur allié, puis les trahit pour s'unir aux Turcs. Nommé par le sultan vice-roi de toute la Roumélie, il essaya de se rendre indépendant. Condamné à mort par le sultan, il appela les Grecs aux armes en leur promettant l'indépendance; il fallut plusieurs années pour le réduire. Enfermé dans Janina, il aurait encore pu prolonger sa défense lorsqu'il fut assassiné dans une conférence proposée par Kourschid pacha qui l'assiégeait (5 février 1822).

2. L'affaire de Prévyza fut, en effet, plutôt un massacre qu'un combat. Abandonnés par les Albanais et les Souliotes, leurs

le continent d'Albanie, et que les malheureux arrivés en même temps que nous étaient du petit nombre de ceux échappés à l'horrible massacre de cette ville. Nous apprîmes enfin que l'armée turco-russe de la flotte combinée assiégeait en ce moment Corfou, dont effectivement nous étions assez près pour entendre le bombardement.

Orouchs, dont les circonstances seules guidaient la conduite, changea avec celles qui nous devenaient contraires et reprit à nos yeux le rôle imposant de vainqueur des ennemis de Sa Hautesse, et nous, nous reprîmes tristement celui que la fortune nous destinait et qu'il ne nous était plus possible d'éviter.

La journée du 10 frimaire se passa aussi gaiement pour l'équipage que tristement pour nous. Orouchs traita, avec la prodigalité d'un corsaire, depuis le premier matador jusqu'au dernier pêcheur de l'île de Paxo, qui retentissait des cris d'allégresse de tous les matelots. Fumer, avaler force eau-de-vie, répéter sans cesse et indistinc-

alliés, les Français, en petit nombre, furent promptement écrasés par la masse des bandes d'Ali pacha. Le général Lasalcette fut fait prisonnier. Le capitaine du génie Richemont fit une résistance héroïque; s'étant emparé d'un fusil, il combattit comme un simple soldat, ne céda le terrain que pied à pied, tua plusieurs ennemis de sa main et ne tomba au pouvoir des Turcs que lorsque, couvert de blessures, il fut dans l'impossibilité de se servir de ses armes. Le général Rose, qui commandait à Prévyza, attiré dans un guet-apens par Ali pacha, fut fait prisonnier avant l'attaque.

tement pour tous ceux qui arrivaient ou partaient de son bord : *fuogo per il capitan,* « feu pour le capitaine », étaient les seules occupations d'Orouchs.

Un officieux nous apprit, dans cette même journée, que les Turcs, ne voulant faire aucun prisonnier, tranchaient la tête à tous ceux qui tombaient entre leurs mains.

Je n'essayerai point à rendre l'effet que produisit sur nous cette nouvelle : tout ce que je pourrais en dire serait au-dessous de ce qu'elle nous fit éprouver. Orouchs, épris d'une belle passion pour un Grec aisé, du moins à en juger par sa mine, lui proposa de lui faire cadeau, moyennant une somme d'argent, sans doute trop considérable, de l'un de ses esclaves : car il traitait ainsi ceux que, quelques heures auparavant, il qualifiait du titre honorable d'amis. Je fus l'objet destiné à prouver sa munificence et, le 11 au matin, m'ayant fait monter sur la dunette, il me dit d'un ton extrêmement grave : *mi volir far lo rigalo di ti a un amico di mé qui star grando henta assaye,* « je veux faire cadeau de toi à un de mes amis qui est grand personnage ».

Je vis effectivement arriver au même moment une barque dans laquelle était un jeune Grec, que le capitaine salua de six coups de canon.

Il était accompagné d'un domestique tenant dans un bonnet une assez grande quantité de piastres espagnoles destinées vraisemblablement à payer le cadeau du capitaine. Tous mes camarades étaient enfermés ; j'allais, selon toute apparence, être livré,

lorsqu'un matelot arabe, approchant Orouchs, lui dit quelques mots à l'oreille; le marché fut rompu et je retournai avec les autres Français.

Cette journée fut de même que les précédentes pour le corsaire et nos camarades, mais différente pour l'adjudant général et moi. Le capitaine nous traita mieux qu'à l'ordinaire et nous admit à ses sales orgies, qui nous déplaisaient sous tous les rapports, mais principalement par l'idée que nos malheureux compagnons étaient entassés les uns sur les autres dans la chambre du capitaine où ils avaient à peine le nécessaire. Nous ne savions à quoi attribuer cette faveur aussi inattendue que pénible.

Le 12, Orouchs nous fit boire à tous l'eau-de-vie, nous peignit ensuite sous les couleurs les plus effrayantes les événements qui se passaient et le danger qu'il y aurait pour nous à être livrés aux Turcs. Il finit en promettant que, si nous voulions lui donner tout ce que nous avions pu sauver en argent et bijoux lors de l'abordage, il jurait par le Prophète de nous remettre à Ancône entre les mains des Français.

Les malheureux se raccrochent à tout, même à ce qui présente le moins de vraisemblance; nous crûmes ce que l'on nous disait et nous nous empressâmes de donner à Orouchs ce qui nous restait, et qu'il eût vraisemblablement pris de force si nous y eussions mis moins de bonne volonté. Cette quête lui produisit environ 3,000 l. dont une

partie fut employée au raccommodage des voiles et du gouvernail, et à faire en eau-de-vie et vivres d'amples provisions.

J'appris dans la journée par un Grec, qui semblait prendre quelque intérêt à moi, que le corsaire nous trompait et qu'il s'était vanté de vouloir nous livrer le jour suivant à l'amiral turc dont il espérait, par cette trahison, obtenir de grandes récompenses.

Je fis à cette nouvelle le rapprochement de ce qui m'avait été dit sur la manière dont les Turcs traitaient les prisonniers et conçus de suite un projet de vengeance, dont je ne parlai pas plus à mes camarades que de tout ce qui venait de m'être dit.

Le 12 au soir, Orouchs me fit monter comme de coutume sur la dunette, théâtre de ses exploits, m'offrit l'eau-de-vie, dont il lui eût été difficile de boire davantage, tant était grande son ivresse; j'en acceptai, car j'avoue à ma honte que j'avais besoin de m'échauffer la tête pour arriver à mon but, dont l'idée me fait encore frémir.

J'étais, les jambes croisées, assis à côté d'Orouchs; il n'avait plus la tête à lui, la mienne était au point d'exaltation nécessaire à l'exécution de mon projet, je tirai donc de mon gilet un poignard que j'avais emporté d'Égypte et qui était dans ma poche depuis le 5 frimaire. J'allais l'en frapper, lorsqu'un de ses lieutenants, qui m'épiait depuis un instant, sauta sur moi et m'arrêta la main.

Notre Barbaresque se réveillant me prit aux cheveux, me plaça sur le cou son yatagan ou sabre qu'il portait toujours à sa ceinture; mais, soit intérêt, soit générosité, il n'acheva pas un triomphe aussi aisé que mon imprudence était grande. Je me débarrassai enfin de ceux qui me tenaient étroitement serré et m'approchai de la mer où je jetai mon poignard que je ne voulais pas voir tomber entre leurs mains. Je me précipitai ensuite dans le lieu où étaient mes camarades qui, instruits de l'événement sans en connaître la cause, me repoussèrent lorsque je cherchais auprès d'eux un asile d'autant plus nécessaire qu'au même instant j'étais poursuivi, le cimeterre à la main, par des soldats d'Orouchs dont un, entre autres, était un petit bossu dont la figure, froidement scélérate, m'effraye encore en y pensant. Enfin j'entrai dans la chambre où nous passâmes tous la nuit la plus pénible.

La conduite d'Orouchs contrastait trop avec ses protestations pour qu'elles dussent nous inspirer aucune confiance; car certes il nous eût mieux traités s'il eût été réellement dans l'intention de nous remettre dans un port français.

Nous savions tout cela, nous le répétions sans cesse, mais nous espérions toujours, tant nous avions besoin d'espérer! Le 13 au matin, il met à la voile et prend la route de Corfou au lieu de celle d'Ancône.

Nous ne voyons que trop clairement alors

qu'il faut renoncer à l'espoir du bonheur, et que l'idée de mourir de la manière la plus digne du nom français est la seule et la dernière qui doive nous occuper; en effet, que peuvent entreprendre sept malheureux enfermés et sans armes contre quarante hommes armés jusqu'aux dents? Mais je puis dire à notre louange que, si nous n'eûmes pas l'honneur de mourir en combattant, nous eûmes du moins celui de nous préparer, par des exhortations pleines d'énergie, à recevoir la mort avec une force d'âme peu commune. M. Poitevin, principalement, se conduisit avec un courage qui n'était pas nouveau pour lui, mais que nous eussions rougi de ne point imiter.

Vers les trois heures, nous entrâmes dans le canal de Corfou, où, bientôt après, nous accostâmes un vaisseau de haut bord que nous reconnûmes à son pavillon pour être le contre-amiral de la flotte ottomane

Non, il me serait impossible de décrire nos angoisses au moment où, collés contre les fentes de la cloison de notre chambre, nous vîmes descendre du vaisseau Orouchs, accompagné de plusieurs musulmans, qu'à leur air grave et dur nous prenions pour autant de bourreaux. Les portes s'ouvrent, ces hommes approchent, nos cœurs palpitent, nous attendons notre arrêt. Mais un officier russe, que nous n'avions pas aperçu, venant à nous, dissipa complètement toutes nos craintes en nous garantissant la protection de l'amiral

Outchakoff, dont l'escadre, combinée à celle des Ottomans, était pareillement dans le canal de Corfou.

Nous étions, depuis quelques jours, tellement accoutumés à ces changements subits d'états si différents que la joie que nous fit éprouver cette dernière transition ne fut pas, chez nous, aussi apparente qu'elle aurait dû l'être; mais, à chaque parole proférée par l'officier russe, il nous semblait recevoir une nouvelle existence.

Le contre-amiral ayant mis à bord un sous-officier, il enjoignit au capitaine de se rendre auprès de l'amiral turc.

Le fier Orouchs, qui n'avait point encore dégrisé depuis son arrivée à Paxo, voulant rendre les Turcs et les Russes témoins de sa bravoure et de son habileté, imagina de passer sous les batteries françaises en allant de la première croisière à la seconde où se trouvait l'amiral.

Les canonniers français, dont nous étions très près, nous reconnaissant à nos cocardes, conçurent le projet de nous tirer des mains de nos ennemis; ils firent une première décharge dont un boulet enleva une portion de la dunette sur laquelle nous étions. Le Barbaresque, indigné, riposta à nos batteries avec son canon d'un calibre très inférieur.

Spectateurs de ce combat, nous faisions les vœux les plus ardents pour être coulés bas, bien persuadés qu'alors les Turcs n'oseraient appa-

reiller et que nos compatriotes pourraient nous sauver avec les chaloupes qui déjà venaient vers nous. Mais il était écrit là-haut que rien de ce qui nous était favorable ne devait arriver.

Une brise de terre, favorisant à l'instant même la fuite du bâtiment sur lequel nous étions, emporta avec lui le dernier espoir de notre délivrance.

A neuf heures du soir, nous accostâmes le vaisseau-amiral turc. Orouchs fit mettre son canot à la mer et, étant allé présenter ses respects au chef de l'escadre ottomane, il revint un moment après nous séparer, M. Beauvais et moi, de nos camarades, que nous ne revîmes qu'en France, et dont M. Pouqueville a écrit l'histoire avec beaucoup d'exactitude[1].

1. Cette histoire est contenue dans *le Voyage de Morée* dont il a été déjà parlé dans la note première sur ce récit.

Les camarades dont il s'agit sont : MM. Poitevin, Charbonnel, Bessières, Guerini et Bouvier, qui, postérieurement à la remise de MM. Beauvais et Gérard à Kadir bey, furent livrés par Orouchs à Ali pacha, en rade de Butrinto. MM. Charbonnel, Bessières et Poitevin s'évadèrent du camp d'Ali ; M. Poitevin fut repris, les deux autres réussirent à gagner l'île de Corfou, où ils se mirent sous la protection des autorités russes. Mais, au lieu de leur donner la liberté comme on le leur avait laissé entendre, on les enferma dans la citadelle, où ils retrouvèrent M. Poitevin qu'on avait soustrait à la surveillance des Turcs. Après une tentative infructueuse d'évasion, ils furent transférés à Constantinople pour être livrés au capitan pacha. Après une captivité assez douce à Péra, ils furent mis en liberté vers le 1er janvier 1801 et rejoignirent la France par Raguse. Quant à Guerini, il

Montés sur le vaisseau, nous traversâmes une double haie de matelots et de soldats qui, tous, répétaient alternativement « Bonaparte » et « Général », et faisaient signe de la main que l'on allait nous couper la tête.

Cet accueil n'était pas tranquillisant, mais au moins l'inquiétude qu'il nous causa ne fut pas de longue durée; nous entrâmes de suite dans une chambre où nous trouvâmes avec l'amiral, dont la figure respectable et douce inspirait la confiance, un autre musulman beaucoup moins âgé et qui parlait parfaitement français. Le second, nommé Mahmoud effendi, dissipa toutes nos craintes de la manière la plus obligeante. Nous demandâmes à Kadir bey, amiral, la grâce d'être réunis à nos camarades; mais ce fut en vain. Mahmoud nous fit ensuite sur l'Égypte une foule de questions, auxquelles nous répondîmes, ainsi que l'exigeait l'honneur du nom français. Ne pouvant tirer de nous aucun renseignement, l'amiral, nous ayant en possession, traita d'ivrogne et de fanfaron Orouchs, qu'il chassa de la manière la plus ignominieuse. Ce fut tout ce qu'il obtint pour prix de sa trahison et de son courage. Il fut quelque temps après pendu en Albanie, ainsi que je l'appris depuis, mais je ne le revis jamais.

Mahmoud termina cette première conférence

s'était fait musulman et devint iman et aumônier d'Ali sous le nom de Mehemet. M. Bouvier, lui, fut remis en liberté par Ali.

en nous invitant, de la part de Kadir bey, à lui avouer si M. Beauvais était réellement général et si j'étais Louis, frère du général Bonaparte, parti depuis peu d'Égypte, et m'assura que je n'avais, à ce titre, aucune crainte à avoir.

Je tombai des nues à cette demande; je répondis que je n'avais pas l'honneur d'être son frère, mais seulement celui de servir sous ses ordres.

Mahmoud me répéta encore que, cependant, je devais être frère du général Bonaparte, puisqu'un matelot arabe, délivré du bagne de Malte par les Français, l'avait assuré à Orouchs. Ces derniers mots m'expliquèrent la cause de la rupture du marché avec le Grec de Paxo; celle de la modération d'Orouchs à mon égard, ma séparation de mes camarades, et enfin ma réunion avec M. Beauvais, dont le titre d'adjudant général avait plus sonné aux oreilles du Barbaresque que ceux des autres prisonniers.

J'avais, ainsi que M. Beauvais, grand besoin de repos et de nourriture : depuis longtemps nous ne goûtions plus le premier et la seconde nous était pour ainsi dire refusée. Kadir bey s'en aperçut et nous fit descendre dans la grande chambre du Conseil, où il avait fait préparer tout ce qui nous était nécessaire. Nous trouvâmes là plusieurs officiers, tous d'une douceur et d'une aménité que j'étais loin d'attendre de Turcs, d'après l'idée que je m'en faisais; mais l'expérience me prouva que

si cette opinion était fausse pour les gens qui par leur rang ou leur éducation sortent de la classe commune, elle n'était que trop exacte pour les hommes du peuple, chez lesquels je ne trouvai jamais qu'ignorance, fanatisme et cruauté.

Nous apprîmes, le 14 au matin, que, dans la nuit, le général Chabot, commandant Corfou, avait fait sortir une demi-galère pour enlever le bâtiment sur lequel nous étions, mais qu'ayant accosté par méprise une corvette russe, elle avait été obligée de se retirer après une canonnade de quelques minutes.

Vers les neuf heures du matin, nous vîmes arriver un officier envoyé par l'amiral Outchakoff; il se présenta chez Kadir bey de la manière la plus indécente et plutôt en vainqueur qu'en allié des Turcs; il lui fit, de la part de son maître, les reproches les plus amers sur ce qu'il avait encore, pendant la nuit, quitté la ligne des autres vaisseaux pour s'éloigner des batteries françaises dont, à la vérité, les boulets nous réveillaient quelquefois en sursaut. Kadir bey, ami de la tranquillité, en agissait ainsi par prudence et pour dormir en paix; mais, ne voulant pas avouer que la faute venait de lui, il la jeta sur ses officiers qui, à leur tour, s'en déchargèrent sur les matelots de quart. Enfin, l'ordre fut donné de virer au cabestan, le vaisseau amiral se plaça et tout fut terminé, au moins pour ce jour, car, tous les matins, Kadir bey recevait même visite, mêmes

reproches, et toujours pour la même cause. En quittant Kadir bey, cet officier vint nous rendre une visite, mais plutôt de curiosité que d'intérêt, ainsi que toutes celles que nous recevions continuellement. Il nous parla avec une insolence et une fatuité extrêmes de l'expédition d'Égypte et de la situation de la France, qu'il nous avoua cependant être son pays.

Son impertinence nous avait choqués, son aveu nous inspira le plus souverain mépris; il mit enfin le comble à notre indignation en nous faisant les propositions les plus honteuses, qui n'ébranlèrent point un moment la résolution que nous avions prise de mourir Français; il partit ensuite, mais bien convaincu que nous étions plus fiers d'un état qui nous coûtait la liberté que de celui qui nous eût coûté l'honneur.

Pendant notre séjour sur la flotte, nous fûmes bientôt à même de reconnaître cette grande vérité, que l'alliance faite entre deux peuples de religion différente et trop voisins pour ne pas être opposés d'intérêts ne pouvait être durable, et que, à ce titre, celle des Russes et des Turcs, d'ailleurs de tout temps ennemis jurés, devait être une chose monstrueuse en politique et que l'argent anglais avait pu seul opérer.

Les officiers musulmans gémissaient de cette alliance; les soldats n'en savaient pas toutes les conséquences, mais, mus par le fanatisme, ils ne laissaient, à l'exemple de leurs chefs, échapper

aucune occasion sans manifester leur mécontentement, qui, lors de mon arrivée à la flotte, était à un tel point, de part et d'autre, que les deux amiraux se menaçaient continuellement de se séparer. Leur zizanie était notre seule consolation, mais ils nous en régalaient au moins bien complètement. Un jour, entre autres, nous fûmes témoins d'une scène qui nous eût beaucoup amusés, si elle n'eût manqué d'être suivie des événements les plus funestes, dont nous, vraisemblablement, nous eussions été les victimes.

Les alliés s'étaient emparés d'un îlot presque sans défense situé entre Corfou et la côte d'Albanie. La garnison, depuis le moment de la prise, était composée d'un nombre égal de Russes et de Turcs. Il y avait, sur cet îlot, une petite chapelle grecque, objet de vénération pour les premiers et de moquerie pour les seconds qui, ayant eu un jour l'imprudence d'y faire quelques ordures, manquèrent causer une révolte parmi les Russes. Ceux-ci, voulant à leur tour venger cette insulte grave, s'emparèrent de la marmite qui servait à cuire les vivres de la compagnie et y firent ce que les Turcs avaient fait dans la chapelle. Il faut connaître le déshonneur attaché parmi les Turcs à l'enlèvement ou à la souillure d'une marmite, à laquelle ils mettent bien certainement plus de prix qu'aux drapeaux, pour se faire une juste idée de l'effet que dut produire cette seconde scène dans toute l'armée ottomane. L'insurrection fut alors

générale de part et d'autre, et il n'y eut que des châtiments sévères infligés à ses auteurs qui purent l'apaiser.

Le 17 frimaire, les Français firent une sortie pour tenter d'enlever une batterie ennemie qui, placée près de la mer et devant l'une des portes, gênait leurs opérations; mais les Russes avaient jeté là une grande quantité d'hommes et les Turcs ayant suivi leur exemple, non sans peine à la vérité, mais enfin l'ayant suivi, les nôtres furent obligés de céder au nombre et rentrèrent dans la place.

Nous étions assez près du lieu de la scène pour parfaitement distinguer l'affaire qui nous causa de cruelles inquiétudes, mais qui, heureusement, ne fut pas meurtrière pour nos compatriotes.

Les Français rentrés, les troupes revinrent à bord des vaisseaux d'où elles étaient parties; nous vîmes bientôt arriver vers l'amiral un soldat portant à la main une tête ensanglantée, qu'il fit rouler et sauter sur le pont, au milieu des cris d'allégresse de tous ses camarades. Il la présenta après à Kadir bey qui, suivant l'usage, lui fit un cadeau en argent. Ce malheureux, plein de sang, parcourut ensuite tout le vaisseau et vint même nous offrir cet horrible spectacle en nous racontant sa prouesse et la manière dont il était parvenu à trancher la tête du Français, qu'il avait vraisemblablement trouvé mort sur son passage.

Kadir bey parlait assez bien le barbaresque, je commençais à savoir quelques paroles turques;

il aimait à causer avec moi et nous avions ensemble de longues et fréquentes conversations, qui toutes me prouvèrent sa nullité. Son projet, par exemple, de s'emparer de Toulon, Marseille et Paris me paraissait aussi absurde que son auteur, qui, au même moment, tremblait à la vue du vaisseau français *le Guerrier,* qui faisait tous ses préparatifs alors pour sortir de Corfou en traversant les flottes ennemies, ce qu'il effectua, peu de temps après notre départ, sous le commandement du brave capitaine Lajoye. J'observai à l'amiral que Toulon était une place très bien fortifiée et je ne lui conseillais pas d'en approcher, et que, Paris étant situé à peu près au milieu de la France, il aurait beaucoup de peine d'y arriver avec ses vaisseaux. Il fut fort étonné d'apprendre que Toulon était une place forte et que Paris n'était pas, ainsi que Constantinople, placé sur la mer. Comme ce grand amiral n'était pas partisan des difficultés, il renonça à Toulon et Paris et se contenta de Marseille.

Les connaissances de Kadir bey en géographie peuvent donner une juste idée de toutes celles qu'il possédait. Mais il avait au moins l'adresse de cacher une partie de son ignorance sous le manteau de la gravité orientale, et on lui pardonnait volontiers l'autre en faveur de son extrême bonté.

Mahmoud effendi, au contraire, placé auprès de lui comme correctif, était un homme extrêmement adroit.

Il était allé en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, et détestait, par conséquent, la France, dont il connaissait quelques auteurs, mais dont il estimait particulièrement les vins.

Les Turcs n'ont heureusement aucune de ces connaissances européennes qui pourraient les rendre si redoutables à leurs voisins; ils y renoncent et les dédaignent même avec la plus sotte fierté, effet d'un fanatisme aveugle si contraire à leurs intérêts. Mahmoud effendi pour les musulmans était un homme très instruit, mais l'idée qu'il parlait la langue des infidèles et qu'il avait puisé chez eux toutes ses connaissances le faisait envisager par les bons et ignorants mahométans comme un objet pour ainsi dire méprisable. D'ailleurs, il buvait du vin et Mahomet en avait sagement défendu l'usage à des gens chez lesquels l'ivresse pouvait avoir des suites si contraires aux institutions qu'il voulait établir dans tout l'Orient.

La propreté à bord des bâtiments de guerre est la seule chose qu'ils aient imitée des Européens; mais ils la poussent à un point excessif et souvent ils évitent un combat dans la crainte de salir ou d'endommager leurs vaisseaux. Cette propreté et la manière décente et digne dont l'amiral faisait chaque jour, sur le pont, sa prière avec tout l'équipage sont les seules choses que j'aie remarquées avec plaisir sur les vaisseaux ottomans.

L'amiral Outchakoff voulant, ainsi que tous les autres, se donner le plaisir de nous voir et de nous

interroger, nous envoya chercher le 18 frimaire au matin. Outchakoff ne savait pas un mot de français et prononçait mal quelques paroles italiennes; son accueil fut aussi gracieux que pouvait nous le paraître celui d'un homme porteur d'une figure dure. Il nous fit faire quelques questions à peu près aussi oiseuses que toutes celles qui nous avaient été faites jusque-là, nous offrit le café et termina son entretien par la promesse de nous tirer des mains des Turcs pour lesquels sa haine égalait son mépris et de nous envoyer à Ancône sur le premier parlementaire. Nous prîmes cette promesse pour ce qu'elle valait et retournâmes vers les midi chez Kadir bey qui, jaloux de notre visite à Outchakoff, nous dit, en nous voyant, au moins autant d'injures contre les Russes que ceux-ci avaient pu en dire contre les musulmans.

L'amiral turc ayant, dans la journée, appris par un homme à lui, qui nous avait accompagnés le matin, la promesse qui nous avait été faite par Outchakoff et voulant en éviter l'effet, nous fit venir dans sa chambre, M. Beauvais et moi, le 19 frimaire, et nous dit qu'il lui était impossible de nous garder plus longtemps à son bord et que, forcé de nous envoyer à Constantinople, il chargeait un capitaine de frégate turque de nous mener à Patras en Morée, d'où nous partirions pour notre destination sous la conduite de trois tchiaoux (sous-officiers de marine) et l'escorte de dix-sept hommes. Kadir bey mit dans cette occasion toute

la bonté et toute l'honnêteté possibles; mais, voulant éviter de notre part toute communication avec les deux officiers russes qui étaient sur son vaisseau et auxquels nous avions à peine pu parler depuis notre arrivée, il nous fit, en sortant de sa chambre, embarquer sur une chaloupe qui, de suite, nous mena à bord de la frégate destinée à notre voyage. L'amiral fit embarquer avec nous des moutons et autres provisions fraîches extrêmement précieuses, qu'il destinait à notre usage, mais qui, toutes, furent consommées par nos conducteurs, dont nous reçûmes en échange les vivres les plus détestables.

Le 20 au matin, la frégate sur laquelle nous étions mit à la voile et salua les croisières qui étaient dans le canal de Corfou, dont nous sortîmes bientôt.

Nous longeâmes de nouveau l'île de Paxo, où naguère nous avions vu renaître et s'évanouir nos espérances, et recommençâmes un long et pénible voyage où la fortune nous préparait de nouvelles souffrances.

Les deux premières journées furent belles et le vent favorable; mais la perte de notre liberté et la crainte des maux que nous appréhendions, avec trop de raison, jetait dans nos âmes une noire mélancolie à laquelle s'ajoutait encore l'idée que la fortune contraire semblait à plaisir nous pousser à pleines voiles vers le malheur. Nous trouvâmes sur la frégate plusieurs esclaves maltais qui, jetés

dans les fers par l'effet du fanatisme ou l'intérêt, ne pouvaient attendre leur liberté que par suite d'événements, arrivés depuis, mais qu'il était alors impossible de prévoir. Parmi eux en était un qui parlait parfaitement français et qui ne manquait pas d'intelligence; je l'ai toujours cru notre compatriote, bien qu'il n'ait pas voulu l'avouer, il nous racontait ses aventures et ses malheurs; nous lui parlions des nôtres et cet épanchement semblait adoucir nos peines; mais nos conducteurs, jaloux de cette seule consolation, nous en privèrent aussitôt, en nous séparant de nos compagnons d'infortune, plus malheureux que nous encore, puisque la mort seule pouvait mettre fin à leurs maux et que la paix du moins pouvait, d'un moment à l'autre, nous rendre à notre patrie.

Dès ce moment on nous fit, dans l'entrepont, avec une voile, une petite chambre grande d'environ six pieds carrés dans laquelle on mit un seul et mince matelas de même grandeur. Nous passions, habillés, les nuits et la plus grande partie des jours dans ce sale et puant grabat, dont l'entrée, toujours gardée par deux soldats, n'était accessible qu'aux malheureux pour lesquels il était destiné.

Les Turcs, que leur peu d'expérience rend timides, ne naviguent jamais de nuit, principalement dans ces mers dangereuses par la multiplicité d'îles, îlots et écueils. Notre capitaine, homme trop sage pour s'écarter d'une méthode

aussi tranquillisante, la suivait strictement et suspendait toujours sa marche aussitôt le soleil couché. Alors les Maltais, seuls matelots instruits qui fussent à bord, devenant moins nécessaires, étaient, à fond de cale, entassés les uns sur les autres et accablés sous le poids de leurs pesantes chaînes, dans un cloaque obscur et de plus malsain, dont la porte était fermée jusqu'au lever du soleil, moment où ils recommençaient leurs pénibles travaux. Quelquefois nous montions, escortés, respirer sur la dunette un air aussi précieux pour nous qu'il était rare; mais la consolation de parler à ces infortunés ne nous fut plus rendue.

Dans l'après-midi du 21 frimaire, notre frégate fut accostée à la hauteur de l'île Sainte-Maure par un bâtiment que nous reconnûmes être turc aux cris d'allégresse des deux équipages. Le mot *star allegramente* (être gaiement) fut souvent répété sans que nous en sussions d'abord la cause; mais bientôt nous apprîmes, par l'un des chiaoux chargés de notre conduite, que ce bâtiment était celui commandé par Orouchs qui, indigné de la manière dont l'avait traité Kadir bey, se déterminait à passer au service d'Ali pacha, auquel il comptait faire hommage de ceux de nos camarades restés à son bord. Les capitaines se demandèrent mutuellement des nouvelles de leurs prisonniers, et *star allegramente* fut la seule réponse. Nous n'étions pas gais et n'avions pas plus sujet de l'être que nos compa-

gnons, que nous n'eûmes même pas la consolation de voir un instant.

Les journées du 22 au 30 frimaire ne présentèrent rien de remarquable; nous longeâmes, à l'aide d'un vent assez favorable, une partie de l'île de Céphalonie, près de laquelle le calme nous prit.

Le 1er nivôse, il mourut à bord deux *gaillioudjis,* soldats turcs, dont l'un des suites des blessures reçues en combattant contre les Français.

La cérémonie qui suivit la mort de ces deux soldats fut assez curieuse pour mériter d'être racontée. L'on nous en rendit témoins, M. Beauvais et moi, bien qu'il ne fût pas sans danger, pour des *djiaours* ou *infidèles,* d'assister à une cérémonie religieuse musulmane; mais on le fit sans doute pour nous donner le spectacle d'une scène qui devait nécessairement nous attrister, comme toutes celles qui nous rappelaient l'idée de la mort.

Les deux hommes, dépouillés de leurs vêtements par leurs camarades, dont les regards furieux se portaient continuellement sur nous, furent étendus sur deux planches étroites et longues d'environ 6 pieds.

Alors, l'iman ou curé, qui remplissait à bord les fonctions d'aumônier, s'en empara et fit, après force ablutions, les prières accoutumées, pendant lesquelles les autres soldats se tinrent éloignés. Il demanda aux morts s'ils étaient heureux, prêta l'oreille en s'inclinant pour entendre leur réponse et affirma ensuite, de la manière la plus positive,

que le bon ange (car les musulmans en ont aussi un mauvais : le premier est blanc et le second noir) s'en était emparé pour les conduire près du Prophète, où une félicité éternelle les attendait. L'allégresse succéda alors chez tous les assistants à la consternation la plus complète et, à défaut de parents, les amis du défunt firent, ainsi qu'il est d'usage, un cadeau au curé pour sa bonne nouvelle; aussi les imans n'en donnent-ils jamais de mauvaises et toujours le bon ange s'empare de l'âme d'un musulman, à moins que le gouvernement n'en ordonne autrement. Cette institution a le double avantage de procurer aux imans un casuel assez considérable, d'autant plus nécessaire pour eux qu'ayant presque tous femmes et enfants ils en ont le plus grand besoin, et d'accoutumer tellement les mahométans à l'idée de la mort qu'ils la reçoivent toujours avec résignation et souvent même comme un bienfait du ciel, puisqu'elle est la volonté de Dieu, qui les tire de ce monde pour les faire jouir d'un bonheur plus pur et sans fin.

Quant à moi, qui avais vu administrer les remèdes à ces malheureux par un ignorant qualifié du titre de médecin, et dont toute la science consistait à appliquer à tort et à travers l'un des quatre onguents contenus dans une boîte carrée de fer-blanc, j'attribuais plutôt leur mort à l'ignorance du charlatan qu'à la volonté du Prophète, qui bien certainement n'eût pas été irrévocable si, les Turcs

voulant pratiquer l'amputation, on eût coupé le bras de l'un et la jambe de l'autre, tous deux gangrenés à un point effroyable.

Lorsque les deux hommes furent ainsi purifiés par les prières et les ablutions du curé, il les ensevelit séparément dans une espèce de drap dont la tête seule sortait. L'on tira un canon de l'un des sabords de l'entrepont, où se passait la scène; puis les deux soldats furent l'un après l'autre jetés à la mer, sans boulet aux pieds ainsi que le pratiquent les Européens et, enfin, honorés, en leur qualité de militaires, de chacun un coup de canon. Leurs camarades renfermèrent leurs hardes dans deux caisses ou paniers faits avec des feuilles de palmier, les couvrirent et les jetèrent ensuite à la mer, qui était encore calme alors; en sorte que nous eûmes toute la journée le spectacle de ces malheureux qui, venant continuellement heurter le vaisseau, semblaient placés là pour augmenter l'animosité de tout l'équipage contre deux prisonniers qui, sans défense, pouvaient bien être les objets les plus propres à assouvir leur rage.

Vers les trois heures après midi, l'irritation était tellement grande que le capitaine nous fit transférer dans sa chambre avec une double garde à la porte.

A quatre heures de la même journée, il s'éleva un vent violent et très dangereux par le voisinage de la terre. Quelques fanatiques répandirent dans toute la frégate le bruit que non seulement nous

étions cause de la mort des deux soldats, mais que nous l'étions aussi du vent contraire qui venait de s'élever. Je ne sais par quel hasard malheureux l'un d'eux avait remarqué que, quelques minutes auparavant, j'avais jeté à la mer un papier sur lequel étaient écrits quelques mots. Il en porta sur-le-champ la nouvelle aux autres, qui ne doutèrent plus que nous ne fussions réellement sorciers et que ce qui arrivait ne fût l'effet de sortilèges. Nous vîmes bientôt arriver une députation de ces forcenés; ils entrèrent dans la chambre du capitaine où nous étions et nous enjoignirent, sous peine d'être pendus, de jeter un nouveau papier sur lequel serait écrite la demande d'un meilleur vent. Je le fis ainsi qu'ils le désiraient, et j'eus même la simplicité de demander un vent plus favorable.

Ils se retirèrent satisfaits de notre docilité, et, dans la nuit, le vent, heureusement pour nous, ayant tourné au nord-ouest, nous reprîmes, après un trajet de quarante lieues fait en dix jours, la route de Patras, où nous n'arrivâmes cependant que le 5 nivôse, bien que nous n'en fussions qu'à vingt lieues lors de notre dernier événement, qui me fournit, ainsi que tant d'autres, l'occasion de juger de la faiblesse des chefs, de l'insubordination des inférieurs qui en est l'effet et de l'impossibilité, dans l'état actuel des choses, de discipliner les armées ottomanes.

Le 5 nivôse an VII, vers les trois heures après midi, la frégate ayant jeté l'ancre vis-à-vis Patras,

nos trois tchiaoux descendirent aussitôt à terre afin d'y trouver un asile pour la nuit. A huit heures du soir, ils vinrent nous chercher. Nous ne les fîmes pas longtemps attendre, car, n'ayant d'autres vêtements que ceux que nous portions sur nous, nos préparatifs de départ ne furent pas plus longs que tendres les adieux que nous fîmes à toute la canaille de la frégate, aussi contente de nous voir partir que nous de la quitter. En sortant de la chaloupe, nous arrivâmes à une petite maison carrée qui était peu éloignée de la mer. La difficulté était d'y monter, car je ne voyais nulle part d'escalier qui pût conduire au premier et seul étage qu'il y eût.

Enfin, après bien des cris de la part de nos gens, un homme, ayant ouvert une porte donnant sur un palier extérieur, lâcha une corde qui passait sur une poulie et fit descendre un escalier composé d'environ douze marches et qu'il était avant impossible de soupçonner. Nous montâmes tous cinq dans la chambre de cet homme qui, en sa qualité de Grec, devait nécessairement être le bardot de nos trois musulmans. Nous vîmes quelques nattes étendues par terre et sur lesquelles nous devions reposer. Nous regrettâmes alors le mauvais matelas de la frégate. C'est ainsi que, pendant le cours de nos aventures, notre position empirant de jour en jour, nous étions condamnés à regretter le passé qui cependant, au moment, nous paraissait le *nec plus ultra* du malheur.

Comme je l'ai déjà dit, Mahomet défend l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses; cependant les mahométans en boivent tous, ou du moins presque tous, mais jamais, à la vérité, devant des témoins à craindre, ni dans les grandes réunions, où les musulmans qui s'adonnent à la boisson sont traités de la manière la plus honteuse. Nos trois Turcs commençant à se sonder sur cet article, les mots *champ* et *raki,* vin et eau-de-vie, furent d'abord prononcés avec dédain, ensuite avec indulgence, puis enfin avec plaisir ; convaincus bientôt qu'ils se valaient tous, ils firent apporter du vin, de l'eau-de-vie et des vivres et se mirent à boire, à manger et à chanter pendant toute la nuit. Le Grec les servit, trop heureux encore de ne point être battu, et M. Beauvais et moi nous couchâmes sur nos nattes où nous cherchâmes en vain le repos.

Le 6 nivôse au matin, notre hôte ayant descendu l'escalier, nous descendîmes à notre tour et nous trouvâmes au bas de la maison de mauvais chevaux, mal enharnachés, que nous enfourchâmes.

Nos trois tchiaoux firent de même et, l'escorte étant arrivée, nous nous mîmes en route pour le château de Morée, dont nous n'étions qu'à cinq lieues et nous y arrivâmes vers le midi. Nous traversâmes sur une barque les Dardanelles de Lépante en laissant à droite le golfe de Corinthe. Un quart d'heure nous suffit pour traverser du château de Morée à celui de Lépante, situé sur la côte d'Albanie. Nous continuâmes de là notre route

vers la ville de Lépante, éloignée de cinq lieues, où nous entrâmes vers les cinq heures du soir.

Nous n'entendions heureusement pas l'albanais et nous ne pouvions comprendre ce que nous disaient les soldats de l'escorte; mais, à leurs gestes et à leurs manières, nous jugions, avec raison sans doute, que rien de consolant ne pouvait sortir de la bouche de pareilles gens.

En arrivant dans Lépante, la populace nous accueillit en vociférant les injures les plus indignes. Nous crûmes réellement que l'on nous conduisait au supplice. Mais en entrant chez le pacha, nous vîmes, à son accueil assez gracieux, que nous l'avions encore échappé pour cette fois.

L'habitation d'Achmet, bâtie en bois, était loin de répondre à l'idée que je me faisais de ce que devait être le palais d'un pacha, surtout d'un pacha à deux queues; mais je trouvai, dans l'extrême simplicité qui régnait à l'intérieur, la cause de ce délabrement.

Achmet, disgracié peu de temps avant, rentrait à peine en faveur au moment de notre arrivée. Son pachalik était peu étendu, mais habité par des *rayas* ou tributaires. Il aurait pu librement et sans remords exercer sur ces infidèles toutes les avanies d'usage, dont le produit est beaucoup plus considérable que celui des rétributions légales. Mais Achmet, instruit par l'expérience que la Porte, toujours aux aguets, ne tolère ces vexations que pour en profiter elle-même, en rendant aux pachas

ce qu'ils font à leurs administrés, préférait recommencer prudemment sa fortune et se faire d'abord bien venir des Grecs, dont les plaintes, écoutées quand les coffres des pachas sont pleins, conduisent ces derniers, quelquefois à la destitution, mais plus souvent à la mort. Ils sont soudain remplacés par de nouveaux pachas qui, ainsi qu'Achmet, agissent d'abord avec modération, mais qui bientôt, entraînés par la cupidité, terminent leur carrière ainsi que leurs prédécesseurs.

Cette manière d'accroître les revenus du sultan est bien la plus indigne de toutes et ne peut appartenir qu'à un gouvernement despotique, mais au moins la Porte a l'adresse de laisser aux pachas tout l'odieux d'un impôt, dont le produit est certainement aussi considérable que celui du carradji ou capitation payée seulement par les tributaires chrétiens; les musulmans étant exempts de toute contribution.

La retenue avec laquelle les pachas commencent leurs avanies, qui ensuite vont toujours en augmentant, est le seul motif qui porte les Grecs à ne les dénoncer que quand ils sont arrivés au maximum. Par ce moyen, ils ont, au moins pendant quelque temps, un avantage qu'ils n'auraient pas en conservant toujours le même. D'ailleurs, la Porte est trop intéressée à ces plaintes, dont les effets ne sauraient arrêter l'ambitieux, pour ne pas les exiger, dans le cas où elles ne seraient pas volontaires. Quant à nous, qui avions à peine une

chemise sur le corps, nous ne pouvions craindre qu'Achmet fût tenté de nous vexer pour tirer de nous quelque chose; mais nous pouvions craindre qu'il nous vexât pour le plaisir de nous rendre malheureux. Au contraire, il nous traita parfaitement, ce dont nous lui sûmes un gré infini.

Il nous fit loger dans une de ses maisons qui, je me le rappelle, était obscure comme une cave; mais nous avions au moins un matelas pour dormir. Il eut même la bonté, pendant les deux jours que nous restâmes à Lépante, de nous faire servir sa cuisine et de nous envoyer aux bains, ce dont nous avions grand besoin, et, au moment de notre départ, il nous fit fournir à chacun une capote albanaise tissue en laine, une paire de bottes rouges et des gants de peau de mouton.

Nous ne revîmes plus Achmet; mais nous vîmes souvent son bourreau, qui nous avait pris dans une telle amitié qu'il ne manquait jamais de nous venir voir, surtout au moment où nous recevions notre nourriture, dont la plus grande partie était mangée par lui et nos tchiaoux. Cet homme, quoique encore assez jeune, avait cependant déjà tranché cinquante têtes et pendu vingt personnes, ce qu'il regardait comme une bagatelle. Il se plaignait surtout d'Achmet, au service duquel il était depuis peu, et prétendait qu'il n'y avait rien à gagner avec lui; ce qui nous confirma dans l'opinion que nous avions de son humanité.

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de dire

un mot de nos trois tchiaoux, car le lecteur ne concevrait pas comment je pouvais m'entretenir dans une langue dont je savais à peine quelques paroles.

Le chef des trois était Méhémet, sous-officier de la flotte, l'homme de confiance de l'amiral, celui, par conséquent, duquel nous dépendions davantage. Avant de quitter Corfou, ce Méhémet avait juré sur sa tête de nous traiter avec douceur; mais, se voyant maître de ses actions, sa conduite envers nous fut aussi dure qu'elle avait été plate en présence de Kadir bey.

Ali et Ibrahim étaient matelots du corsaire qui nous avait pris. Le premier, natif des environs de Constantinople, avait sollicité de l'amiral la faveur de profiter de notre voyage pour retourner dans son pays. Le second, vieilli, bien qu'encore peu âgé, par les plus sales débauches, avait été placé auprès de nous parce que, parlant passablement le turc et la langue franque, Kadir bey avait supposé avec raison qu'il pourrait nous être de quelque utilité. Il était au demeurant, ainsi que son camarade Ali, tout aussi cruel envers nous que le grand, sec et hideux Méhémet.

Ibrahim commença à Lépante ses brillantes fonctions d'interprète. Son début nous prouva son intelligence, mais nous donna une juste idée de l'homme. Il nous rendit avec une joie extrême la conversation du bourreau qui, aimant de passion son état, ne cessait de nous expliquer com-

ment et avec quelle dextérité, en trois coups de sabre, il abattait une tête ; il poussait même la courtoisie jusqu'à nous assurer que si jamais nous avions affaire à lui, nous pouvions être certains de ne pas souffrir ; mais il exigeait, pour prix de sa bonté et de son amitié pour nous, que nous lui expliquassions les différents supplices employés en France. L'invention de la guillotine lui paraissait superbe pour le patient, mais il prétendait que le bourreau ne devait avoir aucun plaisir.

Les bontés d'Achmet adoucirent un moment nos peines ; mais ces entretiens, et tout ce que nous apprenions sur le sort des malheureux qui nous précédaient dans la route que nous devions suivre, nous attristaient à un point extrême.

En allant au bain, nous vîmes Lépante, dont les rues sont étroites, mal pavées et les maisons mal bâties. La ville, située sur le penchant d'une montagne, entourée d'une muraille crénelée, vient finir sur le bord de la mer où elle a un port carré d'une régularité parfaite, mais qui, malheureusement trop petit, ne peut recevoir les vaisseaux qui naviguent dans le golfe de Corinthe.

Nous apprîmes pendant notre séjour qu'Achmet, voulant orner son harem d'une Française, en avait retenu une lors du passage des premiers prisonniers des îles vénitiennes, mais que cette femme, d'un caractère très bruyant, chantait, criait, buvait sans cesse, dérangeait toutes les autres et bouleversait toute sa maison, ce qui lui donnait

une très mauvaise opinion du sexe de France, dont à la vérité l'échantillon qu'il avait auprès de lui ne pouvait guère lui en donner une bonne, ayant choisi parmi des vivandières le charmant objet destiné à embellir son sérail.

Le 9 nivôse au matin, je quittai la ville de Lépante; j'étais plein des plus sinistres idées et me livrais à de tristes réflexions, lorsqu'à quelques lieues de là nos conducteurs, cent fois plus cruels que le bourreau du pacha, imaginèrent de se donner un nouveau spectacle, auquel ajoutait l'horreur de la scène. Nous étions dans les gorges désertes et étroites formées par les hautes montagnes de l'Éonie; nos tchiaoux, nous voyant loin de toute protection, voulant sans doute nous prouver qu'ils étaient les maîtres de disposer de nos destinées, nous firent arrêter dans l'endroit qui, par son aspect sauvage, semblait le plus propre à l'exécution de leur projet et, nous ayant placés M. Beauvais et moi au pied d'un rocher taillé à pic, ils ordonnèrent aux soldats de l'escorte de tirer sur nous. Il était affreux de mourir ainsi; mais nous attendions la mort avec tant de fermeté que ces monstres, désarmés par notre sang-froid, prirent le parti de tourner en plaisanterie cette scène tragique et de nous faire continuer notre route.

Nous nous entretenions sur leur cruauté et les horribles effets du fanatisme, lorsqu'imaginant avec raison que nos conversations pouvaient diminuer l'amertume de notre peine, ils s'empressèrent de

nous priver de cette seule consolation en plaçant entre nous deux six ou sept hommes à la file.

Nous traversâmes dans la journée et sans descendre de cheval, bien que les eaux fussent grosses, deux ou trois ruisseaux qui, pour les Grecs anciens, étaient peut-être des rivières.

Nous étions partis tard de Lépante, les jours étaient courts, et les cruels amusements de nos conducteurs nous avaient tellement retardés qu'il nous fut impossible de gagner la ville de Salona. Nous couchâmes à moitié chemin, c'est-à-dire à neuf lieues environ, dans un petit village situé dans un pays marécageux. Nous y arrivâmes le soir, bien las et morfondus. Mais quels y furent, grand Dieu! notre logement et la nuit que nous y passâmes. En entrant dans ce qu'on nomme *kan*, qui est en Turquie le lieu destiné aux voyageurs, je ne vis qu'un grand hangar, mal bâti et mal clos, dans lequel il n'y avait pas une âme; la moitié de cet immense local était destinée aux hommes, l'autre moitié aux chevaux; la seule différence consistait dans une élévation d'un pied à peu près dans la première partie et dans quelques nattes pourries, placées sur un sol extrêmement humide. Les soldats allèrent passer la nuit je ne sais où, leurs chevaux seuls restèrent avec les nôtres. Méhémet et Ali firent du feu au milieu de cette halte, et Ibrahim, le voleur Ibrahim, qui n'a jamais manqué partout où il y a eu quelque chose à prendre, partit et revint bientôt apportant des

poules, des oignons, de la farine de maïs et de l'eau-de-vie. Nous étions bien harassés, mais nos conducteurs étaient les maîtres, ils se reposèrent donc et j'eus ordre, après avoir tiré leurs bottes, de préparer la soupe avec mon camarade.

Je fis cuire dans une mauvaise marmite les poules avec les oignons et, comme Ibrahim n'avait pu trouver de pain, je délayai la farine de maïs pour en former une espèce de galette que je fis cuire sous le peu de cendre qu'il y avait. Quand tout fut préparé, je réveillai ces dégoûtantes créatures qui se mirent aussitôt à manger ou, pour mieux dire, à dévorer un mauvais repas, que nous voyions avec peine passer dans d'autres estomacs que les nôtres. Ils nous laissèrent cependant quelques os à ronger et la portion de pain qui n'avait pas eu le temps de cuire. Nous mangeâmes l'un et l'autre avec une avidité égale à notre appétit, qui était loin d'être satisfait par ce peu de nourriture, à peine nécessaire pour nous empêcher de mourir de faim.

Mon ouvrage achevé, je m'étendis sur la natte la plus près du feu et je me livrai au sommeil, trop heureux de pouvoir pendant quelques instants en goûter les douceurs. Je dormis si profondément que pendant la nuit je brûlai, sans m'en apercevoir, presque une manche entière de ma capote, ce qui me valut d'assez mauvais traitements de la part des tchiaoux qui, vraisemblablement, la regardaient comme déjà à eux.

Le 10 au jour, l'escorte qui devait nous conduire jusqu'à Salona, dont nous étions à vingt-quatre lieues, étant arrivée, nous sellâmes nos rosses et nous nous mîmes en route dans le même ordre que la veille.

Je n'oublierai de ma vie le malaise que j'éprouvai dans cette journée et certes, si j'en eusse eu le temps, j'aurais été malade. J'étais abîmé de fatigue. Depuis longtemps, on n'avait eu un hiver aussi froid et je n'avais pour tout vêtement qu'une redingote de drap bleu, un gilet de piqué, un pantalon de bazin, qui avait été blanc, mais que la crasse avait teint en noir, ainsi que ma seule chemise que je portais pareillement depuis plus d'un mois, et enfin la capote qu'Achmet avait eu la bonté de nous faire donner.

Les Turcs voyagent peu et ne voyagent jamais qu'à cheval, en sorte qu'il n'y a pour ainsi dire pas de routes en Turquie ; ce ne sont le plus communément que des sentiers, souvent même à peine indiqués, dans lesquels on ne peut aller qu'un à un. La lenteur avec laquelle nous marchions augmentait notre ennui, mais la bande joyeuse des vingt hommes s'en consolait en chantant toute la journée. Méhémet, tchiaoux, avait une chanson turque faite anciennement à la louange d'un pacha. Cette chanson était une selle à tous chevaux, à laquelle il substituait, au nom véritable, celui du pacha ou du bey gouvernant le pays sur lequel nous passions. Il avait grand soin de s'en informer avant, après

quoi il faisait avec les camarades retentir l'air des vertus guerrières d'un homme qui souvent était très pacifique. Nous arrivâmes vers le midi à Salona, qui paraît être l'ancienne Amphyssa. En traversant la ville, il prit fantaisie à nos conducteurs de nous présenter au bey ou gouverneur; son nom ne me revient pas, mais il paraissait bien être le plus digne et le plus honnête des musulmans. Notre position le toucha; il ordonna de renvoyer les soldats et de préparer tout ce qui pouvait nous faire oublier la nuit et le repas de la veille. Il avait auprès de lui un médecin grec, très instruit et très fin, qui était en même temps l'ami et le conseil de son maître.

Nos trois tchiaoux, jaloux des marques de déférence que recevaient des hommes qu'ils ne cessaient d'humilier de la manière la plus dégoûtante, ne les auraient bien certainement pas souffertes plus longtemps, si le bey ne leur en eût sagement fait ressentir aussi les effets.

Ils craignaient que nous ne portassions des plaintes contre eux; mais nous sentions trop combien pouvaient être funestes pour nous les suites d'une semblable dénonciation pour jamais nous y exposer.

Le bey nous invita à partager son dîner et nos tchiaoux celui de ses gens.

J'avais déjà plusieurs fois mangé avec des Turcs, mais jamais repas ne m'avait semblé aussi splendide que celui de Salona. J'en ai eu beau-

coup d'autres depuis, et actuellement, que je me rappelle encore parfaitement ce dîner, je vois qu'il ne me parut aussi beau alors que par son contraste frappant avec celui de la veille. Vers le midi, un domestique, ayant placé dans le coin de la chambre un escabeau d'environ un pied de haut, mit dessus un plateau rond de cuivre étamé, du diamètre de trois pieds à peu près, y jeta quelques cuillers d'une forme semblable à celle dont nous nous servons pour le punch et, tout autour, plusieurs morceaux d'une espèce de galette à peine cuite. Le couvert ainsi mis, sans couteaux, verres, ni nappe, un autre domestique présenta à chacun de nous ce qui était nécessaire pour se laver les mains; après quoi nous nous accroupîmes tous par terre, les jambes croisées autour du plateau, en mettant sur nous une seule et longue serviette de coton qui servit à tous les convives. Nous vîmes successivement paraître six ou sept mets contenus dans de petits plats de même métal que la table; je mourais de faim, tout me parut bon; mais de la viande hachée et enveloppée dans des feuilles de vigne en forme de boulettes, une espèce de haricot de mouton avec des oignons, et enfin le pilau me semblèrent préférables à ces mélanges de viandes et de fruits et à ces lourdes et indigestes pâtisseries.

J'étais désolé de la rapidité avec laquelle tous les mets disparaissaient de la table, où ils ne restaient que le temps nécessaire pour prendre d'une

main au plus deux bouchées, tandis que de l'autre l'on déchirait un peu de ce mauvais pain; mais le pilau, par lequel on termine toujours et que les domestiques laissent sur table assez longtemps, étant enfin arrivé, nous nous dédommageâmes sur lui de ce que nous n'avions pu faire aux autres.

Un vase plein d'eau ayant été présenté au maître de la maison, il en but le premier, chacun suivit son exemple et le repas fut terminé sans qu'il eût été dit plus de vingt paroles.

Les Turcs parlent naturellement très peu et surtout à table; mais, en revanche, ils y rotent beaucoup. Je fus fort étonné pendant le repas de la violence d'un de ces vents lâché par un des domestiques du pacha qui mettait un plat sur la table; je le fus bien davantage du signe d'approbation qu'il reçut de son maître.

Le repas terminé, l'on présenta de nouveau de l'eau et du savon pour se laver les mains et la bouche, ainsi que le pratiquent les musulmans. L'habitude dans laquelle ils sont de se laver si souvent est d'autant moins hors de saison qu'ils ne se servent le plus souvent de mouchoir que pour s'essuyer le nez après s'être mouchés avec les doigts.

Les musulmans sont dans l'usage de ne faire manger leurs enfants à leur table que quand ils ont un état ou sont hors de l'adolescence. Notre hôte avait trois fils d'une figure très douce et qui,

ainsi que leur père, paraissaient d'une bonté extrême. Il ne voulut pas leur permettre de dîner avec nous, et, après notre repas, on servit le leur dans une chambre voisine. Il était assez tard, le bey nous fit faire quelques compliments et prit congé de nous. Son médecin nous expliqua alors de la manière la plus obligeante la route que nous devions tenir jusqu'à Larisse, capitale de la Thessalie, et nous indiqua les signes certains auxquels nous devions reconnaître Delphes, les Thermopyles, les plaines de Pharsale et la vallée de Tempé. Nous quittâmes enfin, pour aller prendre quelques heures de repos, cet homme intéressant et aimable qui un moment nous fit oublier notre position, dont après, à la vérité et par la même raison, nous sentîmes plus que jamais l'amertume.

Je me disais tristement alors : Je ne veux me livrer au bonheur que quand je me croirai entièrement à l'abri des caprices de la fortune ; mais la triste expérience m'a appris qu'il n'est pas dans la vie de félicité parfaite et que tout l'art de l'homme qui veut toujours être heureux consiste à ne pas contracter une trop grande habitude du bien, afin de savoir ensuite supporter le mal avec résignation.

Le 11 nivôse au matin, nous partîmes pour nous rendre dans la journée à Zeitoun, ville commerçante située à trois lieues de l'extrémité est du golfe du même nom et éloignée de douze à peu près de Salona.

En quittant cette ville, nous aperçûmes devant nous le Parnasse, que nous reconnûmes à ses deux sommets et à la ville de Castri, qui, bâtie à peu près à mi-côte, est vraisemblablement l'ancienne Delphes, que son oracle d'Apollon a rendue si célèbre dans l'antiquité. Cette vue enflammait mon imagination : l'idée que j'allais traverser les Thermopyles élevait mon âme et j'oubliais les barbares dont j'étais l'esclave. Je me reportais avec délices aux temps anciens, mais si florissants de la Grèce sacrée. Combien n'étais-je pas malheureux de la voir soumise au joug de l'ignorance et de la barbarie! La nature semblait morte autour de moi et je cherchais en vain les traces effacées par les siècles de l'ancienne splendeur de ce beau pays. J'étais loin d'être, par ma position, physiquement heureux, mais j'éprouvais au moins par mes douces rêveries que, dans les moments les plus critiques de la vie, l'homme sensible peut encore avoir des jouissances morales qui, dépendantes de lui seul, sont au-dessus de tous les événements; je n'étais pas gai, mais la mélancolie me faisait éprouver un sentiment bien préférable à la gaieté. Admirables souvenirs, qui ont le pouvoir de faire oublier à l'homme son malheur! Mais je fus rappelé à ma triste position que ces pensées m'avaient fait un instant oublier.

A quatre heures après midi nous arrivâmes au passage des Thermopyles, situé entre la mer d'Eubée, dont nous aperçûmes l'île, et les der-

nières montagnes de la chaîne de l'Œta. Ce qui prouve combien la mer s'est retirée, c'est que l'espace compris entre elle et les montagnes est beaucoup plus considérable que du temps où Léonidas, avec trois cents des siens, y soutint le choc des barbares. Nous aperçûmes çà et là dans le passage quelques pierres assez grosses et sans forme régulière, que le médecin nous avait annoncé être celles placées sur le tombeau des Spartiates.

Nous ne pouvions nous lasser de contempler ces Thermopyles; mais nos Turcs, ne concevant pas comment nous regardions avec tant d'intérêt un lieu qui ne leur présentait rien de plus remarquable que tant d'autres, nous firent remonter à cheval et continuer notre route pour Zeitoun, où nous arrivâmes peu de temps après. Comme nous entrâmes de nuit dans cette ville, nous ne pûmes bien la juger; mais les maisons nous parurent cependant mieux bâties que celles de Lépante et Salona et la ville plus peuplée. Nous couchâmes dans un kan détestable, où nos tchiaoux nous donnèrent pour toute nourriture du mauvais pain, du fromage et, pour toute boisson, de l'eau. Nous les servions comme de coutume et ils passèrent la plus grande partie de la nuit à boire et à chanter.

Le 12 nivôse, au jour, nous montâmes de nouvelles rosses et, une nouvelle escorte étant arrivée, nous nous mîmes en chemin pour Pharsale,

éloignée de quinze lieues, et où nous devions aller coucher.

Vers les deux heures après midi, nous arrivâmes à une plaine, traversée de plusieurs rivières et ruisseaux, qui nous parut fertile, autant du moins que la saison nous permettait d'en juger.

Nos conducteurs nous dirent qu'il s'était donné là autrefois une grande bataille. Nous reconnûmes alors que nous étions dans la fameuse plaine de Pharsale, témoin de la gloire de César et de la honte de Pompée qui, fuyant ces lieux, fut trouver en Afrique la mort qu'il cherchait en vain à éviter.

Peu après nous arrivâmes à Pharsale. Cette ville, située au bas d'un coteau, n'est intéressante que par son nom, que les Turcs même ont respecté. Nous fûmes loger chez le bey de Pharsale, qui, de même que celui de Salona, avait aussi son médecin; mais ils contrastaient l'un et l'autre d'une manière désespérante pour nous avec ces deux êtres intéressants. Le bey était bourru et ignorant, et le médecin, trop adroit pour manifester une opinion différente de celle de son maître, insultait à plaisir à notre misère. Nos tchiaoux ne parurent pas plus contents que nous, car ils n'obtinrent pas du maître de la maison le bachis ou pourboire qu'ils recevaient ordinairement de toutes les personnes de marque, auxquelles ils avaient grand soin de nous présenter comme des bêtes curieuses.

Le repos et la nourriture nous devenaient de

jour en jour plus nécessaires, et nous étions dans un tel état de défaillance et de lassitude que nous ne pouvions espérer arriver à Constantinople, dont nous étions encore à plus de cent cinquante lieues. M. Beauvais, indisposé depuis deux jours, couvait une maladie qui se déclara pendant la nuit que nous passâmes à Pharsale. Vers minuit, il fut atteint d'une fièvre violente, accompagnée du délire et des symptômes les plus inquiétants. Nos conducteurs désiraient arriver promptement à leur destination et la maladie de mon camarade semblait être un obstacle à leur désir. Ils résolurent de le surmonter en lui tranchant la tête, s'il n'était pas en état de continuer le lendemain matin. J'étais témoin de la discussion, dont je compris heureusement le sens, et je fus atterré de la résolution qui venait d'être prise ; je m'approchai de M. Beauvais qui reposait un peu alors, je l'éveillai un instant après et l'informai de tout ce que je venais d'apprendre. Certes, dans la position où il était, aucun remède n'eût pu le guérir, et celui seul que j'étais malheureusement obligé d'employer pouvait être souverain.

La révolution que causa en lui cette nouvelle lui rendant soudain la raison et les forces, il vint avec moi sur une terrasse, tellement froide qu'en bonne santé l'on pouvait à peine y rester, et un moment après nous rentrâmes dans la chambre, où mon compagnon se trouva beaucoup mieux portant qu'avant sa maladie.

Le 13 au matin, nous partîmes pour Larisse, capitale de la Thessalie, et, Pharsale n'en étant qu'à six lieues, nous arrivâmes à midi après avoir traversé la belle et fertile vallée de Tempé, dans laquelle serpente le fleuve Pénée, qui va ensuite, à huit lieues de là, se perdre dans le golfe de Salonique. En entrant à Larisse, nos conducteurs nous firent descendre dans la maison de Mustapha, qui y commandait alors. Ibrahim le croyant, en sa qualité de pacha à trois queues, digne d'entendre le récit de nos aventures, il le lui fit longuement et s'étendit surtout beaucoup sur la peine qu'il avait eue à nous prendre et sur la manière courageuse dont il avait donné l'abordage à notre bâtiment, qu'il disait être bien plus fort que le sien. Malheureusement pour Ibrahim, je savais déjà assez de mots turcs pour juger de son impudence et pour être à même de dissuader le pacha sur sa prétendue bravoure à notre égard. Je ne l'eus pas plus tôt fait que je vis, au regard furieux du narrateur, ce à quoi m'exposait mon amour-propre. Mustapha s'en aperçut aussi, il était bon et, pour nous éviter, au moins pendant notre séjour à Larisse, les effets du ressentiment d'Ibrahim, il affecta de nous prendre sous sa protection.

Nous passâmes chez lui le 13 et le 14, pendant lesquels, en dépit de nos tchiaoux, nous dormîmes et mangeâmes tout notre content. Mustapha, touché de notre piteux état, et surtout de la manière légère dont nous étions vêtus pour la rigueur de la saison,

eut l'humanité de nous faire donner à chacun une culotte d'assez beau drap bleu, une veste faite pareillement à la turque, un turban de coton et un bonnet de laine; il nous donna même 6 piastres, à peu près 11 francs, pour subvenir en cachette à nos plus pressants besoins. Le 14 nivôse, nous vîmes passer la revue des troupes qui partaient pour combattre Passwan-Oglou[1], pacha de Widdin. Rien ne me parut plus extraordinaire que cet assemblage d'hommes vêtus de couleurs et d'habits différents, et armés chacun à leur manière : pas une seule arme à feu du même calibre, le soldat obligé de fondre ses balles, vendant le plus communément son fusil ou ses pistolets au moment de partir, et poussant continuellement des cris épouvantables. Je me demandais alors ce que pourraient opérer de semblables hommes contre une armée européenne, disciplinée et froidement courageuse.

Je vis chez le pacha un *Tchorbadgi* (les Turcs nomment ainsi le colonel d'un régiment). Rapprochant ce nom ridicule de la scène de la marmite dont j'avais été témoin, je ne pouvais m'empêcher

1. Passwan-Oglou (Osman), fameux rebelle turc, né en 1758, s'enfuit dans la montagne à la suite de la mort de son père, que le grand vizir avait fait décapiter à cause de ses richesses et de son crédit. Il fit une longue guerre de partisan, résista à toutes les forces envoyées pour l'anéantir, s'empara de Widdin et finit par obtenir son pardon avec le sandjakat de Widdin qu'il gouverna en souverain jusqu'à sa mort, en 1807.

de rire en pensant que j'aurais été loin de chercher le point d'honneur dans des ustensiles de cuisine. Je demandai à ce tchorbadgi, qui, n'ayant aucune marque particulière de distinction, ne pouvait être reconnu qu'à son titre, de combien d'hommes était composé son corps. Il me répondit gravement que c'était son secret, et Mustapha me dit ensuite que les colonels recevant par mois une somme de... à distribuer entre un nombre déterminé de soldats, il est de leur intérêt d'en avoir le moins possible, afin de gagner davantage sur leur paye. J'avais une idée de la marine turque et j'en pris là une des armées de terre. Je me disais alors : il ne peut y avoir que de grandes raisons politiques qui engagent les nations policées à laisser aux Turcs une si belle portion de l'Europe, et ce n'est sans doute qu'à la crainte de la voir entre des mains plus dangereuses que les musulmans doivent chercher la cause de leur séjour au milieu de nous. Les Turcs ne faisant pas de dénombrement des individus, il est aussi difficile d'avoir une juste idée de la population d'une ville que de connaître exactement leur âge, qu'ils ignorent le plus souvent. Ils savent seulement que Dieu les a mis au monde pour les en retirer quand il lui plaira et ils n'en demandent pas davantage.

La population de Larisse paraît être de 18 à 20,000 âmes ; elle a vingt-deux mosquées ou églises, les rues sont assez larges et les maisons, construites en bois peint de différentes cou-

leurs, présentent une bigarrure qui, concordant parfaitement avec celle des vêtements des habitants, produit un spectacle très curieux pour un étranger.

Le 15 nivôse au matin, en quittant Larisse, nous traversâmes le Pénée ou rivière de Salamvria, sur un bac mal construit et peu solide. Avant de partir de cette ville, où nous venions de goûter quelques instants de bonheur et de tranquillité, nos tchiaoux, imaginant que le pacha nous avait donné un peu d'argent, nous fouillèrent sans autre forme de procès et nous enlevèrent impitoyablement ce sur quoi nous fondions l'espoir de quelques morceaux de pain.

Mon beau raisonnement de Salona[1] n'avait pas empêché les bontés de Mustapha de me rendre un peu arrogant envers nos conducteurs; leur vol m'indigna et je partis ne respirant que vengeance. A peu de distance de Larisse, Ibrahim, accompagnant de quelques coups de fouet l'invitation de ne plus le démentir à l'avenir quand il raconterait ses aventures, mit le comble à mon indignation. Je n'avais seulement pas une baguette, mais, voulant en imposer à tous ces barbares, je m'arrêtai dignement et les défiai, du ton le plus terrible, de me frapper encore. L'un d'eux, s'étant détaché de la bande, me prit au mot et me coupa la figure de plusieurs coups du manche d'un fouet qu'il tenait

1. Voir page 91.

à la main. Je vis clairement alors qu'il n'y avait que des coups à gagner à vouloir être grand et digne aux yeux de semblables hommes. Cette leçon me remit un peu à ma place et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus démentir Ibrahim, pas plus qu'aucun de nos tchiaoux.

Nous arrivâmes le soir, après une route de douze lieues, au village de Platamona, situé près de la mer et sur la rivière du même nom. Il était tard quand nous y entrâmes et nos Turcs cherchèrent longtemps avant de trouver un kan où nous puissions passer la nuit. Ils y parvinrent enfin et nous nous y installâmes comme dans celui de la première couchée; nos chevaux n'étaient pas avec nous, voilà la seule différence. Nos conducteurs m'envoyèrent les desseller. Je trouvai dans l'écurie quelques curieux attirés par notre arrivée; j'en remarquai un dans le nombre qui semblait s'intéresser à notre situation. Je n'avais rien mangé depuis le matin, je mourais de faim et l'occasion me paraissait belle pour obtenir quelques secours. Je m'approchai de lui et lui expliquai de mon mieux le besoin que j'avais; il tira aussitôt de sa poche 4 paras, ou sous, et me les offrit de la manière la plus obligeante; je les acceptai en tremblant, mais enfin je les acceptai, et, pour la première fois de ma vie, je demandai l'aumône. J'en fis usage pour me procurer un peu de pain que nous mangeâmes en cachette, mon camarade et moi.

Le 16 nivôse au matin, nous partîmes pour Wistritza, éloignée de dix lieues environ de Platamona et située près de Salonique, ville considérable, commerçante et très renommée, dans toute la Turquie, par la qualité et l'abondance du tabac que l'on cultive dans ses environs.

Nous vîmes dans cette même journée un spectacle, horrible par lui-même, mais qui dans notre position devait encore nous le paraître davantage. Non loin de la route étaient deux cadavres sans tête, à moitié dévorés par les corbeaux, qui les couvraient encore au moment de notre passage. Nous les reconnûmes pour Français aux lambeaux d'uniforme qui étaient autour d'eux. Nos tchiaoux nous firent à plaisir arrêter devant ce pénible spectacle, et les soldats de l'escorte nous dirent que ces deux *quieupklas*, ou chiens, faisaient partie de la garnison de Zante[1] et que, marchant ainsi que tous les autres à pied dans la

1. M. Pouqueville, dans son *Voyage en Morée*, fait le récit des mauvais traitements infligés aux survivants de la garnison de Zante pendant le trajet jusqu'à Constantinople. « On les fit, disait-il, défiler près des restes de leurs amis tués à Prévysa. Ils venaient eux-mêmes chargés d'horribles dépouilles encore toutes sanglantes... ils apportaient les restes de leurs camarades! Traités comme le rebut de l'espèce humaine par ceux qui les escortaient, on avait forcé leurs mains à ce cruel ministère, en les contraignant d'écorcher les têtes de leurs frères d'armes et d'en saler les chevelures. Malheur à ceux qui s'y étaient refusés! Malheur à ceux qui avaient osé témoigner de l'aversion, ils avaient été aussitôt immolés par leurs bourreaux!!! »

neige et sans, pour ainsi dire, de souliers, le froid les avait tellement saisis qu'ils ne pouvaient plus à peine se soutenir et qu'alors les conducteurs leur avaient tranché la tête, qu'ils avaient dépouillée et salée, afin de les mieux conserver jusqu'à Constantinople, où ils devaient par ce moyen justifier du nombre d'infidèles dont la conduite leur avait été confiée. La vue de ces cadavres, le récit des soldats turcs qui avaient déjà accompagné tous les malheureux qui nous précédaient, et enfin la certitude que nous recevions de nos tchiaoux d'être traités de même, si l'un de nous deux retombait malade comme à Pharsale, nous donnaient une idée des dangers que nous courions et de la cruauté de ces barbares, que l'on ne peut croire occuper en Europe un aussi beau et aussi fertile pays que la Macédoine.

La neige était si abondante que nous perdions souvent notre chemin, et que nous ne pûmes arriver que tard à Serizzar[1]. Nous vîmes cependant l'aga qui y commandait. C'était un jeune homme plein d'ignorance et de fatuité. Il nous vanta beaucoup son courage et la bravoure dont il avait fait preuve à la malheureuse affaire de Prévysa, sur laquelle il nous donna les détails les plus affreux et où il prétendait, à lui seul, avoir tranché la tête de douze Français. Je n'en crus pas un mot, car

1. Le manuscrit porte Serizzar; M. Pouqueville, dans son *Voyage en Morée*, indique d'autre part Catharina comme lieu de cette halte.

jamais la fanfaronnade ne m'a donné bonne opinion du courage d'un homme, mais je crus sans peine les détails de toutes les atrocités commises par les Turcs et dont je savais déjà une partie depuis mon arrivée à l'île de Paxo.

Le 17 nivôse, nous quittâmes Serizzar, pour nous rendre au village de Pogoiana, éloigné de dix lieues.

En sortant, nous aperçûmes d'immenses troupeaux conduits par des bergers albanais armés des pieds à la tête. Les animaux se répandaient dans les champs cultivés par des Grecs qui, non seulement n'osaient pas les chasser, mais qui même craignaient d'en approcher. Nous apprîmes que ces troupeaux appartenaient à Ali, pacha de Janina, et qu'à ce titre ils pouvaient impunément paître, ou dévaster même, dans toutes les plaines cultivées par les rayas ou tributaires de son pachalik. Le dommage que ces animaux faisaient alors était presque nul; mais l'on conçoit combien un semblable fléau doit être funeste dans toute autre saison.

A peu de distance de là, nous passâmes sous les murs de Salonique, où nous n'entrâmes pas, mais que nous jugeâmes, à l'enceinte formée par ses murailles, être une ville très considérable. Nous aperçûmes, à l'extrémité du golfe où elle est bâtie, une très grande quantité de bâtiments marchands, russes, grecs ou turcs. Nous vîmes encore dans cette journée un cadavre français dont l'his-

toire nous fut racontée, par un soldat, de la manière suivante : Cet infidèle, nous dit-il, est un officier qui, comme tous ceux de Zante, avait conservé son épée. Un des soldats qui accompagnaient ces chiens s'amusait à battre un enfant français pour le faire marcher plus vite ; cet officier mit l'épée à la main pour le défendre, lorsqu'un bon musulman, indigné de son audace, passant derrière lui, lui fit sauter la cervelle, et il allait lui trancher la tête lorsque tous les autres chiens, se révoltant au même moment, exigèrent que leur camarade fût enterré devant eux et sans être mutilé. Les Turcs, craignant l'effet d'une telle insurrection, y consentirent pour l'instant ; mais l'un d'entre eux étant resté derrière déterra le chien, lui coupa la tête dont il prit seulement la peau, et le corps que vous voyez, continua-t-il, est le sien.

Nous traversâmes peu après la rivière de Tachino et, vers les trois heures, nous arrivâmes au village de Pogoiana, où un spectacle non moins affreux que le précédent nous était réservé ; nous vîmes, en entrant sur une petite place irrégulière, une grosse pierre teinte du sang de trois malheureux prisonniers qui, trop exténués pour pouvoir continuer leur route, venaient à l'instant d'avoir la tête tranchée en cet endroit.

Nous entrâmes enfin, le cœur navré et rongé de la tristesse la plus profonde, dans un mauvais kan où, après avoir fait manger nos tchiaoux, nous

passâmes la plus grande partie de la nuit à détruire tout ce que nous pûmes de la vermine dont nous étions alors couverts l'un et l'autre.

Le 18 nivôse, nous nous rendîmes à la ville de Kontessa, éloignée de quinze lieues à peu près du village que nous quittions. Nos tchiaoux, instruits à Pogoiana que la journée que nous avions à faire n'était pas sans danger pour eux, nous traitèrent en partant beaucoup moins mal que de coutume, et, avant d'entrer dans une forêt que nous devions traverser, ils nous régalèrent pour la première fois d'eau-de-vie et de bora, liqueur fermentée faite avec de la farine de millet et de l'eau, et ressemblant beaucoup à de la colle aigrie. Cette boisson n'était pas très bonne, mais nous n'étions pas difficiles. Ibrahim nous dit ensuite que nous pourrions bien rencontrer dans ce bois quelques corsaires de terre; nous comprîmes alors qu'il y avait des voleurs. Mais, le nom de Passwan-Oglou ayant été prononcé, la platitude des tchiaoux à notre égard nous parut une chose toute naturelle, car certainement ils auraient eu plus à craindre que nous, si nous fussions tombés entre les mains du pacha de Viddin. Ils avaient cependant grand tort de compter sur ma générosité dans ce cas, car j'établissais au contraire en ce moment avec une joie infinie tous mes moyens de vengeance. Nous vîmes effectivement dans un chemin creux, auprès d'un ruisseau, cinq hommes armés dont la vue consterna nos tchiaoux et toute l'escorte, mais

ces soldats ou voleurs, car j'ignore ce qu'ils étaient, ne jugèrent pas à propos de nous attaquer et nos lâches conducteurs, prenant leur prudence pour de la crainte, crurent avoir remporté une victoire sur Passwan-Oglou; ils devinrent vis-à-vis de nous plus arrogants que jamais, et, sans doute pour se venger de la frayeur qu'ils venaient d'avoir et de laquelle nous n'étions nullement coupables, ils imaginèrent à quatre lieues de là, comme nous traversions un gros village très populeux, de nous crier en turc : « Allez vite, Français qui avez pris l'Égypte »; ces mots de Français et d'Égypte devenant un avertissement pour la canaille, nous fûmes sur-le-champ assaillis de toute part et accompagnés de huées et de coups de pierre jusqu'à notre sortie de ce maudit pays

Les femmes principalement ne me donnèrent pas une haute idée de la douceur de ce sexe chez lequel l'éducation est si nécessaire pour le rendre ce que nous aimons à le croire toujours.

La journée avait été longue, les chemins très difficiles, et nous arrivâmes tard à Kontessa où nous devions aller coucher. Nous apprîmes là qu'il y avait, à peu de distance devant, un Franc, mais libre, qui allait pareillement à Constantinople. Cette nouvelle m'enchanta et je me disais alors : qu'importe sa patrie, il est Européen comme moi, je suis malheureux et je dois, dans un pays barbare, trouver auprès de lui des consolations. Je le jugeai

d'après mon cœur, car j'ignorais encore alors qu'il existait des hommes assez cruels pour accabler leurs ennemis, presque sans défense, jusque dans les fers des musulmans. J'avais le plus grand désir de voir ce Franc; mais je n'osais le manifester, bien certain alors d'être privé de ce bonheur. Nous nous rencontrâmes à Kontessa avec les soldats de la garnison de Zante; mais nos tchiaoux nous refusèrent impitoyablement la consolation d'entretenir pendant quelques minutes nos malheureux compatriotes qui, bien qu'accablés sous le poids de leur infortune, conservaient encore cette aimable gaieté qui caractérise si bien la nation française.

Le 19 nivôse, nous nous rendîmes à la ville de Kawala, éloignée de quinze lieues environ. Cette journée, pénible comme toutes les précédentes, fut remarquable par un nouveau genre de vexations auquel j'étais loin de m'attendre. Méhémet, tchiaoux, se mit en tête que je devais me faire musulman et, son projet arrêté, tous les moyens, d'abord persuasifs, ensuite de violence, furent mis en usage; mais aucun ne réussit. Je lui répondis affirmativement que je préférais mourir Français que mahométan, non seulement par principe de religion, mais aussi par l'horreur que m'inspirait un peuple cruel comme celui entre les mains duquel je me trouvais.

Nous arrivâmes enfin, après avoir longé le golfe de Kontessa pendant la journée entière, à la

ville de Kawala, où nous descendîmes dans un kan beaucoup moins mauvais que tous les autres. Il y avait au moins des espèces de cabinets et des petits matelas remplis de filasse et garnis surtout de ce dont nous n'avions déjà que trop. Nous trouvâmes dans ce kan l'Européen que l'on nous avait annoncé à la couchée précédente. Il vint aussitôt à nous et nous parla de la manière la plus douce et la plus touchante. Il nous assura qu'il était Suédois, mais mon cœur me disait qu'il était Français. Il faut avoir souffert comme moi pour se faire une juste idée du bonheur que je dus éprouver à cette rencontre. Ce jeune homme, d'une figure douce et intéressante, ne pouvant plus longtemps cacher sa vive émotion, nous avoua, les larmes aux yeux, que notre patrie était la sienne, que Lyon était son pays et qu'il avait été forcé de réclamer la protection de la Suède pour conserver les jours et la fortune d'un père âgé, négociant de Salonique. L'officier d'Outchakoff m'avait indigné, mais la vue de ce Français me fit éprouver une sensation aussi douce que l'autre avait été pénible. En effet, me disais-je, le premier combat pour la ruine de son pays; le second, au contraire, lui conserve sa fortune dans l'espoir de l'y rapporter un jour.

M. Couturier avait été généreux, nos tchiaoux furent complaisants; mais, ne voulant pas cependant contracter l'habitude du bien, ils nous firent le lendemain au matin quitter Kawala, où notre compatriote était retenu par quelques affaires.

Le 20 nivôse, en quittant cette ville pour nous rendre à Aspirosa éloignée de dix lieues, nous aperçûmes l'île de Thaso en longeant la mer, dont nous nous éloignâmes peu pendant toute cette journée. Nos conducteurs étaient en gaieté et se proposaient de se bien régaler le soir, lorsqu'Ibrahim, apercevant un Grec qui portait deux outardes, fut à lui pour les marchander; mais comme ils ne tombaient pas d'accord pour le prix, Méhémet intervint et donna au malheureux raya, au lieu de la somme qu'il demandait, quelques coups de plat de sabre, emporta une outarde et le pauvre Grec, puni d'avoir osé défendre ses intérêts vis-à-vis d'un musulman, s'enfuit, trop heureux de sauver sa vie et la moitié de sa chasse. Cette prise fut pour nos tchiaoux un sujet de joie pour toute la journée et, par cette raison, ils nous maltraitèrent moins que de coutume; mais, malheureusement, nous ne rencontrâmes plus d'outardes jusqu'à Constantinople.

Nous bûmes pour la première fois à Aspirosa une liqueur transparente, épaisse et gluante, connue sous le nom de *salep*. Son extrême fadeur est corrigée par la poudre de gingembre dont on couvre sa surface. Le salep n'est pas très agréable à boire, mais il est du moins très sain pour la poitrine, en hiver surtout.

Le 21, nous passâmes entre le lac Buru et la mer. Le soir, nous fûmes coucher à Maronia, petite ville située comme Aspirosa sur le bord de la Méditerranée.

Nous quittâmes, le 22, Maronia pour nous diriger vers Ipsala, qui en est à douze lieues. Il est situé près de la rivière de Maritza, à quatre heures environ d'Enos et de la mer.

Le 23, nous nous remîmes en route par Ibrigé ou Saros, éloignée de quatorze lieues d'Espraban. Saros est bâtie à l'extrémité nord du golfe de Magaritza et à l'embouchure de la rivière de Zuldahs.

Depuis deux jours, nous voyagions plus avant dans les terres que pendant les journées précédentes, et la Thrace, dans laquelle nous étions alors, nous parut plus montueuse, moins fertile et peuplée davantage que la Macédoine que nous venions de traverser.

Le 24, nous partîmes pour Rodosto, ville commerçante assez considérable, ayant un port sur la mer de Marmara, et éloignée de quatorze lieues environ de Saros.

A deux lieues de Rodosto, nous rencontrâmes en travers du chemin le cadavre d'un Français auquel on venait de couper la tête et il prit fantaisie à Méhémet de me faire passer à cheval sur ce malheureux. Indigné d'une telle volonté, je répondis que, n'importe la religion, ce cadavre était celui d'un homme comme lui et que jamais je ne consentirais à ce qu'il avait la cruauté d'exiger. Cette fermeté me réussit mieux que la première. Il ne répliqua rien, et, après un petit détour, nous entrâmes à Rodosto, où nous vîmes l'infortuné consul

de France qui, enfermé dans sa maison, n'avait plus à peine de lit pour reposer. L'on nous montra aussi le superbe tombeau du comte français de Bonneval, mort pacha à deux queues longtemps avant la Révolution.

Plus nous approchions de Constantinople et plus les villes que nous traversions, d'ailleurs presque toutes commerçantes, étaient fréquentées, et moins, par la même raison, les kans étaient mauvais. Nous passâmes donc une assez bonne nuit à Rodosto, que nous quittâmes le 25 nivôse pour nous rendre à Siliwri, qui en est à onze lieues. En y arrivant, nos tchiaoux détachèrent l'un d'eux, qui partit de nuit pour Constantinople, dont nous n'étions plus qu'à quinze lieues.

Nous l'attendîmes toute la journée du 26. Il revint enfin le soir, instruit sans doute de ce que l'on devait faire de nous, et le 27 au matin nous entreprîmes notre dernière journée, dont la fin n'était pas plus tranquillisante que toutes les précédentes. Aux approches de Constantinople, mon cœur était oppressé; j'appréhendais de traverser au milieu de la populace cette ville immense dont nous apercevions déjà les murs et les minarets. Je me disais alors : Bien certainement, dans quelques heures je serai renfermé et privé pour des années de respirer en liberté. J'étais dans un tel état de défaillance que je ressemblais plutôt à un spectre qu'à un homme. Mes vêtements étaient en lambeaux et la seule chemise que je portais de-

puis plus de deux mois était presque entièrement usée sur mon corps. Je me livrais aux plus tristes réflexions lorsqu'enfin nous entrâmes dans cette ville tant redoutée. Nos tchiaoux étaient seuls alors, et, dans l'espoir de nous attirer quelques mauvais traitements, ils disaient qui nous étions dans toutes les rues où nous passions ; mais nous ne reçûmes que des sottises auxquelles nous étions tellement accoutumés qu'elles nous semblaient une chose toute naturelle. Après avoir traversé une foule de rues qui, mal percées, étroites, mal pavées ou sans pavé, étaient loin de répondre à l'idée que je me faisais de la capitale d'un aussi vaste empire, nous arrivâmes à la Porte, bâtiment immense, mal construit et sans extérieur. Arrivés là, nos tchiaoux nous quittèrent et nous ne les revîmes plus. Nous passâmes la nuit sur un sopha meilleur que tous ceux que nous avions trouvés dans notre voyage, mais il nous fut impossible d'y dormir, tant nous avions d'inquiétudes ; car nous ne savions pas précisément où nous étions, ni à qui nous avions affaire.

Vers le soir, l'on nous apporta à manger ; mais la crainte que nous avions de gens à qui tous les moyens sont bons de se débarrasser d'un ennemi nous empêcha d'abord de goûter aux aliments ; ceux qui étaient là, s'apercevant de nos soupçons, mirent les premiers la main au plat sans nous faire le moindre reproche, et nous suivîmes leur exemple.

Le 28 au matin, j'appris que j'étais dans les bureaux du Reis effendi, ce qui me surprit d'autant plus que je ne voyais autour de moi ni bureaux ni paperasses comme chez nous.

A dix heures, un huissier nous dit de le suivre et nous conduisit dans une belle chambre meublée d'un tapis et d'un sopha d'un drap bleu de France. Il y avait dans l'un des coins un musulman assez âgé qui, les jambes croisées, fumait tranquillement la pipe en nous attendant. Auprès de lui, sur un tapis, était un drogman grec, coiffé d'un haut bonnet de poil et, à genoux devant son maître, osant à peine respirer.

Il nous dit cependant, au bout de quelques instants, que nous avions l'honneur d'être en la présence du Reis effendi, le ministre des relations extérieures de Sa Hautesse. Après quoi le ministre, nous ayant fait poser une foule de questions à peu près insignifiantes sur l'Égypte, nous proposa de prendre du service dans l'armée ottomane qui allait partir pour combattre les Français. Je répondis à Son Excellence que ce n'était pas après avoir souffert comme je le faisais depuis plus de deux mois, que l'on terminait ses aventures par une action aussi humiliante, et je finis en lui demandant, pour toute grâce, d'être envoyé au château des Sept-Tours, et non au bagne [1], où les

1. Le bagne faisait partie de l'arsenal de Constantinople; il était situé sur la rive orientale du golfe de Ceras. Les survivants de la garnison de Zante, après une marche forcée de cin-

malheureux Français, qui pendant quatre années avaient moissonné en Italie, sous le premier capitaine du monde, d'immortels lauriers, assimilés au rebut de la terre, étaient enchaînés deux à deux et condamnés aux travaux les plus pénibles, dans un cloaque dégoûtant où la mort faisait alors d'horribles ravages. Cette faveur, que je dus bien certainement aux conseils de Kadir bey, me fut accordée et me sauva la vie; car, certes, si j'eusse été mis au bagne dans l'état où j'étais, je serais infailliblement mort en y entrant.

A midi, nous quittâmes la Porte pour nous rendre aux Sept-Tours sous la conduite d'un bortaudji. Mais il nous restait un spectacle pénible à voir, et les Turcs n'étant pas gens à nous l'épargner, l'on nous fit donc, en sortant, passer devant l'entrée principale du sérail, au bas de laquelle étaient jetées sur le fumier plusieurs têtes des malheureux Français morts à Prevysa. Remplis de furie, nous traversâmes de nouveau, mais dans un autre sens, la ville de Constantinople, dont cette partie ne nous

quante-deux jours, y furent jetés pêle-mêle avec les malfaiteurs condamnés aux galères. Les soldats étaient enchaînés deux à deux; les officiers avaient un anneau de fer rivé à la jambe. Les Turcs les traitaient un peu moins mal que les autres forçats; leurs travaux n'étaient pas excessifs, mais tous les soirs à six heures ils étaient renfermés dans un hangar dont on venait à peine d'enlever les cadavres d'esclaves maltais morts de la peste. Ce hangar était un véritable foyer de contagion. Tous les prisonniers y gagnèrent des fièvres pernicieuses dont beaucoup moururent.

parut pas plus belle que la première. Enfin, après ce dernier trajet, désagréable par toutes les injures que nous recevions, nous arrivâmes aux Sept-Tours, dont le guichet, soudain refermé sur nous, ne fut plus ouvert qu'après environ trois ans de captivité.

Le bonheur que je ressentis en entrant aux Sept-Tours ne peut s'exprimer et je ne puis, je crois, en donner une plus juste idée qu'en le comparant à celui que j'éprouvai lorsque j'en sortis.

Depuis deux mois j'étais accablé de fatigue, de misère et abreuvé d'humiliations. La tranquillité dont je pouvais jouir dans ce château et la joie d'y retrouver des compatriotes devaient, en effet, me paraître le comble de la félicité, en comparaison des souffrances que je venais d'éprouver.

Mais je ne tardai pas à apprendre, aux dépens de la bonne opinion que j'avais encore des hommes, que le malheur ne saurait les réunir, comme le prétendent ceux qui ne les ont jamais connus malheureux, et qu'au sein de l'adversité même ils sont encore en butte à l'amour-propre, à l'envie, à l'ambition et à toutes ces passions, en un mot, si contraires au bonheur et à la tranquillité.

Il n'y avait aux Sept-Tours qu'une poignée d'hommes. Je les trouvai divisés d'opinion; se connaissant à peine, ils se haïssaient déjà.

J'étais trop jeune pour avoir une opinion, trop

bon pour avoir de la haine, et enfin trop aimant pour ne pas me rapprocher de celui qui me paraîtrait le meilleur.

Le choix ne fut pas plus long que difficile à faire, et bientôt le respectable M. Ruffin[1] devint l'objet de toute ma vénération et de mon estime.

1. M. Alexandre Gérard parlait souvent des bontés de M. Ruffin, qui lui avait fait continuer ses études pendant cette captivité de trois années. Nous rappellerons que M. Ruffin, après avoir été professeur de langues orientales au Collège de France, était chargé d'affaires à Constantinople; le 2 septembre 1798, après le combat naval d'Aboukir, il avait été incarcéré au château des Sept-Tours avec tout le personnel de la légation. La vie aux Sept-Tours était monotone, mais beaucoup moins dure qu'au bagne. Chacun s'était créé des occupations; par l'intermédiaire de M. Suzzo, drogman de la Porte, les prisonniers avaient pu se procurer quelques bons ouvrages et entretenaient même des correspondances secrètes avec l'extérieur. Bien qu'il n'y eût pas alors de poste aux lettres à Constantinople, il ne se passa guère de semaine qu'on ne reçût des nouvelles du dehors. M. Ruffin servait de lien entre les prisonniers; après les heures de travail on se réunissait chez lui, où la conversation était souvent animée et variée par les visites de l'aga des Sept-Tours, Abdulhamid. Alexandre Gérard fut rejoint aux Sept-Tours par M. Pouqueville; il eut aussi pour compagnons de captivité : M. Kieffer, secrétaire, et M. Dantan, interprète de la légation; le général Lasalsette, M. Richemont, dont les blessures reçues à Prévysa commençaient à peine à se cicatriser; le chef de brigade Hotte et l'adjudant général Rose, déjà atteint de la maladie dont il mourut dans ce même château.

AVERTISSEMENT

La publication des lettres adressées au baron François Gérard a bien plutôt pour but de rendre hommage à sa mémoire que de faire ressortir son talent et ses succès.

Les œuvres de Gérard ont maintenant reçu la consécration du temps; elles sont connues de tous, non seulement on a pu admirer les principales d'entre elles dans nos musées et, dernièrement encore, à l'exposition des portraits des peintres du siècle, mais elles ont été vulgarisées par la publication, de 1852 à 1857, de trois volumes renfermant ses tableaux, portraits historiques, dessins, croquis et projets.

La première édition de la correspondance de François Gérard, publiée en un volume en 1867, contenait déjà beaucoup de renseignements précieux. L'accueil fait, dans le monde littéraire et artistique, à cette première édition[1] a engagé le neveu de François Gérard à la compléter par la publication d'autres lettres, curieuses à divers

1. Cette première édition, tirée à 500 exemplaires, était depuis longtemps épuisée.

titres, qui, jointes aux premières, formeront un ensemble de documents intéressants sur l'histoire de l'art et la société au commencement de ce siècle.

Les lettres sont classées dans l'ordre chronologique. Mais, afin de concentrer l'intérêt par le rapprochement des dates sur les sujets de même nature et de saisir plus étroitement les diverses phases de la vie du peintre, la correspondance est divisée en deux parties qui forment deux volumes. La première contient les lettres des artistes; elle commence en 1782 et finit en 1837; la seconde, qui embrasse à peu près la même période de temps, comprend celles des hommes de lettres, des savants, des hommes politiques et des gens du monde. Chaque fois que cela a été possible, on y a joint, à leur date, les réponses malheureusement trop rares de Gérard.

La seconde édition de cinq cents exemplaires se trouvant épuisée, une troisième édition est publiée à deux cents exemplaires, avec des portraits gravés à l'eau-forte choisis dans l'œuvre de François Gérard.

CORRESPONDANCE

DE

FRANÇOIS GÉRARD

JULIEN DE PARME[1]

I

Paris, ce 14 août 1782.

Vous m'avez obligé beaucoup, mon cher ami, en m'apprenant l'heureux succès de votre travail. J'en étais inquiet, mais votre attention m'a rendu

1. Peintre, élève de C. Vanloo, eut le prix de l'Académie en 1760, et resta longtemps en Italie, où, protégé par le duc de Parme, on l'appela : *Julien de Parme*. De retour à Paris, vers 1776, il fut reçu à l'Académie comme agréé. Ses dessins sont plus remarquables que ses tableaux. Quelques-uns de ceux-ci ont été gravés ; les plus importants sont : un *Tithon enlevé par l'Aurore*, et *la Rose défendue*, composition allégorique dans le genre de Fragonard.

Il soutint les premiers pas de Gérard, qui luttait alors contre tous les obstacles du début de sa carrière. La paternelle sollicitude de Julien méritait d'être mentionnée ici, au moment où Gérard, tout jeune encore (il avait douze ans), commençait à entreprendre de sérieux travaux.

la tranquillité. Je vois vos premiers succès avec la joie d'un père, et je désire vivre assez pour vous voir recueillir le fruit de vos études et de vos heureuses dispositions. Cependant, mon cher ami, ne vous laissez point éblouir par des louanges que l'on ne vous donne que pour vous encourager. Vous seriez perdu si vous vous croyiez habile homme; dès ce moment vous rentreriez dans la classe trop nombreuse des hommes médiocres, et vous tromperiez cruellement votre ami Julien, qui s'est formé de vous une idée bien différente.

Vous avez bien fait d'accepter la récompense que l'on a donnée à votre travail. Il ne faut être ni bas ni fier; il faut céder poliment à ceux qui veulent bien nous donner des marques de leur satisfaction.

Je vous attends demain. Prenez un fiacre, je le veux absolument, parce que le temps est trop mauvais; je me charge des frais. Si vous voulez y joindre le petit Henri [1], cela me fera plaisir; mais je vous laisse sur cela liberté entière.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et Alphonse me charge de vous faire ses compliments. Faites les miens, je vous prie, à vos respectables père et mère.

JULIEN DE PARME.

1. Le frère de Gérard (Voir p. 5).

II.

Paris, ce 28 septembre 1782.

Vous savez, mon cher Gérard, que je vous ai dit cent fois que vous me feriez toujours plaisir, toutes les fois que vous viendrez manger ma soupe. Je ne donne pas à dîner par vanité, mais par amitié ; ainsi mes amis sont toujours sûrs de me faire le plus grand plaisir, lorsqu'ils voudront bien se contenter de la sobriété de ma table. Quoique jeune encore, je vous mets de ce nombre, parce que je vous crois capable d'amitié. Pour être grand artiste, il faut être sensible. J'ai cru apercevoir cette qualité en vous, et c'est surtout par là que vous m'intéressez.

Je vous le répète, mon cher Gérard, ne craignez jamais de m'importuner; soyez, au contraire, bien persuadé que plus vous viendrez souvent, plus vous m'obligerez. Adieu, je vous attends demain.

JULIEN DE PARME.

III

Paris, ce 10 prairial an VI (29 mai 1798).

Je vous ai promis de vous écrire, mon cher Gérard, je remplis ma promesse. Je ne vous par-

donnerai rien, parce que je vous estime autant que je vous aime. Vous êtes dans cet âge heureux où toute indulgence serait une trahison, crime dont je ne me rendrai jamais coupable. Mon plus grand bonheur a été et sera toujours d'encourager le génie naissant; je l'ai aperçu, dès votre enfance, ce génie, et j'ai la douce satisfaction de le voir presque dans sa maturité[1]. Oui, mon ami, vous touchez au but; peu de chemin vous reste à faire et bientôt vous y atteindrez. Voici maintenant ce qui vous reste à faire pour remplir mes espérances. Je puis me tromper, mais je suis sûr de ne vous dire que ce que je sens. Mes observations se réduisent aux articles suivants : votre caractère de dessin est pur, d'un bon style, mais à force d'en chercher la pureté vous tombez un peu dans le roide, ce qui est presque inévitable. Les formes de la jeunesse doivent être souples et ondoyantes, ainsi que nous le montrent les productions de la Grèce. Il faut que les contours soient formés par des lignes un peu convexes et jamais par des lignes droites. Ces mêmes contours sont aussi un peu tranchants sur le fond, cela empêche les membres de s'arrondir et de tourner, comme le doivent faire tous les corps ronds. Pour produire cet effet, il faut des reflets dans les ombres et des demi-teintes sur la partie éclairée qui s'unit au fond. Les cheveux de vos figures tranchent un peu trop

1. Gérard avait alors vingt-huit ans.

sur ce même fond, ce qui détruit leur légèreté. Votre coloris, en général, est un peu trop gris, surtout dans les ombres ; je vous exhorte à les réchauffer un peu, par un ton plus doré [1]. La partie postérieure de l'Amour a absolument besoin d'une draperie, pour adoucir les angles désagréables que forment les deux cuisses et pour voiler certaines parties qui n'ajoutent aucun intérêt à la belle expression que vous avez donnée à cette aimable figure [2].

Pourquoi n'avez-vous pas donné des ailes de papillon à Psyché, ainsi que le dit la Fable ? Croyez-vous que le papillon que vous avez mis en l'air suffise pour la faire connaître ? Il m'a paru aussi que la tête de cette divinité charmante n'était pas assez riche en cheveux.

Pardonnez-moi ma franchise ; elle naît de la haute estime que vos talents m'ont inspirée. Consolez-vous, vous êtes bien heureux d'être critiqué, c'est signe que vos ouvrages ont de grandes beautés.

Voilà ce que pense de vos talents un homme qui ne sait point flatter, et, pour tout dire en deux mots, un père, un ami.

1. Il faut se rappeler que Julien de Parme était élève de C. Vanloo.

2. On voit qu'il est question du tableau de *l'Amour et Psyché,* qui est aujourd'hui au Louvre. Il appartint d'abord à M. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts à l'Institut ; puis au général Rapp ; c'est à la vente des tableaux du général, en 1822, qu'il fut acquis par le musée. Il a été gravé par Godefroy, par Pradier, et lithographié par Aubry-Lecomte.

Salutate da parte mia la vostra stimatissima consorte [1].

JULIEN DE PARME.

IV

Ce 27 floréal an VI (16 mai 1798).

Mon amitié pour vous, mon cher Gérard, ne peut augmenter, mais mon estime pour vos talents augmente tous les jours, talents que j'ai eu la satisfaction de découvrir en vous, dès votre enfance, et le bonheur d'encourager. D'après tout le bien qu'on m'en dit, je désirerais voir votre dernier ouvrage et en embrasser l'auteur. Dites-moi le jour et l'heure qui vous conviendront le mieux pour satisfaire mon désir.

Je ne suis plus rien; l'âge diminue toutes mes sensations, mais le plaisir d'applaudir au mérite en tout genre ne s'éteindra jamais en moi.

Vi abbraccio di tutto cuore.

Vostro amico vero,

JULIEN DE PARME.

Rue des Postes, n° 942.

Riverite de parte mia la vostra degnissima consorte.

1. Saluez de ma part votre très estimable femme.

GIRODET[1]

I

Orléans, ce 21 mars 1788.

Mes affaires, mon cher ami, qui traînent toujours en longueur malgré le désir bien vif que j'avais de les voir finir bientôt, commencent à me retourner l'âme à l'envers; j'en suis réduit, par

1. Girodet, né à Montargis le 5 janvier 1767, élève de David, remporta le prix en 1789. Le sujet était *Joseph reconnu par ses frères.* On a vu que Gérard avait remporté le deuxième grand prix. Girodet fit à Rome son *Sommeil d'Endymion,* qu'on voit placé aujourd'hui au Louvre, et l'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès.* De retour à Paris, il peignit une *Danaé* pour M. Gaudin, alors ministre des finances; puis, pour le roi d'Espagne, quatre tableaux des *Saisons;* et, pour le château de la Malmaison en 1801, *Fingal et ses descendants recevant les mânes des guerriers français.* Au Salon de 1806, Girodet exposa le *Déluge.* En 1808 parut le tableau des *Funérailles d'Atala.* Le musée de Versailles conserve son *Napoléon recevant les clefs de Vienne,* ainsi que le tableau de la *Révolte du Caire.* Il ne fréquentait pas le monde; d'un caractère ombrageux, il s'isolait volontiers. Il a traduit Virgile, Lucain, Anacréon, Musée. Il composa, en outre, un poème en six chants : *le Peintre.* La rivalité qui s'établit entre Girodet et Gérard, au commencement de leurs succès, les désunit. Leur correspondance, si amicale et si intime, devint plus froide et cessa tout à fait. Girodet mourut au mois de décembre 1824, avant la fermeture du Salon où il avait exposé ses dernières œuvres.

les maudites difficultés que j'éprouve, à désespérer d'être de retour à Paris pour le 1er d'avril. En cas que j'aie le bonheur d'être reçu, je te prie néanmoins de me rendre le service, tout inutile que cela sera, de passer au blanc d'œuf simple mon esquisse et ma figure, dans les endroits seulement qui seront suffisamment secs. Je te les recommande comme les tiennes et je te prie de les serrer chez toi après le jugement jusqu'à mon retour. Je ne m'attendais pas à ce nouveau sujet de contentement; mais enfin, quand on est destiné à boire des calices, le plus sage est de les avaler sans grimaces quand on le peut. Dieu veuille m'en donner la force, ainsi qu'à toi le courage dont tu auras bientôt besoin! Adieu, mon cher ami, je vais me coucher et poursuivre ma route demain, à deux heures du matin. Ainsi tu ne sauras pas où je vais; tu n'as que faire de m'écrire si je suis reçu, puisque cela ne servira plus de rien. Des respects à M. David, à qui je te prie de faire entendre la nécessité où je suis de rester. Des compliments à mes camarades et à toi le bonsoir.

GIRODET DE ROUSSY.

II

Châtillon, du 30 décembre 1789.

Je serais né, mon ami, sous la plus fatale de toutes les étoiles, si le ciel ne m'avait donné ton amitié. Conserve-la-moi, elle adoucira l'amertume que mon sort se prépare à jeter sur le reste de ma vie. Au moment où je t'écris, je viens de me brouiller avec toute ma famille. Jeune, sans expérience, et surtout de bonne foi, j'ai eu la simplicité de croire que des parents étaient des amis nés. Dupe de leurs caresses, il fallait une épreuve pour me désabuser, et, quoique je le sois bien véritablement, qu'ils le voient eux-mêmes, ils ne quittent pas le masque et me témoignent autant d'amitié qu'avant, et telle est, j'ose dire, la franchise de mon caractère, j'ai besoin de me rappeler à tous moments que je ne puis plus croire aux marques d'intérêt qu'ils essayent encore de me donner. Le temps et l'expérience, mon ami, donnent la clef de bien des événements et tiennent lieu de sagacité à l'âme droite, toujours éloignée de penser qu'on puisse abuser de sa confiance. Mais, mon ami, à mesure que l'on avance en âge, et que, destitué des secours de père et de mère, on ne rencontre plus dans des collatéraux, au lieu de tendres parents, que des ennemis intéressés, c'est alors que cette généreuse confiance, caractère

distinctif de la jeunesse, s'affaiblit, s'émousse et se perd entièrement. On ne croit plus qu'à une amitié bien éprouvée, et il est bien dur, mon ami, de n'apprendre à connaître la société que pour la mépriser, et, par conséquent, pour la fuir. Il vaudrait beaucoup mieux rester enfant toute la vie. J'aimerais mieux être la dupe des hommes que d'être forcé de les haïr, je serais au moins heureux. On a beau dire qu'il faut payer les gens de la même monnaie, ce sont ceux qui le peuvent qui le disent; mais il est des caractères qui ne savent point se plier à des formes qui leur sont étrangères : ils sont rares, mais ils existent, et tant pis pour eux, car je sais que pour être au pair et au niveau dans le monde il faut décidément se rendre méprisable, ou du moins se renfermer tellement en soi-même que vous puissiez vous rendre impénétrable à ceux qui ont intérêt à vous nuire, alternative odieuse, mais nécessaire, dans le commerce des hommes. Oh! mon ami, mon seul ami, je ne l'aurai jamais avec toi. Mais je t'ennuie, mon ami, et je t'apprends ce que tu sais mieux que moi; pardonne, mais je ne suis pas le maître de ne point m'affecter de ce qui serait égal à bien des gens. Mon sort sera toujours de te fatiguer du récit de mes chagrins et de partager les tiens. Je ne sais pas si j'ai répondu à ta dernière lettre... Attends, je crois cependant que... Ma foi, je ne sais rien. Ah! si! je me rappelle à présent que non, mais nos lettres se sont croisées.

Voici le temps le plus ennuyeux de l'année; des compliments de bonne année! j'en ai vingt à écrire au moins. Je voudrais que l'usage permît la suppression de tous ces mensonges. Je t'en écrirais aussi, si tu n'étais pas mon ami, mais je m'en garde. — Les princesses sont-elles de retour? Dis donc à la mienne qu'elle ne m'écrive plus ici, mais à l'adresse que je t'ai donnée, et donne-moi des meilleures nouvelles de ce qui te concerne particulièrement.

Du 31 décembre.

Je voudrais déjà être à cent lieues de l'endroit où je suis. Je sens qu'il m'est impossible de me contrefaire longtemps, surtout en face de gens que je ne puis ni aimer ni estimer. Peut-être que par lettre cela est moins difficile. Je vais essayer, et pour commencer je vais écrire à M. David *affectuoso*, afin qu'au moins, selon l'usage du monde, je n'aie point de reproches à me faire.

Il faut que ma princesse ait lu tous les romans du siècle de Louis XIV. — Il vient de m'en tomber un dans les mains. J'y retrouve toutes les phrases de sa lettre. Qu'importe le style, pourvu que... mais rien n'est moins certain.

J'ai, mon ami, au moins autant besoin de te voir que toi.

Tout ce que j'ai sous les yeux me fatigue, et pas un seul objet de délassement, excepté quand je t'écris. Car, quand je pense à toi, d'autres pensées importunes viennent me troubler; je crois

que si je n'avais pas d'ami, je m'en supposerais un et j'écrirais à cet être imaginaire, je m'en croirais aimé, je ferais moi-même les réponses. — Eh bien, un agréable mensonge, si j'en étais réduit là, ne serait-il pas préférable aux tristes réalités qui m'entourent? Mais, quels que soient mes chagrins, dans dix jours ils seront moindres, n'est-ce pas, mon ami? pourvu que de nouvelles contradictions ne surviennent pas. — Fais-moi le plaisir d'acheter chez un papetier quelques enveloppes de lettres toutes faites, d'y écrire le plus lisiblement que tu pourras, et sans que cela ressemble à une écriture de femme, mon adresse que je te répète ici, et de les donner ainsi toutes écrites à ma princesse, en lui recommandant de s'en servir. C'est pour éviter des plaisanteries qu'on m'a déjà faites.

Que dit ton père de savoir que je t'écris, et qu'aucune de mes lettres n'arrive chez lui? Quoi qu'il dise ou qu'il pense, je prends à lui tout l'intérêt que doit m'inspirer l'auteur des jours de mon sincère ami. — Remets à ma princesse, le plus tôt que tu pourras, la lettre ci-jointe.

J'ai écrit hier à M. David, comme je t'ai dit. Tu rirais de bon cœur si tu lisais la lettre que je lui envoie; je ne lui parle de toi en manière aucune.

G. R.

III

Châtillon, ce 17 janvier 1790.

Toujours enchaîné par des obstacles imprévus et sans cesse renouvelés, et que la position dans laquelle je me suis trouvé devait faire naître, j'ai été encore forcé de jeter l'ancre, malgré l'annonce prochaine de mon arrivée. De quelque nécessité qu'il soit pour moi de rester encore, je n'y puis plus tenir et je pars d'ici le 25 du courant, lundi, pour arriver mardi soir 26 à Paris. Tu peux te fier cette fois à ma parole, ma place est retenue au carrosse, et payée. Je n'ai point été étonné de ne recevoir aucune lettre de toi, d'après ce que je t'avais dit; je n'en ai été que fâché.

J'ai été hier à Châtillon; les gens avec lesquels j'ai été obligé de rompre ont reçu en mon absence une lettre que je crois être de mon amie. Ils m'ont dit qu'ils l'avaient envoyée par un homme qui allait à Montargis et dont ils ne savent point le nom. Bref, je n'ai pas reçu de lettre et les notions non équivoques que j'ai sur les gens dont je te parle me confirment dans le soupçon que j'ai qu'ils sont très capables d'avoir intercepté ma lettre. Tu as vu, apparemment, mon amie trop tard pour pouvoir lui *défendre expressément*, sans lui dire le

motif, de ne pas m'écrire dans ce pays-là, mais à Montargis et à l'adresse que je t'ai donnée. J'espère que si tu l'as vue tu la lui auras donnée, mais je suis étonné qu'elle n'en ait pas fait usage. Tu lui auras sûrement parlé de mes discussions avec ma famille; j'en ai peur, et que dans la lettre qui est tombée entre leurs mains, et qu'ils veulent me faire croire qu'ils m'ont envoyée, elle ne m'en parle. Je serais désespéré qu'elle eût eu cette imprudence, et c'en serait une à toi de ne pas lui avoir laissé ignorer ce que je n'ai confié qu'à toi seul, et de ne pas lui avoir recommandé, aussitôt ma dernière reçue, de ne pas m'écrire à Châtillon. Si, de son côté, elle n'eût pas agi en étourdie, elle t'aurait remis elle-même ses lettres pour moi, en se gardant bien de mettre elle-même l'adresse, ainsi que je t'en avais prié.

Ne me donne pas de tes nouvelles si la lettre ne peut me parvenir avant le 24 du courant, dis-le à mon amie et que ses lettres ne soient plus des lettres coureuses. Si tu ne peux m'écrire le samedi 23 avant midi, pour que ta lettre m'arrive le dimanche 24, ne m'écris pas; la dépêche me trouverait parti. Il me semble que je vous vois vous demander de mes nouvelles, D. [1] et toi, vous regardant de côté et vous fixant l'un après l'autre. S'il t'a demandé mon adresse, c'est un piège qu'il te tendait pour savoir si nous étions en correspon-

1. Peut-être David.

dance réglée; je la lui ai donnée; et, s'il eût voulu m'écrire, il n'avait que faire de toi pour m'adresser ses lettres. Il est fourbe et fourbissime, mais on le voit venir; dis-lui que je t'avais promis de t'écrire; que tu vois bien que je suis un homme sur lequel on ne peut pas compter; que je t'avais témoigné quelque amitié, mais que, depuis que j'avais eu besoin de toi pour une commission, je n'avais pas seulement daigné t'en remercier ni te répondre; qu'apparemment, depuis que j'avais eu le prix, je me regardais comme un *gros monsieur*. Fais-lui beaucoup de plaintes de moi, mais d'un air indifférent, et finis par lui faire beaucoup de compliments sur son talent, surtout sur son génie. Il ne te sera pas difficile de l'amener là, et voici, je crois, ce qu'il te répondra s'il ne soupçonne pas le but : il commencera par convenir qu'il a du génie, puis il te dira que tu en as; il te fera beaucoup de compliments; à son tour, te donnera de belles espérances, te dira qu'un habile homme trouve à profiter en copiant des *cruches étrusques;* te dira que je n'en veux rien croire et que je n'aime pas l'*antique*, que je suis entêté, que j'ai de l'amour-propre. De la critique de mon talent, il passera à celle de mon caractère; il ira plus loin, et voilà ce que je désire. Le succès dépend plus de ton adresse que de ce que j'ai l'air de te prescrire; il finira par un retour complaisant sur lui-même. Fais-moi le plaisir de faire cette petite expérience au reçu de ma lettre; il serait joli que le

succès répondît à ce que je prévois, d'après la connaissance que j'ai de l'homme. Ne vas pas le voir sans avoir brûlé ma lettre, entends-tu, entends-tu bien, et mande-moi tout cela samedi 23 ou ne m'écris point du tout. Ne m'oublie pas auprès de ta famille ni de nos amies. Je n'ose plus te questionner sur ta position avec la tienne. Adieu, je pars pour ma campagne, et reviendrai voir si tu m'auras écrit. Je t'embrasse de tout mon cœur. Dis à mon amie que des affaires extraordinaires m'empêchent de lui écrire. Assure-la de mon intérêt, gronde-la et dis-lui que j'arriverai le mardi 26.

Adieu, ton sincère ami.

G.

IV

Turin, 5 mai 1790.

C'est dans deux jours, mon ami, que mon attente, je l'espère, ne sera point trompée ; c'est-à-dire que je recevrai de tes nouvelles en arrivant à Milan. Je présume que ton père aura reçu la lettre que je lui ai écrite de Lyon et dans laquelle j'ai inséré le marché que nous avons fait avec le voiturier qui nous conduit à Rome ; il pourra peut-être vous servir ; je pense que tu n'auras pas oublié de me donner des nouvelles exactes et détaillées de sa santé. Je viens d'écrire au Dr Trioson et, dans la lettre que je lui ai adressée de Lyon comme dans celle que je viens de faire partir à l'instant,

je le prie de voir ton père et de m'en donner des nouvelles.

Si tu veux savoir à présent comment je suis arrivé ici, je te dirai que c'est sans accident, mais non pas sans en avoir eu à craindre. Nous manquâmes être *foullonisés*[1] en un village du Dauphiné, appelé la Verpillière, pour une cause fort innocente. Comme nous y arrivâmes encore au jour et que dans cet endroit les fabriques sont fort belles, j'en vis une sur le bord du chemin qu'il me prit envie de dessiner et je cédai à cette envie. Mes trois compagnons, animés d'un aussi beau zèle, allèrent de leur côté en faire autant.

A peine avais-je tracé quelques lignes que je me vis entouré d'enfants que la curiosité attira d'abord auprès de moi. A ceux-ci se joignirent bientôt des femmes, puis des hommes à qui je supposais toujours le même motif et dont je ne croyais pas avoir à redouter de mauvaises interprétations. Mais je me trompais; ces braves gens se disaient en leur patois : que je ne pouvais être qu'un espion envoyé par les aristocrates pour lever les plans de leur ville, afin d'y faire entrer des troupes et de les égorger tous, et qu'il fallait, etc... Au même ins-

1. Allusion au triste sort de Foullon, contrôleur général des finances, qui fut pendu à une lanterne dans la rue de la Verrerie, le 22 juillet 1789, et dont la tête fut portée en triomphe avec une botte de foin dans la bouche, parce qu'on l'accusait d'avoir dit au moment de la famine : *Si cette canaille n'a pas de pain qu'elle mange du foin.*

tant passa sur la route un bourgeois de l'endroit, qui me dit en français que ma vie était en danger et que ces gens parlaient de me tuer; il m'exhorta à me retirer. Je le remerciai de ses bons avis en le saluant et je continuai ma besogne avec une sécurité qui venait autant de la certitude d'être innocent que de l'envie que j'avais de le paraître aux yeux de ces gens, qu'une retraite précipitée de ma part aurait pu encore confirmer dans leur opinion. Du Vivier, qui m'était venu rejoindre depuis un instant et qui, avant même l'avis que je reçus, avait vu aussi bien que moi les mauvaises dispositions dont nous étions menacés, ne me quitta point et tenta, mais inutilement, de les tirer de leur erreur, car ils lui répondirent que nous ne nous moquerions pas d'eux et qu'ils nous le prouveraient. La nuit qui s'approchait eut l'air de nous forcer à nous retirer, ce que nous jugeâmes à propos de faire, sans cependant aucune violence de leur part, mais ils ne nous perdaient point de vue et ils savaient où nous devions coucher. Nous rejoignîmes alors nos deux autres camarades et nous nous préparâmes à souper, non sans quelque inquiétude. Nous n'étions pas encore tous à table que nous entendîmes une rumeur affreuse à la porte de notre auberge. Dans l'instant entre dans notre chambre le bailli et, à ses côtés, deux des plus gros et consistants citoyens. Il nous demanda d'un air gravement embarrassé où était celui d'entre nous qu'on avait vu lever les plans du village. Je lui répondis aus-

sitôt que rien n'était plus éloigné de la vérité que cette supposition, que le dessin que j'avais fait n'avait pour but que mon plaisir et mon instruction et aucunement l'intention qu'on me prêtait. Il vit clairement combien ce peuple s'était trompé.

Il nous dépeignit alors le caractère des habitants et nous raconta les excès auxquels ils s'étaient livrés, en mettant à feu nombre de châteaux dans les environs. Ces épisodes ne nous rassuraient pas. Cependant, il retourna vers ceux qui l'avaient envoyé et qui assiégeaient toujours notre porte et parvint enfin à calmer cette multitude, qui se retira peu à peu. Nous continuâmes notre souper en faisant beaucoup de réflexions sur la prudence et nous promettant à l'avenir d'en mieux observer les règles. Nous nous couchâmes tout habillés et sans aucune envie de dormir. En tout, nous en fûmes quittes pour la peur, qui nous fit partir le lendemain matin de meilleure heure que nous n'eussions fait sans cela. Cette aventure fut la seule qui nous arriva jusqu'au mont Cenis, que nous passâmes avec des mulets qui ne restaient pas deux minutes sans tomber dans la neige dont toute cette montagne est couverte, ce qui me détermina à faire la plus grande partie à pied. Cette saison est la pire de toutes pour ce passage, à cause de la fonte des neiges. Elles seront fondues quand tu viendras me rejoindre. Dis-moi si M. David est de retour et ne te borne pas, en m'écrivant, à répondre à mes questions. Sais-tu si Isabey a fini mon portrait dessiné,

l'as-tu fait coller et encadrer, l'as-tu donné à M. Trioson[1]? Je te rembourserai quand tu viendras. Fais mille amitiés de ma part à Pajou. Ne parle pas à M. Trioson de mon portrait en miniature. Vois-le le plus souvent que tu pourras et dis-moi le régime qu'il croit convenable à la position de ton père. N'oublie pas de me donner de tes nouvelles à Bologne ou à Florence.

Ton ami,

GIRODET DE ROUSSY.

V

De Rome, le 2 juin 1790.

Je ne puis comprendre, mon cher Gérard, la cause ou les motifs de ton silence : il m'est d'autant plus sensible que je m'y attendais moins et que c'est un vrai besoin pour mon cœur de partager les peines d'un ami. Si tu étais moins sûr de l'intérêt sincère que je prends à tout ce qui peut et qui doit t'intéresser, tu pourrais te justifier d'une négligence à laquelle je ne devais pas m'attendre. Je comptais avoir de tes nouvelles à Bologne, à Milan, à Florence, et j'arrive ici sans en trouver. Tu as dû en recevoir deux fois de moi. Les inquiétudes, peut-être trop fondées, dans

1. Le docteur Trioson, protecteur et père adoptif de Girodet. Il sera souvent question de lui dans cette correspondance.

lesquelles je t'ai laissé et dans lesquelles je suis parti moi-même pour la même cause, se sont doublement augmentées, et par ton silence et par les bruits que j'entends courir. J'espérais que M. Trioson, dont j'ai trouvé une lettre en arrivant, me tranquilliserait ou me donnerait des nouvelles quelconques. Je ne te dissimule pas que j'ai été étonné que tu lui aies donné l'occasion de m'écrire ce qui suit : « Je n'ai pas vu ton ami depuis le soir de ton départ; j'en suis d'autant plus surpris que je l'avais assuré que je verrais M. son père avec autant de plaisir que d'intérêt; peut-être le médecin ordinaire ou le malade n'ont-ils point voulu de cette consultation. Quoi qu'il en soit, quand il me conduira chez M. son père, je l'examinerai avec la plus grande attention et je jugerai de son état de mon mieux, etc...[1]. »

Si tout n'est pas désespéré et que tu aies dans le docteur Trioson la confiance qu'il mérite et dans mon amitié celle qu'elle attend de toi, tu ne tarderas pas à te déterminer.

Ton éternel ami.

Ta mère doit être sûre du tendre intérêt que je prends à vous tous; puis-je encore dire à ton père? Ah! mon ami, que je crains de recevoir de tes lettres! Ne les diffère plus.

G.

1. A propos de la maladie du père de Gérard

VI

Rome, le 30 juin 1790.

J'ai appris, mon cher ami, ton malheur[1] peu de jours après la réception de tes deux lettres, qui me sont parvenues en même temps. Si, comme je crois, tu connais mon cœur, tu peux juger de la part que j'y ai prise et du regret que j'ai eu de ne pas m'être trouvé près de toi dans cette affligeante circonstance : tu aurais mieux jugé que par ce que je puis te dire, de mon sincère attachement. Toute juste que soit ta douleur, songe, mon ami, que la cause en est dans un événement dont personne n'est exempt et dans l'ordre inévitable des choses. Cette considération doit te la faire supporter avec courage et doit, en quelque façon, en adoucissant tes regrets, t'attacher encore à ce qui te reste. Songe à ta mère, à tes frères, à ton talent et à tes amis. Tu es sûr au moins d'un.

Je présume que tu as reçu la lettre que je t'ai écrite d'ici. Le même jour, à ce que je crois, j'avais écrit à Pajou[2] ; ainsi j'ai prévenu ton désir.

1. La mort du père de Gérard.

2. Pajou, ami et condisciple de Gérard et de Girodet, fils du sculpteur Pajou, l'auteur des statues de Bossuet, de Descartes et de Pascal, qui décorent la salle des séances publiques à l'Institut, et de plusieurs bustes remarquables, entre autres celui de Mme Dubarry. Il s'agit, dans cette lettre, d'une insur-

Ce pauvre ami a la tête bien légère, il n'a ni force ni raison, je voudrais ne pas être obligé de dire : ni confiance dans ses amis. S'il nous eût communiqué ce qu'il faisait, peut-être se serait-il épargné la vilaine démarche qu'il a été obligé de faire à l'Académie. Cette nouvelle m'a péniblement affligé, je comptais sur un deuxième prix pour lui. Peut-être n'en aura-t-il de sa vie, s'il continue ainsi ; il faut avouer aussi que son patriotisme, son district et son bonnet de grenadier lui ont fait bien du tort.

Je suis fâché, mon ami, que tu n'aies pu voir M. Trioson. Je t'exhorte à t'informer quand il sera revenu de campagne ; fais-lui une visite de remerciements, tu lui dois, et il est fort sensible aux bons procédés ; tu lui feras plaisir en lui remettant mon portrait dessiné, ne l'oublie pas.

Je suis fâché que tu ne sois pas content de ton tableau. A Saint-Louis, peut-être te paraîtra-t-il mieux. Je compte toujours sur toi, mais je ne le dis à personne. S'il fallait qu'il arrivât une aventure à Mme X., dis-moi si on nomme le masque. Ne serait-ce point un charmant M. B., député de Be? Mande-moi les suites, les projets, détails et circonstances, autant que tu en seras instruit. L'enfant qu'on m'attribue n'est pas mauvais. Si

rection des élèves contre l'autorité académique, dont nous reparlerons, à propos des lettres de Pajou le fils et de Dardel, le sculpteur.

cela était vrai, ce serait bien véritablement être blessé sans coup férir. Quant à l'absence de la cadette, elle a toute la tournure d'un accouchement de campagne, et c'est bien, parce qu'il ne faut pas causer un scandale. Les princesses sont donc abandonnées; il faut convenir qu'elles ont bien ce qu'elles méritent. D. n'y va plus, cela ne m'étonne pas, mais le passionné Ch.?

Dis-moi s'il y a eu effort d'émulation entre les folliculaires de Paris pour payer, à la nouvelle et enflée Angélique Kauffman, le juste tribut d'éloges qu'elle croit dû à son mérite, car je présume qu'elle aura mis son tableau chez Le Brun.

Je ne sais si Pajou m'a fait la commission dont je l'ai chargé; informe-toi de cela et fais-lui amitié et compliments de ma part.

Donne-moi des nouvelles de l'envoi de ces messieurs. Le Grand Nez a, dit-on, fait *florès,* et pour être bien dans le costume, il a envoyé aussi une *composition*. Je te prie de me dire ce que tu penses de tout cela. Ici c'est l'oracle de Rome et ses amis, qui veulent bien garder un reste de pitié pour ses rivaux, ont la charité de leur conseiller de quitter la peinture. C'est aussi l'élégant du pays. Il ne voudrait pas toucher à telle femme tant il la trouve dégoûtante, d'autres ont couru après lui et l'ont sollicité, etc. Mais en voici trop sur son article. Il est arrivé des troubles à Florence et on y croyait une révolution prochaine. Je ne sais ce que cela deviendra.

Je viens d'écrire à Gros, et je le prie aussi de me donner des nouvelles de l'Académie.

Et l'assemblée dont D. est président? et la révolution académique, où en est-elle[1]? Peut-être le tableau allégorique de la révolution de B. a-t-il arrêté tout cela.

Je voulais écrire à ta mère, mon ami, mais le temps ne me le permet pas, et d'ailleurs comme je n'aurais eu rien de particulier à lui dire, je te prie d'être mon interprète auprès d'elle, et de l'assurer de la part que j'ai prise à votre malheur, comme je suis bien sensible à son souvenir. Assure-la de mon respect et fais des amitiés de ma part à ton petit frère.

Observe une autre fois de dater tes lettres et de mettre l'endroit, l'année ou au moins le mois, si tu en oublies le quantième. Fais aussi en sorte de répondre à toutes mes questions, et continue à me donner des nouvelles des choses principales qui feraient notre entretien si nous étions ensemble à Paris.

Je n'ai encore rien fait ici, je suis sans atelier, et je ne sais pas seulement quand l'envie de travailler me viendra; celle de dormir me tient davantage, celle de te voir arriver encore davantage; je suis isolé. Tu m'as déjà trouvé sans doute bien bavard, moi je trouve que tu ne l'es pas assez, et

1. David s'était déjà prononcé très énergiquement contre l'influence de l'ancienne Académie.

mon avarice me force à te dire que je ne veux point payer de port pour du papier blanc, puisqu'on en trouve ici. La poste et le papier m'arrêtent; donne fréquemment et longuement de tes nouvelles à ton ami.

G.

VII

Rome, ce 21 juillet 1790.

Conte-moi, mon cher ami, conte-moi, et avec toute l'exactitude dont tu es susceptible, comment s'est passée l'auguste et patriotique Fédération[1]. Les détails que tu m'en donneras me feront sans doute encore regretter davantage de ne m'y être point trouvé. Ce sentiment que j'ai éprouvé bien vivement a été partagé par tous les Français qui se trouvent ici, et plusieurs d'entre eux disaient que, s'ils eussent eu *abbastanza di danaro*[2], ils eussent fait le voyage de France uniquement pour se trouver à cette superbe fête. Quelque plaisir que tu y prennes, je désire bien que tu ne voies pas celle qui accompagnera probablement la *finition* et la publication de la Constitution, si le travail de nos législateurs en recule l'époque,

1. La fête de la Fédération eut lieu, au Champ de Mars, le 14 juillet 1790. On sait qu'elle excita en France un immense enthousiasme.

2. Assez d'argent.

comme il me paraît probable, jusqu'à l'année prochaine.

J'ai reçu ta lettre datée du 20 juin ; ma dernière, que tu as probablement reçue actuellement, s'est rencontrée avec elle, et j'espère que celle-ci en rencontrera une autre de toi et que nous recevrons en même temps, toi de mes nouvelles et moi des tiennes.

Je ne puis, mon ami, différer plus longtemps de te faire un reproche de n'avoir pas écrit à M. Trioson, comme tu en avais le projet, et comme tu le devais, ne l'ayant pas trouvé chez lui lorsque tu t'y es présenté. Il n'y a *ni modestie ni amour-propre* qui puissent dispenser de ce qu'exigent l'honnêteté et le *savoir-vivre;* il vaudrait mieux passer pour peu instruit que pour malhonnête, et dans la société on pardonne plutôt les fautes d'orthographe que le manque de procédés. Tu n'es certainement pas dans le cas d'avoir besoin de modestie pour mettre à couvert ton amour-propre de ce côté-là. Tes lettres sont facilement écrites et ne sont pas mal orthographiées. Généralement, avec la plus légère attention, tu ne feras pas la moindre faute dans cette partie mécanique de l'écriture, dans laquelle le docteur Trioson fait lui-même plus de fautes que bien d'autres. Je viens encore de recevoir une lettre de lui dans laquelle il me dit : « Je t'écrivais dans mes deux précédentes lettres que ton ami n'est pas repassé chez moi, que je l'ai toujours attendu

pour aller voir son père; je n'en ai pas entendu parler depuis ton départ; il m'avait dit qu'il me remettrait ton portrait : je l'ai attendu inutilement jusqu'à mon départ. Quand tu lui écriras, fais-lui des reproches de ma part, car ç'aurait été avec bien du plaisir que j'aurais donné mon avis, et aidé de mes conseils. »

Tu vois, mon ami, vu ta façon d'agir, qu'il ne pouvait qu'en être surpris. Je vais lui écrire que tu t'es présenté chez lui plusieurs fois, que tu l'aurais fait plus tôt si la mort accélérée de ton père ne t'avait jeté sur-le-champ dans les plus grands embarras et dans des affaires désagréables, indépendamment du concours du prix, que ce cruel accident t'a forcé d'interrompre; et que, plusieurs fois, tu m'as chargé d'être auprès de lui l'interprète de ta reconnaissance, et que tu te proposes de lui faire tes remerciements lorsqu'il sera de retour. Il me mande dans ce moment-ci qu'il a la goutte. Je te conseille, mon ami, et je te prie instamment, si tu as quelque amitié pour moi, de lui écrire aussitôt que tu auras reçu ma lettre, si tu ne le trouves pas de retour, et dis-lui qu'il y a déjà quelque temps que tu n'as reçu de mes nouvelles, et que les dernières que tu as reçues de moi t'annonçaient que je me portais bien; tu lui feras plaisir. Son adresse est à M. Trioson, docteur en médecine, à Montargis. Je m'attends donc, mon ami, que dans la première que je recevrai de lui il m'annoncera en

avoir reçu une de toi. Thévenin[1] et Ansiaux[2] ont écrit à Mérimée[3] : d'après leurs lettres, c'est toi qu'on attend; d'après la tienne, c'est Thévenin... Pajou est de son avis et moi aussi, quoique je n'aie rien vu. Je suis bien affligé que ce soit la goutte qu'il ait actuellement. Ce n'a jamais été la maladie des jeunes gens. Je commence à désespérer qu'il vienne nous rejoindre.

Je n'ai pas encore reçu de réponse de M. David. D'après ce que les papiers publics disent de lui, je n'en suis pas étonné; je pense même que, loin d'avoir du temps de reste pour écrire, il n'en a pas même pour travailler à son tableau de la Révolution[4]. Si je ne reçois pas de ses nouvelles lundi, je lui écrirai d'aujourd'hui en huit. Mais si tu le vois, je te prie d'être surpris de mon silence avec

1. Thévenin, élève de Vincent, eut le prix de peinture en 1791, avec Lafitte. On a conservé plusieurs tableaux de ce peintre, entre autres le *Passage du mont Saint-Bernard,* placé au musée de Versailles.

2. Ansiaux, un des meilleurs élèves de Vincent, a surtout traité les sujets religieux ; on peut notamment citer son tableau : *Liège (église de Saint-Paul)*.

3. Mérimée, peintre, élève de Vincent. Auteur d'un bon ouvrage intitulé : *De la Peinture à l'huile,* et d'un joli tableau, *l'Innocence,* qui a été gravé. Secrétaire perpétuel de l'École des beaux-arts. Père de M. Prosper Mérimée. (Voir leurs lettres, 2e volume.)

4. Girodet veut sans doute parler ici du tableau que David avait commencé à cette époque, et que l'Assemblée constituante lui avait commandé : le *Serment du Jeu de Paume,* qui n'a jamais été achevé.

toi. Tu m'entends. Les nouvelles fausses ou vraies se débitent ici avec une extrême rapidité, et on sait à Rome ce qui se passe à Paris, aussi bien et mieux que ses habitants. Je ne sais qui a écrit ici, mais M. le Directeur, lorsque je suis arrivé, m'a demandé des nouvelles de nos princesses, et quelques-uns de messieurs les pensionnaires me demandent si ce sont bien des affaires de famille qui m'ont retenu jusqu'à présent. J'ai beau ne savoir ce qu'on veut me dire, l'enfant de Paris est venu jusqu'à Rome.

J'espère que tu n'auras pas oublié de me parler en détail de l'exposition chez Le Brun, et de l'envoi des pensionnaires à l'exposition desquels je ne... (La suite manque)[1].

VIII

De Rome, le 11 août 1790.

Un peu de paresse et mon habitude de dormir autant le jour que la nuit m'ont empêché, mon ami, de te répondre par le dernier courrier comme je l'aurais pu faire. Malgré tes craintes, je ne pourrai jamais me persuader, si c'est Thévenin

1. Sur la lettre cachetée est écrit : « Je n'ai pu remettre cette lettre comme je te le dis à la personne que je devais en charger, il était trop tard et son paquet était déjà parti. Ce sera pour une autre fois.

« G. »

qui vient cette année, qu'il l'aura en effet mérité. Si j'ai le malheur que tu n'aies pas le prix, je n'en approuve pas moins la résolution où tu es de remettre la partie à l'année prochaine, étant pour lors plus que sûr de ton coup. C'est une contradiction que nous partagerions également, si tu étais comme moi éloigné de tous tes amis. Telle est ma position et telle elle sera jusqu'à ton arrivée. Tu me la rendras plus supportable en m'écrivant exactement. Ne mets jamais plus de quinze jours d'intervalle entre tes courriers, si tu ne veux pas te faire de querelle avec moi[1].

Messieurs les pensionnaires sont prêts à faire l'exposition d'habitude. Le *grand nez* a fait un *Abel mort* qui, selon le jugement de tous ceux qui l'ont vu, est de beaucoup supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Le rond et gras Meynier[2], un Caton d'Utique qui n'est pas bien sûr s'il *se tuera ou non*, qu'on dit être fameusement *brossé*. J'ai vu un tableau de Mérimée représentant deux chasseurs qui rencontrent dans un bois le squelette de Milon de Crotone, dont le bras est resté dans l'arbre; ce tableau a de l'expression, mais il pourrait en avoir davantage; il a beaucoup de finesse de ton, mais l'exécution en est un peu petite. J'ai vu aussi une *Mort de Lucrèce* ou le *Ser-*

1. Voir la Notice.

2. Meynier, élève de Vincent. On a de lui un *Télémaque fuyant l'île de Calypso*, un *Épaminondas* et le plafond de la galerie des Antiques, les *Lois de Justinien données au monde*.

ment de Brutus, par Desmarais[1], qui n'est pas à beaucoup près sans mérite; un bas-relief de M. Corneille, intime de M. Fabre[2], et qui a beaucoup de prétention au génie. La Foi, l'Espérance, la Charité, l'Amour conjugal, l'Amitié, la Religion, la Mort, la Compassion, la Piété, la Pitié (si cette dernière vertu n'est pas dans le bas-relief, elle pourra se trouver dans plus d'un spectateur, alors cela revient au même), se donnent rendez-vous pour pleurer la perte d'un *jeune et tendre objet digne d'un meilleur sort et moissonné au printemps de son âge.*

J'ai vu aussi un tableau de Garnier[3] : *Phèdre, ne pouvant attendrir Hippolyte, veut se donner la mort;* sa confidente voudrait bien lui arrêter le bras; tableau d'une harmonie vraiment suave et nature, mais d'une grande faiblesse ou, pour mieux dire, d'une nullité complète d'expression. Je suis étonné que, dans le détail que tu me donnes de ces messieurs, tu ne m'aies point parlé de Lethière[4]. L'aurais-tu oublié ou l'auteur de *Brutus*

1. Desmarais, peintre, eut le prix en 1785. — De l'Institut en 1816. Mort en 1832.

2. Fabre, grand prix de peinture en 1787. A laissé un *Philoctète dans l'île de Lemnos*, musée du Louvre. A légué à Montpellier une remarquable collection.

3. Prix de Rome en 1788. — De l'Institut en 1816. Succéda à Ménageot.

4. Lethière, né à la Guadeloupe, en 1760, fut élève de Descamps, professeur à l'académie de Rouen; il remporta le prix de peinture en 1785. Son grand tableau de l'*Exécution des fils*

se serait-il oublié lui-même? Il fait cette année un grand tableau que personne de ma connaissance n'a encore vu. Il représente un miracle opéré par une Sainte, à ce qu'il m'a dit. On dit que Gounod distille les Antiques. Je n'ai encore rien vu de lui.

En voilà assez, je crois, sur les productions pittoresques. Je vais répondre à tes questions, autant que le peu que j'ai encore été à portée de voir me le permet. Je n'aurais pas attendu que tu me fisses des reproches sur mon silence, si j'eusse été plus en état de t'en parler avec connaissance de cause. Que veux-tu qu'on puisse avoir observé, quand on a à peine, je ne dis pas vu, mais aperçu? Je te l'ai déjà dit : désirer mes amis, boire, manger et dormir, voilà, en quatre mots, toute mon existence, tant physique que morale.

J'ai donc cru voir que l'Italie est un superbe pays, et beaucoup plus précieux par lui-même et par ses monuments que par ses tableaux, dont aucun, sans exception, ne m'a fait autant d'impression que la Galerie de Rubens. Quand je me serai donné le temps de voir ceux de ce pays-ci, et que le pont Saint-Ange sera un peu moins incommode à traverser, je t'en écrirai plus en détail.

de Brutus est au musée du Louvre. Lethière fut nommé, en 1801, directeur de l'École de Rome, y resta jusqu'en 1815, fut admis à l'Institut en 1818, et mourut en 1832.

Le muséum du Pape est une collection immense d'antiques, la plus précieuse et la plus belle possible. Le Colisée, le temple de la Paix et les ruines du palais des empereurs sont des monuments véritablement *stupendi*[1].

Les Romaines sont généralement très belles femmes et ..., à ce qu'on m'a dit, plus par intérêt que par caprice ou tempérament. Elles sont fort malpropres, quoique costumées absolument comme les Parisiennes, dont elles ont imité la mise et la tournure, depuis le passage des aristocrates. Au reste, elles ne sont pas difficiles sur le choix de leurs cavaliers, et telle femme habillée en princesse donne le bras à un vrai décrotteur. Il ne faut pas te dire que le mari, le père ou le frère leur servent indifféremment et successivement de... et de domestique, et que la rue du cours est comme le Palais-Royal à Paris, excepté qu'elles ne .... pas. La villa Borghèse en est les Tuileries.

Les coups de couteau, comme tu le présumes, vont toujours leur train. On doit *massaler*[2] un homme, ces jours-ci, qui a tué quatre personnes au *Transtevere*. On ne peut guère avoir de passeports pour Naples dont on chasse tous les Français, et ceux qui, chassés de Naples, viennent à Rome sont encore forcés d'en sortir. Voilà le traitement qu'on y a fait à un banquier et à un

1. Surprenants.

2. *Mazzuolare*, assommer à coups de masse; mode de supplice encore employé à Rome à cette époque.

aubergiste qui y étaient établis depuis longtemps. Ici on en emprisonne ou on en chasse de temps en temps. Toute Rome est remplie d'espions, et les Français doivent agir et parler avec la plus grande circonspection. On a arrêté, ces jours derniers, un abbé français pour raison de propos trop libres contre le gouvernement. J'ai appris par le courrier d'aujourd'hui que l'on continuait à débiter des contes sur notre manière de nous conduire dans ce pays-ci, et notamment sur moi. On a écrit à trois de ces messieurs[1] que le bruit avait couru que nous nous étions mis en tête d'opérer une révolution, et que, comme chef, apparemment, j'avais été emprisonné au château Saint-Ange.

Je vais te conter la petite histoire qui a, sans doute, servi de canevas au projet de révolution qu'on nous prête bien gratuitement.

Le soir de la fête de Saint-Pierre, j'allai avec un architecte de ces messieurs voir la *Girandola*[2] au château Saint-Ange; environ à une heure de nuit[3], nous étions à l'entrée du pont où il y avait excessivement de foule. Un soldat, qui faisait ranger le monde assez brutalement, me repousse avec violence du milieu de son fusil, quoique je fusse dans l'impossibilité absolue de reculer. Je répondis par un solide coup de poing qui faillit le

1. De l'Académie.
2. Feu d'artifice.
3. Une heure après le coucher du soleil.

jeter par terre. Il revint sur moi et voulut me saisir au collet, mais je me débarrassai de lui. Alors il appela la troupe à son secours, et dans l'instant je me vis environné de huit ou dix soldats, dont l'un, quoique je ne fisse plus la moindre résistance, me porta sa baïonnette à la figure. J'eus le bonheur de parer le coup qui alla donner contre le mur, et j'en fus quitte pour la peur. Cependant je restai au milieu de ces gens, qui avaient croisé et recroisé leurs fusils autour de moi, jusqu'au moment où un sergent vint exprès du château Saint-Ange pour m'y conduire, et je traversai le pont, et hommes et femmes me regardaient sous le chapeau. Arrivés, ces messieurs se mirent quatre, le sabre nu d'une main et le fusil de l'autre, à la porte d'entrée, et quatre autres armés de même autour de moi. Le tout pour empêcher qu'un homme, qui n'avait pas même un bambou, pût ou voulût s'enfuir. J'oubliais de te dire que, pendant qu'ils me tenaient, ils m'empêchaient de mettre les mains dans mes poches et dans ma veste. Mais je n'étais pas Transtévérin et je n'avais pas même un canif et encore moins la volonté de m'en servir. On instruisit du tout M. le gouverneur. Il m'envoya un officier qui parlait français, auquel je contai l'aventure et à qui je dis mon nom et mes qualités. On me relâcha à l'heure même et avant que M. Ménageot[1], que mon camarade avait

1. François-Guillaume Ménageot, né à Londres en 1744, fut d'abord élève de Boucher, puis de Vien. En 1766, il remporta

été chercher, eût eu le temps de me trouver encore prisonnier; les officiers, à son arrivée, lui donnèrent force coups de chapeau, en disant : *Illustrissimo, è stato subito rilassato, subito! subito*[1]*!* Voilà, le plus exactement du monde, comment cette aventure s'est passée, et je ne sais quelles sont les plumes officieuses qui se sont plu à dénaturer les faits. Dès le lendemain, on disait dans tout Rome qu'un Français avait voulu s'emparer du château Saint-Ange et y avait été emprisonné, mais on ne disait pas qu'il avait été *subito rilassato.*

Je te remercie, mon ami, des détails que tu me donnes de la superbe fête[2]. Mon frère a été plus heureux que moi. Il y a été envoyé comme capitaine de la garde nationale de Clamecy en Nivernois. Je suis seulement fâché, et sans doute je ne suis pas le seul, que le Roi ne se soit pas approché de l'autel patriotique et qu'il n'ait prononcé son discours que de loin, le tout de peur de se mouiller l'escarpin. Je te prie de ne pas attendre le jugement pour m'écrire, et surtout de m'écrire immédiatement après, si mon espérance n'est pas

le prix de peinture. Son tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François* Ier, fit sa réputation. En 1787, il fut nommé directeur de l'École de Rome, où Girodet le trouva encore en 1790. Membre de l'Institut en 1809. Il est mort en 1816. Son *Léonard de Vinci* est au musée de Versailles.

1. Excellence, il (Girodet) a été bien vite relâché, bien vite! bien vite!

2. La Fédération.

trompée. Mande-moi ce que font ces messieurs de l'atelier. Mes amitiés à Pajou. David a-t-il commencé son tableau de la Révolution? Qui a remporté le prix du *torse?* est-ce Gérard, ou Thévenin, ou Pajou? J'ai commencé à composer une *Mort de Pyrrhus.* C'est un sujet analogue à celui du *Marius,* car il fait peur par son regard seulement à des soldats qui vont le tuer. Il est tiré de Plutarque. J'en ferai une esquisse peinte en manière de petit tableau. Je ne la manderai à D.[1] que si elle vient passablement. Ne voulant point qu'on sache ce que je fais tant que je ne serai pas sûr de l'événement, je ne veux pas prendre l'habitude de lui envoyer le croquis dans la lettre.

Ton ami,

G.

IX

Rome, septembre 1790.

Deux jours avant de recevoir ta lettre, mon ami, je venais d'apprendre avec une extrême surprise que ta mère devait avoir déjà quitté Paris; et je me consolais de la nécessité où je croyais être de ne point te voir d'une année, en pensant que je pourrais rendre à cet autre toi-même et à tes frères les soins et l'attachement d'un fils et d'un frère aîné; mais je ne croyais pas, d'après

1. David.

ce que tu m'avais dit à Paris, que tu te déterminerais à abandonner de justes espérances pour l'année prochaine. Je calculais donc que ta mère, tes frères et M. Tortoni arriveraient ici; et que, l'année revolue, tu les rejoindrais aussitôt avec ce dont on t'a injustement frustré l'année dernière; et je pourrais peut-être assurer qu'on t'a fait la même injustice cette année, si j'eusse vu les tableaux. J'ai fait réponse à ton avant-dernière lettre, mais elle te trouvera déjà parti depuis quinze jours. Je t'y exhortais fortement à rester et à procurer à l'Académie le moyen de se réhabiliter dans mon estime et celle des personnes justes; j'ignorais alors que ta mère fût partie, je croyais même qu'elle était aussi dans l'intention de te laisser courir la chance encore une fois, et de différer son voyage et le tien jusqu'à cette époque. Puisque rien de tout cela n'a eu lieu, et que décidément tu as renoncé au prix, je ne regrette point avec toi de te voir quitter Paris, et, en louant le sentiment qui chez toi est cause de ce regret, je ne blâme pas en moi-même celui par lequel l'espérance de ta prochaine arrivée me cause un plaisir bien sensible. Mon ami, ce plaisir est pour moi plus grand que tu ne penses; je ne t'accuse point de méconnaître tout mon attachement pour toi, mais je t'assure que ce plaisir me fera supporter plus patiemment, jusqu'à ton arrivée, de ne voir ici que des visages ennemis, indifférents ou faux; et c'est avec tous ces masques

que j'aurai à vivre quatre ans, couché sous le même toit, assis à la même table; tu trouveras à ton arrivée que c'est à peu près là tout ce que j'ai de commun avec eux, et si j'eusse désiré relativement à ta position de te voir une place à l'Académie, je t'estime cependant, d'un autre côté, heureux de ne pas avoir à partager les désagréments qui y sont attachés. Je t'expliquerai de vive voix, et par conséquent plus en détail que je ne pourrais faire ici, les ressorts secrets, le conflit des intérêts particuliers de douze personnes, modifiés par la différence des caractères, le plus ou moins de malhonnêteté dans les motifs, et le tout sous l'apparence prétendue de l'impartialité et sous le masque de la justice et de l'égalité. Docteurs, faiseurs d'esprit, ambitieux, politiques, chevaux et surtout force moutons se voient à Rome comme en France; et le pis est bien certainement d'être obligé de vivre avec eux, et de ne pas avoir trop l'air de s'y déplaire, de peur de s'y déplaire encore davantage.

Puisque c'est à Marseille que tu recevras cette lettre, tu y feras probablement assez de séjour pour avoir le temps de m'écrire, et tu me manderas si tu comptes débarquer à Gênes ou à Livourne; tu m'écriras alors de l'un de ces endroits où tu débarqueras, et tu me feras plaisir aussi de m'écrire de Florence et de Sienne, et tu n'oublieras pas de me mander le jour fixe où tu devras arriver à Rome. Je veux absolument en être informé, et de

la manière dont tu auras supporté la mer, dont je crains que tu ne souffres. Si tu passes par Florence et que tu aies envie de voir Wicar[1], tu pourras le demander au palais Pitti, ou à la galerie du Grand-Duc, dont il continue les dessins; il doit bientôt revenir ici, où il passera l'hiver; il m'a écrit ici le premier, je lui ai répondu. Il m'a proposé de faire quelques études ensemble et entre autres un cours d'anatomie. Je n'arrêterai rien avec lui que cela ne te convienne aussi. Ainsi je te conseille de le voir s'il y est encore. Je le trouve trop caressant, tu le jugeras peut-être comme moi et tu verras s'il nous convient de le connaître davantage. Peut-être n'est-ce qu'un défaut de caractère, ou pour mieux dire trop de perfection; au reste, il te fera voir tout ce qu'il y a de beau à Florence et, selon ce qu'il m'a dit, il te verra avec plaisir. — Je suis bien aise que Pajou ait eu le prix du torse, je lui ai écrit dernièrement et, dans sa lettre, j'en avais mis une pour toi, que je l'avais chargé de te remettre. Marque-moi s'il te l'a fait tenir. Malgré ce petit succès, je crains bien pour lui qu'il ne soit obligé de faire de force ce que tu as bien voulu faire de ton plein gré; il me semble que ton départ devrait un peu relever ses espérances, et ressusciter ses agonisantes dispositions, Dieu le veuille! — Il me paraît que des trois factions aca-

1. Wicar, élève de David, professeur à l'Académie de Saint-Luc. On a de lui plusieurs bons tableaux, entre autres le *Jugement de Salomon*. Est le fondateur du musée de Lille.

démiques, à celle des perruques il manque le bon droit, à celle de D. une bonne tête, et à celle du vrai Vle. de bonnes intentions : le moyen que tout n'aille pas trois fois mal! Quant aux jeunes gens, ils doivent nécessairement être partagés entre ces trois factions. Les uns, selon leurs intérêts particuliers, et celui qu'ils peuvent porter à plusieurs d'entre les individus qui les composent, et les autres sans savoir ni pourquoi, ni comment, et seulement parce qu'il y a des êtres que la nature a destinés à être moutons toute leur vie. Je ne crois pas que le jugement que tu en portes leur soit moins favorable que l'opinion que j'en avais moi-même. Je t'écrivais dans une des deux lettres que tu ne peux pas avoir reçue à Paris, que D. m'avait répondu fort affectueusement, et qu'il m'avait marqué sa séparation d'avec sa femme, qui véritablement n'est pas faite pour le couvent. Comment se sont faits vos adieux? Est-ce lui qui t'a dit que tu n'avais pas voulu avoir le prix pour ne pas quitter Mlle Fbg Saint-Martin? Je l'en crois presque capable. — As-tu pensé, comme je t'en avais prié il y a quelque temps, de redemander à Isabey mon portrait en miniature et à me l'apporter? — L'ambition du général Lafayette lui deviendra funeste, ainsi peut-être qu'à ceux qu'il commande. On le dit depuis longtemps amoureux éperdument d'une femme de chambre, ou d'une dame d'honneur de la Reine. Cela est-il vrai? Le prince Chigi est parti d'ici presto et incognito, ayant voulu, dit-on, empoi-

sonner le Pape ; au reste, tout paraît tranquille ; il est impossible à aucun Français, et sous quelque prétexte que ce soit, de mettre le pied sur les terres d'un j.-f. qu'on appelle le roi de Naples ; deux artistes français ont été dernièrement conduits en prison par son ordre, M. Le Brun y est toujours et fait les portraits de toute l'aimable famille. — Je te conseille de te procurer à Marseille une bonne canne à épée. C'est un meuble nécessaire ici. On ne s'y refuse pas les assassinats depuis quelque temps. — Nous nous saluons, M. Fabre et moi, quand nous nous rencontrons, et rien de plus. Adieu, mon ami, je t'embrasse de toute mon âme. N'oublie pas de m'écrire la marche que tu tiendras, et à toutes les stations, afin que je sache à la minute près quand tu arriveras ici. J'irai exactement à la poste et retirerai les paquets que tu y enverras.

J'embrasse ta mère et tes frères. Je vous souhaite à tous un bon et court voyage.

Ton ami,

A.-L. GIRODET.

X

Rome, 28 septembre 1790.

Mon ami, plus j'étudie les individus que le hasard, la faveur, l'opinion ou une sorte de talent ont rassemblés avec moi dans le fameux établis-

sement qu'on appelle *Académie royale de France à Rome,* et moins je sens que je regretterais d'en faire partie si l'une de ces causes, je ne sais en vérité laquelle, ne m'y avait planté. Si c'est un abrégé de l'école du monde, il me semble que les leçons sont ici fort dégoûtantes ; elles ne changeront point mon être moral, elles n'influeront que sur l'habit ou l'enveloppe. Mais jamais de ma vie je ne caresserai le menton à un être que je détesterai au fond de mon cœur, et, comme il n'est pas moins désagréable de ne voir des gens que pour leur faire à peu près mauvaise mine, je t'assure, mon ami, que c'est avec une joie profondément sentie que je te vois arriver, puisque tu as renoncé aux avantages que tu pouvais raisonnablement espérer avec une année de patience de plus. Tu me procures une année de jouissance de plus que je ne comptais depuis le jugement rendu.

Parmi ces messieurs, Desmarais est le seul qui ait eu avec moi de la franchise et des procédés ; j'ai cru devoir le payer de la même monnaie. Je n'ai vu à peu près que lui seul depuis que je suis ici, et tel autre qui me baisait sur l'œil ne fait pas beaucoup semblant de me voir depuis ce temps. David vient de m'écrire : il a fait porteur de sa lettre un homme qu'il me recommande et qui vient ici pour consacrer ses loisirs aux *muses* dont on m'annonce qu'il est *favori*. Je l'ai présenté à M. Ménageot, qui l'a bien reçu selon la dignité de son caractère.

David m'annonce dans cette lettre ton départ, malgré ses instances pour te faire rester, pour toi, pour lui et pour l'honneur de *l'atelier*. Ce sont ses termes. Je vois avec plaisir qu'il te rend justice, quoiqu'un peu plus bas il me dise que la mort de ton père a été la principale cause que tu n'as pas fait tout ce que tu pouvais faire. Il est, me dit-il, du Club des Jacobins, qu'il paraît affectionner beaucoup[1].

Adieu, je t'embrasse.

G.

XI

Rome, ce 18 avril 1791[2].

Je croyais, mon ami, te faire trouver une lettre de moi à Turin; mais, comme je sais à peine dans quelle année je vis, et que j'ignore

1. Cette lettre est adressée à Marseille. Gérard était en route pour se rendre à Rome.

2. Il y a ici une lacune de six mois dans la correspondance des deux amis; elle s'explique par le séjour de Gérard à Rome, pendant ce temps. La lettre XI est adressée à Lyon, après le départ de Gérard de Rome. Le marché ci-après, passé par Mme Gérard mère, avec un voiturier, montre quelles étaient alors les lenteurs et les difficultés du voyage.

« Nous soussignés voyageurs Italiens, d'une part, et Jean Batista Rossi, voiturin piémontais d'autre part, sommes convenus de ce qui suit, savoir :

« 1° Que le susdit voiturin conduira, de Turin à Paris directement, les cy après cités voyageurs, savoir : Mme Cleria Mattei

toujours les jours de la semaine, j'ai laissé passer celui du courrier. Cependant j'espère que tu trouveras celle-ci à Lyon. J'y joins, comme tu vois, une de Pajou qui m'a été remise par Dumont dans l'état où tu la vois; si je ne voyais mon nom écrit de sa main sur l'adresse, je croirais bien parfaitement qu'il m'a oublié. J'ai vu Tortoni, et j'ai appris avec plaisir votre bon voyage jusqu'à Lorette. J'attends avec impatience que tu réalises

Gérard avec sa famille composée de trois garçons et une demoiselle, total cinq personnes, que le susdit voiturin se charge de conduire dans un bon et commode carrosse à quatre places, avec deux malles, un ballot et une valise, le tout tiré par trois chevaux, lesquels effets seront consignés au susdit voiturin en montant en carrosse et dont il deviendra responsable jusqu'à notre arrivée à Paris;

« 2° D'être nourries, les susdites cinq personnes, à table ronde ou à la mercantile, hébergées, couchées, faire deux repas par jour, le susdit voiturin se chargeant aussi de tous les pourboires, bonnes manches nécessaires dans les auberges, comme de tous les passages, péages et autres dépenses usitées dans la route. Se charge le susdit voiturin du passage du mont Cenis en fournissant deux chaises pour les deux dames et le reste de la famille à cheval, étant aussi tenu de payer tous les pourboires exigibles au dit passage sans que, dans aucun cas, les voyageurs cy dessus cités soient obligés de débourser la moindre chose autre que la somme convenue avec le voiturin pour le voyage et cy dessous marquée;

« 3° Que le susdit voiturin ne voyagera point de nuit et que les personnes cy dessus citées ne monteront en voiture qu'à l'aube du jour et seront arrivées à la couchée avant la nuit;

« 4° Demeurent les voyageurs libres de séjourner où bon leur semblera, demeurant alors chargés de leur nourriture, le premier repas excepté, devant être payé par le voiturin. Bien entendu que si, pour une cause quelconque, le susdit voiturin est obligé

la promesse que tu lui as faite de m'écrire. Je ne veux rien ignorer de ce qui vous concerne tous. Tu trouveras à ton arrivée chez Pajou la lettre que tu dois porter à M. Trioson, qui te verra certainement avec plaisir. Tu lui diras que je me porte bien. Ma santé est toujours la même. Je te prie de n'en rien dire à personne absolument. J'ai écrit à David ton départ et ce que tu lui apportais.

La cohúe aristocratique est arrivée samedi

de s'arrêter contre le vœu des voyageurs, il restera chargé de leur nourriture comme si on voyageoit;

« 5° S'engage, le susdit voiturin, à conduire personnellement les susdites personnes sans vendre ni troquer la voiture avec d'autre voiturin, à moins que ce ne soit du libre consentement des voyageurs;

« 6° Finalement, je m'engage à payer au susdit voiturin, dans le cas d'une parfaite exécution de tout ce qui a été cy dessus convenu, la somme de quarante louis d'or, monnoye de France, la moitié en route et l'autre moitié à notre arrivée à Paris, sans cependant qu'il puisse prétendre à l'acquittement de la première moitié avant d'être passé Lyon; et, s'il se comporte selon les loix de l'honnêteté, je lui donnerai deux louis de gratification.

Signé : CLERIA MATTEI GÉRARD.

Soussigné : JEAN BATISTE ROSSI +.

Fait à Turin, le 22 avril 1791.

Le marché fait pour aller à Rome présentait des conditions analogues; on ne l'a donc pas reproduit. Il est intéressant de noter que le voiturin Burdezi s'engageait non seulement à conduire les voyageurs de Lyon à Rome et de les héberger durant le trajet, mais aussi de les défrayer de tout pendant les séjours que ces voyageurs se réservaient de faire à Turin, Milan, Plaisance, Parme, Bologne, Florence, c'est-à-dire pendant dix jours et demi, outre le délai de route, le tout moyennant la somme de 12 louis, monnaie de France, par personne, soit 48 louis pour les quatre.

dernier[1]. Vous avez dû la rencontrer en chemin. Les princes et les princesses ont été l'attendre hors de la porte du Peuple. Le Bernis[2], le Ménageot et tous les patriotes de cette force ont été au-devant à une quinzaine de lieues, et ils sont rentrés comme en triomphe. Cependant un postillon des tantes chantait machinalement, en faisant claquer son fouet : *O crux, ave, spes unica :* il ne savait pas dire si vrai. Elles ont été se jeter aux genoux du Pape, qui les a relevées, comme de raison. Il a été les voir le lendemain et leur a envoyé des présents, et aujourd'hui il les communie de sa main. Tu sais que nous sommes décidément excommuniés, et par conséquent l'Église gallicane fait schisme avec l'Église romaine, et certainement on va hurler ici dans les chaires que le premier effet de cette excommunication est la juste punition de celui dont la mort fait maintenant couler les larmes de toute la France, événement qui ne doit pas, en effet, être regardé comme naturel, quoique le *Journal de Paris* ait prononcé qu'il n'y avait aucune trace de poison[3]. Lebrun[4] te

1. L'émigration faisait de rapides progrès. Rome fut naturellement un de ses refuges. Mesdames, tantes du Roi, parties en février, arrivèrent en avril dans la ville éternelle. Le langage de Girodet doit être expliqué par la situation critique où se trouvaient les Français à Rome.

2. Ambassadeur de France à Rome, cardinal et poète.

3. Girodet fait ici allusion à Mirabeau, mort à Paris, le 2 avril 1791.

4. J.-B. Topino-Lebrun, élève de David. A la séance du

dit bien des choses, surtout Péquignot[1]. Il m'a confié sa position. Je ne désespère pas qu'il ne s'humanise un peu. Nous devons dîner ensemble chez M. Giraud au premier jour. L'abbé Belle et lui te font pareillement des compliments. J'ai un véritable besoin de recevoir souvent de tes nouvelles; ne m'écris que deux mots, mais écris-moi, j'en ai besoin, bien besoin. Adieu, je vous embrasse tous.

G.

Le roi de Naples est arrivé aujourd'hui avec sa femme.

XII

De Rome, 16 mai 1791.

Il faut, mon ami, te déshabituer d'un défaut que je trouve plus que ridicule, c'est celui d'injurier tes amis et de concevoir des doutes sur les choses du monde qui doivent le moins t'en inspirer. Je

21 novembre 1792, David lut une lettre de lui à la Convention nationale, où il dénonçait tous les excès commis par le gouvernement papal contre les artistes français résidant à Rome. Auteur d'un tableau de la mort de *Caïus-Gracchus*. Impliqué dans l'affaire Ceracchi, Arena, il fut exécuté en place de Grève, le 31 janvier 1801.

1. Péquignot, élève de David. Paysagiste dont Girodet estimait le talent. Il fut le fidèle compagnon de Girodet dans sa fuite à Naples. Il resta dans cette dernière ville, où il fit des dessins et des tableaux qui eurent, à cette époque, un certain succès. Il finit misérablement en 1806 ou 1807.

ne conçois pas que tu accuses plutôt l'amitié que l'administration des Postes, et que l'ami qui écrit puisse être trouvé coupable de la négligence d'un commis qui perd ou qui oublie les lettres. Tortoni se plaint avec raison des sottises que tu lui écris. Depuis votre départ, il vous a écrit fort exactement. Il est comme un enfant, il s'ennuie à mourir, et peu s'en faut qu'il ne plante là son ambassadeur pour aller vous rejoindre, ce dont je le détourne tant que je peux. Malgré cela, tu as raison de dire que les amis sont seuls sur la terre, et voilà la preuve. Quant à moi, qui suis seul aussi, j'ai reçu ta lettre de Bologne, et je n'ai point reçu celle de Loretto. Il paraît clair que tu n'as pas reçu celle que je t'ai adressée à Lyon, dans laquelle il y en avait une de Pajou. Tortoni t'a pareillement écrit à Turin. Je viens de t'écrire à Paris, à l'adresse de Pajou, et j'ai inséré dans cette lettre le portrait de Tortoni que tu m'as demandé. Je pense que celle-ci ne sera pas perdue. *Il est assez mal dessiné. Je lui ai donné l'air vexé et ennuyé qu'il a toujours depuis que vous êtes partis.* Je joins à celle-ci un mot pour M. Trioson, à qui tu diras que je me porte bien, que je suis fort occupé et que tu as vu l'esquisse d'*Hippocrate qui refuse les présents du roi de Perse*, dont je dois faire le tableau pour lui[1]. Tu lui diras que tu la trouves très

1. Nota. Les phrases en italique sont extraites de la lettre suivante du mois de mai, sans quantième.

bien composée. Vois M. David comme je te l'ai dit, et réponds-moi sur-le-champ aux questions de ma première lettre à ce sujet. Péquignot va plus souvent au café Grec [1] qu'il ne vient me voir. La poste va partir. Je n'ai rien à dire à Pajou. Adieu, je vous embrasse tous.

Tu porteras la lettre à M. Trioson aussitôt la réception de la mienne, de peur qu'il ne soit en campagne si tu attendais plus tard.

G.

XIII

Rome, mai 1791.

Mon ami, j'ai reçu ta lettre de Bologne, et je suis fort content d'apprendre que vous ayez fait jusque-là un heureux voyage. J'espère que la première que je recevrai m'annoncera qu'il s'est toujours continué de même; Tortoni m'a induit en erreur sans le savoir, car il m'a dissuadé de t'écrire à Turin, et cependant j'aurais pu t'y adresser la lettre que j'ai envoyée à Lyon, et dans laquelle tu as dû trouver une lettre de Pajou qui est arrivée quelques jours après ton départ. Je joins à celle-ci le portrait de Tortoni, assez mal dessiné; je lui ai donné l'air vexé et ennuyé qu'il a toujours depuis que vous êtes partis. Quant à moi, je me porte mieux, je me suis mis aux bains et au petit

1. Le *café Grec*, Via Condotti, à Rome, est resté le rendez-vous des artistes, et particulièrement des Français.

lait, qui me font grand bien, et j'ai lieu d'espérer que cela ira toujours de même. Je vous recommande, à ta mère et à toi, le plus grand secret relativement à ce que vous savez. Nous nous voyons, Péquignot et moi, autant que deux hommes bien occupés chacun de leur côté peuvent le faire.

Nous avons été ensemble dîner chez MM. Giraud et Belle. Ils ont été le voir à leur tour. Je ferai en sorte de l'apprivoiser davantage en le menant chez eux, le plus que je pourrai, car tu sais que de lui-même, mille ans ne suffiraient pas. Je ne désespère pas que cette connaissance ne lui devienne utile. Il devait me venir voir hier, je l'aurais engagé à t'écrire un mot, mais il n'est pas venu. Ma figure[1] me donne de la tablature; elle n'est pas encore ébauchée et je commence à être persuadé que je suis un peu dans la crotte. *Il faudra bien en passer par s'en retirer crotté.*

Une autre fois, je ne ferai pas tant le vaillant. Je te prie aussi de n'en point parler, et de dire que tu ne sais pas ce que je fais à ceux qui pourraient te le demander. J'ai appris que notre ami Pajou avait été reçu *au prix*. Cette nouvelle m'est venue comme toutes celles qui l'intéressent, par la voix de la Renommée. J'aime à croire qu'il n'a que les mains de paralysées, et que son cœur ne l'est point. Cependant, comme les mains sont nécessaires pour écrire, je te prie de le faire pour

1. Son *Endymion*.

lui. Je l'ai déjà prévenu là-dessus et lui ai dit que tu te chargerais de cela avec plaisir. C'est à lui que j'adresse celle-ci, et ne manque pas dans ta première de me donner votre adresse bien exacte et bien circonstanciée. Quand tu verras M. David (qui, par parenthèse, est un fameux étourdi), je te prie de lui faire entendre que j'aurais été bien aise qu'il ne parlât pas à M. Trioson de l'argent qu'il doit m'envoyer. C'était une poire pour la soif que je n'aurai plus; M. Trioson ne manquera pas, à la première fois que je lui demanderai de l'argent, de me répondre que ce que M. David m'envoie doit m'aider beaucoup. Informe-toi là-dessus à M. David de ce qu'il a dit au docteur, à qui je n'en ai point parlé, ce qui aura encore l'air de dissimulation, lui ayant dit que je ne gagnais point d'argent ici. Informe-toi de tout cela, c'est-à-dire demande à M. David s'il a dit à M. Trioson combien il devait m'envoyer d'argent, pour quel chef c'était (ce qui serait une bien grande inconséquence de sa part, puisqu'il m'a lui-même recommandé le secret) et réponds-moi bien exactement et promptement, c'est-à-dire immédiatement, par le premier courrier après la réception de ma lettre. Cela est très essentiel à mes affaires.

Informe-toi aussi de la première occasion sûre pour me renvoyer mon premier volume d'*Histoire romaine*, de Rollin, mon quatorzième volume des *Hommes illustres* de Plutarque, de Dacier; l'estampe du *Pyrrhus*, deux paysages de

Poussin et mes Étrusques. Il y a aussi, chez M. Trioson, un portefeuille d'estampes à moi. Quand tu iras, tu lui demanderas et prendras les meilleures et celles que tu jugeras pouvoir m'être utiles, et tu me les enverras par la même occasion, en m'annonçant ce que tu m'envoies. — Je te prie de dire beaucoup de bien de moi à Mme C.; si j'ai le temps ce soir, je joindrai à celle-ci une lettre pour M. Trioson, si non, cela serait renvoyé à huitaine. — Les œuvres de Cagliostro ont été brûlées par la main du bourreau avec les ustensiles des francs-maçons. Lui-même a été conduit hors de Rome à sa prison perpétuelle, où l'on dit qu'il ne vivra pas longtemps; peut-être est-il déjà mort[1]. Je n'ai pas le temps d'écrire la lettre en question d'ici à huit jours, comme je te dis. Tu la recevras par Pajou, qui la recevra lui-même de la sœur de Dumont que j'en chargerai.

Adieu, ton ami.

G.

XIV

De Rome, le 13 juillet 1791.

Je ne puis, mon ami, qu'être infiniment flatté des progrès que je fais dans ton estime. Il est bien clair qu'il est de toute impossibilité que la poste soit mal servie. Et quand il ne le serait pas,

1. Cagliostro ne mourut qu'en 1795, au château de San-Leo, près Rimini, où il avait été incarcéré.

il est bien plus probable que j'ai voulu t'en faire accroire et que j'ai voulu accuser la négligence des courriers pour cacher la mienne propre. D'ailleurs, tu sais par expérience combien ces messages se font avec exactitude. Tant de lettres réciproques entre toi, moi et Pajou, et d'autres encore, non seulement retardées mais perdues, en sont la preuve convaincante. Garnier en a reçu une de son père, l'avant-dernier courrier, datée de deux ans. D'après cela accuse la négligence de la poste?

Encore si j'avais eu la précaution d'antidater ma lettre. Mais je suivrai ton conseil avec exactitude, comme je le reçois avec reconnaissance. Aussi je ne serai plus tout à fait si bête, mais toujours d'aussi mauvaise foi. Je conçois aussi que ce qui doit t'avoir le plus vexé (en effet, cela est très vexatoire) est la démarche sotte, inconsidérée, la plus ridicule sous tous les rapports possibles, que je t'ai fait faire d'aller sans lettre de moi chez M. Trioson, mon ami intime. Je suis bien étonné qu'il n'ait pas trouvé fort extraordinaire qu'arrivant de Rome tu vinsses de toi-même, seulement pour lui dire que tu m'avais laissé en bonne santé et que je t'avais chargé de le voir et de l'embrasser pour moi, et que je t'avais dit qu'il se ferait un plaisir de donner à ta mère les soins qu'il t'avait promis de donner à ton père. Je suis néanmoins charmé qu'il t'ait fait un accueil tout contraire à celui qu'il devait *naturellement* te faire, n'étant *point prévenu*. J'ai déjà eu l'honneur de te

dire, dans une lettre que je te veux faire croire t'avoir écrit, sans négligence de ma part, que j'avais été trompé sur l'époque où tu devais arriver à Paris. Mais c'est un vieux *goujon usé* que je n'essayerai pas de te faire avaler. Oh! j'avoue qu'il faut être sot, comme je le suis, pour avoir essayé de faire *avaler aux gens de semblables goujons.*

Ayant eu à répondre à trois lettres de Pajou, je lui ai écrit, ou du moins *je crois* lui avoir écrit par le dernier courrier. Si la lettre arrive, ce sera un goujon de moins; si celle que je t'écris actuellement ne te parvient pas ou te parvient trop tard, alors, dans la première que je t'écrirai, suppose qu'elle ne souffre point de délai. Cela sera véritablement un bien beau goujon. Je t'engage, mon ami, à raisonner un peu moins goujon et à ne pas prendre les vrais amis pour des goujons; — c'est par trop goujon.

A propos de goujons, j'aime les goujons, tu vois, les Dames de France ont avalé un fier goujon le jour qu'elles ont eu l'imprudence de se livrer à leur indiscrète joie. Elles avaient fait distribuer quelques baioques à la canaille assemblée qui hurlait sous leurs fenêtres en manière de félicitations. J'ai écrit à Pajou quelques détails qu'il te communiquera. Notre situation a été affreuse toute cette semaine; mais le courrier, qui pour le coup n'apportait pas de goujons, nous a rassurés[1], nous

1. Il s'agit ici de la nouvelle que le courrier portait de l'ar-

a rendus encore plus contents que nous n'étions vexés. Mais je crois qu'il a fait l'effet tout contraire sur les aristocrates, et qu'ils sont actuellement plus vexés qu'ils n'étaient joyeux. Sa Sainteté se mord les pouces et voudrait n'avoir pas écrit de lettre au Roi. Le gouverneur avait résolu de chasser tous les pensionnaires et tous les Français soupçonnés patriotes; il est fort inquiet. Les bourgeois croient qu'on nous trompe et que nous avalons un gros goujon; ils refusent de croire à la nouvelle : *Non è possibile, non è verò, ohibo*[1]*!* est le refrain de beaucoup de personnes. Le peuple la croit davantage et plaisante le *povero Re*. Beaucoup disent qu'il était parti pour prendre l'air seulement. En général, on voit beaucoup de figures allongées par la nouvelle de cet événement un peu inattendu. J'étais ce matin dans un café, où, dès que j'entrai, une douzaine d'Abattucci, qui se donnaient carrière sur l'assemblée des Birboni Nazionali, se turent sur-le-champ et commencèrent à se parler bas sans cesser de me regarder. Je parle de temps en temps, à quelques-uns, des cinq cent mille hommes de l'Assemblée nationale, et je m'amuse aussi à leur dire qu'à la moindre insulte qu'ils

restation du Roi à Varennes. Avant cet événement, la position des Français réputés *patriotes*, résidant à Rome, avait été compromise par les menées de quelques émigrés qui, à propos de la fuite du Roi, croyaient à une réaction prochaine. La nouvelle du retour du Roi dans Paris vint changer la face des choses.

1. *Cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai, allons donc !*

oseraient faire à un *citoyen français,* ils enverraient une armée aux portes de Rome. Il y en a plus de quatre qui le croient, et je ne pense pas qu'en se conduisant avec prudence et réserve, comme il convient de faire partout où on n'est pas chez soi, on ose insulter un Français, ce qui ne serait certainement pas arrivé si Sa Majesté eût été coucher au Luxembourg, sous le même toit que le prince de Condé.

Les vraies tantes s'ennuient ici plus que jamais; on prétend qu'elles ne resteront pas.

Je te remercie des détails que tu m'as envoyés. Le *moniteur* que nous avons nous les a multipliés, mais je vois avec douleur que le peuple français n'est que bon, et qu'il y a déjà des gangrenés qui veulent faire regarder la fuite de Louis le Sournois comme un enlèvement. Mon opinion est qu'il faudrait lui faire son procès en forme; lui faire flairer l'échafaud d'un peu près, puis que toute la nation lui accordât sa grâce pour pousser la clémence jusqu'à son dernier terme.

Depuis le 27 juin, jour de la date de ta lettre, tu dois en avoir reçu une de moi, dans laquelle il y en avait une fort longue de Péquignot. J'ai été même fort étonné que tu ne l'aies pas reçue de manière à pouvoir m'y répondre. J'ai cru d'abord que tu l'avais reçue parce que tu me parles de Mme Cl. comme si c'était en réponse à ce dont je t'ai chargé pour elle dans cette lettre. Mais il est clair qu'elle ne t'était pas encore parvenue, puisque

tu te plains du silence de Péquignot, et que, d'ailleurs, je te fais une infinité d'autres questions auxquelles tu ne réponds pas. J'espère cependant que tu l'auras reçue et que tu ne me mettras pas sur le corps un nouveau goujon. Péquignot t'écrit tous les jours, et je crois qu'au premier jour tu recevras de lui une brochure de quelques centaines de pages.

Pourquoi donc Pajou s'est-il encore retiré, ayant des espérances? Il ne t'a donc pas consulté? Je lui conseille bien fort de planter là l'Académie et de s'en venir ici ce mois de novembre prochain avec toi, à moins que tu ne te détermines à reconcourir, en étant moralement sûr de ton fait. Je te le conseille, malgré la privation que j'en ressens.

Quant aux choses superbes que tu *attends de mon talent ainsi qu'à mes lauriers qui bourgeonnent*, j'avoue que ce sont les plus faibles expressions dont tu aies pu te servir, et, pour le coup, ma modestie n'en est point inquiétée; mais, comme mon mérite et ma gloire ne m'ont point empêché de sentir mon peu de facilité pour peindre, j'ai imaginé de mêler dans mes couleurs suffisamment d'huile d'olive pour que ma grande figure, qui est peinte depuis six semaines, et la petite depuis quinze jours[1], soient aussi fraîches que si je venais de les achever; de sorte qu'elles sont, depuis le

1. Les deux figures qui composent le tableau d'*Endymion*.

toupet jusqu'aux talons, tout entières à recommencer. De plus, il n'y a absolument rien de fait dans mon fond, que je change tous les jours. Les nouvelles inquiétantes qui sont venues m'ont fait laisser tout cela une douzaine de jours; la joie fait presque le même effet, et je suis bien incertain si je continuerai jusqu'à la fin.

Je prendrai cependant sur moi de faire un dernier effort, sans pouvoir en prévoir le résultat. Il y a huit jours, d'ailleurs, je croyais bien te revoir sous peu, car j'ai écrit au docteur[1] que j'étais bien déterminé à ne point le laisser seul dans l'incertitude des événements, et je l'eusse certainement rejoint si les affaires eussent tourné comme je le craignais. Pourquoi ne me dis-tu pas s'il est à la campagne? S'il n'y est pas, je te prie de le voir quelquefois, sans que je le prévienne pour cela.

Fais entendre à David que ma figure m'empêche actuellement de m'occuper de ses dessins, mais d'ici à un mois ou cinq semaines je m'y remets et ne lâcherai que quand tous seront terminés. Tu peux être assuré de cela. Quant à toi, je te prie instamment, vu le peu de temps que j'ai d'ici à la Saint-Louis, de t'occuper toi-même de ceux dont tu t'es chargé. Ce sera à ton tour à te reposer quand je me mettrai aux miens. Tu m'avais promis un croquis de sa composition du *Serment du jeu de paume*. Dis-lui bien des choses de ma part; je

1. Trioson.

tâcherai de lui écrire sous peu. Wicar est à Florence, voilà tout ce que j'en sais; Lebrun se *michélangélise;* il te remercie de ton souvenir. Je suis charmé que tu aies reçu le portrait de Tortoni; il est singulier que tu ne l'aies pas reçu plus tôt. Ce n'est qu'un demi-goujon. Quant à celui de ta jolie cousine, je le ferai aussi avec beaucoup de plaisir. Tu aurais bien dû me dire au moins le nom de M. son père, car elle n'est sans doute pas connue à Rome sous le nom de cousine de M. Gérard.

Lors de la nouvelle de la fuite de S. M. très chrétienne, Men^t [1] a bien vite couru complimenter chez le C^l. Il était vêtu en cérémonie et suivi de deux laquais qui avaient beaucoup de peine à marcher aussi vite que lui. Il a fait illuminer les fenêtres de son appartement, et le lendemain les tambours et les flûtes sont venus faire concert de réjouissance dans toutes les cours du palais. Actuellement, ils chantent sur un autre ton. On dit que Mén^t, toutes les fois qu'il se présente chez le Card., met une cocarde blanche à son chapeau. Le Ch. en tient beaucoup aussi; il déjeune, dîne, goûte, soupe avec M. L. B^e. On a ébauché, le jour de la grande nouvelle, le portrait de Mesdames, avec les coins de la bouche bien relevés. Mais si on les finit je crois qu'il faudra les redescendre. Il a couru un bruit, et il court encore, que les pen-

1. Ménageot.

sionnaires voulant s'opposer à l'illumination Bernis sont sortis l'épée, d'autres éditions disent des sabres à la main, pour aller fondre sur les gens attroupés, mais qu'ils ont été retenus par les Guardos Portone. On pense qu'il y en a actuellement plusieurs de renvoyés. Je te remercie de ton entretien avec Mme C. Je suis toujours dans les mêmes intentions à son égard. Tu peux, par conséquent, continuer à lui parler de moi sur le même ton. Dis-moi si tu as été voir . . . . comme tu en avais le projet.

J'envoie par le même courrier une petite boîte d'onguent à Pajou. Je vous embrasse tous. C'est demain la Fédération[1], mande-moi ce qui s'y sera passé. Adieu, sois prompt et exact.

Ton ami,

G.[2].

XV

Paris, ce 23 floréal, an VIII (13 mai 1800).

Bélisaire est resté bien longtemps aveugle. Je dois donc le féliciter d'avoir recouvré la vue et de pouvoir enfin s'assurer qu'Endymion ne pouvait

1. Anniversaire de la prise de la Bastille.

2. Ici se terminent les lettres écrites de Rome par Girodet. On verra plus loin, par la lettre de M. Trioson et par celle que Girodet adressa, de Naples, à son protecteur, comment il fut obligé de quitter cette ville.

être réveillé que par le premier baiser de l'Amour. Mais je conseille à cet Amour de quitter ses ailes lorsqu'il jouera le rôle de l'Amitié.

ENDYMION.

XVI

Paris, vers 1820.

J'ai vainement espéré, mon cher Gérard, pouvoir disposer d'un moment pour aller t'inviter moi-même à venir jeter un coup d'œil sur le tableau qui m'a occupé jusqu'à ce moment. J'aurais voulu laisser le jour et l'heure à ton choix, mais le temps m'a manqué absolument. Je désire bien vivement que tu puisses disposer d'un instant, demain matin, avant l'heure où je cesse d'être libre. Si donc, sur les onze heures ou midi, tes arrangements de la journée te permettaient de me consacrer quelques minutes, tu ferais un sensible plaisir à ton ancien camarade et ami [1].

GIRODET-TRIOSON.

1. Ces deux billets, datés de Paris, témoignent, l'un du goût tant soit peu prétentieux du peintre d'*Atala*, l'autre de la froideur que celui-ci commençait à mettre dans ses rapports avec son ami Gérard.

TRIOSON[1]

Au Bourgouin, près Montargis, 20 pluviôse 1793.

Citoyen,

Girodet est votre ami, et je crois avoir remarqué que vous lui êtes véritablement attaché; vous pouvez, si ce malheureux jeune homme existe encore, lui rendre un grand service et peut-être lui sauver la vie en m'aidant à lui procurer le secours dont il a besoin.

Les deux dernières lettres que j'ai reçues de lui m'ont jeté dans la plus grande inquiétude. Je n'en ai pas reçu depuis celle que vous trouverez ci-jointe, où vous verrez que son état est toujours très grave. Dans la précédente, il me marquait : qu'ayant refusé tout serment contraire à ce qu'il doit à son pays et bien décidé à mourir républicain et attaché à la République française une et indivisible, il était souvent visité par des officiers de police pour l'engager à quitter l'État de Naples aussitôt qu'il serait jugé transportable; qu'il n'y resterait pas une heure après que le médecin qui

1. Nous avons inséré cette lettre du docteur Trioson pour conduire la relation des rapports entre Gérard et Girodet aussi loin qu'il était possible.

lui donne des soins lui dira qu'il peut s'embarquer sans risquer de renouveler ses accidents. Il m'observait qu'il était absolument sans un sol, n'ayant plus la faculté de prendre cent cinquante livres dont je l'avais fait accréditer tous les mois chez M. Meuricoffre, banquier à Naples, ledit Meuricoffre, persécuté lui-même, ayant quitté Naples et s'étant retiré à Genève. A la réception de sa lettre, j'ai tâché de trouver à Paris un banquier qui pût lui faire passer par la voie de Gênes, ainsi qu'il me l'indique, l'argent dont il a besoin, tant pour se faire soigner que pour revenir, et je n'ai trouvé personne qui voulût se charger de cette traite, probablement dans la crainte de se compromettre ou qu'il fût question de quelque émigré. Jugez, citoyen, dans quelle situation affreuse se trouve votre pauvre ami! Éloigné de trois cents lieues de ses parents, dans un pays dont il est pressé de partir, mourant, sans argent, peut-être accablé de dettes et ne sachant où aller!

Je vous supplie, au nom de l'amitié, de vous joindre à moi, de venir à son secours, et d'obtenir pour Girodet un peu d'intérêt de la part de son maître, le citoyen David, à qui il a écrit plusieurs fois et à qui j'étais chargé de remettre une lettre qui ne m'est pas parvenue, car il paraît que, sur quatre lettres qu'il m'écrit, à peine en reçois-je une. Vous voyez, citoyen, qu'il serait question d'obtenir promptement une permission du Comité de salut public ou une autorisation pour un ban-

quier quelconque de faire passer des fonds à Girodet par la voie de Gênes, et de la manière dont il l'indique dans la lettre ci-jointe. J'aurais bien écrit directement au citoyen David, qui doit cette protection à un de ses élèves qui lui est le plus attaché, mais ma femme et moi avons l'expérience qu'il ne répond pas, et vous êtes plus à portée de rehausser son intérêt pour votre ami et de prendre ses moments de loisir pour lui parler d'une affaire que vous concevrez ne devoir pas traîner. Il y a trop longtemps que ce malheureux souffre de maladie et de pénurie.

Je compte, citoyen, que vous m'accuserez réception de celle-ci, et que vous me direz ce que je dois faire et quel parti vous aurez imaginé pour faire passer promptement à Girodet les fonds dont il a un si pressant besoin. Je partagerai toute sa reconnaissance.

Adieu, citoyen, je vous remercie d'avance. Agréez le tendre souvenir de ma femme pour vous et pour votre jeune moitié. Dites bien des choses honnêtes pour moi au citoyen David. Je compte sur son amitié pour Girodet.

Vous m'obligerez de me renvoyer la lettre de Girodet quand vous l'aurez communiquée au citoyen David et à ceux qu'elle peut intéresser. N'ayant pas reçu de lettre de Girodet depuis le 29 janvier, je ne sais que penser. Je connais la nature de sa maladie et je crains bien qu'il ne lui soit arrivé quelques nouveaux accidents, ou que,

forcé de s'embarquer sans être suffisamment en état, il ne soit dans quelque coin mourant. Si vous voulez bien vous occuper de voir directement le citoyen... vous m'obligerez beaucoup. Si ma santé me le permettait, j'irais à Paris. Quand vous aurez arrangé cela, vous pourrez voir le citoyen M... Directeur des domaines, rue d'Aguesseau, n° 1, mon parent; il a quelques fonds à moi et il ferait expédier par la voie de Gênes 25 à 30 louis.

Vous êtes probablement surpris de ce que ma réquisition ne vienne qu'après deux mois de date de la lettre où Girodet me témoigne sa détresse; mais cela vient de ce que j'ai espéré, sans vous déranger, pouvoir trouver un banquier, ne m'imaginant pas qu'il y eût autant de difficulté.

Salut et fraternité.

TRIOSON.

LETTRE DE GIRODET AU DOCTEUR TRIOSON [1].

Naples, le 19 janvier 1793.

Mon ami, je ne doute point que, jusqu'au moment ou vous recevrez cette lettre, vous ne soyez

1. Nous avons jugé nécessaire pour l'intelligence de la correspondance, à propos de Girodet, de donner ici cette lettre adressée de Naples à M. Trioson. Cette lettre ne fait pas partie de la collection et a été publiée dans la Notice de M. Coupin.

dans une grande inquiétude à mon égard. C'est pour la faire cesser que je m'empresse de vous écrire. Je vis et me porte bien, après avoir vu la mort d'assez près. Je suis arrivé ici absolument dénué de tout, sans linge, sans habits, sans argent. Tous mes effets sont restés à l'Académie, où le gouvernement a fait apposer les scellés après y avoir provoqué le meurtre et l'incendie. Voici en peu de mots ce qui s'est passé. Sur le refus du Pape de laisser placer à la maison du consul de France les armes de la République, Basseville, son agent à la cour de Rome, nous engagea à partir tous pour Naples. Dix de mes camarades partirent sur-le-champ. Ayant plus d'affaires à terminer, je restai dix jours de plus; si je fusse parti, je n'eusse couru aucun risque. Mais à cet instant même le major de la division, Latouche, arrive à Rome, chargé par Mackau, ministre à Naples, de faire placer les armes. J'avais demandé à faire celles qui devaient servir pour l'Académie, et chacun le désirait. Je crus de mon devoir de rester pour les faire; en un jour et une nuit elles furent prêtes; j'étais aidé par trois de mes camarades. Nous n'étions plus que quatre à l'Académie, et nous avions encore le pinceau à la main quand le peuple furieux s'y porta et, en un instant, réduisit en poudre les fenêtres, vitres, portes, ainsi que les statues des escaliers et des appartements. Ils n'avaient que vingt marches à monter pour nous assassiner; nous les prévînmes

en allant au-devant d'eux. Ces misérables étaient si acharnés à détruire qu'ils ne nous aperçurent même pas. Mais des soldats, presque aussi bourreaux que les bandits que nous avions à craindre, loin de s'opposer à eux, nous firent descendre plus de cent marches à grands coups de crosse de fusil jusque dans la rue, où nous nous trouvâmes abandonnés et sans secours au milieu de cette populace altérée de notre sang. Heureusement encore, ces bourrades de soldats firent croire à la populace que nous faisions partie d'elle-même, mais quelques-uns nous reconnurent. Un de mes camarades fut poursuivi à coups de pavé, moi à coups de couteau. Des rues détournées et notre sang-froid nous sauvèrent. Échappé à ce danger et croyant les prévenir tous, j'allai me jeter dans un autre. Je courus chez Basseville; dans ce moment même on l'assassinait. Le major, la femme de Basseville et Moutte le banquier se sauvent par miracle. Je me jette dans une maison italienne à deux pas de là, et j'y reste jusqu'à la nuit. J'ai l'audace de retourner à l'Académie, qui était devenue le palais de Priam. On se préparait à briser les portes à coups de hache et à mettre le feu. Là, je fus reconnu dans la foule par un de mes modèles. Il faillit me perdre par le transport de joie qu'il eut de me voir sauvé. Je lui serrai énergiquement la main pour toute réponse, et nous nous arrachâmes de ce lieu. Je retrouvai, après l'avoir cherché quelque temps, un de mes camarades,

Mon bon modèle nous donna l'hospitalité chez lui, d'où je l'envoyai plusieurs fois à l'Académie. Il y vit enfoncer et brûler les portes. On lui fit crier : « Vive le Pape! vive la Madone! périssent les Français! » Et il revint nous rendre fidèlement compte de tout. Pendant ce temps-là, nous allâmes à deux pas de chez lui, sur la Trinité-du-Mont, d'où nous entendions distinctement les hurlements de ces barbares.

Nous passâmes la nuit chez ce brave homme, qui eut pour nous les meilleurs procédés, et, deux heures avant le jour, nous prîmes la fuite. Il voulut nous accompagner une partie du chemin; mais enfin il fallut se séparer, et nos larmes se confondirent. Je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus.

Nous marchâmes deux jours à pied et ne trouvâmes sur la route que différents motifs d'inquiétude. A Albano, on refusa de nous louer une calèche : nous n'en pûmes trouver qu'à Velletri, où on nous fit bien payer la nécessité où nous étions de nous en servir. Dans les Marais-Pontins, forcés par le temps le plus horrible de nous réfugier dans une écurie, on délibéra de nous massacrer pour avoir nos dépouilles. Un de ces scélérats, moins scélérat que les autres, fit réflexion qu'elles n'en valaient pas la peine. Ce fut le dernier danger que nous courûmes.

Hors des États du Pape, nous fûmes véritablement traités en amis, le roi de Naples ayant donné

les ordres les plus positifs de protéger tous les Français qui se réfugieraient dans ses États. En arrivant ici (à Naples), je descendis chez le citoyen Mackau, que j'informai de ces détails et de ma position. Là, j'appris tout ce qui s'était passé à Rome : la mort de Basseville, celle de deux Français massacrés place Colonne; le secrétaire de Basseville dangereusement blessé, ainsi qu'un domestique de l'Académie; le feu mis au quartier des Juifs; la maison de Torlonia et la porte de France assaillies de pierres; les palais d'Espagne, de Farnèse, de Malte et autres menacés. Torlonia est ici; il faut que je le voie, car je suis absolument à sec. J'ai laissé chez moi quatre-vingts écus romains en argent, que je regarde comme perdus ainsi que tous mes effets. Votre tableau (l'*Hippocrate*) [1] était heureusement enlevé et en caisse : je vais écrire pour le faire venir [2].

1. L'*Hippocrate* a été donné par M. Trioson à l'École de médecine de Paris.

2. Après son séjour à Naples, Girodet gagna la haute Italie, Florence, Venise, Gênes, où il rencontra Gros. Il laissa celui-ci continuer ses voyages à la suite de l'armée française, et revint à Paris à la fin de 1795.

DARDEL[1]

I

Paris, 12 décembre 1790.

Mon ami,

Je souhaite qu'à la réception de ma lettre votre famille soit, ainsi que vous, en bonne santé. Je vous aurais écrit plus tôt, n'était l'incertitude sur l'instant de votre départ, car la maladie de votre père m'inquiétait beaucoup, non pour lui personnellement, puisque vous me mandiez que sa maladie prenait un bon cours, mais pour le petit Alexandre et pour madame votre mère surtout. Mais la lettre que vous avez écrite à Pajou m'a tranquillisé à cet égard.

Je vais vous rendre compte de notre insurrection académique[2]. A peine fûtes-vous parti que

1. Dardel, statuaire, ami de Gérard et de Girodet. Il est resté presque inconnu, est mort pauvre, dans les premières années de la Restauration, soutenu et assisté par Gérard.

2. L'Académie royale de peinture et de sculpture était, avant la Révolution, dominée par un esprit de coterie très exclusif. Elle avait décidé que ses associés seuls auraient le droit

MM. Valette et Pajou se donnèrent un mal infini pour réunir les jeunes gens de l'Académie. A force de persévérance, ils finirent par les engager à se réunir chez M. Dubois, qui n'a cessé de montrer le plus grand zèle pour faire réussir le projet de demander à l'Assemblée nationale l'abolition de l'Académie. Après plusieurs lectures du plan, faites chez M. Dubois, où nous nous réunîmes jusqu'à trente, nous arrêtâmes de députer, dans plusieurs ateliers et à l'Académie, Pajou qui y lut un extrait du plan d'organisation qu'on se proposait de faire adopter aux élèves. On laissa même dans les ateliers un projet de cet extrait. Cette lecture fut goûtée des jeunes gens, qui promirent de se rendre à l'archevêché, dans la salle Saint-Nicolas, lieu où on les engageait à se réunir. Vous jugez si cette démarche jeta l'alarme au milieu des aristocrates de l'Académie. Ceux-ci eurent vent des projets de la députation et la surveillèrent. A peine les députés furent-ils sortis des

d'*exposer leurs œuvres*. En outre, aucun artiste, hors de l'Académie royale, ne pouvait espérer de part dans la dispensation des travaux du gouvernement. On ne sera donc pas surpris si, en ce temps de trouble et d'effervescence que la révolution souleva, et au milieu des espérances qu'elle fit entrevoir, il se manifesta parmi les artistes un mouvement très vif d'opposition. Les professeurs, les membres et les agréés de l'Académie étaient eux-mêmes divisés d'opinion. David, le plus influent parmi les premiers, accueillit favorablement les diverses pétitions rédigées par les élèves et les appuya. En 1792, David, devenu député à la Convention nationale, fit supprimer le directeur de l'Académie, puis l'Académie elle-même.

ateliers des sieurs Vincent[1] et Regnault[2], que le premier s'empara de la copie de l'extrait qui avait été lu et fit avertir en hâte M. Pajou[3] pour lui faire part de l'attentat inouï des élèves. On me dépeignit comme un homme envenimé contre l'Académie, qui joignait à une ambition sans bornes un talent très médiocre et par-dessus tout une mauvaise tête. Plusieurs autres défendirent à leurs élèves de se trouver à l'assemblée, sous peine d'être chassés. Enfin, le jour désigné pour la réunion de l'archevêché arriva, et le sieur Thévenin, que Pajou avait en vain sollicité de venir chez moi prendre connaissance du plan qu'on devait soumettre aux jeunes gens, le sieur Thévenin, dis-je, soit de son propre mouvement, soit qu'il y fût poussé par une influence étrangère, s'y rendit, mais dans l'espérance d'empêcher l'assemblée de s'organiser. M'apercevant dès le premier instant de son intention, je jugeai que, si l'assem-

1. Vincent, professeur à l'Académie de peinture, auteur d'un beau tableau exposé en 1779 : *le Président Molé saisi par les factieux.*

2. J.-B. Regnault, né à Paris en 1754. Élève de Bardin, suivit son maître à Rome. A son retour, il concourut pour le grand prix et l'obtint en 1776. Le sujet était *Diogène et Alexandre.* Agréé de l'Académie en 1782, il fut reçu académicien l'année suivante. Son tableau de réception fut l'*Éducation d'Achille,* exposé aujourd'hui au Louvre dans la salle des Sept-Cheminées. Membre de l'Institut en 1795. Son atelier était très fréquenté par les élèves. Il est mort à Paris en 1829. Il fut remplacé à l'Institut par M. Heim.

3. Le père.

blée ne se constituait *Commune des élèves,* il était à craindre que les académiciens ne parvinssent à engager ceux-ci à faire scission ; je fis tous mes efforts pour engager l'assemblée à se constituer immédiatement. C'est ce qu'elle fit, malgré tous les efforts du sieur Thévenin pour l'en empêcher.

A la séance suivante, M. Thévenin arriva avec un très long discours et voulut prouver aux jeunes gens qu'ils étaient incapables de faire un plan d'organisation ; en conséquence, il les invitait à s'en rapporter entièrement à leurs maîtres, qui savaient beaucoup mieux qu'eux ce qui leur était convenable. Je demandai la parole pour répondre, mais on m'interrompit par un bruit horrible, et il me fut impossible de me faire entendre. Le sieur Thévenin profita du tumulte et disparut. Aussitôt trente-deux membres de l'assemblée demandèrent à grands cris leur radiation du registre, espérant par là provoquer la dissolution de l'assemblée, qui eût été dissoute, en effet, si elle ne se fût constituée *Commune des élèves*. Mais l'Académie, n'ayant pu parvenir à dissoudre l'assemblée de la *Commune des arts,* n'a pas, pour cela, perdu l'espérance de l'empêcher de finir son travail. Elle sème la division dans son sein et est même parvenue à faire rejeter par une très grande majorité tous projets d'écoles publiques. Beaucoup de membres de la Commune prétendent, en effet, que toute instruction publique est contraire au progrès des arts, et

qu'un muséum bien organisé doit suffire pour produire de grands artistes.

Nous n'avons cependant pas perdu l'espoir de ramener ceux-ci à des idées plus raisonnables, et nous continuons de nous réunir pour terminer notre travail. Pajou vous donnera quelques détails à ce sujet. Il serait à souhaiter que les pensionnaires et les autres artistes français qui sont à Rome se réunissent pour faire une pétition dans laquelle ils demanderaient à l'Assemblée nationale l'abolition de toute ligne de démarcation entre les artistes, autre que celle du talent, laquelle se trace bien mieux dans une exposition générale que par des distinctions personnelles.

Je ne vous dirai rien des affaires publiques, si ce n'est que le *héros des deux mondes*[1] n'est plus estimé qu'à sa juste valeur.

Je reviens à vous pour vous quereller sur vos craintes et vous encourager sur le parti que vous avez pris de surmonter tous les obstacles. J'ose vous assurer que vous n'avez qu'à vouloir, mais vouloir fortement, pour vous mettre, comme artiste, au niveau de la révolution (je dis comme artiste).

Je vous engage donc à vous entretenir plus souvent avec les anciens Romains qu'avec les modernes.

Adieu, mon ami, portez-vous bien; embrassez mille fois madame votre mère pour moi et pour

1. La Fayette.

mon épouse. MM. Valette, Gros, Jourdain et mon beau-frère me chargent de vous faire leurs compliments. Quand vous verrez Mérimée, souhaitez-lui de ma part une bonne santé.

Votre ami,

DARDEL.

II

Paris, le 23 janvier 1791.

Mon ami,

Je vous plains sincèrement d'être au milieu d'un peuple abruti par l'ignorance et la superstition. Je vous engage surtout à ne point développer l'énergie de votre caractère avec des hommes courbés sous la verge du pouvoir monacal; ce serait en pure perte pour eux, et dangereux pour vous. Espérons qu'un jour viendra où la vérité dissipera les ténèbres dont on s'efforce de l'environner. Nos prêtres ont cherché à faire croire que la nouvelle constitution civile du clergé était une atteinte portée à la sainteté de la religion, mais le peuple s'est comporté de manière à leur prouver qu'il savait distinguer la cause du ciel d'avec l'intérêt du prêtre; enfin, la plus grande partie des curés de Paris ont prêté de bonne grâce le serment qu'on exigeait d'eux. Le grand général fait souvent de longs discours pour tâcher de ré-

chauffer l'enthousiasme du peuple pour lui; mais une fois que le bout d'oreille perce, on ne peut plus le cacher. Les nouveaux ministres se comportent assez bien. Cela durera-t-il toujours? Il faut l'espérer. Il s'est formé, sur la section des Enfants-Rouges, un club du peuple, sous le nom de Société fraternelle, où tous les citoyens, citoyennes et leurs enfans, depuis l'âge de douze ans, sont admis gratuitement et dans laquelle on s'occupe à leur expliquer l'évangile du jour. De tels établissemens sont précieux pour le salut public.

L'Assemblée nationale a décrété l'érection d'un monument public à l'illustre auteur d'*Émile* et du *Contrat social*. Notre club a fait une adresse à l'Assemblée pour demander que ce monument, vraiment national, soit donné en concours, afin que tous ceux des citoyens qui cultivent l'art de la sculpture puissent jouir du droit qu'ils ont d'y prétendre, en raison de leur capacité et de leurs talens. M. Masset, député, a résumé les principes de notre Adresse et en a fait une motion qui a été accueillie par l'Assemblée nationale, qui a renvoyé l'adresse au comité des finances pour qu'il lui présente un projet de décret conforme aux principes qui y sont énoncés. L'Académie a fini son travail; il est présentement au comité de constitution; la preuve la plus évidente qu'elle a plus pensé à l'intérêt de ses membres qu'à l'avantage général, c'est le soin qu'elle prend pour le tenir caché. Nous avons quitté la commune qui s'en va

en décadence. Mais nous continuons notre travail qui touche à sa fin. Quant à la lettre que vous m'avez écrite de Marseille, je l'ai reçue, comme vous avez dû le voir par celle que je vous ai écrite en réponse. Je viens au sujet de *Tullia fuyant de son palais, poursuivie partout où elle passe par le peuple, qui fait mille imprécations contre elle.* Ce sujet me paraît susceptible d'un grand effet, et très analogue aux circonstances présentes; mais il y a de grandes difficultés à vaincre; car il faut non seulement donner une idée nette de la révolution qui s'opère dans le même instant, mais encore motiver la haine du peuple romain pour cette détestable femme. Il me vient dans l'instant plusieurs idées qui me portent à vous assurer qu'on peut traiter ce sujet de manière à être entendu de tout le monde. Le caractère de Tullia a tant de rapports à celui de la femme à laquelle vous vouliez la faire ressembler, que je crois la ressemblance physique absolument inutile. Méditez souvent les ouvrages de Michel-Ange et de Jules Romain; leur énergie, leurs caractères de têtes et leur dessin sont plus propres à de tels sujets que ceux des autres grands maîtres que vous avez sous les yeux. Je vous exhorte aussi à tenir note par écrit des impressions que vous recevrez à l'aspect des ouvrages de chaque maître en particulier; je crois qu'un tel travail vous sera d'une grande utilité dans tous les temps. Enfin imitez l'abeille, qui voltigeant de fleur en fleur, puise dans le calice de

chacune un suc différent, dont elle compose son miel. Adieu, mon ami, je vous embrasse et suis tout à vous.

DARDEL.

Mon épouse vous remercie de votre bon souvenir et se joint à moi pour vous prier de présenter nos civilités à madame votre mère et de l'embrasser mille fois pour nous, ainsi que vos frères.

Pajou vous embrasse. Mon beau-frère et Tourcaty me chargent de vous faire leurs complimens.

PAJOU[1]

I

Paris, 28 février 1791.

Je suis à peine revenu de ma surprise ; comment! mon ami, quoique tu sois artiste, tu quittes Rome[2]! Je conviens qu'il te serait difficile de vivre longtemps éloigné de ta mère; j'admire les sentiments qui te font abandonner tes plus chers intérêts pour tes parents; mais, pour moi, l'espoir de te revoir bientôt ne m'empêche pas de regretter celui que j'avais de passer quelque temps à Rome avec toi. Réfléchis bien, mon ami, à ce que tu vas faire, car, d'après ce que tu m'as dit de ce pays, je crois qu'on ne doit pas seulement songer aux sots qui vous environnent, mais aux belles choses dont on est entouré, et dont on jouit d'autant mieux qu'on a moins de distractions. Je t'avouerai que je me faisais une agréable perspective de méditer avec toi sur ces belles choses, mais je vois que je ne suis pas fait pour être heureux. Si tu ne restes pas à Rome, quel motif pourra alors m'engager à y aller, étant privé de

1. Voir les lettres de Girodet.
2. Voir la notice sur Gérard.

ce qui pouvait m'en faire chérir le séjour? Crois-tu, d'ailleurs, que ta mère ne serait pas à Paris suffisamment entourée d'amis qui en prendraient soin et te donneraient de ses nouvelles? Réfléchis bien, te dis-je, à ce que tu vas faire ; notre bonheur commun y est attaché.

Mande-moi le plus tôt possible tout ce dont tu auras besoin ici, si tu ne changes pas d'avis, et dis-moi ce à quoi je pourrai être utile à ta mère, soit pour son logement, soit pour ton atelier. Le local auquel tu veux mettre 300 livres doit-il te servir de logement et d'atelier en même temps? car je crois que l'on pourrait avoir pour cette somme un très bon local pour atelier et passable comme logement. Je désire savoir tes intentions avant de rien arrêter. Fais bien tes réflexions, car je présume que si ta mère venait à s'acclimater d'ici à quelque temps, tu changerais d'avis, ce qui me ferait grand plaisir, espérant t'aller rejoindre de quelque façon que les choses s'arrangent ici[1].

Adieu.

PAJOU.

1. Pendant cette même année et durant le séjour de Gérard à Rome, Pajou écrivit plusieurs autres lettres à son ami. Celle dont parle Dardel, où il est question de querelles académiques, fut saisie par le gouvernement romain. Pajou explique à Gérard, dans une autre lettre et en peu de mots, les motifs du différend. C'est à peu de chose près la répétition de la lettre de Dardel que nous avons publiée en entier.

L'année suivante, Pajou, cédant au courant qui emporta une

II[1]

Douzy, près Sedan, le 14 octobre, l'an Ier
de la République française (1792).

Mon ami,

Bien que tu m'aies recommandé de t'écrire souvent, il ne m'a pas été possible de le faire depuis la lettre que je t'ai envoyée du camp de la Lune, car depuis ce temps nous n'avons cessé de camper et de décamper ; tout cela par un temps exécrable, des chemins affreux et des terres labourées pleines d'eau. A Savigny, nous avons eu une alerte pendant la nuit ; nous sommes sortis à la hâte de nos tentes, et nous avons été une bonne heure rangés en bataille, la pluie sur le corps, attendant l'ennemi. Enfin nous avons su que c'était une fausse alerte, causée par l'imprudence d'un imbécile de volontaire qui avait tiré sur une patrouille de hussards français. Après cet exploit,

partie de la jeunesse française après la déclaration de la patrie en danger, s'engagea comme volontaire et partit pour l'armée de Dumouriez. Ses lettres, écrites des camps et des places fortes occupés par son corps, sont animées des meilleurs sentiments et indiquent une franchise pleine de naïveté.

1. Cette lettre a été écrite pendant la grande manœuvre de l'armée française dans la forêt de l'Argonne, où Dumouriez coupa aux armées coalisées de Prusse et d'Autriche, aidées des émigrés, la route de Châlons et de Paris.

nous sommes rentrés dans nos tentes, où nous avons dormi comme on peut le faire quand on est mouillé jusqu'aux os. On a levé le camp à cinq heures du matin, et, les chariots étant restés embourbés, nous sommes restés trois jours sans tentes, de sorte qu'il nous a fallu coucher en plein air. Indépendamment de cela, nous étions obligés, tout le long du chemin, de sauter des fossés pleins d'eau, de trois pieds de large, que nous trouvions à chaque bout de champ, ce qui a beaucoup ajouté à notre fatigue, puisqu'il fallait sauter avec le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule. Mais je n'ai jamais eu tant de mal que sur la route de Savigny au village où je suis. J'y ai eu les pieds tellement écorchés par le sable et l'eau qui entraient dans mes souliers, que je fus obligé de me mettre sur un chariot où j'ai eu un grand froid. J'y ai pris le frisson et la fièvre. Heureusement qu'en arrivant je fus logé chez de braves gens qui prirent bien soin de moi. Actuellement cela va bien. Je ne regretterais pas toutes mes peines si nous pouvions venir à bout des émigrés. Partout où j'ai passé j'ai vu des preuves non équivoques de leur barbarie : des villages entièrement pillés et brûlés. Je t'assure que j'aimerais beaucoup mieux les voir en face.

Enfin, si j'ai du mal, mon amour-propre est satisfait si je puis être utile à quelque chose pour le salut de ma patrie.

Donne-moi des nouvelles de ta bonne mère,

de tes frères, de tout ce qui t'intéresse, sans oublier la bonne Laville; cette pauvre fille m'a déchiré le cœur quand je fus lui faire mes adieux. Enfin le sort en est jeté.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur et je serai toujours ton sincère ami,

PAJOU.

III

Douzy, près Sedan, ce 23 octobre,
l'an Ier de la République.

Mon cher ami,

Je viens d'avoir la douce consolation de recevoir ta lettre du 18 de ce mois. C'est un bonheur d'autant plus grand pour moi que je ne devais pas m'y attendre, car, comme tu sembles le prédire dans ta lettre, nous sommes effectivement partis de ce pays-ci, le 19, sans savoir, comme de coutume, où nous allions. Nous avons été coucher près de Lavignan et de là à Montmédy. Nous devions partir le lendemain pour aller faire le siège de Longwy lorsque nous apprîmes le soir, à cinq heures, qu'elle avait capitulé. Alors nous reçûmes l'ordre de retourner sur nos pas. J'employai deux heures le lendemain matin à voir les fortifications de Montmédy, qui sont véritablement formidables et par la situation et par leur disposition, et

même très intéressantes pour un artiste. Ensuite nous reprîmes la route de Douzy, et cela, je t'avoue, avec un sensible plaisir. Car il est bien dur pour nous d'avoir à combattre nos propres concitoyens dans les habitants de Longwy. Chemin faisant, nous avons passé auprès de la fameuse abbaye d'Orval. On nous a dit que les moines, apprenant notre arrivée, s'étaient enfuis à toutes jambes et jaquettes troussées. J'aurais bien désiré que l'on s'en fût approché; car la prise de cette abbaye aurait été d'un grand produit à la nation, vu qu'elle est remplie de toute sorte de munitions, indépendamment du muscat des pères Bernardins, comme dit Voltaire.

Nous sommes actuellement ici jusqu'à nouvel ordre. Les uns disent que nous allons retourner à Paris pour y conduire les émigrés, les autres que nous irons en Flandre, mais tout cela n'est que gazette de soldat. Une de ces nouvelles qui est plus positive m'afflige beaucoup. Je te demanderai ton avis à ce sujet. C'est l'adresse de la Convention à l'armée française qui commence ainsi : « Citoyens, la loi vous permet de vous retirer, la loi de la patrie vous le défend. » Elle y fait trois questions; le fait a répondu aux deux premières puisqu'il n'y a plus d'ennemis en France et que Longwy est repris. Voudrait-elle faire entrer les troupes en campagne pendant l'hiver et forcer ainsi les puissances à reconnaître la majesté de la République? Sûrement rien de plus juste, mais

aussi doit-elle laisser aux volontaires la faculté de passer l'hiver dans leurs foyers, sauf à eux à revenir au printemps. Que penses-tu de cela? Crois-tu qu'il ne me serait pas bien dur de rester l'hiver en garnison loin de mes amis, tandis que je pourrais si bien l'employer en les voyant à Paris et en travaillant à mes tableaux? Donne-moi, aide-moi de tes conseils, je les suivrai à la lettre, car je t'avoue que je n'ai pas envie, quoi qu'il m'en puisse coûter, de sacrifier pour un plaisir momentané l'estime que mes concitoyens peuvent avoir pour moi. Parle et je t'écoute. Tu me demandes des détails sur ma situation physique, l'effet répond à ton attente, car il est de fait que je me porte généralement mieux; je suis même assez gras. J'ai bon appétit. Je trouve au résultat que la peine physique est bien inférieure à celle morale; toutes les idées noires que j'avais à Paris sont bien diminuées, et cela pour une bonne raison, nous ne recevons presque pas de nouvelles, et je ne suis plus ballotté par l'opinion de tel ou tel, n'ayant à commander qu'à mon fusil.

Quant à Le Mercier, il est de plus en plus sot et inconséquent; il vient de faire une sottise qui, heureusement, n'a compromis que lui; il s'est avisé de dire à un grenadier du bataillon qu'il lui brûlerait la cervelle s'il ne sortait promptement d'un logement que Le Mercier prétendait avoir et que le grenadier avait loué. Quoi de plus sot et plus plat? Aussi, il a été vigoureusement tancé. On

lui a dit qu'il ne valait pas la peine qu'on se mesure avec lui. Je ferai tout mon possible pour ne pas rester sous le commandement d'un tel chef.

Je n'ai pas encore reçu mes lettres de Châlons. Cela me chagrine d'autant que je n'en ai reçu qu'une de mon père jusqu'à présent. D'ailleurs il m'y a envoyé de l'argent, ce qui me fera plaisir, car tout est extrêmement cher ici : le pain vaut 6 s. la livre, ainsi du reste. Je sais bien que tu diras : Vous avez le pain de munition. Mais je suis obligé d'en manger d'autre depuis quelques jours, car celui-là me dérange beaucoup et est affreux. Je te remercie de l'offre obligeante que tu me fais : je n'ai besoin de rien à Paris présentement. D'ailleurs il y a un citoyen nommé Fradiel qui est chargé des affaires de mon père et aussi de pourvoir à mes besoins. Je ne refuse pas tes services, je pourrai les employer dans l'occasion. Ce sera te prouver l'amitié sincère et constante de ton fidèle ami.

PAJOU.

Embrasse toute ta famille pour moi. Que ne puis-je savoir quand j'aurai ce bonheur!

Mes respects à M. et Mme Dardel. Je n'ai pas pas encore reçu la réponse, elle doit être à Châlons. Mille amitiés à tous nos amis, particulièrement à Gros ; j'ai à lui apprendre que ce pauvre Léger est bien malade de la fièvre depuis quatre

ou cinq jours. Je crois qu'il va partir de Sedan pour Paris. Il en aura la permission aujourd'hui. Je t'engage à en avoir soin. Je serais fâché de voir souffrir longtemps un si bon camarade.

Je ne t'engage pas à me répondre jusqu'à ce que je sois fixé quelque part. Alors je t'avertirai de la possibilité et du lieu de ma *résidence*, vu que nous sommes ici jusqu'à nouvel ordre.

Embrasse pour moi la pauvre Laville. Si tu n'étais pas son ami je lui dirais pourquoi ne m'embrasse-t-elle pas tout à fait d'amour. N'oublie pas mes civilités à Laisné.

Quant aux grosses flamandes ou autres, je suis là-dessus d'une sobriété forcée, non seulement par les circonstances, mais encore par ma façon de penser que tu dois connaître.

Cependant, réponds-moi à Sedan parce que je me souviens qu'il existe un facteur attaché au bataillon, qui est chargé d'aller chercher les lettres.

IV

Douzy, près Sedan, ce 9 novembre
de l'an I[er] de la République.

J'ai reçu ta dernière lettre le 3 de ce mois; mon cher ami, j'ai tardé un peu à y répondre dans l'espérance que je pourrais te parler plus positivement de mon retour, mais je ne puis rien savoir

de positif à ce sujet, ce qui me désole, car depuis près de trois semaines que je suis ici je suis rongé d'ennui et d'oisiveté, sans avoir aucun moyen d'y remédier. Je fais bien quelques petits portraits au crayon par-ci par-là, mais tout cela ne me rend pas à mes amis et je n'en suis pas plus utile à la patrie. Si j'étais sûr de n'être pas plus nécessaire d'ici au 1er décembre, je solliciterais mon congé, mais on nous dit de jour en jour que nous ne tarderons pas d'aller f... une peignée à 7 ou 800 émigrés qui sont à l'abbaye d'Orval, et cette idée me retient. Je ne voudrais pas qu'on m'accusât de lâcheté, d'autant qu'il serait vraiment gai de dire encore un mot à ces messieurs. Mais tout cela ne m'ôte pas le désir de retourner à Paris. Ce qui me chagrine est que rien n'est moins sûr, car on prétend que l'on ne nous accordera pas de démission au terme de la loi. Je ne crois pas cependant qu'il soit permis aux généraux de l'enfreindre. J'attendrai néanmoins le terme prescrit. Si, à cette époque, je ne l'obtenais pas, je t'écrirais et te prierais alors de t'employer pour me la faire obtenir. Je ne doute pas du zèle que tu y mettras, car, comme tu dis, j'espère être meilleur artiste que je ne pourrais être militaire, et tu connais assez mes principes pour savoir si je regarde cet art comme diamétralement opposé à la douce philosophie qui répugne à répandre le sang humain. Au surplus, je regarde la France comme sauvée, et je ne suis parti qu'avec l'intention de sacrifier

au plus trois mois de mon temps. Car, supposons que je reste un an ou deux, au bout de ce temps je pourrais n'être pas tué et qui pourrait me dédommager du talent que je pouvais acquérir et que je n'aurais pas, faute d'étude? J'aimerais mieux être tué, mais tu sais qu'on ne peut pas faire une telle convention. Adieu, mon ami, je suis toujours avec l'espérance de te revoir et t'embrasser.

Ton sincère ami,

PAJOU.

J'espérais, d'après ce que tu me dis, recevoir une lettre de la bonne Laville ; mon espérance est déçue, elle n'est pas arrivée. Néanmoins, embrasse-la bien fort et bien tendrement à mon intention.

P. S. Donne aussi mille embrassements de ma part à ta chère famille.

Ce qui me ferait grand plaisir de ta part serait que tu voulusses bien me donner dans tes lettres quelques nouvelles politiques, car nous ne savons presque rien ici sur ce qui se fait à Paris.

V

Douzy près Sedan, ce 12 novembre, l'an I[er] de la République.

J'ai enfin reçu, bien cher ami, une de tes lettres envoyées à Châlons le 11 octobre, et dans

laquelle était incluse celle de la pauvre Thiebault. Je t'avoue, mon ami, que je n'ai pu les lire l'une et l'autre sans verser des larmes d'attendrissement. Ton amitié, dont je n'ai jamais douté, s'y manifeste d'une manière bien touchante. Sois tranquille, mon ami, je me porte bien, mais je ne suis pas content, car nous allons partir demain pour marcher à l'ennemi et nous allons camper. Je t'avoue que je n'envisage pas sans terreur les maux que je vais endurer, car je redoute cent fois plus de mourir de froid que d'être tué par l'ennemi. Ce qui m'afflige beaucoup aussi est de ne pas voir de terme prochain à ce mal, car il n'y a pas d'apparence que je puisse alors profiter de ma démission au 1er décembre. En perdant cet espoir qui m'avait soutenu jusqu'à présent, je suis accablé de tristesse, puisque je ne te reverrai peut-être plus. Cela est bien cruel. Mais s'il le faut je ferai mon devoir jusqu'au 1er décembre. Mais si tu pouvais obtenir ma démission pour cette époque, que tu pourrais motiver sur la situation de ma mère qui serait censée à Paris, et sur des affaires de famille pour lesquelles on aurait besoin de ma présence, je t'assure que tu me rendrais un grand service, car je regarde la guerre de l'hiver comme ça double plus désastreuse (mais surtout ne le demande pas avant le 1er décembre). Il faudra bien rester parce que je ne veux pas me déshonorer aux yeux de mes concitoyens, si toutefois mon physique peut supporter les maux que nous allons souffrir.

Tu pourras peut-être intéresser pour moi M. Jacquemont. J'ai déjà écrit à quelqu'un à Paris à ce sujet. Cela ne doit pas t'offenser parce que j'emploierai tous les moyens possibles et honnêtes pour te revoir et t'assurer en t'embrassant bien tendrement de l'amitié parfaite de

PAJOU fils.

P. S. J'aimerais mieux m'engager à revenir au printemps si le cas l'exigeait. Ne m'oublie pas auprès de ta chère famille que j'embrasse de tout mon cœur, ainsi que la pauvre Laville, de qui je n'ai pas encore reçu de lettres. Amitiés à nos amis. Ce qui redouble ma peine est la lettre de cette pauvre Thiebaut. Je ne puis la lire sans pleurer. Sa situation est affreuse, à ce qu'elle me dit, et ce que je crois, tourmentée des inquiétudes les plus déchirantes sur ma situation. Si tu peux lui écrire de ma part, car je n'en ai pas le temps à présent, tu pourras adoucir ses peines. Assure-lui bien que je lui écrirai le plus tôt possible, et que c'est d'après la réception de ma lettre que tu lui écris. Adieu donc. Je t'embrasse de nouveau et serai toujours ton sincère ami.

PAJOU.

DEVIENNE[1]

I

De Tirlemont, l'an Ier de la République (1792), le 3 décembre.

Votre dernière lettre m'a trouvé dans la belle et riche ville de Bruxelles, où nous avons séjourné quatre ou cinq jours et où nous sommes entrés comme chez nous. Notre avant-garde en avait chassé l'ennemi. Nous sommes arrivés sur le champ de bataille comme le combat finissait. Il n'en fut pas de même à Mons, où nous arrivâmes, au contraire, comme il commençait, et où nous fûmes placés tout en arrivant derrière une de nos batteries, sur laquelle l'ennemi tirait sans cesse. Plus de deux cents boulets nous passèrent par-dessus la tête, et, pendant plus de quatre heures que nous y fûmes exposés, ils ne nous tuèrent qu'un seul homme et n'en blessèrent que quatre. Enfin, quand nous approchâmes de la ville, la cavalerie ennemie fit un mouvement pour venir sur nous, sans apercevoir quatre pièces de canon qui étaient derrière nous, et qui leur firent rebrousser chemin, non sans laisser un grand nombre des leurs sur la

1. Élève de David, engagé volontaire comme Pajou. Cette lettre est écrite peu de temps après la bataille de Jemmapes et l'entrée des Français en Belgique.

place. Nos dragons achevèrent bientôt de les mettre en fuite. Nous fûmes ensuite nous emparer des redoutes qui dominent la ville et que l'ennemi venait de quitter. Nous couchâmes au bivouac, c'est-à-dire sur la terre, sans tentes ni paille (ainsi que nous avons fait plus de vingt fois depuis). Depuis notre départ de Maubeuge, nous avons toujours vécu dans l'ignorance complète de ce qui se passe à Paris. Arrivés à Tirlemont, j'ai vu, dans un journal qui m'est tombé sous la main, une lettre du Conseil exécutif au Pape au sujet des vexations qu'il fait éprouver à nos camarades de Rome. Cette lettre m'a donné bien de l'inquiétude pour votre ami Girodet. Je vous prie de me donner quelques détails sur cette affaire ainsi que sur les affaires publiques. Donnez-moi, le plus tôt possible, de vos nouvelles ainsi que de votre mère, de toute votre aimable famille et de notre ami Pajou.

Je vous embrasse et finis en vous souhaitant une santé pareille à la mienne.

Votre ami,

DEVIENNE.

II

Du quartier général de Luxembourg le 27 frimaire an IV (18 décembre 1795[1]).

Je suis ici, mon cher ami, depuis avant-hier; j'ai trouvé ce pays dans la consternation; on craint

1. En trois années, Devienne a conquis l'épaulette d'officier,

à chaque instant d'y être bloqué ; on s'approvisionne le plus promptement possible. On s'attend à une affaire générale à l'armée de Sambre-et-Meuse ; fasse le ciel que l'issue en soit telle que nous le désirons! une nouvelle défaite aurait les conséquences les plus funestes. Rien n'approche de l'état de détresse où est réduite l'armée de Sambre-et-Meuse ; officiers et soldats, tous y sont sans souliers, sans habits ; l'armée bivouaque absolument sur terre; il n'existe plus de paille dans le pays. Souvent on manque de pain.

L'armée de Rhin-et-Moselle n'est rien moins que mieux. Ma demi-brigade, qui est à Sarrebruck, a été presque entièrement détruite ; elle a perdu vingt-sept officiers. Ce détail n'est pas bien consolant ; cependant il y a lieu de croire que les mesures prises, à ce qu'on dit, par le Directoire, mettront un terme à nos malheurs... à nos défaites. On va faire rejoindre partout les jeunes gens de la première réquisition. Il sera donc impossible d'obtenir mon rappel ; il me faut renoncer au plaisir de revoir ma famille, mes amis... Je ne quitterais pas l'armée sans scrupules dans un moment où elle a plus que jamais besoin de bras.

et son style est devenu net et bref. Cette lettre est écrite pendant l'hiver de 1795-96, au moment où les deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été séparées par une habile manœuvre du général autrichien Clairfayt, et où les lignes de Mayence et d'une partie du territoire au pied des Vosges furent perdues. Pendant l'armistice, qui fut conclu à cette époque, Devienne alla à Paris et revit Gérard.

Mes respects et mille amitiés à ta famille. Ne m'oublie pas auprès du citoyen David et de Pajou.

DEVIENNE.

III

Luxembourg, 2 nivôse an IV (23 décembre 1795).

Les affaires ont bien changé de face depuis que je suis ici. L'armée de Sambre-et-Meuse vient de battre l'ennemi. Je pars demain pour Landau. Je t'enverrai [1], sitôt mon arrivée, les certificats de mon corps en attendant celui du général. Je désirerais entrer dans l'un des corps de chasseurs ou hussards de l'armée de Sambre-et-Meuse. Tu pourras appuyer la demande de l'observation suivante : c'est que, parmi les qualités, talents et mérites du *monsieur*, on doit distinguer quelques connaissances topographiques et militaires. Si on te dit que je ne sais pas monter à cheval, réponds qu'ils ne savent ce qu'ils disent, que j'ai acquis l'habitude du cheval depuis que je suis dans les états-majors. Adieu, je t'embrasse.

DEVIENNE.

1. On remarquera que dans cette dernière lettre Devienne tutoie Gérard. Dans l'intervalle des deux campagnes, Devienne avait rejoint son condisciple à Paris, où leurs liens d'amitié s'étaient resserrés. A ce moment nos armées, victorieuses en Italie, étaient maîtresses de l'Allemagne jusqu'au Danube

BARBIER WALBONNE[1]

I

Brest, ce 4 nivôse an IX.

Je ne te verrai peut-être plus, mon ami, mais je me flatte que tu songeras quelquefois à moi. Tu dois être persuadé que j'étais et serai toute la vie ton dévoué ami, n'importe ce qui peut arriver pendant notre séjour dans ce monde. Je m'intéresse si fort à ta gloire et à ta personne que j'ap-

1. Élève de David. Un des principaux auxiliaires de Gérard dans l'exécution de ses grandes toiles et la reproduction des portraits. Il avait une grande facilité de main, comme cette lettre l'indique. Ancien soldat des armées de la République, il avait conservé des habitudes soldatesques qui contrastaient avec les manières mondaines de Gérard. Mlle Godefroid disait qu'il était à moitié peintre et à moitié hussard. La fille de Barbier, qui devint plus tard Mme la baronne Darriule, figure dans un des groupes de l'*Entrée de Henri IV*.

A côté de Mlle Godefroid et de Barbier, on distingue dans l'atelier de Gérard, parmi les peintres qui l'aidèrent dans ses travaux, Steuben, élève de Lagrenée et protégé de Mme de Staël; il se fit connaître par un *Pierre le Grand sur le lac Ladoga*, la *Mort de Napoléon à Sainte-Hélène*, etc. ; puis Paulin Guérin, un Italien, nommé Carnevali, et Charles Bazin, peintre de talent qui grava à l'eau-forte plusieurs planches pour l'œuvre de Gérard dont nous avons parlé.

prendrais avec moins de peine la nouvelle d'un malheur qui me serait arrivé que le plus léger changement dans l'amitié que tu dois me porter. Pardonne à ma franchise, j'ai souvent craint que mon esprit ait trompé mon cœur. Tu sais mieux que personne combien mon premier est faible, mais aussi, en revanche, le cœur est bon. Il y a longtemps que je te l'ai voué ; c'est pour la vie.

J'ai été et je suis on ne peut plus sensible à la cravate que tu as détachée de ton col le jour de notre séparation. Ce gage de ton amitié ne me quittera jamais. Je l'ai sur-le-champ ceint autour du mien. Je m'en pare presque tous les jours à Brest. Je crois que j'en viendrais avare afin de ne pas l'user. Qu'elle puisse nous revoir ensemble et servir à resserrer l'amitié qui nous unit, s'il est possible qu'elle le soit plus.

Adieu, mon ami. Embrasse ta femme pour moi. Je suis bien sincèrement, avec la plus grande pureté d'affection, ton ami.

L. BARBIER.

P. S. Vois ma femme et mon enfant. Tu leur feras plaisir et à moi aussi. Ma femme me dit dans sa dernière que vous avez été consulter l'oracle des valets de pique, et qu'il vous a dit de fort jolies choses, surtout très rassurantes pour moi et mon voyage. Je voudrais qu'il ait pu faire que les Anglais, qui sont devant le port de Brest au nombre de 35 voiles, soient chassés par un bon coup de vent ;

que nous puissions sortir, car je m'ennuie ici furieusement. Depuis que je suis à Brest et que l'escadre a été prête à partir elle a eu constamment vent debout, c'est-à-dire vent contraire. Il nous faudrait vent nord-est pendant 24 heures pour pouvoir gagner au large. Dans la nuit, nous avons cru, il y a deux jours, pouvoir partir. Les ordres ont été donnés d'appareiller, mais le vent a cessé au moment même du départ. Tu vois, mon ami, que les vents sont nos maîtres. Notre escadre est composée de 7 vaisseaux, 3 de 80 et 5 de 74. Puis de deux frégates, où l'on a mis tous les noirs qu'on envoie je ne sais où. Nous sommes commandés par Gantheaume, contre-amiral. Je suis monté sur son vaisseau. Il se nomme *l'Indivisible*.

Je te prie, mon ami, de conserver mon atelier par tous les moyens possibles jusqu'à mon retour, que je ferai le plus promptement qu'il sera en mon pouvoir; il me serait difficile de t'exprimer à quel point j'y tiens, c'est me rapprocher de toi. Je t'en prie, ne m'oublie jamais.

Pour la vie, tout à toi.

L. B.

Mille choses affectueuses à Mme de N.

II

Naples, le 10 juillet 1820.

Je viens, mon cher ami, d'être témoin d'un singulier spectacle[1]. L'entrée dans Naples d'une armée triomphante, qui n'a pas brûlé une seule amorce ni tiré un coup de fusil. La révolution qui vient d'avoir lieu a été faite par la force armée, quelques fédérés des provinces et les *carbonari*. Le gouvernement a été renversé avec une vivacité qui a droit de surprendre. Il y a peu de jours, les chétifs citadins tremblaient devant le pouvoir; aujourd'hui, ils sont tous souverains. Ceux qui prétendent résister à l'opinion publique lorsqu'elle s'est prononcée sont bien fous. Heureusement, dans cette affaire, les *lazzaroni* n'ont pris aucune part. Voici à peu près comme la chose s'est passée. Le mardi 4, on a dit à Naples que cent cinquante hommes du régiment de Bourbon avaient quitté leur drapeau pour rejoindre d'autres troupes qui en avaient fait autant. Le mercredi, les ministres du roi ont fait partir de Naples deux régi-

1. Barbier se trouvait à Naples, au milieu du mouvement de 1820, qui mit, pendant quelques mois, le royaume des Deux-Siciles sous le régime constitutionnel. On sait que cette révolution finit, selon les prévisions de Barbier, par l'occupation étrangère. Au mois de février 1821, 52,000 Autrichiens envahirent le royaume de Naples et rétablirent l'autorité de Ferdinand Ier, avec le régime absolu.

ments de la garde royale pour arrêter et réprimer cette désertion : toutes les troupes de la garnison royale ont été sur pied ou consignées dans leurs quartiers. Le jeudi matin, un régiment de chasseurs à cheval, avec un officier général qui s'est mis à leur tête, est parti de Naples pour aller rejoindre les insurgés. Nous avons compris alors qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus sérieux que la désertion de quelques hommes. Les deux régiments qui avaient été envoyés pour combattre la révolte avec du canon étaient restés fort tranquilles à quelques milles de Naples. Ce même jour, des députés des insurgés sont venus demander au roi une constitution comme celle des Espagnols, et la liberté des prisonniers politiques. Le roi fit publier et afficher un arrêté par lequel il promettait à son peuple une constitution. Il promit d'en fonder les bases en l'espace de huit jours. Ce n'était pas clairement répondre à la demande; aussi, le vendredi matin, les députés sont revenus à la charge, peut-être avec des manières plus pressantes. Les ministres ont pensé alors qu'il était prudent de quitter leurs portefeuilles; le roi a donné un ministère provisoire du goût des pétitionnaires. La fermentation du dehors faisait du progrès en ville; on fit force patrouilles; la garde nationale s'est armée pour maintenir l'ordre et contenir les lazzaroni. La plus grande prudence et d'extrêmes précautions étaient nécessaires en ce moment; aussi la plus grande tranquillité a

régné dans la ville. Le soir, je dînais chez le duc de Berwick, et ensuite je suis allé au théâtre Saint-Charles : il y avait peu de monde, à la vérité. Ce soir même, à six heures, il paraissait une affiche par laquelle le roi disait que, vu sa mauvaise santé, il déléguait à son fils, le prince héréditaire, le pouvoir royal, le droit de faire la constitution, de la signer, enfin de prendre les rênes du gouvernement jusqu'au parfait rétablissement de sa santé. Ces concessions n'ont pas encore satisfait tout le monde. Les constitutionnels étaient trop récalcitrants pour s'en contenter. Ils persistèrent dans leur première demande ; leurs prières devenaient un ordre, d'autant plus qu'elles étaient soutenues par les baïonnettes et le vœu de la nation. L'accouchement a été laborieux, comme tu vois. Le roi a accordé et signé de bonne grâce tout ce que les héros, qui la veille étaient des brigands, lui avaient demandé. Il fut arrêté que, le dimanche à midi, l'armée, les fédérés calabrais et les carbonari feraient leur entrée dans la capitale. Ce spectacle était vraiment beau : la belle rue de Tolède remplie d'une population nombreuse, les balcons occupés par les dames couvrant de fleurs les troupes à leur passage, les mouchoirs jouant aussi leur rôle. Le plaisir et le bonheur étaient peints sur toutes les figures. Les drapeaux des troupes, des fédérés et des carbonari étaient aux trois couleurs : noir, rouge et bleu, avec les emblèmes des carbonari et la cocarde. Le soir, toute

la population et la cour elle-même ont porté les trois couleurs. Le prince héréditaire avec sa famille et son frère le prince Léopold ont assisté au spectacle à Saint-Charles. Ils ont été très bien reçus par le public. On a illuminé partout, et la nuit a été tranquille.

Aujourd'hui lundi, tout est pour le mieux. Il y a beaucoup d'ordre parmi les troupes, et on a nommé une commission, composée des principaux chefs de l'insurrection, pour prendre les mesures les plus convenables pour arriver au but désiré. Je fais des vœux pour qu'ils réussissent. Le plus difficile reste à faire actuellement : il faut reconstruire et de plus réprimer toutes les ambitions. Je ne sais quelle influence cette affaire aura pour le reste de l'Italie. Les Napolitains sont extrêmement orgueilleux de leur révolution. Nous n'avons pas encore de nouvelles positives de Sicile, mais je me trouve fort heureux d'en être revenu. Il serait possible que les étrangers fussent forcés, pour circuler paisiblement ici, d'avoir les trois couleurs à la boutonnière, comme les Napolitains.

Je voudrais bien savoir comment les Autrichiens vont prendre ces nouvelles : feront-ils marcher des troupes contre Naples? Dans ce cas, il n'y aura plus qu'à s'embarquer pour la France. Je n'ai pas une très grande confiance dans les Napolitains. J'espérerais mieux des Calabrais, qui sont entrés en ville dimanche, leur carabine sur le dos et le poignard sur le cœur. Ces diables de

chapeaux pointus avaient très bonne mine. Je pense que dans leurs montagnes ils doivent être redoutables, mais en ligne, non.

Je ne sais pas si je t'ai dit dans ma dernière que Forbin était ici. Nous nous voyons presque tous les jours, il se porte bien, et me charge de le rappeler à ton souvenir.

Présente, je te prie, mes respects et amitiés à ta femme, à Mademoiselle Godefroid; mes compliments à Ducis.

Je t'embrasse,

BARBIER-W.

III

Naples, le 17 août 1820.

J'ai reçu ta seconde lettre du 23 juillet; tu me dis que tu travailles beaucoup, mais tu ne me dis rien du tableau que tu as fait[1]. Ma fille me marque qu'il a fait grand plaisir. Tu dois penser que je ne puis rester indifférent à tes succès. Quant à ton voyage d'Italie, il faut tout faire pour arriver à nous rejoindre. Ce qui me fait peine dans ta lettre, c'est le maudit mot : *j'espère*. Tu dois savoir positivement si tu viendras à Rome et quand. Ne reste pas dans cet état d'incertitude qui use la vie sans profit, fais-moi un mot de réponse et dis-moi une

1. La *Corinne*.

chose positive sur ton voyage. Je serai à Rome du 15 au 20 septembre.

Je m'étais déjà occupé du tableau des *Trois Ages*[1]; il est en très bon état et m'a fait grand plaisir à revoir. Je l'ai vu de très près; il a été descendu de sa place à cause des réparations qu'on doit faire dans les appartements du prince Léopold, ou autrement dit S. A. R. le prince de Salerne, à qui il appartient. M. Lemasle, son peintre, et qui, en cette qualité, est chargé du soin de sa galerie, est convenu avec moi qu'il le ferait dévernir et revernir avant de le remettre en place. J'avais vu aussi au palais du roi ton tableau de la duchesse d'Orléans[2]. Il n'est pas penché assez en avant et le parquet se mire dans la toile, ce qui empêche de le voir. J'en ai fait l'observation à la personne chargée des appartements, qui m'a dit ne pouvoir toucher à aucun tableau sans les ordres de M. Cammucini[3], le premier peintre du roi. Je ferai cependant une nouvelle tentative. Peut-être, à présent que nous sommes dans un pays constitutionnel, la chose deviendra-t-elle plus

1. Ce tableau, aujourd'hui dans la galerie de Chantilly, avait été peint par Gérard, en 1806, et acheté par la reine Caroline Murat; il a été longtemps à Naples.

2. Le portrait de la princesse Marie-Amélie de Bourbon, fille de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche, femme du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, roi des Français.

3. Cammucini habitait Rome. Le nom de ce peintre célèbre est souvent cité dans ce volume.

facile à obtenir sans avoir besoin d'en écrire à Rome. Ce qui te surprendra, c'est que je vais un peu dans le monde; cependant j'en use sans en abuser. Mon goût pour la pipe est toujours le dominant.

Naples est fort tranquille. Messieurs les constitutionnels et les *carbonari* ne s'endorment pas, leur affaire paraît marcher. La Sicile, cependant, veut se rendre indépendante et prendre une autre direction. Dieu sait comment tout cela finira!

La musique de Rossini fait fureur. La *Donna del Lago* et la *Gazza ladra* m'ont fait grand plaisir. Il n'est pas possible d'entendre un orchestre plus riche et plus bruyant, à moins d'y placer une batterie de vingt-quatre.

Je pars cette nuit pour Salerne et vais visiter cette partie du golfe.

Adieu, mon ami, je t'embrasse de tout cœur.

BARBIER-W.

IV

Naples, 2 octobre 1820.

Hier dimanche, le vieux roi Ferdinand a fait solennellement l'ouverture de la Chambre des députés. Après son discours, il a prêté serment sur l'Evangile « à la Constitution émanée et adoptée par le royaume des Espagnes, en l'an 1812, et sanctionnée par S. M. C. en mars de la présente année. » Il a juré qu'il remplirait fidèlement

cette promesse. Le président lui a répondu; ensuite le général Pepe, commandant provisoire des deux royaumes, s'est excusé auprès du roi de la démarche qu'il avait faite; « les circonstances l'avaient forcé de se mettre du côté de l'insurrection. » Puis il s'est démis de sa charge de capitaine général. Le roi l'a remercié du bon ordre qu'il avait su maintenir dans tout le royaume durant le temps de son commandement. Le prince héréditaire a aussi remis au roi les pouvoirs qu'il avait reçus de lui. Après quoi le cortège est retourné au palais, accueilli par quelques applaudissements. En allant, un morne silence a régné partout. Ici, les gobe-mouches croient que cela va aller de cire. Je ne suis pas de cet avis, il n'est pas possible qu'il y ait là de la bonne foi. Naples est comme toutes les grandes villes, les intérêts y sont trop divisés. Les Autrichiens y entreront facilement[1].

Je me porte bien et suis parfaitement tranquille. Il n'y a eu aucun désordre à Naples. Écris-moi.

Tout à toi. BARBIER W.

V

Rome, le 31 août 1821.

Enfin, mon cher ami, j'ai surmonté mon affreuse paresse. Ma répugnance pour écrire est difficile à

1. Prédiction qui s'est réalisée.

expliquer. Elle serait impardonnable si mon cœur y avait pris la moindre part. Il est toujours tout entier à toi.

Je me suis renfermé, à Rome, dans un très petit cercle de connaissances, Granet, MM. Boguet et Chauvin[1]. Messieurs les fonctionnaires de l'Académie vivent entre eux dans une douce intimité; ils ont du reste, pour moi, tous les égards possibles. Je ne pense pas que l'atelier qu'on a fait pour toi[2] te convienne tel qu'il est; il faudrait refaire les croisées pour que le jour soit plus franc; il est trop éclairé par des reflets. Je pense qu'il est facile d'y remédier. J'ai fait part de tout ceci au bon Thévenin; il est, de sa nature, un peu mollasse, mais d'un caractère égal et sûr. Nous nous voyons deux fois par jour à table.

L'air *monacal* qu'on respire ici a beaucoup d'influence, je crois; le commérage des petites villes est poussé au plus haut degré, et chacun vit ici en vrai capucin. Granet est cause que j'ai

1. Boguet et Chauvin, artistes de talent, tous deux peintres de paysage, ont passé la plus grande partie de leur vie à Rome. On voit dans les galeries de l'Empire, à Versailles, quelques tableaux de Boguet. Il excellait surtout dans le dessin au lavis. Il a laissé des cartons d'études d'après nature, en ce genre, qui sont d'une rare beauté. Chauvin faisait des tableaux de petite dimension, des *Vues*, d'une touche délicate et d'une extrême finesse.

2. Gérard avait l'intention d'aller passer quelque temps à Rome, et le directeur de l'Académie, Thévenin, lui avait fait construire un atelier dans la villa Médicis. Ce voyage, toujours ajourné, n'a jamais eu lieu.

fait connaissance avec le père abbé de Saint-Paul.

Je suis tellement incertain sur ce que j'ai fait que je n'ose t'en parler. Tu en jugeras à Paris; ton opinion fixera la mienne. Jusque-là je reste dans une cruelle incertitude sur le sort de mon tableau. On en a paru assez content ici, mais il faut toujours en rabattre de ces compliments, surtout dans ce pays où l'on vous donne de l'*excellence,* du *célèbre* à tout bout de champ. C'est la monnaie courante, et il faut la prendre pour ce qu'elle vaut. Il serait très désagréable pour moi de faire un *plat-ventre,* d'autant mieux qu'il m'en est poussé un qui te fera rire; quant à moi, il me désespère; la table du directeur a cette propriété, à ce qu'il paraît. Celui de Thévenin est aussi beau que possible; généralement, en Italie, on vit pour manger et pour dormir.

Je dois aller passer quelques jours à Assise avec Granet, et de là me diriger sur Florence et Paris. J'ai le désir de revenir à Rome, après avoir arrangé mes affaires à Paris. Peut-être y reviendrons-nous ensemble.

Écris-moi poste restante à Florence; je ne quitterai cette ville qu'après avoir reçu ta lettre.

Présente mes respects à Mme Gérard et à Mlle Godefroid.

Ton ami pour la vie,

BARBIER W.

J'ai fait mettre pour toi la collection des têtes

de la colonne Trajane dans les caisses que l'Académie envoie à l'Institut.

VI

Florence, le 10 novembre 1821.

Ta lettre, mon cher ami, que j'ai trouvée à Florence, m'a fait grand plaisir. J'ai été très heureux de te savoir bien portant et de penser que nous pourrions voir ce beau pays ensemble. Je t'assure que ce que j'ai éprouvé en Italie me donnera, tant que je vivrai, le regret de ne l'avoir pas visitée dans un âge où j'aurais pu en tirer quelque profit. Tu sais déjà que j'ai fait la route de Rome à Florence, par Terni et Perusia, à pied, avec deux pensionnaires de l'Académie. J'ai visité toutes les villes qui se trouvaient sur mon passage, avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Je suis sur le point, puisque ma santé me le permet, de continuer jusqu'en France[1]. Mais ce qui me chagrine, c'est que cela retardera au moins d'un mois le plaisir de t'embrasser; il nous faudra au moins ce temps pour terminer notre voyage. Je viens de Livourne, où j'ai fait embarquer ma malle pour Marseille, j'en suis débarrassé. Il est impossible

1. Le plus grand nombre des artistes français qui, à cette époque, visitaient l'Italie, faisaient le voyage à pied de Naples à Venise. — Plusieurs d'entre eux ont traversé les Calabres, et fait ainsi le tour de la Sicile.

de se faire une idée des tracas des douanes; j'en suis fatigué à l'excès[1]. Je reste avec ce que j'ai sur le corps et deux chemises que je mettrai dans un mouchoir, et lundi matin, un *bâton blanc* à la main, je serai sur la route de Bologne. Je suis allé à Pise voir le Campo-Santo, puis à Lucques et à Pistoia. Je compte aller à Parme, à Venise, et de là à Milan et à Gênes. Je rentrerai en France par la Corniche. Il est trop tard pour passer le Simplon, je le regrette fort, mais nous y passerons ensemble; cette idée me rend joyeux.

J'ai trouvé à Florence le bon Constantin[2]. Il est très bien casé ici chez un ami d'enfance. Il a beaucoup travaillé et m'a montré de fort bonnes copies qui sont très appréciées. Il espère aller à Rome l'année prochaine. Ingres et Bartolini m'ont prié de les rappeler à ton souvenir. Ingres m'a dit t'avoir écrit. Il achève un tableau de *Louis XIII faisant un vœu à la Vierge*. C'est un homme droit, d'un grand talent, et qui mériterait un autre sort[3].

Ton vieil ami,

BARBIER W.

J'ai dîné ces jours derniers avec M. le chevalier Bartholdy[4], ministre de Prusse à Rome. Il m'a

1. L'unification de l'Italie fait oublier aujourd'hui le temps où, de la frontière de France à la porte de Rome, on était visité sept fois.

2. Voir les lettres de Constantin.

3. Voir la lettre de M. Ingres, qui explique l'état de gêne où se trouvait ce grand peintre.

4. Le chevalier Bartholdy, oncle de Mendelssohn. C'est dans

prié de le rappeler à ton souvenir et de présenter ses respects à Mme Gérard.

VII

Londres, ce 28 ma i1822.

Mon ami, je m'y prends un peu tard pour t'écrire, mais cela vaut mieux que de ne point le faire du tout. Depuis que je suis débarqué ici, mon étonnement va toujours croissant. Ce que je vois à tous les instants me prouve que j'ai la tête trop petite pour contenir et apprécier tant de choses diverses. Il faudrait séjourner dans ce pays un peu plus longuement pour pouvoir en raisonner. L'esprit d'ordre et de propreté qui règne partout extérieurement est chose surprenante; tout le monde a l'air aisé. Cependant la masse est ici plus pauvre, parce qu'elle a plus de privations que partout ailleurs. Enfin, si l'on en croyait ses yeux, ce pays-ci serait le plus beau du monde. Mais, selon moi, il n'y a pas de beau pays sans soleil, et celui-ci en est tout à fait privé. Son climat est effroyable.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que la peinture des Anglais est pleine de lumière, de force et de richesse dans les tons. Les Italiens de nos

son palais de Rome qu'Overbeeck peignit des fresques représentant l'*Histoire de Joseph*.

jours ont l'air de peindre dans les brouillards du Nord, et messieurs les Anglais sous le beau ciel de l'Italie. La première fois que j'ai été voir leur *exhibition*, j'ai été frappé de la magie de leur peinture. Leurs portraits ont des reliefs que nous sommes loin d'atteindre. Il y a des portraits de Lawrence, de Philips, etc., qui ont l'air de faire partie du public qui les regarde. L'école anglaise suit toujours l'école de Reynolds, mais avec plus de mollesse. Ils marchent quelquefois de front avec la nature, en prenant une route tout opposée[1]. Lorsqu'on voit de près leurs tableaux, on y trouve de l'exaltation sans vérité dans la couleur, mais l'ensemble est toujours gracieux et aisé. Malgré tous leurs défauts, leurs tableaux écraseraient les nôtres. Ils se soutiennent bien dans les galeries à côté des maîtres. La peinture de notre école paraît pédante et terne à côté de la leur. Quant au genre élevé de l'*histoire*, ils y sont presque nuls. Je pense même qu'ils ne songent point à y atteindre. Ils en sont à ne pas savoir dessiner une *rotule*[2]. Ils consultent plutôt Rubens et Van Dyck que la nature. Dans les portraits, tout est sacrifié pour la tête, et je suis forcé de trouver qu'ils ont raison. M. Wilkie a un tableau, à l'exposition, qui fait foule. Le sujet est un homme qui lit le bulletin de la bataille de Waterloo. Il faut

1. Excellente appréciation de l'École anglaise au temps où Barbier écrivait.

2. Barbier, il faut se le rappeler, était élève de David.

que cette bataille de Waterloo leur ait tiré une fière épine du pied, car ils en parlent encore comme d'hier.

Je suis on ne peut plus content de mon compagnon de voyage. Horace[1] me prie de le rappeler à ton souvenir. Son père désire t'écrire; je pense que c'est pour te prier de ne pas oublier Horace pour l'Institut; je crois inutile de te le rappeler, puisque tu y avais pensé avant lui.

Je t'embrasse. A toi pour la vie,

BARBIER W.

Mon cher Gérard, notre pauvre Barbier est sur le flanc par suite d'une foulure qui, j'espère, ne tardera pas à se civiliser. En attendant, il souffre et se vexe de ne pas nous suivre dans nos visites pittoresques. Je connais trop votre amitié pour moi et pour Horace, pour craindre que, dans l'occasion qui se présente, vous ne lui continuiez pas votre bienveillance. Je ne fais pas de phrases, mais je ne puis m'empêcher de vous parler de toute la reconnaissance que je vous aurais si vous faisiez pour notre jeune homme ce que vous avez fait pour moi.

Je vous embrasse. Votre ancien et fidèle ami,

CARLE VERNET.

1. Vernet.

GUÉRIN[1]

I

En notre palais Médicis, le 20 thermidor
an XII (8 août 1804).

Voilà une lettre qui doit être fièrement bien écrite, et j'y ai mis le temps, n'est-ce pas? Elle sera cependant fort gauche et je ne sais par où commencer. Acceptez-vous un mal d'aventure, un panaris au bout du doigt? Allons, passez-moi le panaris, vous me sauverez d'un grand embarras.

Ma adesso crepa, et il en sort une matière noire comme de l'encre, je n'exagère pas. Je profite donc de cette ouverture, ainsi que de l'occasion de

1. Pierre Guérin, né à Paris en 1774, élève de Regnault, remporta le grand prix en 1797. Le sujet était la *Mort de Caton d'Utique.* Il y eut trois grands prix cette année-là. — Son premier envoi, le *Marcus Sextus,* qu'on voit aujourd'hui au Louvre, eut un immense succès; on voulut y voir une allusion au retour des émigrés. En 1802, il exposa son tableau de *Phèdre et Hippolyte* et l'*Offrande à Esculape.* Au Salon de 1808 parurent les *Révoltés du Caire* (aujourd'hui à Versailles), et, en 1810, son *Andromaque* avec l'*Aurore et Céphale*; l'*Énée racontant ses voyages à Didon* est de 1817. En 1822, il fut nommé directeur de l'École de Rome. Membre de l'Institut en 1815. Mort en 1833.

la poste, pour vous dire que, Dieu merci, je me porte bien.

Je suis bien pressé de savoir si vous avez terminé quelque chose pour le Salon. Je tiens à la gloire nationale et je suis plus patriote que jamais, comme vous voyez. C'est que véritablement on ne sent bien tout ce qu'emporte avec lui le mot *patrie* que quand on se trouve à deux ou trois cents lieues de son clocher. Votre *Pâris*[1], que j'ai sur le cœur de n'avoir point vu, doit être achevé? Vous aurez fait sans doute aussi quelque excellent portrait, car votre paresse nous enrichit plus de bons ouvrages que le travail des autres n'en saurait produire avec d'incroyables efforts. Vous jouez avec la peinture. Que vous êtes heureux d'avoir les bonnes grâces de cette dame, qui fait la grimace à tant d'autres, ou, pour mieux dire, à laquelle tant d'autres font faire la grimace!

Que diable m'a-t-on dit, que vous iriez en Russie?

Pour Dieu! si cette idée vous venait, n'en faites rien. Venez plutôt en Italie : c'est la patrie des arts et celle du génie ; c'est la vôtre. Mais, si vous aimez le *doux vivre,* restez en France ; ce n'est que là qu'on peut jouir de ce plaisir qui, après tout, n'est pas indifférent.

Heureusement, notre société est assez nom-

1. A propos du *Jugement de Pâris,* tableau que Gérard a détruit avant de l'avoir achevé.

breuse pour que le manque de société nous devienne moins sensible. Nous nous étourdissons à force de bêtises, et nous avons fait dans cette partie des progrès si rapides qu'il n'est pas un membre de la table ronde qui ne soit en état de s'escrimer contre trois ou quatre adversaires. Nous ne voyons presque personne. Notre société se réduit à quelques Français dont le plus aimable est, sans contredit, M. d'Hédouville, le frère du général. Vous voyez que nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Nous nous promenons dans la villa Médicis comme des loups-garous. Je crains qu'à notre retour on ne nous prenne pour des ours descendus des Alpes. Vous êtes heureux de fumer votre pipe et de vous promener en pantoufles sur votre joli pont des Arts [1]. Vous ne craignez ni le serein ni la fièvre, et vous n'êtes point obligé de rentrer à l'*Ave Maria;* mais aussi les murs de Rome ne ferment pas votre habitation, et votre œil n'embrasse pas à la fois les sept collines et le mont trop fameux par le souvenir de Marius. Vos marronniers pelés peuvent-ils joûter avec les pins de la villa Borghèse, votre Meudon avec le Soracte, les montagnes de Tivoli, de Frascati? Nous avons pourtant tout cela d'un coup d'œil : c'est une admirable contrée que l'Italie ; c'est un bien doux pays que la France !

Nous possédons Forbin depuis quelques jours,

1. Gérard habitait l'Institut.

il vient ici manger ses *cent louis* (c'est ce qu'il dit), mais ils lui profitent bien; il fait des études charmantes, ainsi que son ami Granet. Je crois que ce dernier a tout Rome dans son portefeuille. Forbin a le projet d'un voyage en Grèce. Il n'est pas douteux, s'il le fait, qu'il n'en rapporte des choses fort intéressantes.

Quant à moi, je ne fais rien, à la lettre. A présent, vous parlerai-je de l'administration de l'École et de son directeur? Allons, je ne vous en dirai rien, cela sera plutôt fini et vaudra mieux. Dites-moi donc des nouvelles de notre cher Alexandre, et s'il a ajouté une broderie de plus sur son collet. Je suis bien dans mon tort avec lui, mais le panaris!...

Mes amitiés à nos amis, à Barbier, à Chenard, à Isabey, à Vandaël, à Redouté.

GUÉRIN.

A Mme GÉRARD.

II

Rome, le 20 thermidor an XII.

Madame Gérard me pardonnera-t-elle (malgré mon panaris) d'être resté si longtemps sans lui écrire? Je crains bien que non. Je tremble, malgré une excuse aussi valable, de ne pouvoir *placare il*

suo sdegno[1], ou, ce qui serait pis encore, que mon souvenir ne soit entièrement effacé de sa mémoire. Vous dire que je pense souvent à vous, en ne vous écrivant jamais, vous paraîtra sans doute assez extraordinaire. C'est cependant l'exacte vérité; mais je suis comme ceux qui trouvent plus facile et plus prompt d'avouer leurs dettes que de les payer. Je redoute la longueur des soirées que l'hiver nous prépare; elles me font regretter le coin du feu de la petite cheminée de faïence. Les dégoûtantes banquettes des théâtres de ces pays-ci sont bien loin de valoir la jolie loge des Bouffons Je ne vais point aux spectacles; ils sont d'une saleté abominable, une odeur infecte vous y étouffe et on en sort noir de puces. Ces messieurs me font quelquefois la guerre sur ma délicatesse; mais ma foi! je l'avoue, mon amour pour la musique ne saurait me faire braver tout cela, et je n'aurai jamais à cet égard le courage d'un Romain. Il n'en est pas ainsi des théâtres de Naples; ils sont propres, surtout celui de Saint-Charles. Il est vrai que je l'ai vu dans son jour de toilette, à la fête du Roi. Alors il est illuminé de plus de mille bougies, les loges décorées sont garnies de femmes qui étalent tout ce qu'elles possèdent ou ont pu emprunter de diamants, et la cour de Naples a la réputation d'être une des premières en ce genre de richesses. Chaque femme avait vraiment l'air d'un lustre. Le

1. Apaiser sa colère.

parterre était rempli de superbes messieurs en habits de soie brodés, la bourse, l'épée, les manchettes de dentelle. Tout cela n'est peut-être pas beau, non, c'est laid ; enfin, c'est étourdissant. Seulement nos têtes noires déparaient dans un petit coin le *décorum* de ces messieurs et leur faisaient faire une grimace épouvantable. Nous leur fîmes la grâce de n'y pas rester longtemps. Nous partions le lendemain à la pointe du jour pour Pæstum.

Je ne mords pas du tout à l'italien. Je ne sais quelle diable de tête j'ai, mais il faut qu'elle soit de pierre, je n'y puis rien faire entrer. Je n'ai d'autre espèce de mémoire que celle du cœur, aussi tout ce qui regarde un ami est-il logé là. C'est là que vous avez une très jolie petite niche. Je dis petite, parce que, soit dit en passant, vous n'êtes pas grande.

Il fait bien chaud à Paris, dit-on ; je pense que l'Italie n'est pas en arrière à cet égard. Nous sortons très peu, nous travaillons de même, et nous évitons par là le double danger de la fatigue et de la chaleur. Vous êtes bien heureux d'avoir un joli pont des Arts à votre porte pour vous promener ; j'espère bien le retrouver sur piles à mon retour, et je me fais une joie anticipée d'aller y donner mon sou.

Tâchez d'engager Gérard à m'écrire, je vous en prie. Je sais qu'il n'est guère moins paresseux que moi pour cela, mais tourmentez-le, et, si vous vouliez y joindre une jolie petite lettre de votre jolie

petite main, je serais tout à fait heureux. Adieu, très aimable et bonne dame. Je vous quitte, mais sans cesser de penser à vous. Daignez me donner quelques souvenirs et qu'ils arrivent jusqu'à Rome.

Mille amitiés,

GUÉRIN.

III

Bordeaux, 5 juillet 1818.

Quand la chaleur nous a forcé de courir la poste toute la nuit, il faut bien un peu dormir le jour, puis voir les objets intéressants de chaque endroit, visiter les personnes qu'on connaît ou pour lesquelles on a des lettres, et enfin, quand on séjourne, se reposer la nuit des fatigues de la journée. Voilà comment il arrive qu'on néglige ses amis et qu'il se passe des mois entiers sans qu'on leur donne de ses nouvelles. Voilà, chère et bonne Mattei, comment il se fait que je ne vous ai point encore écrit. Si malgré tout vous ne trouvez pas cette excuse valable, appelez-moi paresseux, indifférent, ingrat, mais écrivez-moi ces reproches ; ce sera toujours, faute de mieux, quelque chose qui viendra de vous. On m'a donné de vos nouvelles il y a quelque temps. Vous étiez alors tous bien portants. Continuez. Vous avez sans doute toujours très chaud à Paris, car nous cuisons à Bordeaux (28 degrés). Vous avez le

remède de vous aller jeter à la rivière. Ici, point. La Garonne est trouble, profonde jusque sur ses bords et couverte dans toute la longueur de la ville (près de deux lieues) de barques et de bâtiments; ce qui, au reste, fait un admirable effet et dédommage bien de la maussade baignoire. J'imagine donc que vous vivez dans l'eau, chère amie, et, si cela vous dure, je vous vois une queue et des nageoires à la fin de l'année.

Nous sommes arrivés ici le 27 après avoir fait plus de 150 postes. C'est notre quatrième station et nous la doublons. Nous y restons quinze jours.

Le cours de la Loire et le Limousin sont des pays admirables, quoique différents. Ici, la ville est tout, pour ceux qui n'ont pas de vignes au moins. Les femmes sont bien, les grisettes charmantes. Le peuple est plein d'esprit, de passion, de physionomie; pas une sotte figure. Vous pensez bien que les invitations nous pleuvent. Il faut manger comme des ogres et boire comme des chantres. On porte des santés. Vous avez été comprise tacitement dans celle des amis absents, qui est la clôture d'une vingtaine d'autres et qui se boit avec du nectar. Au total, et malgré tous ces genres de vie, je me porte à merveille. Priez Dieu que cela continue pendant les quatre à cinq cents lieues qui nous restent à faire. Les routes sont superbes, notre voiture douce et bonne, mon compagnon de voyage excellent, seulement un peu dormeur. Il prétend qu'il est mieux reçu à cause de moi,

moi à cause de lui. J'ai laissé en effet une brillante réputation à Limoges, par exemple, où les gendarmes n'ayant pu parvenir à lire sur mon passeport *peintre et membre de l'Institut* ont traduit cela sur leur note par *peintre en marbre*, ce qui est tout à fait clair, en effet, et nous fit beaucoup rire ainsi que le préfet. Me voici donc un nouvel état. Ne m'oubliez pas, chère amie, parmi vos connaissances.

A propos de connaissances, j'imagine que si vous êtes assez bonne pour me répondre un mot (que vous feriez remettre chez moi) vous me direz comment vont nos amis du lundi et du mercredi. Si je n'étais parti comme une bombe, je les aurais vus et embrassés avant, mais vous savez combien ma résolution a été subite. Embrassez-les de ma part; cela leur fera plus de plaisir, et à moi encore davantage si je puis vous le rendre à mon retour.

Quand vous écrirez à Orléans, mille tendres compliments.

Il serait possible que j'allasse flairer les Pyrénées pendant que mon compagnon de voyage s'arrêtera à Agen, et nous nous rejoindrions à Toulouse pour continuer ensuite par Carcassonne, Narbonne, Montpellier, Nîmes, etc. J'imaginais difficilement que je pusse m'embarquer pour faire tant de chemin. A présent, cela me paraît une chose toute simple. Mettre le pied en voiture et se laisser aller, voilà tout.

Gérard peut-il travailler par cette chaleur? moi, paresseux, je pense que non. Ma foi, vive la flânerie! suivez mon exemple, montez en voiture tous trois et faites-moi, là, un bon voyage.

Gérard serait reçu comme le bon Dieu, vous au moins comme la bonne Vierge et Mlle Godefroid comme elle le mérite; c'est tout dire, et vous reviendriez tous enchantés, j'en suis sûr et certain.

A propos, si le jugement du prix n'est pas porté, je recommande mes *ouailles* à Gérard et compte sur son amitié sans préjudice de sa justice.

J'aurais pu me faire honneur ici d'un portrait du roi qui vient d'y arriver et pour lequel on m'adresse des éloges et des remerciements. Il n'est pas décaissé. J'imagine qu'il est de Paulin. A mon retour je remettrai avec plaisir les éloges à leur adresse.

Vous n'attendez pas, chère Mattei, de détails sur mon voyage, ni que je vous dépeigne le fier Breton, le bon Tourangeau, le lourd Limousin ou le vif Bordelais. Il faudrait un esprit d'analyse que je n'ai pas. A mon retour, j'en bavarderai, si vous voulez.

Nous avons fait, ces jours derniers, une longue promenade dans votre pays; c'est-à-dire que M. de Tournon, préfet de Bordeaux, et qui le fut de Rome pendant cinq ans, nous fit voir, sur une suite de dessins, les fouilles, les changements, les

améliorations opérés par ses soins dans la *Somma Cità*. J'ai pris grand plaisir à ce retour de la pensée sur tant de belles choses qui m'en rappelaient d'autres, non moins agréables, dans lesquelles vous étiez comprise. Nous avons beaucoup parlé arts et artistes. La famille Lethière y fut mentionnée avec plaisir.

Les maisons de campagne sont charmantes ici. Je sors de celle d'un brave homme qui, au Sénégal, recueillit et soigna les naufragés de la *Méduse*.

Adieu, chère Mattei, je vous charge de distribuer à nos amis mes tendresses et mes assurances d'attachement. Ne faites pas la part du lion, mais prenez la plus grosse et divisez le reste, suivant la connaissance que vous avez de mon cœur, en commençant le plus près de vous, et ainsi de suite.

Toutes les eaux sont encombrées de grands personnages. Cela m'empêchera peut-être d'y aller.

GUÉRIN.

Mlle BANSI[1]

I

Rome, le jeudi saint an XIII. Villa Médicis.

Je vous écris au son du canon qui annonce la bénédiction du pape; je l'ai vu, à l'aide d'une lunette, de ma chambrette à la villa Médicis; il s'est levé de sa chaise et a répandu le pardon et l'absolution sur tout son peuple; ainsi, mon cher ami, il vous en revient une petite part, que je vous envoie dans cette lettre avec mille et mille remerciements pour la jolie lettre que M. le comte de Pahlen m'a remise. D'après votre recommandation, je me suis empressée de chercher à lui être agréable : je lui ai fait tout de suite les honneurs de la Farnésine et, hier, nous fûmes chez Mme Angelica Kaufman avec Guérin; elle nous reçut avec distinction et nous sommes tous enchantés de cette incomparable femme. M. de Pahlen m'a dit qu'il vous avait écrit pour vous parler de Rome,

1. Anna Barbara Bansi était une artiste de talent à laquelle M. Suvée fit faire les portraits de la famille Murat. Elle fut, bien plus tard, nommée maîtresse de dessin dans la maison de Saint-Denis. Ces lettres n'auraient pas été publiées, si elles ne renfermaient des détails qui ont paru pouvoir intéresser, notamment ceux relatifs à sa conversion.

et moi je vous remercie de votre attention et n'ai que le regret de n'avoir pas pu voir la princesse Galitzin; je vis comme un loup et ne suis jamais à la maison, de sorte que, si vous n'avez pas la bonté de parler de moi, je ne verrai jamais les jolis objets de votre pensée et cela me fait de la peine, car j'aime tout ce qui vous a intéressé, même ce qui vous a vu. J'ai été chez Canova et j'y conduirai votre protégé après les fêtes de Pâques; je me suis acquittée de votre commission avec zèle et enthousiasme; il vous aime beaucoup, Canova, et me charge de vous dire qu'il se propose de vous envoyer quelques-uns de ses ouvrages par la première occasion. Il m'a dit cela en me prenant les deux mains et avec un air si aimable que j'avais envie de l'embrasser pour vous. Mon ami, je commence à être heureuse, le printemps revient, ma santé se rétablit, vous m'aimez un peu; oui, je me sens satisfaite. J'ai tout perdu du côté de la fortune, mais je vois que je suis aimée et que la Providence pourvoit insensiblement à mes premiers besoins : je suis vêtue, j'ai l'âme en paix et j'espère que la santé et l'honnêteté me tiendront lieu de luxe. Vous verrez par ma dernière lettre que c'est Mme Schweiser qui s'est chargée de répondre pour son mari et de quelle manière! Vous trouvez que je m'emporte toujours, je crois cependant qu'il y a de quoi. Cette lettre m'a d'abord terrassée, mais la bonté de M. Suvée a tout réparé ; sa maison, son amitié me sont offertes

chaque jour et, malgré ma répugnance à accepter, j'y suis forcée. N'ayant plus rien au monde dont je puisse disposer que des livres qui sont chez vous, j'ai pensé que, quoique je vous les aie offerts, ma délicatesse me forçait d'en faire hommage à M. Suvée, afin de balancer les dépenses réelles qu'il fait pour moi ; mon ami, j'espère que vous ne me blâmerez pas. J'ai renvoyé mon domestique et l'ai remplacé par un jockey qui ne me coûte que trois piastres par mois ; par ce moyen, ma dépense se réduit à peu de chose. Je ne vais nulle part afin de n'avoir aucune toilette à faire, car, depuis l'arrivée de Mme Borghèse, on devient élégant. J'ai un petit jardin que je cultive, et cela me rend très heureuse ; il est situé dans l'enceinte au bout du jardin où est renfermée la statue de Rome ; c'est autour de cette figure colossale que j'ai planté des roses et des violettes ; je vous en envoie une que j'embrasserais avant de l'enfermer, si elle pouvait se ranimer à votre vue et vous dire tout ce que je pense ! Mon cher ami, je crois que je deviendrai très heureuse ou très misérable : les demi-bonheurs et les demi-malheurs n'ont rien à faire avec une tête volcanisée et un cœur tendre comme le mien. J'ai pris toutes mes mesures, mes idées sont bien en ordre et je vais livrer bataille au destin, bataille ! bataille contre les événements et, si j'ai la victoire, j'aurai, j'espère, votre amitié pour prix. Voyez pourtant ce que c'est que d'être quelque chose, non seulement vous êtes couvert de gloire

et de talent, mais votre amitié, le désir de la conserver fera de moi quelque chose et depuis sept ans m'empêche de me perdre.

Adieu, Gérard, je vous instruirai de toutes les courses que je ferai avec votre protégé. J'ose à peine vous demander des nouvelles de Mattei, car vous ne m'en parlez jamais ; embrassez-la cependant de la part de celle qu'elle a bien voulu choisir pour amie pendant deux ans. Je vous embrasse mille fois et suis pour la vie la même,

Anna Bansi.

II

Rome, le 4 novembre an XIII.

Vous aurez vu par la lettre que M. Bioche a dû vous remettre l'état déplorable où m'avait jetée la mort subite de mes amis et surtout des deux derniers. Je ne connaissais pas la mort, et je n'étais nullement armée contre ses attaques, lorsqu'elle m'enlève ce qui faisait ma joie, ce qui faisait l'ornement de notre maison. Hélas! hélas! quel coup j'ai reçu! Dieu seul pouvait me blesser si cruellement et Dieu seul pouvait me guérir; après m'avoir laissée un mois en proie aux regrets déchirants d'une âme navrée, après avoir épuisé, fatigué la patience de mes amis, il m'offrit l'unique moyen et je l'ai pris : la religion! On rendit, il y a un mois,

les derniers devoirs à ces malheureux dans l'église de la paroisse : un catafalque était dressé avec deux têtes de mort, et, après la messe en musique, on exécuta un *De Profundis* de la composition d'Androl. Cette musique, l'assemblée nombreuse des Français les plus remarquables, tous pénétrés de douleur, et ces deux têtes de mort qui étaient l'emblème des deux plus belles figures que j'aie jamais vues et dont les beaux yeux se fixaient sur moi avec tant de reconnaissance, semblaient me dire : Vois ce que nous sommes ! Cette cérémonie était si touchante que je fis le serment de servir le même Dieu et la même Église et d'être encore utile par mes prières à ceux que j'ai si bien servis. J'ai pris des livres, j'ai lu, médité ; mes scrupules se sont dissipés et l'ignorance affreuse dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent m'a fait frémir. J'ai consulté un homme très éclairé, je lui ai avoué mes peines, mes erreurs, mes fautes, mes regrets, et j'ai trouvé dans ce cœur pur et sensible une consolation que je ne connaissais pas ; il m'a fait voir que les pertes que je venais de faire devaient me servir de leçons ; que mes erreurs passées étaient les fruits d'un cœur trop sensible, trop confiant et que Dieu seul était digne d'amour.

J'ai lu l'*Imitation de Jésus-Christ,* les conférences de Beurier, et cela a suffi pour me convertir totalement ; tous les faux raisonnements, les sophismes, les prétendues idées grandes et philosophiques ont été chassés et je me suis jetée dans

le sein de la première et vraie Église catholique ; et Dieu, prenant pitié de ma peine, m'a éclairée d'une sainte lumière, car je fus, au bout de dix jours d'études, jugée être en état de recevoir les sacrements. Je répondais aux questions avec précision et véhémence, et je reçus, avec le consentement de S. E. le cardinal Fesch, la confirmation et la première communion, le 31 octobre, dans l'église des Carmes de San-Martino-in-Monte. Monseigneur de Clermont-Tonnerre fut le digne évêque qui m'administra ces deux sacrements ; il voulait, avant de retourner en France, me confirmer dans la grâce de l'Église et, par sa piété touchante et cet accent religieux que l'on ne peut imiter, il rendit cette cérémonie si belle, si attendrissante que la foule qui était accourue, indépendamment de ceux que j'avais invités, retourna pénétrée et muette. Le jour que je fus reconnue enfant de l'Église, je ressentis les émotions les plus vives ; je ne vous parlerai pas de la sensation que m'ont faite les sacrements, c'est au-dessus de toute description, mais il me fallut essuyer les mortifications les plus dures de la part de certaines gens qui dédaignent la religion et qui blasphèment tout ce qui y a rapport. Enfin, ce jour-là, je pus lire dans le cœur de tous ceux que je connaissais : les uns me fuyaient, d'autres plus politiques me complimentaient, d'autres (et au nombre desquels sont les gens les plus distingués) pleuraient d'attendrissement, me baisaient les mains

et me félicitaient de toute leur âme; j'étais comme un être ressuscité : muette, un bandeau sur le front, je me sentais l'âme et les pensées régénérées; depuis ce jour je vis tranquille et heureuse. J'ai, du consentement de mon digne confesseur, communié ce matin pour les morts, et j'ai eu le bonheur de soulager par cet acte divin l'âme de celui qui n'est plus, pour qui j'ai exposé ma vie mille fois, que je croyais avoir sauvé et qui est allé mourir loin de moi dans une auberge sans pouvoir prononcer une parole.

Mme Clary est morte dans les bras de Monseigeur le cardinal Fesch; sa piété et sa foi lui ont fait rendre le dernier soupir en souriant; le même jour, M. Alphonse Gandar mourut à Sienne et le moule que l'on me remit de son masque est l'image la plus terrible d'une mort douloureuse. Ces traits si doux, si défigurés! quel passage affreux pour un homme qui n'est pas bien préparé! O Gérard! pour vous en convaincre, je vous envoie ce malheureux profil, réfléchissez. Cet homme avait cependant l'âme pure et sans tache, un esprit, un cœur excellents, possédant tous les talents, bon ami, courageux et timide; le malheureux n'a eu d'autre défaut que de m'être tendrement attaché; il recevait tous les médicaments avec avidité de mes mains; il m'appelait son bon ange et ne voulait devoir sa guérison qu'à mes soins. Hélas! mon Dieu, comme vous l'avez puni de cette présomption! vous nous séparez et vous

le faites mourir à quarante lieues dans une auberge! Gérard, cela m'a ouvert les yeux, et vivrais-je cent ans que l'impression ne s'en effacera pas. Il existe un souverain maître de toute chose, il est présent à tout; combien ne devons-nous pas être modestes dans nos succès et humbles dans nos disgrâces! Nos plaisirs, nos passions disparaissent; nos traits, les plus belles formes se corrompent; à quoi faut-il tenir, si ce n'est à l'âme et à celui qui nous l'a donnée! Ne croyez pas que je veuille vous donner des avis, vous êtes trop âgé, et votre esprit est trop grand pour être sensible à des paroles; il vous faudrait un grand malheur pour vous tirer d'une foule d'erreurs et, pour le bien que je veux à votre âme, je vous souhaite une grande disgrâce.

Pour terminer cette lettre, qui vous surprendra peut-être et qui vous amusera peu, je dois vous faire le récit du départ du Saint-Père pour la France.

Il quitta Rome, le 2 de ce mois, et devait dire la messe des Morts à Saint-Pierre et monter en voiture au pied de la colonnade. Je me sentis tourmentée du désir de voir cette cérémonie, que je prévoyais être des plus tristes et des plus attendrissantes, et je décidai M. et Mme Suvée à aller à six heures du matin à Saint-Pierre.

L'église était déjà remplie de monde, chacun priait pour un parent, un ami mort, et le crépuscule naissant ajoutait encore au mystérieux de ces

prières. Le pape arrive avec tous les cardinaux destinés à le suivre et on nous plaça (en faveur de ma nouvelle conversion) au pied du grand autel, sous le baldaquin. Le saint pontife dit la messe avec cette ferveur, cette élévation d'âme d'un cœur pur comme le sien, et tous les yeux se remplirent de larmes; il semblait demander la bénédiction pour son pauvre peuple qu'il allait quitter. La messe terminée, il en entendit une autre à la tribune du siège de Saint-Pierre; tous les assistants s'agenouillèrent et on récita une prière que l'on doit répéter tous les jours pendant son départ. Quel effet sublime! les premiers rayons du soleil parurent derrière l'autel, le pape et les cardinaux debout, les militaires, les chefs de chaque ordre et le peuple prosternés et répétant les dernières paroles de chaque strophe en pleurant. Où étiez-vous tous, les incrédules, pour voir l'empire de la religion, pour voir ce que c'est qu'un souverain régnant par les vertus! Après la prière, le cortège rentra dans la sacristie où le Saint-Père a donné à baiser le pied à plusieurs personnes. M. Suvée y était entré et nous étions à l'attendre à la porte, au milieu d'une foule de partants, d'allants et de venants, jusqu'à ce que le cortège sortît de la sacristie. Je voulais décider Mme Suvée à éviter la foule, mais elle voulut attendre son mari; nous le vîmes à quatre pas derrière le Saint-Père; il me fit des reproches de ce que je ne l'avais pas suivi, en me disant que le pape savait *ce que j'avais*

fait. Je croyais qu'il était inutile de penser à cette présentation et nous suivions le cortège tranquillement, lorsque tout à coup le Saint-Père se détourne pour baiser le pied de la statue de saint Pierre, et, poussée par la foule, je me trouve devant lui et, à peine puis-je croire ce que je vais vous dire et ce qui est arrivé, c'est qu'il me reconnut pour *la nouvelle convertie,* et me tendit les mains avec cette douceur, cette majesté muette si digne de son saint ministère; ce mouvement inattendu m'embrasa de foi et de crainte, et je restai collée à son pied pendant cinq minutes en l'inondant de larmes; on me releva et je vis à travers des larmes de joie qu'il me tendait sa main; je la saisis et M. et Mme Suvée en firent autant; on dit qu'il a pleuré; quant à moi, je ne voyais ni n'entendais plus rien; heureusement qu'un voile me cachait aux yeux des curieux et je gagnai la porte, soutenue de tous côtés et comblée d'éloges. Le bruit que faisait le peuple en demandant la bénédiction me fit sortir de mon extase et je pleurai de nouveau; car comment ne pas être émue à la vue d'un peuple en larmes qui se presse autour d'un souverain pour demander sa dernière bénédiction? Le Saint-Père monta en voiture au pied de l'église, au son de cent cloches en mouvement et des regrets d'une foule immense; le cardinal Borgia et le cardinal Antonelli montèrent dans la même voiture; toute cette quantité de monde disparut peu à peu et tout un chacun se retirait pensif.

Vos talents et votre gloire vous rapprocheront facilement de ces hommes remarquables qui illustrent votre patrie; examinez-les bien et voyez si la religion catholique n'a pas encore de grands défenseurs. Le cardinal Borgia est l'homme le plus célèbre de son siècle; tout ce qui reconnaît le signe de la croix dans le monde lui apporte des offrandes et il a le beau cabinet d'antiquités de Velletri rempli des choses les plus précieuses. Malgré cette grande célébrité, il est plus facile d'approcher de lui que du dernier petit-maître de Paris; il a entendu dire que je copiais à la Farnésine et il y est venu pour voir mes dessins et m'a comblée d'éloges et d'amitié.

Cette lettre est d'une longueur épouvantable, mais comment vous raconter l'époque la plus remarquable de ma vie sans employer plusieurs feuilles de papier, et comment ne pas dire ce qui m'arrive à vous, avant tous les autres? Mon ami, je vous veux tant de bien que je vous souhaite du chagrin jusqu'à ce que vous quittiez cet habit de pécheur qui a fait faire tant de péchés aux autres et dont vous serez responsable, n'en doutez pas un instant. Je prierai Dieu pour vous, mon ami, et croyez-moi celle qui pourra un jour vous faire le plus de bien. Adieu!

Anna Bansi.

L. DAVID

I

Ce 15 février 1809.

Mon cher Gérard,

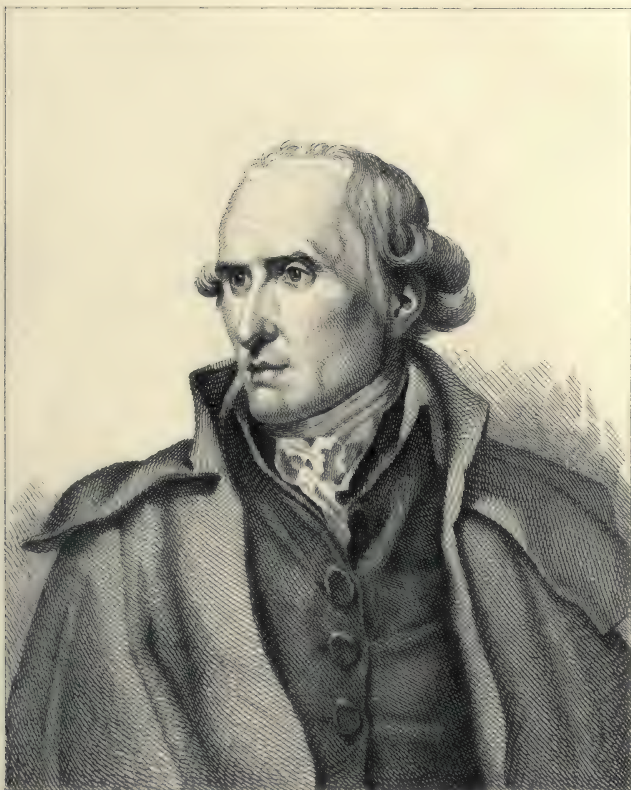
Que de grâces n'ai-je pas à te rendre du cadeau rare et *précieux* que tu viens de me faire ! Le portrait de Canova peint par Gérard, sais-tu bien quelle chose curieuse est un pareil objet? Mais songe aussi au cas que j'en fais [1].

Je vais cependant m'occuper des moyens de t'en mieux prouver ma reconnaissance, car un ouvrage de moi ne sera qu'un faible à compte; mais l'amitié n'est pas représentée avec la balance, et c'est là précisément ce qui la rend divine; elle est désintéressée.

Adieu, pour la vie, ton ami. Mille et mille respects à ta chère femme.

DAVID.

1. Ce beau portrait a été acheté par le musée du Louvre à la vente Dubois. On l'a reproduit dans l'œuvre de Gérard.



CANOVA.

Musée du Louvre. *Œuvre de F^{ois} Gérard.*

II

Ce 9 avril 1815.

Je n'ai jamais douté, mon cher élève, de vos sentiments à mon égard. Ils se sont toujours montrés dans les occasions qui en méritaient la peine. Vous avez dû souvent gémir des injustices exercées envers moi; eh bien, mon ami, que mon exemple vous touche! Vous avez du talent et beaucoup de talent; que de torts vous accumulez sur votre tête! Mais c'est ici le cas de dire comme dans la comédie de *Tartufe :*

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Il réparera avec le temps *la calomnie* que l'ignorance emploie déjà contre vous pour diviser le temps que vous employez si bien pour la gloire de votre pays et de mon école.

Je vous réitère mes remerciements et vous embrasse de tout mon cœur.

Mes respects à votre chère épouse.

DAVID.

INGRES[1]

I

Rome, le 2 février 1812.

Monsieur,

Depuis longtemps je vous dois des remerciements pour la bonté que vous avez eue de placer ma petite figure ; je vous en suis d'autant plus reconnaissant que Rome offre rarement aux artistes l'occasion de se défaire des ouvrages qu'elle inspire.

Je reste encore sans pouvoir me résoudre à quitter un pays qui renferme tant de belles choses et que l'habitude me rend de jour en jour plus cher. Cependant ce n'est point à Rome, je le sens bien, que je peux espérer de travailler utilement à ma réputation et à ma fortune, et je commence à tourner mes désirs et mes espérances vers Paris.

1. Élève de David, eut le prix à l'âge de vingt ans, en 1801. Son tableau du concours, qu'on voit exposé à l'École des Beaux-Arts, dénote déjà un talent de premier ordre. Tout le monde connaît aujourd'hui ses œuvres. A l'époque où ces lettres sont écrites, le talent d'Ingres était encore contesté, et Gérard fut un des premiers qui lui rendirent la justice qu'il méritait.

Si j'y trouve de nouvelles contrariétés, je serais cependant heureux, monsieur, si je pouvais acquérir quelques droits à votre estime et à votre bienveillance pour m'aider à vaincre ces petits obstacles que l'on rencontre nécessairement en entrant dans la carrière. Je vous dirai, monsieur, que j'ai exécuté dernièrement deux grands tableaux : l'un est *Romulus qui triomphe des dépouilles opimes;* je l'ai peint à *tempera*[1] pour les appartements de l'impératrice au palais impérial de Monte-Cavallo; l'autre est *Virgile qui lit son Énéide devant Auguste, Octavie et Livie.* J'ai fait de celui-ci un effet de nuit; la scène est éclairée par un candélabre.

Ayant eu l'avantage de savoir ce que vous pensiez de mes derniers ouvrages, j'ai essayé de mettre à profit vos bons avis, et de voir si je ne serais pas susceptible d'acquérir les qualités essentielles qui m'ont toujours manqué, et pour lesquelles je ne m'étais point senti ni inclination ni moyens. Je me croirais doublement heureux si j'avais réussi à faire un pas de plus, et le devrais à vous encore, car vos conseils et la vue de vos beaux ouvrages m'en ont toujours plus appris que ceux des autres.

Je vous réitère, monsieur, mes remerciements, et vous prie d'agréer les sentiments de la plus haute considération pour votre personne.

INGRES.

1. A la détrempe.

II

Rome, le 17 août 1818.

Monsieur,

Je reçois toujours l'honneur que vous me faites en m'écrivant comme une grâce bien obligeante et bien honorable à mon faible mérite. Vous êtes tellement au-dessus de l'oubli, que plus le temps et la distance me tiennent éloigné de vous, plus mon attachement à votre personne et à vos œuvres en devient plus fort. Lorsqu'il m'arrive des découragements sensibles, je me console en pensant à l'estime et à la protection dont vous ne cessez de me donner des preuves honorables et fructueuses.

Mes sentiments vous doivent être connus; cependant je ne pourrai jamais assez vous en exprimer toute la sincérité. Je désespère de vous voir à Rome. Combien j'aurais été heureux si cela eût pu arriver! Mais vous êtes trop précieux à la France pour qu'elle vous accorde même un petit congé. C'est plutôt moi qui viendrais vous y trouver. L'amour de la patrie se fait tellement sentir en moi que je me crois attaqué du mal du pays. La beauté de celui-ci, à qui je paye un assez long tribut par onze années d'admiration, ne m'aveugle pas au point de ne pas désirer vivement de revoir

les rivages de la France. Vous êtes pour beaucoup, monsieur, dans le désir que j'ai de revenir à Paris pour jouir de la vue de vos belles productions, que j'appelle mes *inclinations;* combien de chefs-d'œuvre n'est-il pas sorti de votre pinceau depuis lors! Les *Renommées* et la belle estampe d'*Austerlitz*, dont vous me fîtes don d'une manière si flatteuse pour moi, me donnent le plus vif désir d'en admirer les peintures. Je vous remercie des vœux que vous voulez bien faire pour moi; ma bonne fortune paraît disposée à les écouter. J'ai des travaux honorables qui, une fois faits, peuvent me rendre assez heureux et me faire oublier que je l'ai été très peu jusqu'ici. Faute d'encouragements, j'ai passé plusieurs années sans m'occuper de peinture, avec des tableaux faits, sans pouvoir même jusqu'à ce jour leur donner issue, et obligé, pour subsister, de dessiner des portraits au crayon [1].

Enfin, j'ai eu part, comme mes camarades, aux encouragements paternels que le roi a distribués. Je me plais à penser, d'après le bien que vous me voulez, monsieur, que je vous dois un nouveau tribut de remerciements en cette occasion. Vous, que le roi a fait, à si beaux titres, son premier peintre, vous êtes aussi depuis longtemps le père des jeunes peintres. Mes félicitations,

1. Ces portraits sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvre de finesse et de pureté de dessin.

monsieur, et mes vœux particuliers sont bien peu de chose pour votre mérite; je vous prie d'en agréer l'hommage, tout humble qu'il soit. Je n'ai vu la fortune et les honneurs bien placés que chez vous, et j'en jouis comme si je les partageais.

INGRES.

III

Rome, le 29 décembre 1819.

Monsieur,

M. Thévenin, notre excellent ami, s'est empressé de me communiquer les éloges que vous avez eu la bonté de m'adresser sur mes ouvrages; que puis-je vous dire, Monsieur, sinon que jamais de ma vie, je n'ai ressenti une joie aussi vraie? Vous êtes si bon en cette occasion que vous êtes bien sûr vous-même de l'effet que vous deviez produire. C'est moi qui me trouve véritablement heureux de pouvoir vous inspirer, Monsieur, tant de bienveillance et d'estime, et je dois croire aussi que vous êtes bien assuré de la confiance que j'ai en vous. Ce qui m'encourage est de m'entendre louer par vous sur tous les points essentiels de l'art, et dans le sens que j'ai voulu faire mes tableaux. L'assurance que la joie me donne sera sans danger pour moi, et ne pourra, j'espère, que me

rendre plus attentif à éviter les défauts que vous voudrez bien me révéler lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir ici. C'est un beau rêve pour moi jusqu'à présent, hâtez-vous, Monsieur, de le réaliser. Le bon M. Thévenin désire aussi bien vivement vous revoir. Venez honorer de votre présence l'ancienne métropole des arts, nous vous y ferons cortège.

INGRES.

IV

Paris, ce 11 janvier 1827.

Monsieur,

J'ai toujours uniquement ambitionné l'honneur de votre estime. Le titre d'ami que vous me donnez sur votre belle composition[1] comble aujourd'hui tous mes vœux. Je ne crois pas en être tout à fait indigne par le dévouement bien déclaré que j'ai pour votre personne et la constante admiration que je porte tous les jours à vos belles œuvres.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments avec lesquels je serai toute ma vie, ami et maître,

Votre tout dévoué,

INGRES.

1. L'estampe de l'Entrée d'Henri IV.

GROS[1]

Le 12 mai 1815.

Monsieur,

Je sors de chez M. David, notre cher maître, qui a bien voulu me rapporter les bonnes dispositions de MM. les membres de l'Institut à mon égard, que vous-même les aviez partagées et vous vous étiez montré, là, toujours ancien camarade; c'est sous ses auspices, conformément à ses désirs et aux miens, que je saisis l'occasion de vous en remercier. Je vous pensais si mal disposé à mon égard que j'avais regardé la visite d'usage comme impraticable; je désire que des remerciements sincères réparent cette omission, et que vous n'interprétiez point mal cette démarche aussi conforme à mes sentiments qu'à ceux de notre cher maître, que je quitte à l'instant.

Veuillez agréer mes civilités.

Gros.

1. Gros, élève de David. Né en 1771, à Paris. En 1792, il concourut pour le prix de Rome, mais il échoua, supplanté par Landon. Ses tableaux : les *Pestiférés*, les *Batailles d'Aboukir*, des *Pyramides* et d'*Eylau*, suivirent et le mirent au rang des premiers peintres de l'époque. Sous la Restauration, en 1815, il fit un tableau du départ de Louis XVIII des Tuileries; ce dessin est à Versailles. Il peignit, de plus, la coupole de l'église Sainte-Geneviève. — Il entra à l'Institut en 1816. — La fin de la carrière de Gros a été malheureuse. Trop sensible à d'injustes critiques, il se noya dans la Seine, le 25 juin 1835.



Gérard p. 1790 — L. Massard sc.

GROS.

(Musée de Versailles) — *(Œuvre de Fçois Gérard)*

GUILLON LETHIÈRE[1]

Rome, le 25 novembre 1815.

Mon ami,

Tu diras peut-être que je ne t'écris que pour t'importuner; mais ne crois pas que dans les intervalles je sois sans songer à toi et sans désirer l'époque où je me retrouverai au milieu de vous tous, bons et joyeux amis, que je reverrai avec tant de plaisir à la fin de mon bail de neuf années.

Personne aussi bien que toi, mon cher Gérard, ne saurait me rendre un petit service qui pourra te coûter une heure de temps et qui est bien essentiel pour l'objet dont il s'agit.

L'an passé, il fut question de faire, pour l'École de Rome et par un pensionnaire, la statue du roi en pied. L'arrêté en fut pris par le ministre, alors M. de Montesquiou. Les circonstances firent suspendre. Ayant depuis peu renouvelé la chose auprès du ministre actuel, j'ai la satisfaction de recevoir de S. E. l'autorisation formelle de faire exécuter ce monument de la reconnaissance des artistes. Mais le pensionnaire, M. Cortot, qui en est chargé, a des doutes sur le grand costume

1. Voir note, page 148.

actuel, et voici les questions, telles qu'il les fait lui-même :

1° ... La forme du manteau royal n'a-t-elle subi aucun changement?

2° ... Y a-t-il une manche au bras droit comme aux portraits peints ou statues en pied qu'on faisait précédemment?

3° ... Comment s'attache le chaperon d'hermine?

4° ... Faut-il une collerette ou un simple col de chemise brodé?

5° ... Faut-il un pantalon, une culotte ou une tunique?

6° ... Comment s'attache l'épée?

7° ... Quels sont les cordons et croix? y a-t-il une manière particulière de les ajuster?

D'après cela, tu vois d'un coup d'œil les instructions dont nous avons besoin et même ce qui peut être oublié. Je te prie donc d'y penser un moment et de vouloir bien, tant par le secours d'un léger croquis que par écrit, fixer nos idées, en considérant que, s'agissant de sculpture, il y a peut-être des variantes et des simplifications qu'on pourrait se permettre, le marbre ne pouvant pas toujours admettre ce qui réussit en peinture. Il est bien inutile que je m'étende davantage. Tu sens et entends à demi-mot, et je puis me reposer sur toi. Je n'ajoute qu'une chose, c'est que, comme il faut trente jours pour l'aller et le retour du courrier, le service que tu nous rendras aura

d'autant plus de prix que tu voudras bien me faire une prompte réponse. Il ne part de Paris pour Rome, comme de Rome pour Paris, qu'un courrier par semaine.

Le temps nous est compté pour l'exécution de cette statue, et cependant il ne faut rien donner au hasard. Avec tes instructions et le talent de M. Cortot, je suis assuré que nous aurons un bon ouvrage, digne de son objet, et je mets beaucoup de prix à son plein succès.

Pour la ressemblance de la tête nous avons le buste fait par M. Bosio ; marque-moi cependant ton avis sur ce buste.

Adieu. Je me recommande à ton amitié, et je suis enchanté de cette circonstance qui me procurera le plaisir de recevoir de tes nouvelles directes.

Ton ami,

G. Guillon Lethière.

THÉVENIN[1]

I

De Rome, le 30 juillet 1816.

Vous trouverez sûrement, mon cher Gérard, que j'aurai été longtemps sans vous écrire, mais je voulais connaître assez les détails de mon administration et surtout avoir vu les différentes productions de notre jeunesse pour vous entretenir de tous les objets. Quoique je ne sois pas encore parfaitement instruit, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir de causer avec vous. — Comme vous avez dû le savoir par Mérimée, à qui j'ai écrit peu de jours après mon arrivée, mon voyage a été fort agréable et sans accidents, malgré une énorme quantité de neige que j'ai trouvée dans le Jura et en traversant le Simplon, où des chutes d'avalanches terribles semblaient vouloir nous fermer le chemin. Mais enfin, avec un peu de patience, tous ces obstacles ont été surmontés, et je suis entré en Italie par le lac Majeur et la vallée de Domo d'Ossola, lieux, je crois, les plus gracieux du monde. J'ai passé à Milan, Parme

1. Thévenin, comme on l'a déjà vu, avait été condisciple de Gérard. Il venait d'être nommé directeur de l'École de Rome.

et Bologne, où j'ai revu avec une sorte de chagrin nos beaux tableaux du Muséum[1]. Ils sont, dans ces villes, placés provisoirement soit dans les églises, soit dans des salles académiques, et, quoique chez eux, ils ont l'air d'étrangers logés en hôtel garni. J'ai revu Florence, sa belle galerie, le Fabre[2] dont j'ai été bien accueilli, Benvenuti, honnête et modeste *e molto meno prepotente*[3] que Fabre. Je n'ai point pris la route de Sienne que je connaissais, j'ai passé par Perugia, j'ai côtoyé le lac de Trasimène, j'ai vu la magnifique cascade de Terni et suis arrivé à Rome très bien portant. Ne sachant pas quelles étaient les dispositions de Lethière[4], je suis descendu chez Damon et je l'ai fait prévenir de mon arrivée. Il est sur-le-champ venu me trouver, m'a reçu avec beaucoup de cordialité. Nous avons causé de nos amis de Paris et nous avons remis mon entrée à la villa Médicis au lendemain matin. Je m'y suis donc transporté et j'y ai reçu les hommages de tous mes vassaux. J'ai vu ensuite les pensionnaires, qui ont eu pour moi de la politesse et de fort bonnes manières, lesquelles, jusqu'à présent, ne se sont point démenties. Le palais et les jardins sont, comme vous

1. Les tableaux qui avaient été apportés d'Italie à Paris par le général Bonaparte, placés au Musée, puis remportés en 1815.

2. Fabre, le peintre dont il a été déjà parlé.

3. Et beaucoup moins influent.

4. Lethière avait précédé Thévenin à la direction de l'École de Rome.

savez, magnifiques, et M. Suvée[1] a fort bien distribué les différentes parties de la maison; en général, tout ce qu'il a fait est bien. Lethière a établi dans l'intérieur un assez bon régime, à cela près d'un peu de confusion dans le service des domestiques. J'ai trouvé l'administration et la comptabilité parfaitement en ordre.

Je suis entré au palais le 18 mai; Lethière y est resté jusqu'au 1er juin, où enfin il m'a remis le sceptre, et je me suis mis à la tête des affaires, lesquelles sont très peu compliquées et très faciles à conduire. Notre administration financière est très simple. Chaque mois, je touche une somme convenue chez Torlonia[2]; je prouve l'emploi de cette somme par des reçus de toutes les dépenses et le payement des appointements et, à la fin de l'année, le ministre comble ou *doit combler* le surplus de la dépense; et, comme les fonds mensuels sont insuffisants, nous sommes en arrière d'une assez forte somme. L'augmentation que je demande est d'autant plus nécessaire que le ministre a rétabli la cinquième année de pension[3]. Je lui ai écrit relativement à ce bienfait pour nos jeunes gens et pour lui proposer une mesure que je vous prie d'appuyer, car je crois que vous serez de mon avis,

1. Peintre, membre de l'ancienne Académie de peinture et directeur de l'École française à Rome, pendant le Consulat et une partie de l'Empire.

2. Banquier romain bien connu.

3. Cette cinquième année a été supprimée par le décret de novembre 1863.

c'est de laisser à chaque pensionnaire la faculté de jouir de cette cinquième année à Paris ou ailleurs[1]. En quittant Rome, les élèves arrivent à Paris sans asile, sans protecteurs, presque sans relations. S'ils y recevaient leurs appointements de deux mille quatre cents francs, ils auraient au moins le temps de s'établir et de renouer avec leurs amis leurs anciennes liaisons, et pourraient, pendant cette année, montrer, sans inquiétude pour leur existence, ce qu'ils savent faire. Lorsque je suis parti de Paris, il était, disait-on, question de ne plus envoyer ici de graveurs ; depuis que j'envisage la chose de près, je ne suis point de cet avis. Notre académie présente un ensemble complet d'étudiants dans les beaux-arts, et je pense qu'on ne peut en retrancher aucun membre sans déranger ce bel ensemble qui forme un établissement vraiment royal. Ce n'est pas que je n'approuve le désir que vous avez d'envoyer ici des peintres de paysage; mais, lorsque le concours pour les graveurs ou pour les musiciens serait trop faible, ne pourrait-on pas donner la pension vacante à un paysagiste[2] ?

Je voulais, en commençant cette lettre, vous parler aussi des travaux de nos jeunes gens ; mais un peu de bavardage m'a entraîné trop loin, et je

1. Cette idée a été reprise, comme on l'a vu, par le décret de 1863.

2. Ce prix, qui n'a été établi qu'en 1817, a été retranché par le décret de 1863.

remets ces détails après l'exposition de la Saint-Louis, époque où une partie des travaux annuels seront terminés.

Je ne vous parlerai pas de la vie de Rome : vous savez qu'elle est douce, mais très monotone; les conversations y sont ce qu'elles ont toujours été, c'est-à-dire fort insipides, et, comme vous me l'avez dit souvent, à vos agréables mercredis, la musique n'y vaut pas, à beaucoup près, celle que l'on fait chez nous. Mais le temps est beau, la promenade dans les délicieuses villas qui entourent Rome est mon plus grand plaisir.

Rappelez-moi au souvenir de nos amis, et renouvelez, je vous prie, à Mme Gérard et à Mlle Godefroid l'assurance de ma constante amitié.

L'ami Thévenin.

II

Rome, 5 mars 1819.

Vous me demandez, mon ami, par votre lettre du 9 février, quelques détails sur la situation actuelle de l'École de Rome et ce qu'il y aurait à faire pour le bien et la dignité de cet établissement; je m'empresse de satisfaire à votre demande.

Cet établissement, auquel il conviendrait de restituer son ancien nom d'Académie royale de France à Rome, maintenant situé à la villa Mé-

dicis, est le plus beau qui existe pour l'étude des beaux-arts; il est susceptible de plusieurs améliorations et il y en a de nécessaires. Mais, tel qu'i est, il fait l'objet de l'admiration de tous les étrangers qui viennent en Italie.

Le palais, fort considérable, et ses jardins d'une grande étendue dominent la ville et la campagne de Rome. Chaque fenêtre offre un tableau admirable et toujours varié ou par l'état du ciel, ou aux différentes heures du jour.

Nous possédons une assez riche collection de plâtres moulés sur l'antique, placés dans une galerie d'une étendue suffisante, où les pensionnaires peuvent continuellement étudier ces chefs-d'œuvre, et les artistes italiens et étrangers y sont admis sur leur simple demande ainsi qu'à l'École du nu, où ils prennent place après les pensionnaires. Nous avons une bibliothèque, ou plutôt un commencement de bibliothèque, et de la place pour l'augmenter.

Depuis que je suis ici directeur, j'ai accru d'environ une vingtaine de morceaux de sculpture et d'architecture la collection de nos plâtres. Il nous manque peu de choses pour avoir tous les chefs-d'œuvre de sculpture antique connus; si ce n'est cependant notre belle Diane, tout à fait inconnue en Italie, et dont la présence dans notre galerie prouverait que la France possède depuis longtemps un des plus beaux ouvrages de l'antiquité; il serait peu dispendieux, par la voie de mer, de

nous en procurer un ou deux bons plâtres. J'ai pu ajouter aussi quelques livres à notre bibliothèque, mais elle est loin d'être ce qu'il conviendrait pour l'honneur et pour l'avantage de l'École. J'ai appelé l'attention du ministre sur cette pénurie et j'ai remis à M. Norry, lorsqu'il vint à Rome à la fin de 1817, une note des ouvrages qui nous seraient le plus nécessaires. Elle doit donc se trouver dans les bureaux, ainsi que les plans détaillés de la villa Médicis et de ses dépendances, levés dans le même temps par cet architecte.

On pourrait chaque année, et par portions, nous envoyer d'abord les livres que nous avons demandés, puis ceux qu'on jugerait particulièrement propres à l'établissement et à l'instruction en général. Le ministère a coutume de souscrire pour des ouvrages nouveaux dont un exemplaire pourrait être de droit destiné à l'École de Rome. Ainsi le complément de ce qui a trait à l'étude entraînerait peu de dépenses.

Les règlements relatifs aux travaux obligatoires des pensionnaires sont bons, en général. Celui envoyé récemment par l'Académie qui demande des dessins d'après nature et d'après l'antique ne sera, je crois, exécuté qu'imparfaitement. Il paraît assez difficile d'astreindre des artistes, qui ont fait leurs preuves à cet égard et qui ont obtenu le grand prix, à faire, autrement qu'à leur gré dans la manière qui leur est propre et chacun pour le besoin qu'il en a, des études rendues telles qu'on

doit les exiger de ceux qui viennent s'asseoir sur les bancs de l'École ; mais elles doivent être obligatoires pour les graveurs de tout genre.

L'emploi de la cinquième année du pensionnat des peintres et des sculpteurs me semble pouvoir leur être rendu plus profitable, plus intéressant pour eux comme pour le gouvernement. Je me propose de soumettre à cet égard quelques observations à l'Académie. Je vais d'abord vous en faire part, attendu que votre opinion pourra ou venir à l'appui de la mienne ou la rectifier. Je veux parler des copies exigées des peintres et des sculpteurs. Il semble très peu utile et très fastidieux pour un artiste qui, au moment où il a remporté le prix, était plus habile qu'il ne faut pour faire une bonne copie, de se voir obligé d'en faire une lorsque, après trois années d'études à Rome, il aspire à produire par lui-même. Un travail exigé et qu'il fait à contre-cœur ne peut guère lui être profitable. Il faut considérer encore que, hors un petit nombre de chefs-d'œuvre, il n'y a point de tableaux de grands maîtres qui n'offrent quantité d'objets dont l'imitation ne peut rien apprendre au peintre dont la main est formée, tels qu'architecture, accessoires, draperies même, etc. Des études, peintes ou dessinées des plus belles parties d'un tableau ou une esquisse peinte pour avoir l'ensemble de l'effet et de sa couleur, sont faites plus promptement et produisent à un artiste tout le fruit qu'il peut tirer du plus bel ouvrage. A cette contrariété qu'éprouve

le peintre, forcé de copier un tableau entier, se joignent des difficultés positives qu'il est souvent impossible de lever, celle, par exemple, d'avoir un beau tableau à sa disposition. Rome ne possède plus, comme autrefois, un grand nombre de galeries où les artistes étaient admis à copier. Beaucoup de galeries sont vides, d'autres ont éprouvé de grandes pertes. La galerie Doria seule est restée intacte, mais il n'est plus permis d'y travailler. La galerie Borghèse est encore fort riche, mais on n'y admet à étudier qu'un nombre fixé d'artistes ; il faut se faire inscrire et attendre son tour. On ne permet pas qu'un tableau soit déplacé. Les possesseurs de beaux tableaux ne veulent point s'en priver, s'ils les ont pour leur jouissance, encore moins s'ils les ont par spéculation. Il est donc devenu presque impossible que nos peintres trouvent à copier de bons tableaux. J'en donnerai pour preuve la plupart des copies qui ont été faites depuis le rétablissement de l'École de Rome. Ce n'est ni la paresse des pensionnaires ni la négligence du directeur qui ont déterminé le choix des ouvrages, c'est l'impossibilité d'en avoir de meilleurs à sa disposition.

Relativement aux sculpteurs, il n'y a point de difficultés de se procurer un plâtre de la plupart des statues existantes, soit dans les musées, soit dans les collections particulières. Mais il se présente d'autres inconvénients : 1° l'infructueux emploi de l'argent qui est alloué pour l'exécution

de ces copies. On croit avoir l'ouvrage d'un pensionnaire et l'on n'a réellement que celui d'un praticien, plus ou moins surveillé ou retouché selon le courage ou la conscience de celui qui doit cette copie pour son travail de la cinquième année. L'Académie s'est plainte dernièrement du choix des originaux dont il fut fait des copies sous mon prédécesseur; mais il n'y eut point de sa faute. Le sculpteur cherche presque toujours ceux où il y a le moins d'ouvrage et le directeur lui-même doit régler sa détermination sur la modicité de la somme dont il peut disposer pour cet objet. Il est donc évident que l'emploi de cette cinquième année est mal combiné, car le peintre n'en retire que peu ou point de fruit, et le sculpteur n'apprend pas, ce qu'il a tant de facilités pour apprendre à Rome, le travail du marbre. Cet article de nos règlements était bien dans un temps où la France, possédant peu de tableaux, devait chercher à se procurer de bonnes copies des bons ouvrages qui y étaient alors en grand nombre et dont les lois du pays et les substitutions dans les familles empêchaient l'exportation. Maintenant, malgré nos pertes, nous possédons encore la plus riche collection de l'Europe. Ce ne sont plus des copies dont nous avons besoin, mais de bons originaux. Si le gouvernement a la louable intention de propager dans les départements le goût des bonnes doctrines, il pourrait faire faire des copies par des élèves qui, ayant eu un second prix ou

des succès dans les grands concours, sont capables de les faire bonnes et peuvent encore acquérir à leur exécution. Je voudrais donc qu'on demandât au peintre un tableau de sa composition, au sculpteur un marbre d'après un modèle aussi de sa composition.

Les peintres, à la vérité, font pour leur quatrième année un tableau qui appartient au gouvernement, ce qui est très juste. Mais il est ordinairement et ne peut être que de très peu de figures. Celui dont je veux parler serait plus considérable, resterait la propriété de l'auteur et, pouvant encore avoir pour lui l'avantage de commencer sa réputation, on sent quel intérêt il aurait de bien faire et d'y développer toutes ses facultés. Il soumettrait préalablement diverses esquisses à l'Académie, qui en déterminerait le choix.

A l'égard du sculpteur, l'Académie, d'après les études par lui envoyées et sur le rapport du directeur, déterminerait si le pensionnaire mérite cette faveur du gouvernement.

A la vérité, cette nouvelle disposition ne pourrait s'exécuter qu'au moyen d'un surcroît de dépenses, car l'exécution d'un tableau de 12 à 15 pieds, d'un marbre qui pourrait être de grandeur de nature, nécessitent des dépenses que le pensionnaire ne pourrait pas faire. Et ceci me conduit à vous parler de nos finances et des besoins de l'établissement qui y sont relatifs.

N'imaginez pas, mon ami, que mes demandes

à cet égard soient considérables. Le gouvernement fait beaucoup pour nous et je dois d'abord exprimer ma reconnaissance et celle de toutes les personnes qui composent l'établissement.

Néanmoins, la force des choses veut que je demande quelques améliorations dans notre système financier. Le ministre veut que tout le service de l'École se fasse avec 100,000 francs[1]. Cette somme suffit, en effet, quand il n'y a ici que vingt à vingt-deux pensionnaires et quand, en même temps, il ne se présente pas de réparations de bâtiments un peu considérables, qu'on se borne toujours au plus urgent, remettant à un autre temps à faire des dépenses qui, en s'accumulant, nécessiteront plus tard et tout à la fois une dépense plus considérable.

La villa Médicis avait été longtemps un palais inhabité. M. Suvée, en y transportant l'Académie, n'eut pas les moyens de la remettre en bon état dans toutes ses parties; il ne fit que ce qui était rigoureusement nécessaire. Quinze à seize ans se sont écoulés depuis, et ce qu'il n'a pas réparé retourne à son premier état de dégradation. Bien des choses seraient à refaire.

Nous n'avons pas suffisamment d'ateliers. J'en ai fait pratiquer un pour la sculpture dans un bâtiment des dépendances de la villa; mais il en

1. Les dépenses de l'Académie de France à Rome figurent au budget de 1885 pour une somme de 152,200 francs (personnel et matériel compris).

manque deux pour les peintres; n'en ayant que trois, nous devons louer les deux autres hors de la maison, et cela coûte 300 francs par an. Avec 3,000 francs, on pourrait les établir dans d'autres bâtiments dépendants de la villa.

Des paratonnerres sont indispensables. Une fois sous mon prédécesseur, une autre fois depuis, le feu du ciel a fait des dégâts dont la réparation a presque coûté ce que coûteraient ces préservatifs. J'ai demandé au ministre d'en faire placer, ce qui a été accordé, mais en m'enjoignant de prendre cette dépense sur les fonds courants de l'École, et, comme ils suffisent à peine aux dépenses journalières les plus rigoureusement indispensables, j'ai temporisé, quoique le danger qu'ont couru plusieurs personnes de la maison fût un motif bien puissant de faire cette dépense, pour peu que j'en eusse vu la possibilité.

Nous avons un arriéré d'environ 15,000 francs occasionné par le prélèvement de plusieurs sommes pendant la gestion de M. Lethière, d'abord pour solder des dépenses courantes, ensuite pour pourvoir à des réparations considérables faites, en 1817, aux conduits qui nous amènent les eaux de Termini; enfin pour d'autres réparations urgentes aux toitures dans la même année et pour réparer les dégâts occasionnés par la foudre. Je pense donc qu'il serait nécessaire, pour s'épargner des dépenses qui deviendraient fort considérables faute d'avoir été faites à temps,

d'y pourvoir dès à présent, et successivement d'année en année, en ajoutant pour trois ou quatre ans un fonds supplémentaire d'environ 12,000 francs aux 100,000 francs accordés pour les dépenses ordinaires.

Le moyen employé jusqu'à présent pour me faire toucher les fonds occasionne des frais considérables. J'ai eu à payer au banquier, M. Torlonia, pour ceux de l'année dernière, plus de 7,000 francs. Dans cette somme sont compris 1,100 francs d'intérêts, parce que les versements, chez son correspondant à Paris, ayant éprouvé des retards, M. Torlonia se trouvait, à la fin de 1818, en avance de 60,000 francs dont il faut payer les intérêts. Ces retards compromettent, en outre, l'existence de l'établissement. On met au moins le directeur dans une sorte de dépendance du banquier, et cela fait que de l'argent, tout en coûtant fort cher, est compté comme par obligeance et bon procédé de sa part.

Relativement à notre arriéré de 1817, le ministre décida qu'il serait acquitté en 1818. Il m'écrivit qu'incessamment il me ferait connaître les moyens qu'il aurait pris pour cette liquidation. Mais l'année s'est écoulée sans que j'aie rien reçu de relatif à cet objet. J'ai seulement eu ordre de faire des réductions sur le nombre et sur les traitements des individus attachés à l'établissement et sur les dépenses de la table, réductions que j'ai opérées sur-le-champ, bien qu'elles

présentassent des difficultés et des inconvénients.

Ainsi, mon ami, mes demandes consistent :

1° En une augmentation temporaire de 12 à 15,000 francs par an, avec quoi j'éteindrai l'arriéré, je pourvoirai aux réparations indiquées ci-dessus, au placement des paratonnerres, aux ateliers de peinture, etc., etc. Tout cela se ferait successivement et sans être une grande charge pour le gouvernement; 2° à ce qu'il soit, s'il est possible, pris une voie moins onéreuse que celle des banquiers, ou qu'au moins les versements à la maison Laffitte se fassent régulièrement et de manière que son correspondant à Rome n'ait pas lieu à compter des intérêts.

Pour moi personnellement, mon ami, je désirerais que le ministre connût la différence qu'il y a entre mon traitement et celui de mon prédécesseur. Non que je veuille demander une augmentation dans un moment aussi peu opportun, mais seulement pour avoir un titre à sa bienveillance. M. Lethière recevait 10,000 francs et moi je ne reçois que 5,400 francs, parce que mon traitement ayant été fixé à 6,000, il est soumis à une retenue de 600 francs. Peut-être pourrai-je être assimilé aux agents diplomatiques qui, à raison de leur séjour en pays étrangers, reçoivent, par forme d'indemnité, ce qui leur est enlevé par la réduction à laquelle sont soumis tous les traitements. Mais j'insiste moins sur ce point que sur

la demande d'une décoration[1] quelconque. C'est une faveur qui a toujours été attachée à la place que j'occupe. Elle est convenable pour la considération dans ce pays-ci, et je puis dire qu'elle est nécessaire à l'égard des élèves, non pas que je pense qu'un ruban puisse leur faire croire que leur directeur en vaille mieux, mais ce serait procurer la preuve de l'estime que le gouvernement fait de sa personne et que, par conséquent, les rapports qu'il fera et les documents qu'il donnera à leur sujet seront écoutés avec attention et serviront de règle à l'opinion que l'on devra prendre d'eux ; de là l'espoir d'obtenir des grâces, des travaux.

Le ministre doit réellement cet appui au directeur dont l'autorité n'a pour base que la considération. Il n'a aucun moyen répressif. Il lui faut donc user d'une extrême circonspection pour ne pas compromettre une autorité qui peut être éludée ou contestée, sauf cependant les fautes graves. Plus il paraîtra avoir la confiance du ministre, plus son autorité aura de force, et plus, par conséquent, il pourra être utile dans sa place.

Voilà, mon ami, ce qu'il y aurait à faire pour le bien et l'amélioration de l'établissement. Mais vous me demandez aussi ce qu'on pourrait faire pour sa dignité. J'ajouterai donc quelques lignes à cette note déjà bien longue.

1° Le traitement de directeur est trop modique

1. La croix de chevalier de la Légion d'honneur a été accordée par le roi à Thévenin sur la sollicitation de Gérard, ainsi

pour qu'il puisse recevoir convenablement les artistes français ou étrangers qui se trouvent à Rome, ce que cependant il faudrait qu'il pût faire pour l'honneur de la place et celui de la nation dont il représente ici les artistes. Il lui faut, au contraire, afficher le goût de la simplicité et celui de la retraite, pour ne pas laisser voir l'économie à laquelle il est forcé.

2° L'ameublement d'un salon au premier étage, la seule pièce où il pourrait recevoir, est dans un état si misérable qu'il ne peut y admettre que les élèves et ses amis particuliers. La salle d'exposition, qui y est contiguë ainsi qu'à notre galerie des plâtres, est vide, excepté les statues en marbre de Louis XIV et de Louis XVIII et deux belles glaces provenant de l'ancien palais.

Des tapisseries des Gobelins qui proviennent du même palais et de celui de notre ancien ambassadeur, le cardinal de Bernis, couvrent les murs du salon dont je viens de parler. Elles sont faites d'après des tableaux de M. de Troy et, d'ailleurs, dans un tel état de détérioration qu'elles ne sauraient donner qu'une très fausse idée et des produits de cette manufacture royale et surtout de l'état actuel de la peinture en France.

A mon arrivée ici, rendant compte au ministre de la situation matérielle de l'établissement, je fis sentir cette inconvenance en demandant que

que le prouve une lettre du 14 juillet 1819, que son peu d'intérêt n'a pas permis de publier.

des tapisseries plus dignes de l'Académie de France remplaçassent les anciennes. On me demanda les mesures, mais, comme j'eus à m'occuper d'objets plus essentiels, il n'a pas été question de celui-ci. S'il s'agissait un jour de nous envoyer des tapisseries plus modernes, il y faudrait joindre les pièces les plus nécessaires pour couvrir les meubles ainsi que ceux qu'on pourrait destiner à garnir la salle d'exposition.

On pourrait aussi gratifier l'établissement d'autres produits de notre industrie, comme vases de la manufacture de Sèvres, bronzes, etc., objets qui pourraient ici, où l'on vient de toutes les parties de l'Europe, donner aux étrangers une idée de l'état de nos arts en France.

Vous concevrez, mon ami, que ceci est uniquement pour répondre exactement à vos demandes. Vous voilà au fait de notre situation et vous connaissez nos besoins. Je ne doute pas du zèle que vous mettrez à les faire cesser. Les intérêts de l'Académie de Rome ne sauraient être en de meilleures mains que les vôtres, ni mieux recommandés que par vous.

Excusez l'étendue de cette note, mais j'ai voulu ne rien omettre. N'y voyez que le désir que j'ai de voir notre établissement prospérer et être tout à fait digne du titre d'Académie royale de France.

C. Thévenin.

Mme VIGÉE-LEBRUN[1]

I

Ce lundi, 9 août 1817, à Luciennes, près Marly.

J'ai appris avec une vraie satisfaction, très habile et très aimable maître, que Sa Majesté vous avait nommé son premier peintre. Cela pouvait-il être autrement, après avoir fait tant de chefs-d'œuvre et, par-dessus tout, celui de Henri IV, qui est, comme je vous l'ai dit, le plus parfait de vos ouvrages. Je suis allée l'admirer au Salon et désire le revoir encore. Je voudrais bien qu'il fût placé dans un monument public, dans une grande salle bien éclairée, pour le revoir; car je serais désolée qu'il fût à sa première destination, mais, comme je vous l'ai assuré, en le faisant plus haut on ne le coupera pas pour cette place[2].

Recevez donc mes compliments, très aimable,

1. Fille de Louis Vigée, peintre de portraits et de genre, épousa le peintre-expert J.-B. Lebrun; artiste elle-même, elle excella dans le portrait. L'esprit, les vertus et le charme de Mme Lebrun attirèrent chez elle tout ce que la France comptait d'hommes distingués.

2. Sans doute le plafond de la salle du Conseil d'État, aux Tuileries, pour remplacer la bataille d'Austerlitz.

et croyez qu'au milieu de ma petite Thébaïde, j'ai souci de votre nouveau succès. Est-ce que vous ne viendrez pas vous y promener un jour? Mme Gérard m'avait promis de vous y conduire. Faites en sorte que Mme de Bawr soit de la partie. Elle sera votre guide dans ma montagne et j'aurai aussi grand plaisir à la recevoir. Priez de ma part Mme Gérard de m'écrire, deux ou trois jours d'avance, si vous me donnez un jour, car les lettres postillonnent à Saint-Germain. Ne m'écrivez pas, car je veux ménager vos yeux, c'est entendu.

Au revoir, ne m'oubliez pas, je vous prie.

Votre toute dévouée amie,

LE BRUN.

Il faut deux heures de chemin pour venir à Luciennes, nous dînerons à quatre heures et demie.

II

Vendredi, 2 janvier 1824.

J'avais le désir et le projet, très aimable maëstro, d'aller vous demander votre heure et votre jour pour venir voir un ou deux de mes tableaux, mais le mauvais temps m'a retenue chez moi, d'autant plus que je suis toujours souffrante.

Enfin, quoique je n'aie pas fini le second portrait, je ne puis attendre plus longtemps vos bons avis. Je vous soumettrai mon dernier, bien qu'il soit bien *embu*. Pouvez-vous lundi à trois heures et demie, pour que vous ne perdiez pas le plus beau de votre matinée, ou bien, ce que je préférerais, mardi avant midi? Ce serait alors avant de vous installer dans votre atelier. Je désire être seule avec vous, pour que vous me disiez tous mes défauts.

Votre bien dévouée et attachée,

LE BRUN.

LÉOPOLD ROBERT[1]

I

Chaux-de-Fonds, le 6 septembre 1817.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je me proposais de vous exprimer par une lettre ma profonde reconnaissance pour les bontés que, sans me connaître

1. Né à la Chaux-de-Fonds (canton de Neufchâtel) en 1794, fut d'abord élève de Girardet, graveur, puis entra dans l'atelier de David. En 1814, il remporta le second grand prix de gravure en taille-douce.

En 1815, le comté de Neufchâtel ayant été cédé à la Prusse, L. Robert, considéré comme étranger, fut obligé de renoncer à concourir de nouveau pour le prix de gravure. Décidé dès lors à s'adonner complètement à la peinture, il suivit assidûment l'atelier de David, jusqu'en 1816, époque à laquelle ce peintre fut exilé.

M. de Sandos-Roullet, de Neufchâtel, fut un des bienfaiteurs de Léopold Robert. Il lui fournit les fonds nécessaires pour entreprendre le voyage d'Italie, y séjourner et s'y livrer sans préoccupation à l'étude de son art, sous la condition que le jeune artiste s'acquitterait envers lui quand son talent lui en fournirait les moyens. Cette transaction fut fidèlement observée de part et d'autre. En l'espace de dix années, L. Robert avait rempli ses engagements par un travail assidu, et était devenu, en même temps, l'un des meilleurs peintres de l'Europe. Gérard, qui un

particulièrement, vous avez eues pour moi. Vous avez peut-être été peiné des entraves que j'éprouvais dans ces moments de changements, et la bienveillance de votre caractère vous a porté à m'aider puissamment et à m'accorder une protection qui aurait pu m'être utile encore si les circonstances n'avaient été les plus fortes.

Si les démarches que j'ai faites avant de quitter Paris n'ont pas été heureuses, je ne puis l'attribuer qu'aux grands événements qui ont changé la face de l'Europe et qui étaient trop récents; mais le calme qui règne me fait espérer d'arriver à un plus heureux résultat.

M. de Sandos-Roullet, de Neufchâtel, conseiller d'État, est parti dernièrement pour Paris, il souffre de l'état d'incertitude dans lequel je me trouve et fera tout ce qui dépendra de lui pour

des premiers l'avait deviné, ne cessa de l'aider par ses conseils et de lui témoigner une vive sollicitude. A son arrivée à Rome, en 1818, L. Robert, accueilli par ses anciens condisciples à l'atelier de David, MM. Schnetz et Navez, se livra sans retard à de sérieuses études. Ce n'est cependant qu'au salon de 1822 qu'il commença à recueillir le fruit de son travail. En 1827, il exposa le *Retour de la Madone de l'Arc* qui est aujourd'hui au Louvre. Mais c'est en 1831 qu'il obtint son plus beau succès avec l'*Arrivée des Moissonneurs dans les Marais-Pontins.* En 1836, il produisit le *Départ des Pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche de long cours.*

On connaît la triste fin de L. Robert. On pourra, du reste, au sujet de sa vie et de ses œuvres, consulter la Notice publiée par M. Delécluze (Goupil, 1838), et le recueil de lettres publié par M. Feuillet de Conches (1848).

obtenir un changement dans ma destinée présente. Comme il est en relation avec MM. de Humboldt, il m'a promis de me servir auprès d'eux, de chercher à me procurer les moyens de continuer mes études en allant passer quelques années en Italie. Rien, je crois, ne saurait me causer un plaisir aussi vif. En effet, quelle existence pénible n'ai-je pas en perspective, si je suis obligé de rester ici où les arts ne font aucune espèce de sensation!

Qu'il est malheureux pour moi, après avoir eu le bonheur de voir une partie des chefs-d'œuvre des arts, de profiter des conseils des grands maîtres, d'avoir obtenu quelques succès, de me trouver obligé de labourer un champ stérile! Aussi, monsieur, si vous me jugez en état de profiter de l'encouragement que je sollicite, et que vous veuillez bien joindre votre influence à celle des personnes bien disposées en ma faveur, je sentirai renaître ma confiance, et cette bienveillance de la part d'un artiste aussi célèbre vous attirera la reconnaissance éternelle de celui qui a l'honneur de vous présenter ses respects.

LÉOPOLD ROBERT.

II

Rome, le 28 août 1824.

Monsieur,

Je viens vous témoigner ma vive reconnaissance pour la demande que vous avez bien voulu me faire. Cet encouragement venant d'un homme aussi illustre pourrait me donner une idée trop avantageuse de mes ouvrages, si je n'y voyais pas plutôt une marque de votre bonté et de votre intérêt pour moi.

Si j'ai quitté la gravure pour la peinture, c'est en me rappelant le conseil que vous m'aviez donné en voyant quelques-uns de mes premiers essais, et la satisfaction que j'éprouve d'avoir fait ce choix augmente ma reconnaissance envers vous.

M. Guérin m'a donné l'espérance que vous seriez content du tableau que je vous envoie[1].

S'il en était autrement, je pourrais vous offrir une répétition du tableau que j'ai fait pour le prince d'Arenberg. C'est un brigand mourant.

Daignez, Monsieur, me conserver une bienveillance que j'ambitionne tant de mériter, et croyez aux sentiments respectueux de votre très humble et obéissant serviteur.

Léopold Robert.

1. Ce tableau représente les *Chevriers*.

III

Rome, 14 septembre 1826.

Monsieur,

Mon ami M. de Beauvoir va vous remettre le second tableau que vous m'avez fait l'honneur de me demander. Il représente une mère pleurant sur le corps de sa jeune fille. C'est un usage généralement répandu dans les États du Pape, qu'aussitôt après la mort, on expose le corps du défunt dans sa maison avant que les confréries ne viennent l'emporter dans sa dernière demeure. Dans les montagnes, cet usage est bien plus pittoresque à cause des costumes. J'en ai été témoin plusieurs fois et j'ai vu le sujet que j'ai représenté.

Puissé-je avoir réussi à vous satisfaire! Il y a tant d'artistes de talent actuellement à Rome qui traitent le genre avec succès qu'il devient très difficile de trouver des sujets originaux et des costumes qu'on n'ait pas vus.

Si vos occupations vous empêchent de m'écrire, je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien communiquer vos observations à M. de Beauvoir, qui ne manquera pas de me les faire connaître.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

Léopold Robert.

LETTRE DE GÉRARD A LÉOPOLD ROBERT

AU SUJET D'UN TABLEAU QUE CELUI-CI LUI AVAIT ENVOYÉ.

Paris, 15 novembre 1826.

Mon cher monsieur Robert,

J'ai reçu, non par M. de Beauvoir, que je n'ai point encore vu, mais par M. Dupré [1], le tableau que vous avez eu la bonté de m'annoncer par votre lettre du 14 septembre. Le choix du sujet m'avait causé quelque inquiétude, qui s'est bientôt dissipée à la vue du tableau.

Votre composition est simple, noble et touchante. J'ai revu avec plaisir ces costumes qui, heureusement pour nous, n'ont point changé. Cette scène m'a paru d'autant plus vraie qu'elle m'a rappelé en partie celle dont j'ai été témoin dans ma jeunesse. Une fille de campagne, qui servait chez ma mère, mourut; ses parents vinrent pleurer sur son corps et lui rendre les derniers devoirs. Vous savez, monsieur, le cas que je fais de votre beau talent et avec quel plaisir j'ai vu vos succès si justement mérités; si je me permets quelques observations, comme vous avez bien

1. Second prix de peinture en 1826, et grand prix en 1827. Auteur d'un voyage à Athènes et à Constantinople (Paris, 1828).

voulu m'y autoriser, je vous prie de les regarder comme une preuve de la haute estime que j'ai pour votre mérite. D'après ce dernier ouvrage, je crains franchement que vous n'adoptiez une manière un peu dure, non par l'excès du fini, mais parce que les contours semblent peints à sec. Les plis de la manche de la mère ont quelque raideur et sa tête est peut-être trop virile. Je suis ennemi de la beauté systématique, mais, dans toutes les classes et à tous les âges, il y a, surtout chez ce peuple que vous savez si bien peindre, un genre de beauté relative que vous pouvez, mieux que d'autres, découvrir et retracer. Enfin, permettez-moi de vous rappeler que c'est au dessin et au caractère que vous avez su donner à ce genre qu'on avait traité trop négligemment avant vous, que vous devez la réputation bien méritée dont vous jouissez. Quoique je n'aie pas l'avantage de connaître autant votre personne que votre talent, je suis sûr que je ne vous blesserai pas en vous parlant aussi sincèrement. Les gens qui étudient de bonne foi pour approcher de la vérité doivent toujours s'entendre.

Ce sera avec un véritable plaisir que l'on vous verra arriver à Paris l'automne prochain, et personne, vous devez le croire, n'en sera plus charmé que moi.

Votre dévoué serviteur.

F. Gérard.

RÉPONSE A LA LETTRE DE GÉRARD.

IV

Rome, 21 décembre 1826.

Monsieur,

La lettre dont vous avez bien voulu m'honorer m'a procuré une de ces jouissances que l'on éprouve rarement. La bienveillance que vous voulez bien avoir pour moi et l'intérêt que vous montrez à mes travaux sont deux bien puissants motifs pour m'encourager à chercher de tout mon pouvoir à ne pas paraître au nouveau Salon indigne des éloges que vous voulez bien me donner.

Je vous remercie, monsieur, et je reçois avec la plus vive reconnaissance les observations que vous avez pris la peine de me faire sur le petit tableau que je vous ai fait remettre. Je les aime de tous, mais elles me sont d'autant plus précieuses de vous qu'elles me viennent d'un artiste, le plus distingué de ce temps. Toutefois, si votre critique a été si peu sévère, je l'attribue à votre indulgence et à votre bonté. Je reconnais que, dans mes derniers ouvrages, j'ai une propension à tomber dans la sécheresse et la maigreur ; aussi chercherai-je dorénavant à me garder de cet écueil en me rap-

pelant toujours vos observations et vos conseils.

M. Barbier[1], que j'ai eu le plaisir de voir dès son arrivée à Rome, n'a pas été longtemps avant de m'instruire que vous auriez désiré plutôt un autre sujet; cette raison m'a fait écrire à mon ami de Beauvoir, pour lui dire de vous prier de vouloir bien lui remettre le tableau. Je le chargeais en même temps de le faire tenir à M. le baron de Fayel, ministre des Pays-Bas à Paris, qui en attend un de moi, de même dimension. La peine que j'éprouvais de ne pas avoir réussi à vous satisfaire a disparu en recevant la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer, et je m'estime heureux qu'après avoir eu la crainte de voir mon tableau reçu peu favorablement, vous ayez daigné, au contraire, m'en faire des éloges.

Mon impatience de revoir Paris est grande, et ce qui l'augmente encore est la certitude de recevoir de vous, monsieur, un accueil bienveillant. Il me reste à désirer d'y paraître avec quelques ouvrages qui puissent, je ne dirai pas augmenter, mais me conserver les succès que j'ai obtenus au dernier Salon[2]. J'ai eu le plaisir de voir M. Bar-

1. Barbier-Walbonne, l'ami de Gérard, dont les lettres précèdent celles-ci.

2. Aux Salons de 1822 et de 1824, L. Robert avait exposé dix tableaux, parmi lesquels se trouve celui de l'*Improvisateur napolitain*, l'un des quatre qui devaient représenter Naples, Rome et Venise; l'*Improvisateur*, la *Madonna dell' Arco*, les *Moissonneurs* et les *Pêcheurs de l'Adriatique*. Cette série a été gravée par M. Prévost.

bier ce soir encore, et un de ses tableaux qui se dispose très bien. Il m'avait dit qu'il joindrait une lettre à la présente; mais, ne la voyant pas arriver, je suppose qu'il la remettra à un autre courrier.

C'est en vous présentant, monsieur, les vœux que je forme pour vous à cette époque de l'année que j'ai l'honneur d'être avec respect votre très humble et très obéissant serviteur.

Léopold Robert.

Via Felice, 113.

V

Rome, le 4 janvier 1828.

Monsieur,

Si je prends la liberté de vous adresser cette lettre, c'est parce que je me trouve obligé de rester à Rome pour terminer quelques tableaux, que, prévoyant ne pouvoir cette année faire le voyage que je m'étais proposé, et ne pouvant aller vous présenter mes remerciements pour les bontés que vous avez eues pour moi, et l'intérêt que vous montrez à mes ouvrages, je viens avec confiance vous prier de me donner encore quelques preuves de cette bienveillance qui m'honore tant et qui m'est si précieuse.

Lorsque cette lettre vous parviendra, M. le

comte de Forbin aura reçu un de mes tableaux qui, dans le mois de novembre, a été expédié à son adresse. Il représente un épisode du *Retour de la fête de la Madonna dell' Arco*[1], *près de Naples*. Je serais extrêmement flatté qu'il ne parût pas indigne de faire partie de la belle collection moderne du Luxembourg, et, dans cette espérance, j'ai refusé les assez belles propositions que plusieurs amateurs m'ont faites ici. Votre obligeance m'est tellement connue que je me hasarde à vous prier de vous intéresser à mon tableau, qui se trouve sans maître et sans aucun protecteur. Mon ami, M. de Beauvoir, s'est chargé de le faire vernir et encadrer, et me remplace à Paris pour tout ce qui regarde mes affaires et mes petits intérêts.

En venant vous prier de vous intéresser à moi, monsieur, je ne laisserai pas échapper cette occasion d'attirer vos regards sur les premiers essais de mon jeune frère[2] qui est venu me trouver, il y a quelques années, et qui mérite, sous tous les rapports, la bienveillance générale.

Il a exposé un *Intérieur de la basilique de Saint-Paul hors les murs*, représentée après l'incendie qui l'a consumée, et une *Vue prise dans la basilique de Saint-Jean de Latran*.

Veuillez me pardonner, monsieur, mes prières

1. Exposé, en effet, au Salon de 1827-1828, et acquis par le musée du Luxembourg. Ce tableau se trouve aujourd'hui dans les nouvelles salles de l'École française, au Louvre.

2. Aurèle Robert.

peut-être indiscrètes, et recevoir les vœux que je forme pour vous à ce renouvellement d'année.

LÉOPOLD ROBERT.

VI

Rome, le 14 juillet 1828.

Monsieur,

Je cherche inutilement des expressions pour vous peindre ma vive reconnaissance, et mon cœur souffre de ne pouvoir vous faire connaître que bien mal combien de sentiments délicieux la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait éprouver. Je n'osais m'attendre à une attention aussi distinguée et à tant de bonté et de bienveillance.

En apprenant que mon tableau avait été acquis par le roi, j'ai dû penser que je vous devais ce bel encouragement; plusieurs fois, j'ai pris la plume pour vous exprimer ma reconnaissance; mais un mal moral, dont trop souvent j'ai lieu de me plaindre, m'empêcha de terminer ma lettre et m'obligea à faire un voyage. J'ai été faire un séjour dans les Marais-Pontins et dans les montagnes qui les avoisinent; j'en suis revenu il y a quelques jours seulement, et c'est à mon retour à Rome que j'ai eu le plaisir de trouver votre si excellente

lettre qui, je vous l'assure, est l'encouragement le plus grand que j'aie encore obtenu.

Vous voulez bien me dire, monsieur, que le prix qu'on a mis à mon tableau est trop au-dessous du mérite que votre indulgence veut y voir; mais ne suis-je pas grandement récompensé par l'honneur d'avoir un de mes ouvrages placé dans les galeries d'une nation à laquelle je voudrais appartenir? Cet avantage serait inappréciable, à mes yeux, si je pouvais l'envisager comme une adoption.

Veuillez aussi me permettre de vous remercier pour mon frère de ce que vous me dites d'obligeant de ses tableaux. Il est glorieux d'avoir aussi une part à vos éloges, et me charge de vous le témoigner en vous présentant ses respects. Mon bon ami Lemoyne[1], qui est arrivé en très bonne santé, est enchanté de Paris, et surtout de l'accueil qu'il a reçu de vous. Il m'a dit que dans quelques jours il aurait l'honneur de vous en remercier.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

LÉOPOLD ROBERT.

1. Sculpteur, l'auteur du *Chevrier* placé dans le jardin du Palais-Royal, à Paris.

VII

Rome, le 14 juin 1830.

Monsieur,

Je suis heureux que le départ de Schnetz m'offre l'occasion de vous écrire pour vous exprimer combien le souvenir que vous voulez bien garder de moi me cause de plaisir. MM. Constantin[1] et Lemoyne m'ont fait part de ce dont vous avez bien voulu les charger pour moi. Je viens vous en remercier; je l'aurais fait plus tôt si je n'avais craint d'être importun.

Je termine dans ce moment un tableau qui peut servir de pendant, comme sujet et comme grandeur, à celui qui a été exposé au dernier Salon[2]. Plusieurs personnes l'ont vu et m'en ont fait quelques éloges; mais je ne m'abuse point, et je pense que, pour être certain d'avoir réussi, il faut plus que l'assentiment de ses amis. Si je pouvais cependant avoir le vôtre, j'attendrais avec assez de tranquillité le grand jugement.

Mon frère, qui a fait d'assez grands progrès, aura aussi quelques ouvrages au Salon. Il espère comme moi profiter d'une réunion aussi intéres-

1. Voir les lettres de Constantin.

2. Il s'agit ici du tableau des *Moissonneurs*, peint comme le pendant du *Retour de la fête de la Madone*.

sante et surtout des conseils des maîtres, et, comme vous êtes à leur tête, nous réclamerons les vôtres.

LÉOPOLD ROBERT.

VIII

Venise, le 31 mai 1832.

Monsieur le baron,

Depuis mon départ de Paris, j'ai l'intention de vous écrire pour vous remercier de votre bienveillant accueil et pour me rappeler à votre souvenir, et pourtant je suis arrivé à cette époque sans l'avoir fait, peut-être parce que je n'aurais pas pu vous annoncer que vos excellents conseils ont été suivis de bons résultats. Pendant mon séjour en Suisse, la révolution qui m'y a suivi m'a empêché de m'occuper d'autres choses : je suis ensuite parti pour Florence ; ne comptant y faire qu'un séjour passager, je ne m'y suis pas installé et je n'ai rien fait. Je me rappelais votre atelier et vos tableaux commencés, et je me trouvais si blâmable de ne pas m'occuper sérieusement et de ne pas suivre votre exemple, que je n'ai pu vous l'écrire. Enfin, je me suis décidé à venir ici pour y chercher un sujet caractéristique à faire. Les premiers temps j'ai couru, j'ai été bien indécis sur

ce que je devais entreprendre; enfin je me suis décidé à placer ma scène à Palestrina, où les habitants conservent encore beaucoup d'originalité dans les costumes et les physionomies. Je dois vous dire que cette population est entièrement composée de pêcheurs qui font des voyages assez lointains et qui sont tous exposés aux dangers fréquents de l'Adriatique. Ayant l'intention de faire un tableau de mœurs, j'ai pensé à arranger ma composition de manière à rendre ce qui m'a frappé : c'est dans les préparatifs d'un départ pour la pêche d'hiver que je crois avoir trouvé assez de matériaux pour en faire une scène. Je voudrais pouvoir vous émettre mes idées, mais je fais mes tableaux d'une manière si singulière qu'il ne m'est possible d'en faire de description que quand ils sont terminés, et le mien est à peine commencé. Je ne puis faire une ébauche arrêtée, ne pouvant conserver les mêmes motifs. La nature que je vois chaque jour, que j'observe, me fournit des idées nouvelles, des mouvements différents; je fais des changements à n'en plus finir, et je ne sais comment j'arrive au terme après un embrouillement où, quelquefois, je ne me reconnais pas moi-même[1].

1. L. Robert faisait de continuels changements sur ses toiles. Son tableau des *Pêcheurs*, sans parler de diverses combinaisons de détails qu'il avait subies, avait été transformé complètement. On peut voir, dans le volume qu'a publié M. Delécluze sur Léopold Robert, deux eaux-fortes qui représentent les deux *états* de cette composition. (Gravées par Joubert.)

La nature est si difficile à rendre, surtout celle qui n'offre au premier aspect que l'apparence de la misère, je dirai même de l'abrutissement; c'est un travail d'y trouver de la noblesse et de l'élévation, et c'en est un autre aussi que de rendre ce qu'on a trouvé. Le caractère conserve ici, dans beaucoup de choses, un cachet tout à fait oriental qui vient des rapports passés. Ils ne sont plus qu'une ombre aujourd'hui. Du reste, on est bien tranquille ici, et le gouvernement est doux; on s'y occupe peu de politique, ce qui est un avantage pour les artistes. — Mais pardon, monsieur, si je vous parle autant de moi et de ce qui me concerne. Je devrais vous parler de mon désir de voir les tableaux auxquels vous travaillez. Je me rappelle avec un sentiment d'admiration cette scène de la peste qui me fait toujours penser que pour réussir dans les arts il faut parler à l'âme [1].

Veuillez, monsieur, recevoir cette lettre comme une marque de mes sentiments de gratitude les plus vrais et l'expression du plaisir que j'éprouve de vous savoir en bonne santé, ainsi que je l'ai appris par une lettre que j'ai reçue de Schnetz.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le baron, votre très humble et très obéissant serviteur.

LÉOPOLD ROBERT.

1. La *Peste de Marseille*.

IX

Venise, 28 juillet 1832.

Monsieur,

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour la lettre que vous venez de m'écrire. Cette marque d'attention de votre part m'a causé un plaisir d'autant plus vif que je ne pouvais me flatter, dans ma solitude de Venise, d'occuper quelques-uns de vos moments.

Comment vous dire aussi combien j'ai été sensible à votre charmant souvenir! Je jouis d'avance du plaisir que me procurera cette belle lithographie de votre tableau de *l'Amour et Psyché* que je désirais tant posséder.

Tout en admirant les belles peintures vénitiennes je commence à en être fatigué; elles sont trop pour l'aspect et pas assez pour le sentiment. C'est ce qui me fait désirer l'arrivée de mon frère qui m'apportera vos belles compositions si touchantes et si nobles.

Ce que vous voulez bien me dire du tableau dont je m'occupe en ce moment est pour moi un précieux encouragement. Votre approbation est

un stimulant qui produit toujours sur moi le plus heureux effet.

Veuillez agréer de nouveau, monsieur, tous mes remerciements et croyez-moi avec la considération la plus respectueuse votre très humble et très obéissant serviteur.

LÉOPOLD ROBERT.

MLLE MARS[1]

I

Vers 1807.

Eh bien ! monsieur et ami, me voilà à trente lieues de vous. Je suis dans un enfer avec l'impossibilité de m'en retirer avant douze jours ! car je les compte, les heures et les minutes aussi. Je fais un métier détestable ici : je bâille, j'enrage, je crois que je pleurerais si mes yeux ne me faisaient déjà bien mal ; ils sont d'une faiblesse extrême depuis ma douleur de tête. Figurez-vous qu'à l'exception de deux ou trois personnes, je suis entourée et secondée comme je le serais au *Café des Aveugles ;* l'un prêche, l'autre bégaye ; celui-là va toujours sautillant ; enfin je ne reconnais la plupart des pièces que par l'affiche qui m'en dit le titre. Ah ! je fais pénitence d'une cruelle manière ! et du reste, si nous en croyons les savants, nous verrons bientôt la fin de notre existence. Il me fâcherait beaucoup de finir ici, je ne

1. Lettre écrite pendant un voyage de Mlle Mars. Elle se rendait à Toulouse et aux eaux de Bagnères. Gérard était fort lié avec Monvel, père de Mlle Mars. Il a fait d'elle deux beaux portraits.



Mlle MARS.

(Œuvre de Fçois Gerard)

me trouve pas assez en bonne compagnie. Nous courons le risque de mourir d'ennui ; la pluie ne nous a pas permis de nous promener un quart d'heure depuis dix jours. Mais, comme il y a toujours un bon côté aux choses, le spectacle n'en est que plus suivi, et le directeur trouve que le temps est tout à fait de saison. Je vous quitte, il me survient un agrément : M. le préfet vient de défendre la comédie qui a eu assez de succès pour mettre en rumeur tous les gentilshommes provinciaux ; de sorte qu'aujourd'hui *à midi* on est obligé de déchirer les affiches et de changer le spectacle. Je m'en vais donc passer une matinée au théâtre pour répéter ce qu'on doit jouer ce soir. Ah! quel métier!

MARS.

II

Toulouse, vers 1807.

Cette grande peur est enfin passée ; vous ne partagiez pas mes craintes, et vous aviez raison. J'ai trouvé tout le monde si bien disposé que l'on se promettait tout simplement d'assommer le premier qui, par quelque facétie, troublerait le spectacle. Non seulement ils étaient venus en foule pour me bien rassurer par leur bon accueil, mais ils ont eu l'air très contents de moi, et leurs transports vont toujours croissant. A deux heures, ils

s'établissent sur une place où le soleil brûle ; là, ils attendent l'heure où les bureaux ouvrent, et la salle est pleine aussitôt qu'on laisse la liberté d'entrer. On dit que jamais affluence n'a été si grande pour personne. Les femmes mêmes oublient les missionnaires, et elles quittent le chemin du ciel pour reprendre celui de l'enfer. Enfin, c'est un triomphe complet, et je suis à présent fort contente d'être venue.

Comment vous portez-vous? Dites-moi si vous avez encore cette belle santé qui nous rendait tous si heureux. Rappelez-moi au souvenir de Mme Gérard et de Mlle Godefroid, et présentez-leur mes compliments et amitiés. — Nous avons ici Garat et sa femme; nous avons parlé de vous ensemble.

MARS.

III

A Mlle GODEFROID.

Paris, ce mardi 29, 182 .

Ma chère mademoiselle Godefroid, ne pouvant avoir pour ce soir la loge qui convient à Gérard pour qu'il n'ait aucun inconvénient de lumière, je l'ai retenue dès aujourd'hui pour samedi. J'espère que ce retard ne contrariera que moi, et cependant, grâce à un gros, énorme rhume, ma voix est

si malade que je suis presque consolée qu'il ne m'entende pas ce soir, car *ma flûte* est très endommagée, et je ne veux pas du moins, si je lui fatigue les yeux, lui déchirer les oreilles. Si mon *travail* de la soirée ne redouble pas mon rhume, j'irai demain passer quelques instants avec lui et sa grande compagnie. En attendant, chargez-vous de mille tendresses pour lui et M[me] Gérard, et croyez à toute la sincérité de mon amitié pour vous.

MARS.

IV

A M[me] GÉRARD.

Paris, 184 .

Me voici de retour, ma chère madame Gérard[1], mais, n'étant pas tout à fait rétablie et craignant le bruit de Paris, je suis à Chantilly, attendant l'ouverture du Théâtre-Français. Je reçois ce matin une lettre du dernier régisseur du théâtre, qui me demande de la part du commissaire royal, M. Buloz, quand je compte reparaître, et quelles sont les pièces que je choisis afin qu'on les prépare. Il m'avertit toutefois que,

1. Cette lettre est adressée, après la mort de Gérard, à M[me] Gérard.

M. Mazères[1] ayant donné le rôle de *Chacun de son côté* à Mlle Plessis, je ne devais plus penser à cette pièce. J'avoue que la manière dont j'apprenais cette nouvelle m'a fort étonnée, et je ne croyais que M. Scribe capable d'un pareil procédé (entendez bien que je ne parle ici que de la forme). Je ne puis empêcher un auteur d'avoir plus de confiance dans le talent d'une autre que dans le mien. Ce que j'ai peine à concevoir, c'est que M. M... ne m'ait pas prévenue de son intention et ne m'en ait pas dit le motif. Je pense que M. Buloz lui a écrit pour lui faire cette demande, ainsi qu'il avait déjà fait à d'autres auteurs, Dumas, Goubaux, par exemple, mais ceux-ci l'ont déclinée.

Pour appuyer cette démarche et justifier cette petite trahison, il aura sans doute fait quelques mensonges, et c'est cela simplement que je veux éclaircir. Il aura dit que je ne voulais plus jouer mon rôle, que lorsqu'on parlait de la pièce je refusais; et moi je déclare que, depuis plus de deux ans, je demande cette pièce; qu'une fois,

1. M. Mazères avait épousé la nièce de Gérard. On lui doit plusieurs pièces, entre autres : *Chacun de son côté; — les Trois Quartiers; — la Mère et la Fille;* cette dernière faite en collaboration avec M. Empis. *Le Jeune Mari* fut représenté en 1826 : cette jolie comédie est restée au répertoire de la Comédie-Française. Après la révolution de 1848, qui fit perdre à M. Mazères sa position administrative (il était préfet du Cher), il travailla encore pour le théâtre : le *Collier de perles* eut un grand succès au Gymnase (1851). M. Mazères est mort le 19 mars 1866.

M. Védel[1] me répondit que, si on jouait, ce serait matière à procès; que M. M... avait retiré tout son répertoire, et que, certes, il ne monterait pas *Chacun de son côté*. Plus tard, lorsque ce répertoire fut rendu à la scène, je tourmentai encore M. Védel, alors le rôle du marquis manquait depuis le départ de David, je parlai de M. Lockroy; mais, comme il ne plaisait pas à certains comédiens, M. Védel eut peur de se faire des ennemis, et ne lui en parla point; chaque fois que je revenais là-dessus, il éludait la question et ne me répondait point. Il en a été de même du *Mariage de Figaro,* le rôle du comte manquait; du *Mariage d'argent,* du *Jeu de l'Amour,* du *Manteau,* d'*Édouard en Écosse,* d'*Henri III,* que Védel n'a pas voulu remonter à cause des dépenses; et, si je n'avais pas vu Dumas tous les jours, il aurait cru ce qu'on lui disait, que je ne voulais pas jouer. Il en a été de même de *Marie,* depuis le départ de Volnys; de *Clotilde,* depuis celui de Bocage; enfin, c'était une ligue contre moi pour me dépouiller de mon répertoire et m'obliger à m'en aller.

Le service que je vous demande, chère madame, c'est d'écrire à M. M... pour savoir de lui *si on lui a écrit* et *ce qu'on lui a écrit*. Je désire beaucoup qu'on l'ait trompé, car la pensée d'un mauvais procédé de sa part me serait bien péni-

1. Alors directeur du Théâtre-Français.

ble. Avant mon départ, et lorsque j'étais bien malade, et cela au point de ne pas conduire ma plume, j'avais demandé à Adèle[1] de vous prier de prévenir M. Mazères du tour qu'on voulait me jouer, puisque Goubaux m'avait prévenue pour son compte; mais il paraît qu'elle m'a oubliée. Il est encore bon de vous dire que, peu de jours avant de tomber malade, j'allais engager M. Mainvielle, qui allait débuter, à jouer le rôle du général, espérant par là faire monter la pièce, en dépit des mauvaises volontés; mais M. Perrier s'est mis en avant et a dit qu'il allait l'apprendre. La chose en est restée là, puis je suis tombée dangereusement malade. Je suis mieux maintenant, mais j'ai besoin de reprendre des forces. Dans les Pyrénées, la saison a été affreuse; le 15 août, j'ai fait du feu et je me suis sauvée le 16, craignant que l'hiver ne me surprît là.

Aussitôt que je serai à Paris, j'irai vous voir, mais, je vous prie, écrivez ou faites écrire de suite là-bas, que je sache de qui je dois me méfier.

Adieu, chère madame, mille amitiés bien sincères.

MARS.

1. M[lle] Adèle Grasset, élève de Gérard.

FORBIN (C^TE DE)[1]

I

1er mai 1818, de Marseille.

Mon cher ami,

Je veux vous demander si vous avez reçu une lettre de moi de Smyrne. Ma sœur, à qui j'écrivais le même jour, n'ayant rien eu de moi, je doute que la lettre qui vous portait mes sincères félicitations vous soit parvenue.

J'aurais dû un compliment à la France ce jour-là, car il est difficile de lui faire plus d'honneur, de la consoler plus noblement, plus complètement que vous.

Je me félicite des nouveaux rapports qui s'établiront entre nous, je désire qu'ils soient directs

1. M. de Forbin, élève de David, né en 1779. Il consacra sa jeunesse à l'étude des arts et entreprit un voyage en Orient, d'où il rapporta de nombreux travaux en études de paysages et d'intérieur. En 1815, il fut nommé directeur des musées royaux, puis, en 1816, membre de l'Institut, par ordonnance du roi. Il est mort en 1841, après avoir rempli les fonctions difficiles de directeur des musées avec le zèle, l'intelligence d'un artiste et la courtoisie d'un parfait gentilhomme. Il a exposé des tableaux à plusieurs Salons et a publié les *Souvenirs de Sicile* (1823), un *Voyage dans le Levant* (1817-1818).

et que nous n'usions jamais d'interprètes. J'ai de vieux souvenirs de votre obligeance pour moi et de nombreuses preuves de votre aimable intérêt, c'est une dette dont j'ai de l'orgueil, vous imaginez bien que je ne la nierai jamais.

Je reviens du merveilleux Orient, fort satisfait de mon voyage, dont le commencement a été pénible, dont la fin aurait pu le devenir, parce que j'étais entouré de peste; mais il en est ainsi de presque toutes les choses de la vie, quand il y a un petit coin de bon, il faut prendre cela pour le succès de son entreprise.

Je regrette vivement la perte du malheureux Cochereau, il avait une belle âme et un beau talent.

J'ai été privé des secours d'Huhot, il a beaucoup souffert; le voilà enfin rétabli; nous nous étions partagé la besogne, il va remplir sa tâche. Il parcourt ce que je n'ai pas vu de l'Asie Mineure, il poussera jusqu'à Palmyre, j'espère, et reviendra par la Morée au mois de novembre prochain.

Quand on a vu Thèbes on ne peut plus rien regarder, et je trouve même que j'avais bien fait de visiter Athènes et Éphèse avant la haute Égypte.

Rappelez-moi au bon souvenir de M. de Humboldt, présentez mes hommages à Mme Gérard et agréez l'assurance de mon sincère et inaltérable attachement.

Votre dévoué serviteur.

Le comte de Forbin.

II

Paris, 12 janvier 1825.

Monsieur le baron,

Je suis allé chez vous pour vous engager à venir, en votre qualité de premier peintre de Sa Majesté, m'aider à lui faire les honneurs de l'exposition. Je crois cependant devoir encore vous en écrire officiellement pour être bien certain qu'aucun malentendu ne nous privera de votre présence dans un lieu dont vos ouvrages sont le plus bel ornement.

Agréez, monsieur le baron, l'hommage de ma haute considération.

Votre dévoué serviteur.

LE COMTE DE FORBIN.

III

Paris, 22 mars 1830.

Mon cher baron,

Je suis allé vous voir mercredi passé, et j'ai appris avec peine que vous étiez souffrant; j'ai été d'autant plus contrarié de ne pas vous rencontrer

que je voulais vous parler de la chance qui se présente par la mort de Taunay [1] d'ouvrir enfin la porte de l'Académie royale à notre ami Granet [2], dont c'est l'unique ambition au monde.

Il est malheureusement à Rome, d'où il ne sera de retour qu'au mois de juin de cette année, époque de la fin de son congé, moment qu'il a choisi pour se fixer à jamais ici. Je ne vous parle ni de son talent ni de ses qualités de cœur, mais je vous demande tout votre intérêt pour l'homme qui en est le plus digne au monde. Il achève à Rome sa plus importante, sa plus belle production; je serais bien moins inquiet si je lui savais votre appui, promettez-le-moi si cela vous est possible; jamais plus belle occasion ne se présenterait pour lui, et il sera doublement heureux de vous devoir la récompense de ses longs et honorables travaux. Laissez-moi donc espérer en notre vieille amitié, et agréez d'avance, avec mes vœux pour votre santé, l'expression de mon admiration et de mon sincère attachement.

Votre bien dévoué collègue et serviteur.

LE COMTE DE FORBIN.

1. Taunay, peintre de genre.

2. Granet, né à Aix en Provence, en 1775. Élève de David. De l'Institut en 1830. S'est fait connaître par des tableaux d'intérieur, dont les motifs étaient tirés des églises et des couvents d'Italie. Talent très vif et très original. Il figure au Louvre par un de ses meilleurs tableaux : une vue de l'*Église souterraine de Saint-François d'Assise*. Il est mort en 1849.

CONSTANTIN[1]

I

Florence, le 27 février 1820.

Victoire! pouvons-nous dire, monsieur, voilà le cuivre hors des mains de Morghen, et tout s'est bien passé. Il me fit prévenir qu'il allait tirer les épreuves, j'y fus de grand matin et fus témoin du résultat, lequel, me paraissant aussi satisfaisant que l'on peut espérer de Morghen, me détermina à retirer le cuivre. Il ne s'y attendait pas et a paru un peu surpris; mais, comme je lui remis aussitôt le solde de 8,000 francs, cela le consola un peu. La gravure me parut avoir beaucoup gagné, surtout par l'harmonie. J'ai emporté le cuivre sans le quitter de ce moment; je l'ai montré à M. le marquis de la Maisonfort[2], et il a été emballé de suite par les hommes que Morghen a envoyés avec

1. Constantin fut longtemps employé par l'administration de la manufacture de porcelaines de Sèvres, pour la reproduction, sur plaques émaillées, des chefs-d'œuvre des maîtres anciens. On a de lui de belles copies d'après Raphaël, Titien, Rubens et autres peintres célèbres. Cette lettre a été écrite à propos de la planche des *Trois Ages* qu'avait terminée Morghen. Voir la lettre de Gérard, après la dernière de Constantin.

2. Chargé d'affaires de France à la cour de Toscane.

moi à cet effet. M. le marquis veut bien vous l'envoyer par un courrier extraordinaire que l'on attend d'un instant à l'autre, en sorte qu'il ne sera point sujet à être visité en route, ce qui me tranquillise beaucoup sur son sort.

Je me flatte que vous êtes entièrement rétabli, veuillez m'en donner la certitude.

A. Constantin.

II

Florence, le 6 novembre 1823.

Monsieur,

J'ai reçu avec un plaisir mêlé de tristesse la bonne lettre que vous m'avez adressée, puisque j'y ai lu ce que vous me marquez sur votre santé. Je me flatte que la teinte du tableau est un peu forcée, et que, fût-elle exacte, vous obtiendrez une amélioration. Si mes vœux peuvent contribuer en quelque chose à ce mieux, vous ne doutez point, j'espère, de leur ardeur et de leur sincérité.

J'ai vu Toschi[1]. Il est venu ici faire imprimer un portrait d'Alfieri, son imprimeur étant

1. Célèbre graveur italien. Associé à l'Institut en 1832. A très bien gravé Raphaël et Corrège. Sa belle planche d'après l'*Entrée de Henri IV* est une des bonnes gravures de notre siècle. (Voir les lettres de Toschi.)

malade. Lui-même, deux jours après son arrivée, s'est mis au lit, d'où, après huit ou dix jours, il n'est sorti que pour se mettre en voiture et retourner chez lui. Nous avons beaucoup parlé, comme vous pensez, de votre gravure; il m'a chargé de vous assurer qu'il était trop attaché à vous, par la reconnaissance et par l'amitié, pour négliger en rien ce travail et qu'il serait terminé pour l'époque indiquée. Il m'a paru extrêmement bien disposé. J'espère beaucoup qu'il a tout à fait à cœur de vous satisfaire.

Je vous remercie mille fois de ce que vous avez obtenu pour moi de M. Brongniart [1]. C'est une bien grande tranquillité que vous m'avez procurée, car je tremblais d'être rappelé sans avoir pu faire les ouvrages que je désire. J'ai entrepris une copie du *Saint Jean* de Raphaël; une fois cet ouvrage terminé, je me disposerai à partir pour Rome.

Reverdin [2] est ici; il travaille comme un diable. Il ne s'est point encore italianisé. Ici on s'habitue vite au *dolce far niente*. Il me charge de mille bonnes choses pour vous, ainsi que notre brave ami Ingres, qui a été si sensible à votre souvenir. Celui-ci est un homme auquel je suis infiniment attaché. Je vous assure qu'il a de très belles qualités personnelles, et que ce serait un bienfait

1. Directeur de la manufacture de Sèvres, chimiste et minéralogiste célèbre.

2. Voir la lettre de Reverdin.

digne de vous, monsieur Gérard, de lui donner un coup d'épaule quand il sera au Salon. Je suis extrêmement affligé quand je vois qu'avec un talent comme le sien il en est réduit à être embarrassé de savoir comment vivre. Je vous le recommande en grâce, et, ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi [1].

Adieu, Monsieur, conservez-moi toujours une amitié qui m'a été et qui m'est si précieuse ; rétablissez-vous, et croyez, je vous prie, à mon attachement de toute la vie.

A. C.

III

Florence, le 15 octobre 1824.

J'ai vu Sgricci et je joins ici un mot pour vous qu'il m'a remis.

A l'égard des camées on ne peut penser à les faire faire à Florence, Santarelli étant, par suite de maladie, incapable pour toujours de rien faire, il faudra avoir recours à Rome.

Ingres, qui sera à Paris presque en même temps que cette lettre, vous donnera là-dessus tous les ren-

1. Nous avons vu, par les lettres de M. Ingres, que Gérard n'avait pas négligé cette recommandation. Ce passage fait honneur à Constantin, qui avait su apprécier le caractère et le talent de notre grand peintre.

seignements que vous pourrez désirer. Il est parti avant-hier avec un très beau tableau ; cette circonstance est pour lui bien intéressante, car il s'agit de sa situation à venir et son sort, jusqu'à présent, a été bien peu agréable. Il dépend de ce moment d'y apporter quelque amélioration. De grâce, donnez-lui un coup d'épaule. Je vous en prie plus vivement que pour moi, il le mérite véritablement et ce n'est point un ingrat que vous obligerez, car si vous saviez combien est grande la vénération qu'il a pour vous, vous l'aimeriez beaucoup.

Votre tout affectionné serviteur et ami.

A. Constantin.

LE BARON F. GÉRARD AU MARQUIS DE LANDSDOWNE.

(Pour qui il faisait *l'Espérance.*)

Ce 5 avril probablement 1827.

Monsieur le Marquis,

Si mon ami M. Constantin ne se présentait à Londres, accompagné de ses intéressants ouvrages, j'aurais l'honneur de vous parler de son talent, mais vous saurez juger mieux que personne quel est le mérite particulier qui distingue ses

productions. Vous avez d'ailleurs pu en prendre déjà une juste idée à Florence, si ma mémoire ne me trompe pas. Quant à l'auteur, j'ose vous le donner pour un parfait galant homme, dont je me flatte d'être le meilleur ami depuis sa jeunesse. Je l'estime fort heureux d'avoir l'honneur de vous voir, et ne puis m'empêcher de lui porter envie. Je ne sais si l'espèce d'arriéré dans lequel je suis toujours me permettra d'aller vous porter moi-même cette petite bonne femme[1], que vous avez désirée, ni si elle aura le bonheur de vous plaire encore, lorsque vous la reverrez; ce qu'il y a de certain, c'est que je m'occupe d'elle, en ce moment, et qu'elle sera terminée, ainsi que le tableau de M. Labouchère, pour la fin de mai.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, monsieur le Marquis, votre très humble et très obéissant serviteur.

F. GÉRARD.

Veuillez permettre que je présente ici mon respect à madame la Marquise.

P. S. N'ayant pas l'honneur de connaître assez Miss Fany, je prends la liberté, monsieur le Marquis, de vous remettre les intérêts de mon ami, M. Constantin, et de vous prier de vouloir bien les lui recommander.

1. Tableau de *l'Espérance.*

IV

Rome, le 30 avril 1830.

Monsieur,

Je ne compte point mes lettres avec des amis tels que vous ; aussi vous en adressé-je une troisième, afin que, si les deux précédentes se sont perdues, vous ne m'accusiez point de négligence. Nous avons eu à Rome une exposition dans laquelle ont figuré les artistes des différentes nations qui se trouvent ici. Les Français, sans contredit, y tenaient la première place. Schnetz, Robert, Horace et autres y figuraient : Horace par deux tableaux dont l'un représentait *le Pape porté dans Saint-Pierre*, [1] l'autre *Judith et Holopherne*. Le *Pape* a eu peu de succès. J'ai su indirectement que le pape, chez qui on l'a porté, n'en a point été émerveillé. La *Judith* [2] a eu plus de succès dans le monde et peut-être moins chez les artistes. C'est toujours la peinture que vous connaissez. Ici les productions d'Horace ne sont point accueillies comme à Paris, et il doit trouver quelque mécompte, car je crois que l'on reste assez froid.

1. Le pape Pie VIII, porté dans Saint-Pierre sur sa *sedia gestatoria*. — Ce tableau est au musée de Versailles. (Voir les lettres d'H. Vernet.)

2. La gravure de ce tableau par Jazet est bien connue.

Les Romains ne paraissent point s'embarrasser de ce qui se fait à l'Académie; cependant les tableaux de Schnetz ont eu un succès plus général. Un de ses tableaux représente des affligés de différents âges et états, qui viennent implorer pour leur guérison la Madone de Bon-Secours; l'autre représente une famille qui se sauve d'une inondation[1]. Ces tableaux sont d'une expression très forte. Robert a exposé un tableau d'une femme pleurant sur les ruines de sa maison détruite par un tremblement de terre, tableau plein d'expression et d'un style très élevé[2]. La petite proportion de cette toile, les qualités modestes du talent de cet artiste qui n'a point *d'effronterie,* font qu'il n'est remarqué que par les vrais amateurs; mais il est apprécié comme il le mérite. C'est l'artiste dont je fais le plus de cas ici. M. Orsel avait aussi un bon tableau représentant *la Fille de Pharaon implorant son père pour élever Moïse dans son palais;* dessin correct, grande exactitude dans les costumes, assez bonne couleur, ce tableau annonce une bonne direction dans les études de ce jeune homme. Quant au reste de l'exposition, je ne vois

1. Ces deux tableaux sont aujourd'hui au Louvre.

2. Ce tableau, exposé à Paris en 1831, faisait partie de la galerie du Palais-Royal.

3. Orsel, peintre, talent élevé, chercheur et curieux. Il a décoré une chapelle à Notre-Dame-de-Lorette, à Paris. Son œuvre a été publié par M. Périn, son condisciple et ami, peintre lui-même, et qui a contribué, comme Orsel, à la décoration de Notre-Dame-de-Lorette.

rien qui mérite la peine d'être mentionné. Cammuccini[1] n'avait rien envoyé. Pas un Romain qui ne dise : « Ah! si Cammuccini y avait mis! » Ils croient qu'il a dédaigné d'y être ; lui garde sa réputation, et fait bien.

Quant à la vie ici, elle est pleine de tranquillité, et je m'en accommode parfaitement. Les Romains ne s'occupent pas trop de nous ; les artistes tirent chacun de leur côté, travaillent comme il leur plaît, ouvrent et ferment leur porte. Joignez à cela un temps magnifique, point de chaleurs trop fatigantes ; c'est vraiment enchanteur. Si un jour je puis vous voir jouir de ce bonheur, le mien sera complet. Mais je crois bien que j'irai faire la copie du *Sacre* avant que vous ne veniez ; alors je vous ramènerai de force.

A. C.

V

Rome, le 24 juin 1830.

Monsieur et bien bon ami,

Je profite de la fête de Saint-Jean où je ne puis aller au Vatican pour me rapprocher de vous et

1. Cammuccini était Romain, mais il étudia en France, sous l'inspiration de l'école de David. Il eut longtemps, en Italie, une réputation de grand peintre. Directeur de l'Académie de

vous dire combien vos sentiments d'amitié me rendent heureux. Ils me seraient encore plus chers, s'il est possible, dans ce pays où l'on en apprécie davantage tout le prix; car le séjour à Rome serait enchanteur si j'y trouvais une maison comme la vôtre ou, pour mieux dire, si la vôtre y était; ici la partie de l'amitié n'est point remplie et ce vide m'est bien pénible.

Si vous aviez été ici dimanche dernier, nous aurions fait ensemble la course que j'ai faite : voir Albano, Nemi et arriver à Genzano par l'Infiorata, c'est une chose ravissante, joignez à cela un temps admirable qui n'a pas cessé un jour entier depuis quatre mois, sans chaleurs fatigantes, tous les matins la certitude de voir à son réveil ce soleil si brillant à Rome et de n'avoir aucun dérangement, aucun ennui dans la journée; vous êtes sûr de pouvoir la consacrer tout entière au travail. Cette tranquillité d'existence, avec un climat si beau, a un charme bien grand et, une fois qu'on a goûté de ce genre de vie, on voit avec une espèce d'effroi le tourbillon du monde. C'est pour jouir de ce repos qu'il faut vivre à Rome; ceux qui ont besoin du monde doivent rester à Paris, car rien ne peut le remplacer ici.

Rome n'est agréable que pour ceux qui se plaisent au travail et dont le repos est de jouir

Saint-Luc. Premier peintre du roi de Naples. Malgré d'importants travaux, il est aujourd'hui un peu oublié.

d'une nature superbe ou d'admirer les restes de ses chefs-d'œuvre anciens. Cette vie aurait bien du charme pour vous, vos goûts vous y portent, votre situation combat ces goûts, vos travaux vous enchaînent. Je conçois facilement tout ce que vous auriez à vaincre pour mettre à exécution ce projet; je ne partage point votre sentiment sur ce que la journée est avancée, elle en est bien loin encore, Dieu merci, mais, quand elle le serait, ce ne serait point une raison pour ne pas rendre beau son couchant.

Vous me demandez ce que je fais, quels sont mes projets. J'ai commencé la messe de Bolsène, je vais avoir terminé dans peu de jours. J'attends une plaque Sèvres pour commencer la délivrance de saint Pierre, car la difficulté à avoir des plaques m'oblige à ne point choisir les sujets, mais à copier ceux qui se trouvent d'une dimension proportionnée à la plaque.

Si tous les ennuis que j'ai éprouvés à cet égard devaient se renouveler, je renoncerais à donner suite à mes travaux; mais je regretterais vivement qu'on ne sentît point à Paris tout l'intérêt que peuvent avoir des copies inaltérables de chefs-d'œuvre qui sont à la veille d'être détruits. J'ose, sans amour-propre, vous garantir la parfaite exactitude de celle que j'envoie. Je prierai M. Brongniart de vous la montrer, car votre sentiment me sera d'un bien grand prix.

J'ai besoin de tout mon courage pour lutter

contre les obstacles que j'éprouve, soit par un jour très mauvais qui me fatigue extrêmement la vue, soit par la situation pénible où je suis forcé de me mettre pour copier des fresques qui sont très élevées et très mal éclairées. Je surmonterai tout ce que je pourrai, persuadé de l'intérêt qu'aura un jour mon travail; mais si d'autres difficultés venant de Paris se mêlent à celles d'ici j'y renonce certainement.

Votre ami tout dévoué.

A. Constantin.

VI

Rome, le 21 août 1830.

Monsieur et très bon ami,

J'étais à Naples quand j'ai appris tous les événements de Paris et vous pensez quelles devaient être mes inquiétudes. Enfin, nous avons eu la nouvelle que la tranquillité était rétablie et j'ai su, par voie indirecte, que rien de malheureux n'était arrivé ni à vous ni à votre famille.

Nous sommes ici sans ambassade, sans ambassadeur. M. de la Ferronays a repris ses lettres de créance du Saint-Père, en sorte que nous n'avons personne pour nous appuyer. Tout va de

même et nous ne sommes nullement inquiétés.

L'Académie a voulu arborer les couleurs tricolores, le secrétaire d'État, cardinal Albani, s'y est opposé; tout s'est passé fort tranquillement.

Après de si grands événements, je n'ose vous parler de moi : j'ai commencé le dessin pour la copie de l'École d'Athènes. Je tiens beaucoup à faire cet ouvrage, car l'original est dans un état de ruine bien voisin de la destruction; mais, après les derniers événements, qui sait si rien de ce que j'ai entrepris se continuera?

Croyez, monsieur et bien bon ami, aux sentiments les plus affectueux de celui qui vous a voué un inviolable attachement.

A. Constantin.

VII

Rome, le 11 octobre 1830.

Monsieur et bien bon ami,

Ainsi que vous le pensez, je crains que mon extrême désir de vous voir ici n'influe sur ce que j'ai à vous répondre; car depuis le moment où j'en vois la possibilité, je vis dans la joie comme dans l'anxiété la plus vive.

Pour tâcher d'être aussi impartial que ma si-

tuation le permet; je vous dirai simplement quelle est la place et ce qu'elle requiert.

Le Directeur de l'Académie est sans contredit le second personnage français à Rome. Il marche de suite après l'ambassadeur et jouit de beaucoup de crédit, tant auprès des établissements nationaux que dans ceux qui sont propriétés privées. L'influence qu'il peut exercer sur les arts est très grande; mais elle tient uniquement à la confiance accordée à son talent, car, vous le savez, il n'exerce aucun pouvoir direct sur les études et chacun s'adresse à lui quand cela lui convient.

Les artistes hors l'Académie se plaignent tous (surtout ceux qui s'occupent d'histoire) d'être privés depuis le départ de M. Guérin des grands conseils qui leur seraient si nécessaires. Aussi quelques-uns, à cause de cette privation, quitteront-ils Rome plus tôt qu'ils ne pensaient; il n'y a aucune ressource en ce moment pour eux et, si vous arriviez, leur joie serait aussi grande à peu près que la mienne. En général, ce sont tous de très bonnes gens et l'influence que vous exerceriez sur leur talent serait sensible à la première exposition.

La place de directeur aurait l'avantage de vous mettre en arrivant à l'abri des ennuis qui suivent un déplacement. Vous trouvez tout prêt: maison superbe et bien montée, domestiques, chevaux, etc. Les occupations de cette place se réduisant à peu de choses, on peut se livrer au

travail peut-être mieux qu'à Paris. Je vous vois ici aimé, chéri de tous ces jeunes gens, de tous les artistes qui sont en dehors de l'Académie. Il me semble que ce doit être un sort heureux. En résumé, si vous avez à venir à Rome, j'aimerais mieux vous y voir venir comme directeur qu'autrement ; vous feriez de cette place ce qu'elle n'a pas encore été. Je le répète, parce que je le crois fortement, si vous avez à venir ici, venez-y comme directeur, l'occasion se présentant.

Nous jouissons ici, comme nous avons toujours joui, de la tranquillité la plus parfaite et, quoi qu'en aient dit les journaux, tout est dans le plus grand calme. Mon frère qui vient de parcourir l'Italie me dit qu'on y parle de la révolution de France comme d'une révolution qui aurait eu lieu en Chine. Ce que je sais, c'est qu'à Rome nous n'avons pas eu un moment d'inquiétude, même quand M. de La Ferronnays eut laissé l'ambassade, ce qui n'était pas bien. Rien d'hostile, rien de changé à notre égard.

Je ne vivrai pas jusqu'à ce que je sache quelle décision vous aurez prise. Si je suis assez heureux pour vous voir ici, Rome sera cent fois plus belle pour moi ; mais je crains que vos intérêts ne vous retiennent à Paris.

On est persuadé à l'Académie que la démission ne sera point acceptée; on en paraît fâché, quoique au fond je crois qu'on pense tout le contraire : car on ne quitte pas de gaieté de cœur un état aussi heureux.

Mille et mille choses plus tendres les unes que les autres à votre chère famille et recevez, monsieur et très bon ami, les assurances de mon inviolable attachement.

Votre très dévoué.

A. CONSTANTIN.

VIII

Florence, le 9 avril 1831.

Monsieur et très bon ami,

Je vous avais écrit à mon arrivée dans cette ville et je crains bien que ma lettre n'ait eu le sort de beaucoup d'autres, c'est-à-dire d'être destinée à ne point arriver jusqu'à Paris. J'espère que celle-ci sera plus heureuse et je le désire bien vivement, car vous pourriez m'accuser d'oubli et cela ne peut être.

J'ai dû quitter Rome, où la prudence ne nous permettait plus de rester, quoiqu'il n'y soit rien arrivé de malheureux, mais cela n'a tenu qu'à peu de choses. Nous étions obligés de vivre séparés et isolés, toutes nos démarches étant surveillées et tout pouvant devenir suspect dans des moments où l'exaltation de la populace était extrême[1]. Cette

1. Cette lettre fait allusion au soulèvement qui se produisit en février 1831 dans Parme, Modène, les Légations et l'Ombrie,

existence était par trop pénible, car Rome est une ville qui, sans la tranquillité, n'offre aucune ressource. Notre vie était une vie de prisonniers. J'aurais tout supporté cependant, si l'on n'eût pas fermé le Vatican; mais dès que cette mesure eut été prise, sans que j'en pusse prévoir le terme, je me déterminai de suite à venir ici, où jusqu'à présent nous jouissons d'un calme parfait. On m'a écrit de Rome que je pouvais y retourner et que la permission de continuer mes travaux m'était accordée; mais j'attendrai quelques jours afin de savoir si nous avons la paix ou la guerre. Dans ce dernier cas, je n'ai nulle envie de me mettre en route, — je reste ici ou je vais en Suisse, — car il pourra y avoir un moment terrible, à Rome, en cas de rupture. Le peuple attribue aux Français tout ce qui est arrivé et tout ce qui arriverait, et, quoiqu'il n'en soit rien, on ne peut et peut-être on ne veut leur ôter cette idée.

Je me suis félicité mainte et mainte fois de ce que vous n'avez pas entrepris de venir nous joindre;

à la suite des événements de 1830. L'intervention armée de l'Autriche pour rétablir le duc de Modène et l'archiduchesse Marie-Louise sur le trône provoqua, le 22 février 1832, l'occupation militaire d'Ancône par les Français, occupation qui se prolongea jusqu'en 1838. Les ministres étrangers ayant demandé des explications au sujet de cette occupation au gouvernement français, Casimir Périer leur répondit : « Le droit public européen, c'est moi qui le défends; croyez-vous qu'il soit facile de maintenir les traités et la paix? Il faut que l'honneur de la France soit aussi maintenu. »

combien il eût été cruel d'arriver dans de si affreux moments, et combien cela eût été loin du repos et de la paix que vous seriez venu chercher! Je crains bien que ces événements me privent du bonheur de vous voir jamais à Rome, et c'est un mal à ajouter à tant d'autres.

Au milieu de tous ces troubles et dans l'attente de ce qui arrivera (car que faire autre chose que d'attendre?), j'ai essayé de peindre quelque chose ici, afin de chasser l'ennui du désœuvrement, et cela me distrait de la politique qui nous absorbe, car nous sommes sans cesse à l'affût des nouvelles, ne pouvant rien baser pour l'avenir sans cela, et dans l'anxiété la plus vive de savoir si nous serons affligés par la guerre.

Robert, qui est aussi à Florence, me prie de le rappeler à votre bon souvenir. Il travaille aussi, il fait toujours des chefs-d'œuvre.

J'ai reçu seulement ici la lettre que vous aviez remise à M. Etex. Il est comme moi dans l'attente. Je vous remercie de me l'avoir fait connaître; il paraît très bien. Il s'est mis à travailler et, comme il est laborieux, cela me prive de le voir aussi souvent que je le désirerais.

M. Beyle est arrivé hier. Je n'ai pu encore le voir. Il part après-demain pour Civita-Vecchia afin d'avoir des nouvelles de Paris.

Je pense qu'en ce moment on ne s'occupe guère plus des arts à Paris qu'ici. Il faut convenir que nous sommes venus au monde dans un temps

où les événements ont été trop rapprochés et que nous aurons passé une partie de notre vie à ne rien faire ; ce qui est plus pénible quand l'âge nous force à compter le peu de temps qui nous restait encore et que ces événements contribuent à raccourcir ; car pour moi j'en vieillis de dix ans.

Je ne sache aucun de mes amis qui ne se trouve actuellement attaqué dans ses intérêts, et, de quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois que sujet d'inquiétude ; mais un bonheur dont, j'espère, rien ne me privera, c'est celui de votre bonne et précieuse amitié. Conservez-la-moi bien vive, je vous prie, et veuillez agréer, monsieur et très bon ami, les sentiments de ma plus tendre affection.

A. Constantin.

IX

Rome, le 12 juin 1831.

Monsieur et bien bon ami,

J'ai tant de plaisir à vous écrire que je vous envoie ma lettre par courrier extraordinaire, aussi ne vous étonnez pas de la fraîcheur de sa date. Elle parviendra en France par un brick qui va partir.

Tout est tranquille ici. On dit que le gouver-

nement a acquiescé aux conditions imposées par les puissances. Bologne n'est point satisfait. Dieu sait comment cela tournera et si nous ne serons point obligés de faire une nouvelle retraite !

M. Beyle, consul à Civita-Vecchia, est ici malade. Je vous écris de sa chambre. Il me charge de le rappeler à votre aimable souvenir. Nous regrettons bien souvent tous les deux de n'être point à vos charmants mercredis, que l'on dit plus brillants que jamais.

Les nouvelles que nous avons du Salon ne nous en donnent pas une opinion bien avantageuse; je ne regrette nullement de ne pas le voir. Vous n'y avez rien, mais n'y mettrez-vous rien ?

Je vais prendre un logement en commun avec M. Beyle, ce qui est une grande jouissance pour moi. Je me trouverai moins seul et nous nous entretiendrons de nos amis. Je me crois près de lui moins loin de Paris.

Il me paraît que l'exaspération contre les Français s'est un peu calmée ici. Nous sommes donc un peu plus tranquilles. Toutefois il faut se tenir prêt à partir en cas de nouveaux mouvements dans les Marches, car on ne manquerait pas de nous l'attribuer et nous passerions encore un mauvais moment.

De grâce, écrivez-moi deux mots et n'oubliez pas qui vous aime tant.

A. Constantin.

X

Rome, 26 novembre 1831.

Monsieur et bien bon ami,

Nous employons tous les jours de fête, Beyle et moi, à visiter les belles choses tant antiques que modernes, et ces jours de fête seraient complets si vous étiez des nôtres. Je vis dans l'espoir que cette douce illusion pourra se réaliser et je tâcherai, quand je retournerai à Paris, sitôt mes deux ouvrages terminés, de vous engager à y revenir avec moi.

Je viens de terminer l'ébauche de l'École d'Athènes. Cet ouvrage m'a donné une grande peine, car je n'avais aucun des moyens qui facilitent ordinairement le travail : on ne peut point mettre de carreaux, en sorte que j'ai été obligé de dessiner tout à l'œil nu sans voir jamais l'ensemble de l'original, ce qui doublait la difficulté. Enfin, à force de constance, je crois être arrivé à l'exactitude, ou plutôt, j'ai la conscience de n'avoir rien laissé passer qui m'ait paru inexact.

Rome est parfaitement tranquille, et pour longtemps, je l'espère. La majeure partie de la population ne désire point de changement. Plus de la moitié est dans les ordres, le reste vit autour des ecclésiastiques, en sorte que le nombre de ceux

qui désirent un changement se réduit à peu, et cette minorité n'a pas la force de l'opérer. L'embarras viendra du manque d'argent ; les Légations et les Marches n'envoient rien.

M. Beyle me charge de vous exprimer combien il est sensible à votre bon souvenir ; il me semble être grand admirateur de vos belles et vastes compositions et m'assure qu'il a toujours pensé de même.

On dit qu'on ne nommera pas de premier peintre du roi. Je le regrette pour l'influence que vous pourriez exercer sur les arts, influence que les facilités de cette place rendaient jusqu'ici plus directe, mais qui n'en existera pas moins désormais. Quant au titre, celui de premier peintre du monde vaut bien l'autre, il y a longtemps qu'il vous est échu.

Nous jouissons du plus beau temps du monde. De mémoire d'homme, on n'a vu un octobre aussi beau. Vous savez que ce sont les Bacchanales de Rome. Aussi le peuple s'en est donné ; ils disent que le vin ne se conserve pas d'une année à l'autre et qu'il faut finir le vieux pour faire place au nouveau. Jugez de la joie.

Croyez que personne ne vous est plus sincèrement attaché que votre tout affectionné

A. Constantin.

XI

Rome, le 19 décembre 1831.

Monsieur et très bon ami,

Nous jouissons ici d'une parfaite tranquillité, nous n'avons aucune crainte du choléra, car il ne paraît pas s'approcher de nous trop rapidement; l'ennui véritable qu'il nous donne, c'est la précaution qu'on prend à parfumer et à ouvrir les lettres, ce qui occasionne leur retard, ou, ce qui est pire, leur perte.

Le temps est délicieux cette année; les pluies, qui d'ordinaire nous ennuient fort à pareille époque, ne sont pas venues, pas plus que le froid, et, cependant, bien peu d'étrangers. Au fait, dans l'état où sont les choses, tant politiques que sanitaires, on aime autant être chez soi, car les certificats de santé qu'on exige des voyageurs rendent les trajets bien fatigants.

Je viens d'envoyer à M. Brongniart l'ébauche de *l'École d'Athènes;* la peine que m'a donnée cette réduction est bien grande et il a fallu toute la force de ma volonté — et surtout le sentiment du malheur que causerait la perte de cette fresque qui s'en va chaque jour — pour que je n'abandonnasse pas mon entreprise. Nous avons, M. Beyle et moi, abandonné le quartier de la place d'Espagne pour

nous retirer dans le centre de la ville ; c'est presque un pays nouveau pour nous et qui a bien plus le caractère national ; cela nous éloigne un peu de quelques maisons à *conversazione, per conto mio tutto meglio*. D'ailleurs, cette année est bien tranquille ; peu de monde, pas de théâtre (ce qui est le *peggio di tutto*). Nous sommes dans l'Avent, point de carnaval ; on se rappelle l'année dernière et l'on craint, quoiqu'il n'y ait rien à craindre. Nous avons pour ressource l'ambassade, soirées tous les mardis. Vous connaissez l'amabilité de cette famille, et, depuis l'arrivée de l'ambassadrice, ces soirées ont commencé, ce qui est bien suffisant pour moi.

M. Beyle me charge de mille choses honnêtes pour vous. Il veut bien prendre le soin de vous faire parvenir cette lettre par un paquebot qu'on envoie à Marseille, ce qui me donne la certitude qu'elle vous parviendra.

Écrivez-moi, de grâce, et pensez quelquefois à celui dont le cœur est toujours près de vous.

A. Constantin

XII

Rome, le 18 mai 1834.

Monsieur et bien bon ami,

Me voici enfin, et depuis bien peu de jours, dans la ville éternelle. J'ai cru que les événements politiques me retiendraient *ad vitam æternam* de l'autre côté des Alpes. J'étais à Chambéry à attendre le résultat des affaires de Lyon avant de m'éloigner davantage. Ce n'est qu'après la certitude que tout était terminé que j'ai continué ma route. Mon frère m'a accompagné jusqu'à Gênes; j'ai séjourné quelque temps à Turin, où des amis m'ont retenu. A Gênes, j'ai pris le bateau à vapeur, et, par le temps le plus beau, la mer la plus calme, la société la plus choisie, j'ai fait la traversée jusqu'à Civita-Vecchia; de là à Rome, il faut huit heures.

Rome me paraît plus belle encore. J'attribue cela à la privation où j'ai été pendant près d'un an. Les têtes me semblent toutes superbes. Je vais tout revoir et suis ravi plus que jamais. Joignez à cela l'envie de travailler qui me talonne, un temps magnifique, des amis que je retrouve avec plaisir; vous envierez mon sort.

Tous les artistes me demandent de vos nouvelles : fort heureusement, j'en ai de bonnes à

donner. Vous m'avez écrit que vous aviez repris vos travaux ; j'espère que vous êtes toujours dans la même disposition, et que les événements de Paris n'auront apporté à vos projets aucun changement.

La maison Vernet s'est bien vite informée de vous, et chacun a paru content de ce que je leur ai dit. Le papa Carle surtout vous est extrêmement attaché : quand je lui ai dit que vous m'aviez souvent parlé de lui, il a été dans la joie. J'étais heureux aussi de ces quelques moments de bonheur dont vous faisiez jouir ce bon vieillard, moments qui sont assez rares pour lui. Horace vient de partir pour Turin et va faire le portrait du roi Charles-Albert.

On s'occupe beaucoup, parmi les artistes français, du directeur qui remplacera Horace. Les uns disent que ce sera Ingres, les autres disent Schnetz. On dit que Ingres est dégoûté de Paris, et que sans doute il demandera cette place et qu'il l'obtiendra. Je ne sais s'il sera plus heureux au milieu de ces jeunes gens. La moindre chose qu'ils feront hors des principes sévères qu'il professe l'affectera beaucoup[1].

M. Beyle[2] me charge de le rappeler à votre

1. M. Ingres succéda, en effet, à Horace Vernet.

2. M. Beyle, dont il a déjà été parlé dans cette correspondance, écrivit sous le nom de Stendhal les *Lettres sur l'Italie* et plusieurs autres ouvrages fort estimés ; il était alors consul de France à Civita-Vecchia. Ce poste lui permettait de séjourner à

aimable souvenir; je crois qu'il s'ennuie un peu, car il s'est mis à travailler.

On a changé les tableaux du Vatican; maintenant ils sont dans une galerie neuve, plus étroite que celle de Paris; le jour est en face, on les voit mal et on ne peut les copier qu'avec la plus grande difficulté. Le pape vient tous les jours se promener dans cette galerie; il faut tout déplacer, chevalets, tables, etc., etc. Ayez la bonté, monsieur et très bon ami, de m'écrire deux mots. Voici bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Mille et mille tendres choses à Mme Gérard et à Mlle Godefroid; mes amitiés à nos bons amis du coin du feu.

A. C.

XIII

Rome, le 16 juillet 1834.

Monsieur et bien bon ami,

J'ai eu le plaisir de vous écrire peu de jours après mon arrivée ici; j'espère que ma lettre vous sera parvenue, car on m'a dit que vous deviez aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. Vous êtes bien inspiré d'aller dans le Nord, j'envie votre

Rome et d'y satisfaire ses goûts prononcés pour l'art italien, qu'il a souvent apprécié avec justesse. Sa critique sur la peinture et la musique est remplie d'aperçus neufs et piquants.

sort; nous avons ici des chaleurs bien fatigantes, j'en ai été incommodé quelques jours. J'ai repris mes travaux; il faut vraiment un grand courage pour ne pas rester oisif dans ces temps-ci; c'est le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver. On est sensible à tout ce qui cause le moindre mouvement; c'est un travail de marcher; aussi ai-je pris le parti d'aller au Vatican en voiture, afin de pouvoir travailler en arrivant là, perché sur une échelle, en face du tableau de *la Transfiguration.* Je passe quelques heures chaque jour à gémir, tant à cause de la chaleur que par la difficulté du travail, difficulté augmentée par la manière dont les tableaux sont placés. Du reste, notre vie est aussi monotone que possible, car nous ne pouvons plus penser aux courses aux environs qui font tout le charme de ce pays. Nous dînons tous les jours avec M. Beyle dans une *osteria* où Métastase a mangé sa fortune, c'est l'ancien *Fulcone.* Ce moment est le seul agréable de la journée. Nous le prolongeons bien souvent jusqu'à dix heures. Nous parlons de nos amis et surtout de vous, cher monsieur. De là, nous allons nous asseoir dans un café, respirer le peu d'air qu'il y ait dans les rues de Rome, et nous rentrons. Vous voyez que je ne vous fais pas un tableau bien séduisant de notre vie; malgré tout ce que je vous en dis, cependant, il reste encore quelque chose qui plaît, qui entraîne. Chaque moment de repos, chaque fois qu'on s'assied, c'est un plaisir; puis la

chaleur, malgré l'apathie qu'elle vous donne, a quelque chose qui séduit encore. Puis, le charme de Rome est dans cette indépendance absolue dont on jouit. On est entièrement à son travail, on est sûr de sa journée. Cette habitude prise, on trouve que ce genre de vie est peut-être le préférable pour qui n'a plus vingt-cinq ans.

Je voudrais bien, cher monsieur, que vous fussiez des nôtres pour venir le soir, à la fraîcheur, manger des figues place Navone. Voici le moment où toute la société de Rome va s'asseoir à onze heures sur des bancs de bois ; les figues sont étalées, le marchand de vin et de jambon est là, chaque société se réjouit au clair de la lune ; ce n'est pas sans caractère. Que n'en êtes-vous ? Je vous jure que si vous étiez ici, je ne regretterais plus rien, et que Rome serait pour moi le séjour le plus heureux. Adieu, monsieur et bon ami, laissez-moi rêver que vous pouvez y venir, c'est une consolation pour le plus affectionné de vos amis.

A. C.

XIV

Rome, le 11 novembre 1834

On m'avait assuré que vous étiez allé faire une course à Berlin après les eaux d'Aix-la-Chapelle ; Delaroche me l'avait dit aussi. Les Vernet

me dirent que vous étiez accompagné de David le sculpteur, en sorte que je ne doutais nullement que ce ne fût vrai. Si j'avais su que ce voyage dût se borner au séjour des eaux, je vous aurais écrit depuis longtemps pour savoir comment vous êtes. Les eaux vous ont-elles fait le même bien que l'autre fois? Comment allez-vous? Vous avez terminé les deux pendentifs; voilà de nouvelles choses à admirer; vous serez assez bien, j'espère, pour achever les deux autres[1].

Nous sommes ici dans un état de sécheresse qui afflige les gens de la campagne. Il y a dix mois qu'il n'a plu. C'est cependant une chose bien douce que cette continuité de beaux jours. Il est vrai que la chaleur a été bien forte cet été, mais depuis six semaines nous avons une température ravissante. Que n'êtes-vous ici? Que de courses nous ferions ensemble! J'ai peu profité de ces beaux jours pour la promenade; j'ai été retenu par ma copie de *la Transfiguration*. On ne peut pas être plus de douze pour travailler dans la galerie; beaucoup attendent les places; je suis donc obligé de me hâter.

Delaroche travaille à ses esquisses de la Madeleine[2]. Je n'ai rien vu de ce qu'il fait. Il m'a

1. Les peintures du Panthéon. Ces quatre pendentifs, que Gérard ne put complètement achever, représentent : *la Justice, la Mort, la Patrie* et *la Gloire*. Ils ont été gravés par M. Bazin, dans l'œuvre de Gérard.

2. Paul Delaroche avait été chargé de faire des esquisses

dit avoir dîné avec vous peu de temps avant son départ, ce fut chez le roi. Horace veut être le 1er janvier en voiture pour retourner à Paris. On nous dit qu'il a la place de M. de Forbin[1]; j'ai peine à le croire, et j'aurais peur pour les peintres d'histoire. Je pense aller faire une promenade en Suisse aussitôt que j'aurai terminé ma copie. Je n'ai cependant pas cuit le premier feu, cela s'approche pourtant, le plus long est fait. Cornélius, le peintre de Munich, est ici. Il fait un grand carton pour une fresque qu'il doit peindre là-bas et qui fait suite à d'autres peintures qu'il a exécutées dans une église. Celle-ci représente *le Jugement dernier*. Il y a là de très belles choses et beaucoup de talent. Ce n'est cependant pas ce que j'attendais, d'après les estampes que j'avais vues de lui. Il me semble que cela manque un peu d'étude. La plus grande partie de ce carton est faite sans nature. Les Allemands font tout de mémoire. Ils prétendent que la nature refroidit. Cela peut être vrai en certaines circonstances, mais cela exclut la variété : les réminiscences arrivent, tant pour les caractères des têtes que pour les ajustements. Il est difficile aussi d'être neuf dans ce sujet. On arrive presque malgré soi à répéter les idées de

pour la décoration de la voussure centrale qui domine le maître-autel de l'église de la Madeleine, à Paris. L'exécution de ces peintures lui fut retirée et fut donnée à Ziegler.

1. Celle de directeur général des musées royaux. Cette place fut donnée à M. de Cailleux, après la mort de M. de Forbin.

Michel-Ange, de Beato Angelico, de l'Orcagna, qui tous trois l'ont traité de main de maître.

Me laisserez-vous longtemps sans lettre? Mille choses tendres à Mme Gérard.

A. C.

XV

Rome, le 12 février 1835.

Monsieur et très bon ami,

J'avais écrit deux mots à Mlle Godefroid, dont j'avais appris la maladie et la convalescence, et j'avais remis le billet à M. Ampère; mais comme il a eu le malheur de se trouver sur le vaisseau à vapeur le *Henri IV,* qui a péri, je crains que ledit billet ne soit resté dans les effets des voyageurs qui ont été perdus. Les passagers ont été heureux d'en être quittes pour trente-six heures de froid et de mauvais temps passées sur un rocher, car on n'a pas voulu les laisser toucher le rivage sans que la *santé* ait statué si on les mettrait en quarantaine ou si on leur donnerait *libre pratique*. Enfin ils l'ont obtenue, mais il a été impossible de sauver le bâtiment.

M. Delaroche a épousé la semaine dernière Mlle Vernet. Tout s'est fait sans éclat. Ils se sont mariés à Saint-Louis des Français, à dix heures du soir; les témoins seuls ont été prévenus. Tout va bien, ils paraissent contents.

Nous nous sommes réunis avec les artistes allemands pour donner un dîner d'adieu à M. Vernet, et en même temps nous avons engagé M. Ingres pour sa bonne arrivée. Tout s'est passé avec une parfaite harmonie. Je vois avec bien du plaisir les différentes écoles se rapprocher et sympathiser bien plus que par le passé. M. Cornélius, que je vois souvent et que j'aime beaucoup, vu son honorable caractère, me parle souvent de vous et me charge de le rappeler à votre souvenir.

Il faut que je vous dise que, le lendemain du dîner d'adieu, le cuisinier qui s'en était chargé a été condamné à cent piastres d'amende que nous avons payée entre nous. Cette amende lui a été infligée pour avoir fait un repas gras un jour de maigre. Notez que nous n'étions pas dans une auberge, mais dans une maison particulière, et que du reste on fait gras dans toutes les *trattorie* sans qu'il en coûte un *baiocco* d'amende aux traiteurs.

Ingres est installé à l'Académie; Horace va se mettre en route la semaine prochaine. Une indisposition du bon papa Carle a retardé le départ de la famille.

J'ai cuit en premier feu la copie de *la Transfiguration*. Elle a parfaitement réussi. Je suis occupé à la retouche. J'avance peu, mes yeux sont fatigués. Mon intention est de partir pour la Suisse aussitôt mon ouvrage fini. J'irai vous voir et vous embrasser à Paris, puis je reviendrai passer l'hiver

ici, car c'est vraiment un grand bonheur que la douceur et la beauté de ce climat. On ne peut penser à la pluie ou au temps gris sans frissonner. Plus j'avance en âge, plus l'influence du climat m'est sensible.

Recevez les tendres et affectueux embrassements de votre sincère et constant ami.

A. C.

XVI

Rome, le 1er avril 1835.

Monsieur et bien bon ami,

Bien que privé de lettres de vous, je ne puis rester plus longtemps sans vous écrire. J'ai su indirectement de vos nouvelles et de celles de Mlle Godefroid, dont j'ai appris avec bien du plaisir le complet rétablissement. Ne me laissez pas plus longtemps sans m'écrire un mot, j'en ai le plus grand besoin, je vous jure, car à chaque instant ma pensée se reporte vers vous, et votre silence m'afflige infiniment. Auriez-vous quelque chose à me reprocher? Non, me dis-je chaque jour, mon cœur est toujours le même et ma reconnaissance est aussi vive qu'elle a toujours été. Je sais que, si je jouis de quelque bonheur en ce monde, c'est à vous que je le dois. Vous avez été pour moi un second père et je vous ai toujours aimé comme

tel. Je voudrais vous parler un peu de Rome, mais je reviens toujours à ma première pensée.

Je vois assez rarement Ingres qui, depuis son arrivée, ne quitte pas la villa Médicis. Moi, je vais au Vatican, et le soir, ayant besoin de reposer mes yeux, je sors peu.

Je vois souvent un artiste qui me paraît être un vrai philosophe, c'est Cornélius. Je vais quelquefois le voir le soir. J'assiste à son travail. Il dessine à la lampe. Nous parlons bien souvent de vous, car il fait le plus grand cas de votre talent et de votre personne. Il a presque terminé son carton du *Jugement dernier*. C'est une composition très remarquable. Il s'est beaucoup inspiré de *l'Enfer* du Dante. Il ne pouvait puiser à meilleure source.

Delaroche travaille comme un diable. Son mariage ne lui fait pas perdre une heure. J'avance beaucoup la copie de *la Transfiguration*, que j'aurais terminée sans les vacances de la semaine sainte. On me dit que cette copie est bonne ; elle me paraît exacte. Mon travail fini, j'irai passer les chaleurs en Suisse, puis je ferai une course à Paris pour avoir le plaisir de vous embrasser. En attendant, recevez les compliments bien tendres que je vous adresse, ainsi qu'à ces chères dames, et croyez-moi le plus affectionné de vos amis.

A. Constantin.

Un de nos amis nous écrit de Venise une ter-

rible nouvelle : Robert, dit-on, s'est tué. Espérons que cette nouvelle est fausse, cependant je crains que cela ne soit vrai [1].

XVII

Rome, le 1er juillet 1836.

Monsieur et très bon ami,

Je viens d'arriver ici après un voyage en mer des plus orageux. De Gênes à Civita-Vecchia, j'ai trouvé le pays bien souffrant de l'absence des étrangers. Le manque d'argent se fait sentir, les négociants se plaignent; mais le peuple ne perd rien de son goût pour le plaisir; seulement, au lieu de dépenser dix, il se borne à cinq.

Je désirais beaucoup retrouver en place le majordome qui y était avant mon départ, le connaissant et ayant eu infiniment à me louer de son obligeance. Il m'avait promis une place pour copier la madonna de Foligno, à quoi je tenais beaucoup, car sans faveur on doit attendre son tour et ce tour vient souvent bien tard à l'âge où je suis. Aussi me suis-je installé de suite, et heureuse-

1. Léopold Robert s'était en effet coupé la gorge, le 20 mars 1835.

ment à temps, car le majordome vient d'être nommé cardinal et je ne connais pas celui qui le remplace.

Sigalon[1] avance sa copie. Je crois que ce sera une belle chose; il compte la porter à Paris avant un an. C'est un travail bien pénible pour lui, aussi pour faire plus vite il s'y met du matin au soir.

Ingres me paraît aimé des pensionnaires. Je ne le vois qu'une fois la semaine.

M. Beyle est à Paris; vous l'aurez vu sans doute et il vous aura parlé de ce pays, mieux que je ne puis le faire moi-même.

Croyez, monsieur et bien bon ami, à ma vive et constante affection.

A. Constantin.

1. Sigalon, peintre, né à Uzès en 1790, mort du choléra à Rome en 1837, au moment où il venait d'achever la copie du *Jugement dernier* dont il est question dans cette lettre, et qui lui était commandée par le Gouvernement. Cette copie est à l'École des beaux-arts. On peut citer de lui les tableaux *la Courtisane; Locuste*, etc.

XVIII

Rome, ce 24 décembre 1836.

Monsieur et très bon ami,

Je ne puis laisser passer ces jours de fête sans venir vous offrir tous les vœux que je forme pour votre félicité : puisse le ciel vous accorder une longue suite d'années de bonheur et de santé!

Je ne puis oublier le bien que m'a dit monsieur Thiers de vos peintures de Sainte-Geneviève. C'est là une de ces œuvres comme on n'en fait plus guère, car je crois que la dégradation de l'art gagne de jour en jour. On m'a dit que les sculptures de l'Arc de Triomphe (Pradier excepté) sont bien faibles. C'est facile à croire.

Il n'est plus question du choléra pour cet hiver, bien que la peur ait été grande ici. Il est venu jusqu'à Sora (frontière de Naples). J'ai été deux fois sur le point de partir, puis voulant terminer la madone de Foligno, j'ai attendu jusqu'au dernier moment et j'ai bien fait, puisqu'il est plus que probable que nous n'aurons rien cet hiver. Mais le mal est toujours grand pour l'Italie, car les étrangers qui sont sa ressource n'y sont point venus et, partant, la misère est grande. Grâce à Dieu, c'est un peuple vraiment philosophe sans

le savoir, il supporte ses maux avec patience et ne perd en rien de sa gaieté ni de son goût pour les plaisirs. Je ne sais comment ils font, mais ils ont toujours de l'argent pour s'amuser; tant mieux! il y a loin de là aux Genevois, qui oublient le présent pour un avenir toujours incertain.

Sigalon a terminé la copie du *Jugement dernier :* bonne copie d'un chef-d'œuvre; ce sera là un ouvrage intéressant pour Paris.

On continue et très bien les copies des Loges de Raphaël; elles sont faites avec scrupule.

Toschi a été ici pendant quelque temps. Comme je vous l'ai écrit, il avait envie de graver l'École d'Athènes, mais je ne crois pas qu'il ait encore pris la résolution de se mettre à l'œuvre : c'est un travail qui demande une somme assez forte en avances.

Veuillez, je vous prie, cher monsieur, me rappeler au souvenir de nos amis communs, et croyez-moi pour la vie votre tout affectionné.

A. Constantin.

MORGHEN (RAFFAELE)[1]

I

(Cette lettre est d'une date postérieure à novembre 1814.)

A Monsieur le très honorable professeur, chevalier de la Légion d'honneur.

Appelé par M. le sénateur conseiller Degli Alessandri, président de cette académie des beaux-arts, de la part de S. E. M. le prince Corsini, conseiller d'État, à donner une décharge de la commission que vous m'avez donnée de graver votre tableau représentant les trois âges de l'homme, je me trouve forcé d'y adhérer malgré les engagements antérieurs, de vous bien connus, qui m'ont poussé plus d'une fois à vous prier de me dispenser de cet honorable travail que vous vouliez bien me confier et que j'acceptai eu égard à vos insis-

1. Morghen (Raffaele), célèbre graveur né à Portici, près de Naples, en 1761, mort à Florence en 1833, élève de son père Philippe Morghen et de Volpato, qui lui donna sa fille en mariage (1781). En 1793, il se rendit à Florence sur les sollicitations du grand-duc Ferdinand II. On lui doit, outre une foule d'excellents portraits, un grand nombre de gravures estimées, notamment : *la Vierge à la chaise,* d'après Raphaël; des *Vierges,* d'André del Sarto et du Titien; *la Cène,* de Léonard de Vinci et *l'Aurore,* du Guide.

tances réitérées, mais à la condition qu'aucun temps ne me serait prescrit; malgré, dis-je, les engagements pris, le cuivre se trouve non seulement préparé à l'eau-forte, mais quelques draperies sont faites au burin, et le fond est presque terminé.

Il est vrai que cinq années se sont écoulées depuis l'époque du contrat; mais il est vrai aussi, comme vous le savez, que six mois environ ont été employés à l'exécution du dessin, et depuis j'ai dû terminer *la Transfiguration*, puis le *Noli me tangere* du Barroccio, d'après contrat de 1800; *Napoléon sur le mont Saint-Bernard,* suivant contrat avec le gouvernement; la *Madone* de Raphaël, dite « del Cardellino » (du chardonneret), suivant contrat du 7 novembre 1810, toutes choses qui comportaient un espace de temps d'environ cinq années. A ces travaux il y a lieu d'ajouter la gravure du portrait de S. M. très chrétienne, dont je n'ai pu me dispenser par toutes les raisons possibles, et pourtant (bien qu'aucun délai ne me fût prescrit) j'ai pu vous témoigner tout mon empressement en poussant le travail jusqu'au point où il se trouve actuellement.

Il est vrai, d'ailleurs, que par ma lettre adressée à S. E. le comte Buol de Schwavestein, en novembre 1814, après l'avoir entretenu de l'affaire en question, je dis finalement que, pour parler en quelque façon du temps voulu pour terminer le cuivre, il ne me paraissait pas devoir être moindre

de deux années, mais je ne manquai pas de faire observer qu'il me restait encore des engagements antérieurs à remplir.

Dans cet état de choses, dès qu'il s'agit aujourd'hui, non d'indiquer approximativement un délai, mais de prendre un engagement formel pour terminer la planche, et voulant être certain, autant qu'il dépend de moi, de ne pas manquer à ma parole, ne voulant pas d'ailleurs négliger dans ce travail les soins que mérite un tel sujet, je dois définitivement vous prévenir que je ne puis donner ma parole de le terminer avant la fin de l'année 1818. . . . .

Pour vous, très digne monsieur Gérard, artiste distingué et connaisseur compétent, vous pouvez comprendre de vous-même que, pour mener à fin un cuivre de cette dimension, le temps fixé est nécessaire. Néanmoins, je serais heureux que vous voulussiez consulter deux des premiers artistes graveurs près de vous, lesquels, en confrontant avec le tableau l'épreuve du cuivre dont vous êtes en possession, seront à même de décider si réellement j'ai indiqué le moindre délai possible. Voilà tout ce dont je crois devoir vous informer.

Rempli de l'estime la plus distinguée, je suis votre très dévoué et obéissant serviteur.

RAFFAELE MORGHEN.

LE BARON F. GÉRARD A S. E. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

5 juin 1816.

Monseigneur,

Le goût éclairé de votre Excellence et la protection qu'Elle a toujours accordée aux Beaux-Arts me font espérer qu'Elle ne trouvera pas trop indiscrète la prière que je prends la liberté de lui adresser. Depuis très longtemps M. Morghen, célèbre graveur à Florence, a entrepris pour moi la gravure de mon tableau des *Trois Ages* et j'ai tout lieu de craindre que ce travail ne soit plus négligé que jamais. Il n'est pas douteux, Monseigneur, que si votre Excellence daignait recommander cette affaire au Ministre résident de France à Florence, il n'en résultât un très grand avantage pour l'achèvement et le succès d'un ouvrage qui, peut-être, ne serait pas sans intérêt pour notre école. Si votre Excellence, Monseigneur, a l'extrême bonté de m'accorder un mot de recommandation, je l'accompagnerai d'une note qui donnera à M. le chevalier de Vergennes une idée exacte de mes rapports avec M. Morghen.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : F. GÉRARD.

GÉRARD A MORGHEN

A PROPOS DE LA PLANCHE DES TROIS AGES.

Paris, vers 1819.

Monsieur le chevalier,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de l'épreuve que vous m'avez annoncée, et de vous en faire mes remerciements.

Je vois avec plaisir que l'harmonie et le *clair-obscur* s'améliorent à mesure que le travail s'avance, et que déjà, en beaucoup d'endroits, se reconnaissent les précieuses et suaves qualités du burin de Morghen. Quant à l'étude plus précise de la forme, je me confie en toute assurance à vos promesses ; je recommande cependant à votre attention les jambes et les pieds du vieillard et principalement les genoux de la jeune femme, qui me semblent encore trop ronds et trop forts. Quant aux têtes, je pense que vous les réserverez pour la fin. Vous ne m'avez pas expliqué, cette

épreuve étant seule, si je dois considérer cet envoi comme indiquant l'époque du troisième payement; ayez l'obligeance de me faire savoir si c'est là votre intention. Il ne serait pas impossible que j'eusse l'honneur de vous voir avant l'arrivée de votre réponse à Paris, cependant je vous prie de me l'adresser ici et je donnerai tout aussitôt l'ordre, s'il y a lieu, pour que ce payement soit effectué.

Je me recommande de nouveau à toute votre bienveillance à mon égard, pour que vous ne suspendiez pas l'achèvement d'un travail auquel j'attache chaque jour plus de prix.

Recevez, je vous prie, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le chevalier,

Votre très humble serviteur.

F. Gérard.

II

Florence, 17 avril 1819.

Très honorable monsieur le chevalier,

J'ai reçu votre dernière lettre en même temps que l'épreuve de votre cuivre retouchée, et l'esquisse des trois têtes que je trouve peu différente du dessin qui est entre mes mains. Je tâcherai de faire tout mon possible pour vous satisfaire, mais pour ce travail j'ai été très malheureux dans la préparation de l'eau-forte, ayant été forcé de la faire faire par une autre main, par suite de mon absence, pour exécuter, comme vous le savez, la gravure du passage du Saint-Bernard. De là toutes les déconvenues qui s'en sont suivies, parce que tout dépend de la préparation. Appartenant à l'art, et jugeant bien dès le commencement d'une œuvre ce qu'elle sera à la fin, j'ai cru devoir vous écrire que j'aimerais mieux perdre tout le travail fait et annuler le contrat, mais cette proposition ne vous ayant pas convenu, monsieur le chevalier, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le mener à fin, le moins mal qu'il me sera possible. Le très haut personnage, dont vous me parlez comme ayant accepté la dédicace de votre planche, m'est bien connu ; il est même venu me voir dans mon atelier, je lui ai montré le travail

et c'est alors qu'il me dit en avoir accepté la dédicace. Vous savez qu'il s'agit du prince de Metternich.

Je vais donc m'en occuper autant que je pourrai pour l'avancer, et aussitôt que j'en aurai tiré une autre épreuve, je m'empresserai de vous l'expédier.

En attendant, je vous prie d'agréer les sentiments de la haute estime et de la considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le chevalier,

Votre très dévoué serviteur.

RAFF. MORGHEN.

ARY SCHEFFER[1]

I

Paris, vers 1821.

Monsieur,

Me permettrez-vous, en me prévalant de votre ancienne bienveillance pour moi, de recommander à votre intérêt M. Frédéric Hébert, fabricant de châles de cachemire, exposant sous le n° 164? C'est dans son établissement, qui date de 1815, qu'on a fait les premiers essais des machines et des divers procédés qui ont porté à un aussi grand point de perfectionnement cette branche d'industrie. Recommandé par les suffrages de tous ceux qui s'occupent de cette fabrication, je réclame

1. Ary Scheffer, né à Dordrecht (Hollande), en 1794, vint à Paris vers la fin de l'Empire et entra dans l'atelier de Guérin. Ses commencements furent difficiles. Gérard fut un des premiers à lui venir en aide, en le présentant au duc d'Orléans (Louis-Philippe) comme professeur de dessin de ses enfants. Ainsi que tous les grands artistes, Scheffer s'est transformé plusieurs fois; il cherchait sans cesse, et, jusqu'à la fin de sa vie, il a fait les plus grands efforts pour élever son exécution à la hauteur de sa pensée. Il n'a jamais brigué le titre académique. Il est mort en 1858.

pour lui votre appui dans la distribution des médailles d'or, dont le jury général, je crois, est appelé à limiter le nombre. Si je me permets de vous parler de lui, c'est que je sais qu'avec une fortune fort modique, il a plutôt agi comme *artiste* désireux de *perfectionner*, que comme manufacturier voulant acquérir une grande aisance.

Des circonstances tristes et fâcheuses m'ont fait rester chez moi depuis dix-huit mois; j'ai regretté de ne pas pouvoir aller vous voir et surtout d'avoir manqué vos bons avis; j'espère que vous me les donnerez cette année. Vous savez que je ne garde pas moins de reconnaissance de vos conseils, que de la bienveillante protection que vous m'avez accordée en 1817, et à laquelle je dois d'avoir pu continuer la peinture.

Recevez, monsieur le baron, l'assurance de mon respectueux dévouement.

A. Scheffer.

II

Monsieur,

M. Leahy, peintre anglais, à qui lord Stuart a donné une lettre pour vous, me prie de vous demander si vous voudriez bien le recevoir aujourd'hui et, comme il s'exprime avec difficulté en français, si vous voulez bien me permettre de lui

servir d'interprète. Veuillez bien, si cela ne vous dérange pas trop aujourd'hui, me faire dire l'heure où nous pourrions nous présenter.

Je viens de recevoir une nouvelle preuve de votre bonté pour moi dans la commande du tableau pour Clermont. Comme je n'ai pas oublié que c'est à vous que je dois d'avoir pu poursuivre ma carrière, je n'aurai pas besoin de vous assurer combien je suis touché de toute faveur qui me vient de vous et qui me prouve que vous ne regrettez pas ce que vous avez déjà fait pour moi. Pour exprimer ma reconnaissance d'une manière un peu tudesque, vous ne la croirez pas moins sincère, du moins j'ose l'espérer.

Agréez, monsieur, l'assurance du plus parfait dévouement.

A. SCHEFFER.

III

LETTRE ADRESSÉE A M. CH. LENORMANT[1].

Paris, vers 1840.

Élève de Pierre Guérin, j'exposai en 1819 un grand tableau représentant le *Dévouement des six bourgeois de Calais*. Ce tableau déplut excessive-

1. Cette lettre a été publiée par M. Ch. Lenormant dans sa notice sur Gérard.

ment aux aristarques du moment, et le journal *la Renommée*, entre autres, consacra trois grandes colonnes à prouver que c'était, non seulement l'œuvre d'un mauvais artiste, sans talent et sans savoir, mais encore l'œuvre d'un mauvais Français. J'étais très pauvre, très ignoré, et je restai anéanti sous l'anathème. Je fus bien étonné quand mon maître m'annonça que M. Gérard désirait connaître le jeune auteur du malheureux tableau. Je me rendis chez lui, il me reçut avec cette bienveillance digne que vous lui avez connue. Il loua beaucoup et la composition du tableau et l'expression des têtes, tout en me donnant des avis très sévères sur l'exécution et la couleur; puis il me demanda ce que j'allais entreprendre de nouveau. Je disais la vérité en lui répondant que, sans encouragements, j'allais quitter la carrière des arts, et que j'étais trop pauvre pour entreprendre un autre tableau. Il m'engagea à prendre patience et à revenir dans quelques jours.

Quand je me rendis chez lui, il me remit une lettre de commande pour un tableau de 3,000 francs qu'il venait d'obtenir pour moi du préfet de la Seine; dans ce moment, c'était presque une fortune. Plus tard il me fit commander d'autres tableaux : enfin c'est à lui que je dois d'avoir été choisi, en 1821, comme maître de dessin des enfants de M. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi, et notez bien que jamais dans ce temps je n'allais chez lui que quand il me faisait appeler pour

m'annoncer ce qu'il avait inventé pour m'être utile.

J'étais loin d'être ingrat, mais j'étais trop négligent et de plus trop franc lorsqu'il s'agissait de peinture. Malgré cela, M. Gérard me conserva toujours la même bienveillance et ne cessa de me prodiguer, avec des encouragements flatteurs, des conseils fort sévères et les meilleurs que j'aie jamais reçus. Aujourd'hui je sens mieux encore le prix de cette bienveillance que dans le moment même.

ARY SCHEFFER.

TOSCHI[1]

I

Parme, 11 mai 1821.

Très honorable ami,

Depuis plus d'un mois je devrais vous avoir écrit que le cuivre est couvert et que l'opération a réussi au gré de mes désirs, ce qui, à mon avis, assure la réussite d'une gravure de ce genre; mais je ne cesserai de vous dire que je suis un paresseux quand il s'agit d'écrire.

Maintenant je m'occupe à passer le burin dans de certaines parties et, si je puis en trouver le temps, j'aurai le plaisir de vous envoyer une épreuve par Vallardi, qui part dans quelques jours.

C'est une grande tribulation d'avoir à envoyer une épreuve de préparation à quelqu'un qui ne sait ce qu'elle deviendra; mais, si mon amour-propre ne m'aveugle pas, la préparation du Henri IV m'assure une heureuse issue, non sans

1. Paolo Toschi, graveur célèbre de Parme, élève de Bervic. Ses lettres sont traduites de l'italien.

une grande fatigue ; peu importe, pourvu que je réussisse.

J'ai eu, il y a quelques jours, l'honneur d'une visite de S. M., notre souveraine adorée, qui ne se lassait pas d'admirer et de louer votre tableau.

Quant aux affaires d'Italie, je ne vous en dis rien, parce que partout se trouvent des gens mal intentionnés qui se plaisent à interpréter d'une façon sinistre les expressions les plus innocentes du plus honnête homme du monde. Ce que je ne cesserai jamais de dire, c'est que notre souveraine bien-aimée et le général Neipperg se sont tous deux admirablement conduits dans ces circonstances difficiles, si bien qu'en compensation Sa Majesté a pu s'assurer que, quelle qu'eût été l'issue des choses, elle aurait toujours été respectée et aimée. Quoi qu'en disent quelques journaux étrangers, pas un chat n'a été arrêté ici, malgré le zèle de gens qui ont produit des listes jetées au feu en leur présence.

Mille choses à Mme Gérard, à Mlle Godefroid, Mme de Souza, Steuben, Ducis, à M. Paër, et surtout à MM. Percier et Bervic.

Croyez que je ne cesserai jamais d'être votre plus dévoué serviteur et admirateur.

PAOLO TOSCHI.

II

Parme, 25 décembre 1821.

Combien je regrette de ne pouvoir accompagner ma lettre d'une épreuve de l'*Henri IV!* Mais cette affaire est d'une telle importance que je ne puis rien abandonner au hasard; par conséquent, j'ai dû faire mordre à diverses reprises (craignant toujours quelque tour de cette perfide eau-forte). Cela m'a fait perdre beaucoup de temps. Je puis cependant vous donner ma parole d'honneur que mon travail avance régulièrement. J'en suis à présent au coin où se trouve la femme vêtue de noir: c'est-à-dire que cela tire à sa fin. Je pourrais, à la rigueur, vous envoyer les dernières épreuves, mais je vous prie de patienter encore un peu; je préfère vous envoyer le tout ensemble, car je me rappelle un axiome que vous m'avez fait connaître et qui dit : *Lorsque l'on doit paraître en public, il faut avoir une tenue convenable.* D'après votre lettre du 14, je crois devoir comprendre que vous n'avez pas reçu ma lettre de la fin d'octobre; je le crois d'autant plus que, dans le même moment, on m'en égara deux que j'écrivais à Milan et une à Florence. Je vous apprendrai que S. M. notre auguste souveraine a bien voulu me nommer directeur des galeries et écoles de l'Académie de notre ville; cela m'honore beaucoup, mais ne laisse pas que de me

donner beaucoup d'embarras, et, si je n'avais consulté que mon intérêt, je n'aurais certainement pas accepté.

Je vous souhaite, ainsi qu'à Mme Gérard, tout le bonheur que vous méritez, et je vous prie de me rappeler au souvenir de Mlle Godefroid, de M. Percier et de Mme de Souza.

PAOLO TOSCHI.

III

Parme, 5 octobre 1822.

Monsieur,

Enfin, je puis vous envoyer, par la diligence, l'épreuve tant désirée ! Dieu veuille qu'elle vous fasse oublier ce long retard, et que mon amour-propre ne m'ait point trompé sur la réussite de cette difficile entreprise ! Je suis bien impatient et bien perplexe en attendant votre sentiment et votre jugement. Si j'ai le bonheur d'obtenir de vous un avis favorable, mon courage en sera augmenté, et je pourrai vous promettre d'avoir terminé l'année prochaine. Vous trouverez peut-être que cette épreuve *crie*[1], mais je préfère ce défaut, dans une gravure non terminée, à une har-

1. *Che la mia prova grida.* Mot à mot : que *mon épreuve crie,* c'est-à-dire *détone* ou *s'élève au-dessus du ton.*

monie faible et au-dessous du ton, maintenant surtout que nous avons à notre disposition des moyens d'atténuer ou de rehausser l'effet sur de grandes surfaces. Je vous envoie deux épreuves : l'une sur du beau papier de Chine, l'autre sur du papier blanc, moins beau, mais suffisant, afin que vous puissiez m'indiquer sur celui-ci les corrections que vous jugerez nécessaires. Je vous serai obligé d'éviter avec soin toute correction ou changement qui ne seraient pas tout à fait indispensables, et qui pourraient m'obliger à des *ratures*, chose dangereuse dans ce genre de gravure.

Je vous prie de présenter mes respects à Mme Gérard et à Mlle Godefroid, et de me rappeler au souvenir de M. Percier, de Mme de Bawr[1]. Croyez bien que je ne négligerai rien pour mériter l'estime et l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer.

Votre très dévoué serviteur.

P. T.

GÉRARD A TOSCHI.

Paris, 1825.

Mon cher monsieur Toschi,

J'ai reçu le 22 du courant votre très belle épreuve, et je suis convaincu plus que jamais que

1. Voir la lettre de Mme de Bawr, IIe vol.

cet ouvrage peut vous placer à la tête de la gravure. Raphaël et les autres grands maîtres sont en possession d'être gravés depuis trois siècles, aussi toutes les estampes qui paraissent tous les jours d'après eux sont soumises à de continuelles comparaisons; mais une planche de l'importance de celle-ci, faite d'après un tableau moderne et avec la perfection qu'elle annonce, n'a point de parallèle dans l'art et elle doit réunir tout l'attrait du talent à tout le charme de la nouveauté; le moment où elle pourra paraître sera le plus heureux de ma vie! Nous passerons quelques moments ensemble et vous ne vous apercevrez pas, je l'espère, que vous êtes loin de votre famille.

J'ai passé deux jours à examiner l'épreuve, j'ai fait de nombreuses remarques, toutes de détail, et je me recommande à tout l'intérêt que notre réputation doit vous inspirer, pour avoir le courage et la patience de faire passer sur le cuivre ces petites améliorations. J'en ai calqué quelques-unes pour être plus clair, les autres sont simplement sur l'épreuve. Je confesse que la plus grande partie de ces légères erreurs vient de moi seul, aussi c'est à votre amitié autant qu'à votre talent que j'en demande la rectification; une des plus fastidieuses sera celle du haut de la jambe gauche du cheval du roi, qu'il faudra soutenir en dedans et un peu aussi le dessous du poitrail (dont le travail est si bien). Je n'ai rien fait pour la tête du jeune homme n° 5; j'envoie une tête de la grandeur

du tableau, et celui qui a fait le dessin du *Spasimo* saura bien lui donner un peu plus de jeunesse et de beauté. Du reste, je le répète, tout est marqué sur l'épreuve, et ce qui n'a point une remarque *est parfait à la lettre*. Il est impossible de rien dire des teintes générales, dans ce moment-ci, mais vous connaissez trop bien votre art pour qu'il soit difficile de prévoir quel parti vous saurez tirer des masses en conservant la lumière et la couleur. Quant à la disposition des travaux, je n'y aperçois pas (un seul endroit excepté, n° 4) le moindre contresens, soit pour la forme, soit pour le mouvement; au premier coup d'œil, j'ai été frappé de voir les tailles du côté droit un peu plus fines que celles des figures qui sont sur le même plan du côté opposé, mais je pense que les unes sont dans la demi-teinte et les autres dans le clair. La veste du trompette est peut-être un rien pesante, et puis je vous recommande, quand vous en serez là, la petite tête de femme qui est au-dessous, vu qu'elle doit être la signora Matteï[1].

Adieu, mon cher monsieur Toschi, je vous quitte bien satisfait, désirant de vivre pour voir cet ouvrage terminé, et pensant comme vous qu'à la fin de l'année prochaine vous pourrez jouir d'un grandissime succès[2].

F. GÉRARD.

1. Mme Gérard.

2. Cette planche eut en effet un succès qui dure encore; nous avons cru, la gravure de l'*Entrée de Henri IV* étant si con-

IV

Parme, 31 octobre 1828.

Très honorable monsieur et ami,

Je ne vous ai pas écrit aussitôt la réception du portrait de la Pasta, parce que j'attendais d'un jour à l'autre une lettre de vous. Depuis, j'ai été gravement souffrant. Je me lève aujourd'hui pour la première fois et, avant tout autre soin, je réponds à votre aimable lettre.

Pour ce qui est du prix auquel je pourrais prétendre pour la gravure de votre tableau du Sacre, je ne puis que vous rappeler que je ne suis pas homme à avoir des prétentions extraordinaires et qu'ayant le plus grand désir de faire ce travail, je me trouverai satisfait, si discret que soit le prix que la maison du Roi veuille y mettre. Je vous laisse donc faire. Artaria, de Mannheim, me donne pour le *Spasimo* 70,000 francs et un certain nombre d'épreuves. D'après ce point de départ, il me semble que vous pourriez me faire savoir quelle somme on est disposé à dépenser pour la gravure dont il s'agit, et je vous dirai alors si cela

nue, que les détails un peu techniques dans lesquels entre Gérard ne paraîtraient pas trop longs.

me convient ; car dans l'incertitude vous comprenez que je ne puis faire le voyage de Paris.

Croyez-moi votre bien dévoué.

PAOLO TOSCHI.

GÉRARD A TOSCHI.

A PROPOS DE LA GRAVURE DU SPASIMO [1].

Paris, mars 1833.

Mon cher monsieur Toschi,

J'ai reçu le 27 du mois dernier, *à dix heures du matin*, par la diligence, votre admirable gravure du *Spasimo*. Je l'ai fait encadrer sur-le-champ pour qu'elle pût être placée le 1er mars à l'Exposition, me fondant en cela sur le regret que vous m'exprimez, dans votre lettre du 10 février, de n'avoir pas songé à envoyer à temps une épreuve pour l'Exposition du Louvre.

Vous connaissez, mon cher monsieur Toschi, tout ce que je pense de votre beau talent ; vous savez aussi combien j'aime votre personne et vous ne doutez pas, j'espère, de l'attachement que je vous ai voué pour la vie ; je me flatte donc que

1. Le *Spasimo di Sicilia*, tableau de Raphaël, aujourd'hui au musée de Madrid.

vous me permettrez de dire ma pensée tout entière sur la gravure du *Spasimo*. Je ne crois pas que l'on ait pu ni que l'on puisse mieux graver, mais je crois que vous, Paolo Toschi, pouviez donner à ce bel ouvrage plus de caractère et plus de fermeté. C'est la conviction que me donne le souvenir de l'original et de votre beau dessin. Je sais bien le reproche de dureté et de sécheresse que l'on fait, en Italie, aux graveurs français; vous savez aussi que nous avons été du même avis sur ce sujet ainsi que sur tous les autres points de l'art; les Français, à leur tour, reprochent au burin italien, en général, un peu de mollesse et de monotonie; vous êtes fait pour mettre tout le monde d'accord, autant qu'il est possible, et, malgré les grands talents qui ont illustré votre art, mon opinion bien sincère est que vous devez les surpasser tous. L'immense entreprise que vous m'annoncez en est la preuve.

Raphaël ne peut être qu'au paradis. Croyez qu'il intercédera puissamment pour la conservation de votre santé, qui lui devient désormais si précieuse.

Adieu, mon cher monsieur Toschi.

F. Gérard.

SCHNETZ[1]

I

Rome, le 4 juillet 1822.

Monsieur,

Arrivé à Rome, je me serais empressé de répondre aux différentes choses que vous m'aviez demandées relativement à votre atelier de la villa Médicis, mais en ce temps-là même M. Barbier partait pour Paris et, comme il y avait fait un tableau et que, par conséquent, il en pouvait juger mieux que personne, j'ai jugé inutile tout ce que je pouvais vous dire à cet égard.

Mais aujourd'hui, apprenant par la voix de la renommée que vous venez d'exposer votre *Corinne,*

1. Élève de David, de Regnault et de Gros. Son tableau de *Sixte-Quint et la Bohémienne* fit sa réputation (1824). Ceux du *Prisonnier,* de l'*Inondation* et du *Vœu à la Madone* sont restés d'excellents *spécimens* des productions de notre école moderne. Schnetz a orné de peintures décoratives plusieurs de nos églises. Il succéda à Gérard, en 1837, comme membre de l'Institut. Nommé une première fois directeur de l'École de Rome en 1840, il y resta jusqu'en 1847. Appelé de nouveau à ce poste en 1852, il n'a cessé ses fonctions qu'en 1866, remplacé par M. Robert-Fleury.

je profite de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire pour mêler ma voix aux justes louanges dont elle est l'objet. Si vous vous le rappelez, monsieur, je vous prédis le succès qu'elle obtient aujourd'hui lorsque vous me fîtes l'amitié de me la laisser voir dans votre atelier; à la vérité, il était inutile d'avoir l'esprit de Calchas ou de Mlle Lenormand pour tirer cet horoscope sur ses destinées futures; la noble simplicité de sa pose, la beauté de ses traits et la sublimité de son expression devaient frapper tout le monde et lui assuraient d'avance les plus brillants succès.

La plupart des tableaux exposés cette année m'étaient inconnus et n'ayant sur le Salon, en général, que l'opinion que j'ai pu m'en former par les articles des journaux et quelques détails particuliers, je ne pourrais en parler que par hypothèse; mais ce qui m'a frappé, c'est que ces mêmes journaux paraissent tous d'accord sur un point : la décadence de notre école. A les entendre, la nouvelle génération pittoresque semblerait s'écarter des bons principes et retomber dans les mauvaises manières. Vous, monsieur, qui pouvez prononcer sur ce point mieux que personne, voyez-vous, en effet, les progrès du mal augmentés dans l'Exposition de cette année, et devons-nous pleurer véritablement sur la décadence prochaine de notre école?

Si les mêmes résultats étaient toujours produits par les mêmes causes, si l'histoire de l'art d'un autre peuple pouvait nous servir de lumières

dans cette circonstance, nous verrions qu'en Italie, par exemple, le mauvais goût prit naissance à côté des œuvres du génie le plus sublime. Michel-Ange en laissa le germe dans ses immortels ouvrages et il se développa bientôt dans son école. En effet, nous voyons les maîtres qui suivirent ce génie extraordinaire et le divin Raphaël perdre de vue en peu de temps la ligne du beau qui leur était tracée et, ne pouvant plus être grands et sublimes à leur exemple, devenir bizarres, extravagants ou follement gigantesques. Cependant à ces mêmes époques on vit encore briller les Carrache, les Zuccheri, Guido et surtout le Dominiquin, dont le sentiment fut si parfait. Mais ce n'était pourtant plus cette pureté, ce bon goût du siècle de Léon X. L'art succomba enfin sous le mauvais goût du siècle dernier et Pompeio Bettoni fut celui qui jeta la dernière lueur en Italie. Je ne parle que de l'École romaine, quoique les autres suivissent à peu près la même marche.

Mais les caractères des nations sont différents et, par conséquent, leur goût, leurs mœurs et leurs institutions politiques, les causes qui agissent dans la prospérité ou la décadence de l'art doivent également différer. Aussi les lumières que nous pourrions tirer de ses différentes révolutions passées ne peuvent suffire pour nous éclairer sur la marche future qu'il tiendra chez nous; car au premier coup d'œil il est facile de saisir la différence qui existe. En France, les grands seigneurs

n'ont point d'immenses richesses et notre clergé travaille à reconquérir les siennes, tandis qu'en Italie nous voyons l'art étouffé en quelque sorte à cette époque par une surabondance de richesses sans goût et un luxe mal entendu, parce qu'alors l'Église et ses princes étaient encore tout-puissants par leurs immenses fortunes; ils avaient toujours de grandes idées, mais le goût seulement avait dégénéré. En France, on n'a jamais eu ce goût des arts comme il a existé en Italie; un seigneur chez nous qui a fait faire son portrait et deux ou trois dessins d'album se croit un petit Mécène, ainsi que le curé qui fait reblanchir sa chapelle gothique. Je sais bien que nos rois ont toujours été grands et libéraux dans les récompenses et les encouragements qu'ils ont donnés pour les arts, et que sans le gouvernement, en France, l'art ne serait peut-être jamais parvenu au rang distingué où il est arrivé. Mais ceci ne détruit ni mon raisonnement ni la conséquence que j'en veux tirer, c'est-à-dire que si véritablement des symptômes de décadence s'annoncent dans notre école, l'origine ou le principe n'en sera pas le même; nous devrons en chercher la cause dans nos goûts et nos mœurs antipittoresques, et surtout dans cette mesquinerie si funeste qui semble dominer en Europe et qui pourra faire chez nous ce que le goût du grand, mal entendu, et la profusion des richesses firent en Italie.

Mais, je vous le répète, monsieur, c'est par

hypothèse que je raisonne ainsi; car tant que nos maîtres seront là pour nous diriger de leurs conseils et nous assurer de leurs exemples, tant qu'ils seront là pour repousser ce génie du mal, ses progrès, je crois, ne seront pas dangereux et le mauvais goût ne triomphera pas.

En prolongeant ce bavardage je craindrais d'abuser de la permission que vous m'avez donnée. Cependant, monsieur, je ne puis le terminer sans vous dire que j'ai envoyé différentes choses à Paris, sur lesquelles je suis très désireux d'avoir votre sentiment.

Je travaille maintenant au tableau que j'ai à faire pour la maison du Roi, mais les chaleurs excessives de cette année nous accablent plus qu'à l'ordinaire

M. Guérin est attendu ici incessamment. Profiterez-vous de cette occasion, monsieur, pour effectuer votre projet de voyage?

Je ne vois rien de très intéressant à vous dire sur les productions nouvelles des artistes qui sont ici. M. Granet n'a fait que quelques petits tableaux depuis celui d'Assise. M. Chauvin vient de terminer un charmant paysage, et Dubois un tableau de *Daphnis et Chloé* dans lequel il y a de fort bonnes choses. On dit que M. Cammuccini fait un grand tableau : *le Départ de Régulus*. M. Canova a fini le marbre de son groupe de *Mars et Vénus,* et Torwaldsen le modèle d'une figure colossale du *Christ;* c'est une fort belle chose. Il travaille

maintenant an monument funèbre du prince Poniatowski.

De nouveau, monsieur, je vous prie de vouloir bien excuser ce long bavardage et de vouloir bien user de mes services ici, si je puis vous être utile en quelque chose.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, avec la plus parfaite considération et d'être bien sincèrement votre dévoué serviteur.

V. Schnetz.

Via Fretina, n° 10, ou villa Médicis.

II

Rome, 8 mai 1826.

Monsieur,

Depuis longtemps déjà je désire vous remercier des deux aimables lettres que vous avez eu la bonté de m'adresser, l'une par MM. Delavigne et l'autre par Mme la duchesse de Plaisance. Une maladie assez grave et des ennuis d'un autre genre m'en ont distrait jusqu'ici, à mon grand regret, mais une occasion se présente aujourd'hui. M. de Givré, secrétaire d'ambassade à la légation de Rome, part pour Paris et veut bien se charger de mes commissions. N'en ayant pas de plus pressée que celle de vous remercier de votre distinc-

tion et de me rappeler à votre souvenir, je profite de son obligeance pour le prier de vous remettre cette lettre.

M. de Givré s'en charge avec d'autant plus de plaisir qu'il a le plus grand désir de connaître un des peintres les plus distingués de notre école par son talent, son esprit et l'étendue de ses connaissances. Veuillez donc excuser cette curiosité naturelle à toute personne qui aime les arts, et le recevoir comme un bon ami à moi et à M. Barrière.

J'ai été bien paresseux depuis mon retour ici. J'ai commencé un grand tableau qui n'est point encore à moitié fait; je l'ai souvent interrompu pour en faire de plus petits. L'année sainte y engageait; on rencontrait chaque jour des groupes ou des figures de pèlerins qui faisaient venir l'eau à la bouche.

Depuis sa dernière maladie, M. Guérin se porte à merveille; aussi ne parle-t-il plus de son retour en France, ce qui nous charme beaucoup.

Cette année n'a vu éclore ici aucun ouvrage remarquable, ni en peinture ni en sculpture. Il y a cependant eu deux expositions de peintres allemands et une de français (les pensionnaires de l'Académie); parmi ces derniers, M. Blouet[1], architecte, a fait une très belle restauration des thermes de Caracalla.

1. Membre de l'Institut, fondateur d'un prix académique.

J'ai vu le beau portrait du roi que vous avez envoyé à l'ambassade. Si mes compliments peuvent vous être agréables, je vous prie, monsieur, de croire à leur sincérité. Agréez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

V. SCHNETZ.

III

Rome, 1er décembre 1829.

Monsieur,

Je viens d'apprendre par M. Barrière que vous avez la bonté de me réserver votre voix dans le cas où je me présenterais candidat à la place vacante à l'Institut; je ne puis vous exprimer aussi vivement que je le voudrais combien je suis sensible à cette nouvelle preuve de votre haute bienveillance et à l'honneur d'un tel suffrage.

M. Guérin, à qui j'ai écrit pour le prier de me faire inscrire sur la liste des candidats, vous aura dit, monsieur, que ma première pensée en cette circonstance avait été de vous écrire aussi pour solliciter votre bienveillance en ma faveur. J'ai été retenu par une crainte, que je puis appeler avec juste raison chimérique, et dont je comprends maintenant toute la sottise, d'autant plus que je

n'avais jamais oublié tout ce que vous m'aviez témoigné d'intérêt et de bonne volonté il y a quatre ans, lors de la malheureuse perte de M. Girodet. Cette même bonne volonté et ce même intérêt, la lettre de mon ami Barrière me prouve que vous me les avez conservés au même point. Je vous en offre toute la gratitude de mon cœur, monsieur, et quel que soit le résultat du scrutin, je me consolerai en pensant que j'ai eu l'honneur de votre suffrage.

Je compte toujours retourner en France dans le courant du printemps prochain et *lasciare questa bella Italia ;* j'en aurai du regret, ce qui est tout naturel; mais je m'en consolerai par le plaisir d'y retrouver de bons amis, et surtout par le plaisir de pouvoir cultiver de nouveau votre bonne amitié.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me rappeler au souvenir de M[me] Gérard en lui présentant mon hommage respectueux.

Veuillez aussi me rappeler à la bonne amitié de M. Guérin. C'est en lui et en vous, monsieur, que je place tout mon espoir en cette circonstance.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus affectueuse reconnaissance, votre très affectueux serviteur.

V[or] SCHNETZ.

IV

Rome, 8 avril 1830.

Monsieur,

J'ai écrit à M. Guérin pour le prier de me faire inscrire sur la liste des candidats pour la nouvelle place vacante à l'Institut.

Vous avez eu la bonté de manifester une opinion si favorable à mon égard, que je ne craindrais pas de solliciter votre appui en cette nouvelle circonstance s'il y avait quelque chance d'un meilleur succès; mais, en vérité, monsieur, en ayant si peu, ce serait abuser de votre bienveillance, et je crois devoir plutôt vous prier de me réserver votre bonne volonté pour une occasion plus favorable, si jamais elle se présente.

Nous avons dans ce moment-ci l'Exposition des pensionnaires de la villa Médicis. Elle se compose de trois grands tableaux d'histoire, de deux autres plus petits, d'un paysage et d'une copie. Parmi les trois grands, celui qui me paraît le plus solide est celui de Larivière[1], représentant *un Pape bénissant des pestiférés ;* les deux autres

1. Élève de Girodet et de Gros, grand prix de Rome en 1824. Le tableau dont M. Schnetz parle ici est *la Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*. M. Larivière s'est fait connaître par des tableaux historiques et des portraits de maréchaux. (Musée de Versailles.)

sont aussi fort bien, surtout celui de Bouchot[1], qui me paraît très brillant de lumière. Le paysage, qui est de Giroux[2], est d'une belle exécution; les fonds sont délicieux.

Nous avons aussi, au Capitole, une exposition générale des peintres de différentes nations qui sont à Rome; c'est un singulier assemblage. L'école française triomphe, au dire de tout le monde. Je compte partir pour Paris d'ici à un mois; ma première visite sera pour aller vous remercier des marques de bienveillance que vous avez bien voulu me donner.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

V^or^ SCHNETZ.

V

Ce 17 mars 1837[3].

Votre aimable invitation me fait le plus grand plaisir. J'en profiterai demain samedi, si vous vou-

1. Grand prix en 1823. Élève de Richomme et de Lethière. A peint les *Funérailles de Marceau* et un *Dix-huit brumaire*. — Il est mort jeune, le 7 février 1842.

2. Grand prix de paysage en 1825. Il fut un des premiers qui ramenèrent le paysage au genre *naturel*. Il sort presque complètement de la *convention* et du *composé*, pour rendre avec plus de vérité les scènes de la nature. La *Vallée du Grésivaudan* est un de ses bons paysages.

3. Cette lettre est adressée à la baronne Gérard après la mort de Gérard.

lez bien le permettre. C'est avec un bien vif intérêt que je verrai les dernières œuvres de l'homme célèbre dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui ont eu l'honneur de le connaître et de ceux surtout, qui, comme moi, en avaient reçu tant de témoignages sincères d'une bienveillante amitié.

Agréez, Madame, l'assurance de mon respectueux attachement.

Votre dévoué serviteur.

V^or^ SCHNETZ.

REVERDIN[1]

Genève, 22 avril 1824.

Monsieur,

Vous m'excuserez, j'en suis sûr, d'avoir tardé si longtemps à répondre à l'aimable lettre qui m'est parvenue à Florence; mais je ne me le pardonne pas, moi qui me suis privé du plaisir que j'aurais eu à parler avec vous des trésors que renferme cette belle ville. Aujourd'hui que me voici de retour, je veux vous dire que j'ai vu Toschi; il met la dernière main à sa gravure de l'*Entrée de Henri IV* et nous mettra bientôt à même de la publier. Je l'ai vue et admirée, et jugez avec quel plaisir! Elle rendra dignement votre ouvrage; ce sera, je m'y connais, la plus belle gravure qui aura paru depuis plus d'un siècle : beauté, grandeur d'exécution, finesse, tout s'y trouve réuni. J'ai laissé l'auteur bien souffrant, il était au lit, pris par la goutte, lorsque je passai à Parme. Je l'avais vu aussi à Florence, d'où il est parti ma-

1. Dessinateur et graveur, qui a reproduit sur le cuivre des figures de grande dimension d'après les maîtres anciens et modernes. Ces belles études ont longtemps servi et servent encore de modèles pour les classes de dessin dans les écoles.

lade. Ce qui paraissait l'affecter le plus était le retard que la maladie apportait à l'achèvement de sa gravure.

J'ai été très heureux à Florence. J'y ai trouvé l'excellent ami Constantin[1] à qui j'ai de grandes obligations, car avec lui tout est devenu facile. Pour comble de bonheur, Delécluze[2] y était encore lors de mon arrivée. Un pareil *cicerone* était une trop bonne fortune pour la négliger. Logés ensemble, nous ne nous sommes quittés qu'à son départ pour Rome, car il faut vous avouer que je n'ai pas été plus loin. Étant borné par le temps et ne voulant pas imiter ces touristes qui avalent plus de poussière qu'ils ne rapportent de véritables souvenirs, j'ai préféré bien voir Florence que beaucoup voir. J'ai donc enrayé là et fait huit dessins, que je voudrais bien pouvoir vous soumettre, tout indignes qu'ils sont. La difficulté était de se décider, de bien choisir parmi cette innombrable quantité de chefs-d'œuvre. Ce qui, je l'avoue, aurait dû l'emporter, c'étaient les admirables fresques des Florentins du beau temps, surtout celles d'André del Sarto, si mal connues en France[3]. Mais que peut-on faire en deux mois?

1. Voir les lettres de Constantin.

2. M. Delécluze était alors en Italie, d'où il envoyait au *Journal des Débats* ses *Lettres d'un Parisien* (1824-25).

3. Il faut se reporter à cette époque (1824), où ces fresques n'étaient encore appréciées que par un petit nombre d'artistes français, et n'avaient pas servi, comme aujourd'hui, de but aux

Je me suis donc décidé à choisir dans cette collection, unique en son genre, celle des peintres illustres peints par eux-mêmes[1]. J'ai fait la copie des portraits de Raphaël, de Léonard de Vinci, du Titien, du Dominiquin et d'Annibal Carrache. J'ai pensé que ce choix, bien gravé, aurait de l'intérêt et pourrait être présenté comme l'une des parties importantes de mon recueil. Le directeur de la galerie, le sénateur Alexandre, espère que vous trouverez quelques loisirs pour le mettre à même de vous placer dans cette belle collection des peintres illustres.

Aujourd'hui me revoici dans mes montagnes, d'où je voudrais bien pouvoir m'échapper cet été pour vous voir et m'informer moi-même de votre santé. En attendant que j'aie ce plaisir, veuillez présenter mes hommages à Mme Gérard, et me croire votre très reconnaissant serviteur.

REVERDIN.

études de plusieurs de nos peintres, qui en ont fait de belles copies, ou de quelques-uns de nos critiques, qui en ont tiré de bons enseignements.

1. La Galerie des portraits, au palais des Offices, à Florence, dans laquelle figurent aussi des portraits de peintres modernes.

SOYER[1]

Paris, 12 septembre 1824.

Monsieur,

La manière obligeante avec laquelle vous avez répondu à l'invitation que j'ai eu l'honneur de vous adresser me fait espérer que vous ne me refuserez pas votre protection et vos conseils dans un moment où presque seul je fais des efforts multipliés pour tirer le bronze du néant dans lequel il a été plongé jusqu'à présent.

Vous connaissez, monsieur, une partie des recherches que j'ai faites pour perfectionner cet art que je crois utile. Le plus grand obstacle que je rencontre, c'est qu'on n'a encore rien vu qui puisse révéler un art où, malheureusement, ceux qui l'ont exercé n'ont montré qu'un métier; cette prévention est forte et, il faut l'avouer, elle n'est pas sans fondement; mais eût-on jamais soupçonné qu'il pût se former des artistes en gravure en voyant celles qui attestent encore le mauvais goût qui régnait à sa naissance? La gravure rend de grands services à la peinture en reproduisant les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres; le bronze

1. Fondeur très célèbre.

peut rendre les mêmes services à la sculpture, et j'ose le dire, avec des difficultés au moins aussi grandes, car je pense qu'après la peinture le bronze est la seule matière qui, par la finesse du grain, permette d'approcher la nature de plus près.

Ma voix est trop faible pour détruire le préjugé qui pèse sur cette intéressante partie ; vous seul, monsieur, pouvez rendre ce service à la France : vos connaissances, votre réputation feront toujours respecter vos arrêts. C'est plein de cette idée que je vous prie de vouloir bien examiner *l'Amour* de Chaudet, que je viens d'exposer, d'en comparer toutes les parties avec le plâtre que vous pourrez faire mettre à côté. Si j'ai réussi à bien rendre l'original et à amener même quelques améliorations dans les détails, votre approbation produira des artistes dans ce genre par l'émulation qu'elle ne peut manquer d'inspirer. Si j'ai manqué le *but*, profitant de vos avis, je redoublerai d'efforts pour y atteindre, et mes élèves auront reçu une leçon dont, j'espère, ils sauront profiter. Voilà, monsieur, le service que j'ose attendre de votre bonté ; si j'ai le bonheur de vous intéresser assez pour l'obtenir, je me regarderai comme le plus heureux des hommes.

Daignez agréer, monsieur, les respectueux hommages de votre très humble serviteur.

SOYER.

Rue de l'Homme-Armé, n° 2.

PAUL DELAROCHE [1]

Paris, ce 12 octobre 1824.

Monsieur,

Mon père m'a fait part des choses obligeantes que vous lui avez dites au sujet de mes tableaux; cet éloge est d'autant plus flatteur pour moi qu'il sort de votre bouche. Si votre délicatesse vous fait me refuser le plaisir de vous remercier de vive voix, elle ne peut me priver de celui de vous donner dans ce billet les témoignages de ma reconnaissance, ainsi que l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis, monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Paul Delaroche.

1. Paul Delaroche était déjà connu alors par ses tableaux de *la Mort de Jeanne Grey* et de *Saint Vincent de Paul prêchant devant la cour de Louis XIII pour les enfants trouvés*. Paul Delaroche, né à Paris, le 17 juillet 1797, épousa la fille d'Horace Vernet, qui annonça ce mariage à Gérard dans une lettre qu'on trouvera à la page 428. — Delaroche était professeur à l'École des beaux-arts; il devint membre de l'Institut en 1832.

JAMES PRADIER[1]

Rome, le 30 janvier 1824.

Monsieur,

Je n'ai jamais manqué, dans mes lettres adressées à mon frère, de le prier de vous dire mille choses honnêtes de ma part. Aujourd'hui, par crainte qu'il ne mette un peu de négligence à ce que je désire ardemment savoir, j'ai osé prendre la liberté de vous écrire directement, espérant que vous aurez la bonté de me le pardonner.

Le hasard m'a fait acheter une colonne antique de marbre de Paros, trouvée à Véies, et pour m'en servir j'ai composé une figure grande comme nature : on pourra la nommer *Psyché*. C'est une jeune fille debout qui va prendre un papillon posé sur son bras gauche. Cette figure n'est encore qu'à la *gradine*, et la longueur du travail de ce marbre m'empêchera de pouvoir l'exposer au Salon prochain. Il faudrait passer les nuits pour

1. Né à Genève en 1794, mort à Paris en 1852, élève de Lemot, il remporta le prix de Rome en 1813. Il est placé au premier rang parmi nos statuaires. — La statue de *Psyché*, dont il est question ici, fut exposée en 1824. — Après être restée longtemps au musée du Luxembourg, elle est aujourd'hui au Louvre.

espérer de l'exposer dans huit jours, et un ouvrage fait avec trop de précipitation se ressent toujours un peu de cette manière de travailler. Je désirerais donc, monsieur, que vous eussiez la bonté de me faire savoir si le Salon sera retardé ou non. Vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser pour une chose aussi importante pour moi.

Je viens de terminer en plâtre un buste du roi, je l'ai fait couronné d'olivier; on en paraît content; il sera fait en même marbre que celui de la *Psyché*. J'ai fait un *Prométhée* de grandeur colossale, pour être exécuté en marbre. J'ai terminé aussi un *Bacchus enfant* et, dans ce moment, je suis en train de monter une petite figure d'*Hébé* pour un ami à Paris. Je termine un autre buste en marbre pour Genève. Le beau et charmant pays que celui-ci! Que ne puis-je y passer ma vie sous un si beau ciel et au milieu d'une si belle nature! Je ne regrette de Paris que vos bons conseils, à qui je dois mon talent, car je ne reconnais pas d'autre maître que vous; je me fais un plaisir et une loi de le dire à tous ceux qui me demandent de qui je suis l'élève.

Votre très humble serviteur.

J. Pradier.

M. Bodinier[1], avec lequel j'ai le plaisir de m'entretenir souvent de vous, me charge de vous

1. M. Bodinier s'est fait connaître par de bons tableaux dont

présenter ses respects. J'ai oublié de dire à M. Guérin que je vous écrivais; il se porte bien et *travaille peu,* car l'Académie et le beau temps l'occupent tout le jour.

les sujets étaient tirés des mœurs pastorales de la campagne de Rome. Son tableau des *Bergers à l'Ave Maria* a été très remarqué. M. Bodinier a longtemps habité Rome; il a contribué, par ses largesses, à la création du musée d'Angers.

CORNÉLIUS[1]

Munich, 29 août 1828.

Monsieur le baron,

Je saisis l'occasion que me présente l'envoi du diplôme de notre Académie pour vous exprimer les sentiments de reconnaissance que j'éprouve pour les témoignages de faveur et d'amitié que vous m'avez fait parvenir plusieurs fois par M. Gau et par d'autres artistes allemands. Je ne croirais pas aimer passionnément mon art, si je n'étais pas extrêmement sensible pour l'accueil favorable que mes productions ont trouvé devant vos yeux ; je m'en félicite d'autant plus que je crois reconnaître dans vos travaux, en général, le même principe qui a réglé ce que j'ai essayé en peinture. Puis, comme je me flatte d'avoir contribué tant

1. Un des grands peintres de l'école allemande moderne. Né à Dusseldorf en 1787, il étudia d'abord sous la direction de son père, artiste lui-même, puis alla à Rome où il se lia d'une étroite amitié avec Overbeck. Ils habitaient ensemble un couvent en ruines et s'appliquèrent à étudier les procédés de la peinture à fresque, qu'ils transportèrent plus tard en Allemagne. Cornélius, à son retour de Rome, peignit à Munich et à Berlin d'immenses compositions. Son *Jugement dernier*, à l'église Saint-Louis, à Munich, est la plus importante.

soit peu à la renaissance de la peinture d'histoire en Allemagne, je trouve un grand encouragement à poursuivre ma route dans l'approbation d'un maître étranger, dont la gloire n'a jamais été contestée.

Agréez, monsieur, l'assurance de la plus haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le baron,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-V. Cornélius.

CARLE VERNET[1]

I

Paris, 182..

Mon cher Gérard, n'attachez aucun prix à l'estampe que je vous envoie. Deux épreuves encadrées m'ont été données par Debucourt[2] et par le marchand, propriétaire de la planche ; vous voyez que je n'ai rien mis du mien. Ne me faites donc pas de visites pour cela, mais faites-m'en une quand j'aurai été convenir avec vous du mo-

1. Né à Bordeaux en 1758. Fut reçu de l'Académie en 1787, pour son tableau du *Triomphe de Paul-Émile*. Il quitta ensuite le grand genre historique pour s'adonner plus particulièrement à des études d'un ordre inférieur, mais où il excella. Ses *Batailles*, et entre autres celle de *Marengo*, lui attirèrent le succès et firent sa réputation. Il se servit avec une rare habileté de la *lithographie*, à l'époque de sa découverte, pour reproduire une quantité de charmantes études familières sur les courses, les relais, les voyages, les chasses. Ses caricatures, à propos des mœurs et des modes du Directoire et du commencement de l'Empire, sont restées des modèles en ce genre. Carle Vernet était un excellent dessinateur. Il est mort en 1836.

2. Debucourt, graveur, d'un talent fin et spirituel, qui a composé et gravé diverses scènes familières de la fin du dernier siècle. Ses estampes à *l'aqua-tinta*, longtemps oubliées, sont aujourd'hui très recherchées.

ment où mon tableau sera plus complet. Vous connaissez ma manière de faire; mon ouvrage est éclaboussé de choses faites, la plupart principales. Il faut que je lie tout cela, ce qui sera fait sous peu. Je ne peux finir ce billet sans vous remercier du bon accueil que vous me faites ainsi qu'à tous les miens. Croyez que votre amitié me sera toujours précieuse, elle est encadrée dans mon cœur et le Verre-net [1] qui la couvre n'est pas casuel, vous pouvez en être sûr. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre vieil ami.

CARLE VERNET.

II

Paris, 1828.

Mon cher collègue,

Je m'empresse de vous faire savoir qu'Horace a été nommé directeur de l'Académie de Rome. Votre zèle à nous servir en cette occasion, comme vous l'avez fait dans bien d'autres, mérite bien que je vous en instruise promptement. Je le fais tellement à la hâte que je ne puis vous parler de notre reconnaissance. Je le ferai mieux de vive voix.

Votre bien dévoué.

CARLE VERNET.

1. Carle Vernet était un grand faiseur de jeux de mots.

LEMOYNE[1]

I

Rome, ce 13 septembre 1828.

Monsieur,

Je reçois à l'instant une lettre du ministre de l'intérieur qui me charge d'exécuter en marbre le buste de Massillon pour la ville d'Hyères. Ce souvenir de l'autorité m'a singulièrement touché, mais j'ai éprouvé un sentiment bien plus vif en pensant que c'était à vous, monsieur, que je devais cette faveur. Qui, excepté vous, pouvait s'intéresser à moi auprès d'un dispensateur des grâces? Je ne crains donc pas de me tromper en vous adressant mes premiers remerciements. Veuillez donc les recevoir avec votre bienveillance accoutumée et rester bien persuadé que je n'avais pas besoin de cette nouvelle faveur pour être con-

1. Paul Lemoyne, sculpteur français, né à Paris en 1784, obtint une mention au concours de 1808; professeur à l'Académie des beaux-arts, membre correspondant de l'Institut, auteur de plusieurs œuvres remarquables, entre autres *les Chevriers,* groupe déjà cité dans cette correspondance.

vaincu de l'intérêt que vous voulez bien me porter.

L'accueil que j'ai reçu de vous pendant mon séjour à Paris, mais plus encore la franchise avec laquelle vous m'avez toujours parlé, me font un devoir de vous en garder une éternelle reconnaissance, et de mériter par mes constants efforts la continuation de vos bontés.

Vous avez pensé au statuaire romain et celui-ci peut vous assurer que, depuis son retour, il ne cesse de dire à qui veut l'entendre l'aménité avec laquelle vous accueillez les artistes dans votre maison, la grâce et les prévenances de l'excellente *padrona di casa*. Que de fois je me suis rappelé vos soirées du mercredi, où tout ce que Paris renferme de gens distingués s'empressait autour de vous, et où ceux qui, comme moi, n'ont pas encore atteint le but venaient puiser dans vos conversations sur les arts de nouvelles idées et une nouvelle lumière!

A Rome, ce sont les morts qui parlent. Chez vous, monsieur, c'est un vivant à qui je souhaite de tout mon cœur la plus longue vie possible. Quant à l'existence d'après, la vôtre, monsieur, est bien assurée; mais j'avoue que je préfère un immortel vivant.

En arrivant à Rome, je me suis acquitté des commissions dont vous avez bien voulu me charger. Robert a dû vous dire que mon intention était de vous écrire, et si j'ai différé si longtemps, c'est

que je voulais rendre ma lettre intéressante au moins par quelques particularités de Rome. On vit ici dans un état de torpeur telle qu'il serait difficile de rien vous mander qui pût exciter votre curiosité. Le célèbre *Cammuccini* fait toujours des *chefs-d'œuvre*. Il vient de finir un tableau qui lui avait été commandé par le roi de Naples. Que n'êtes-vous ici pour juger par vos yeux de la faiblesse des artistes modernes de Rome! Mais c'est un parti pris ici, il faut toujours que Rome ait vivants un Raphaël, un Michel-Ange et un Bramante, comme ils ont et auront toujours pour papes des Jules II et des Léon X.

A la dernière exposition, j'ai senti qu'il était nécessaire que je me présentasse avec un ouvrage plus complet que ceux que j'ai déjà exposés au public. Aussi ai-je entrepris avec ardeur l'exécution de mon groupe des *Chevriers*. Si je ne réussis pas, je n'aurai rien à me reprocher. Je me souviens des bons conseils que vous m'avez donnés.

M. Guérin a été sensible à votre bon souvenir et aux reproches, qu'il avoue lui-même être trop bien fondés, que vous m'aviez chargé de lui faire. Il remet, à son retour à Paris, de vous prier de mettre une pierre sur son silence de six ans.

Je pense, monsieur, que vous serez occupé présentement à mettre la dernière main à votre beau tableau du Sacre. L'honneur que vous m'avez fait en m'accordant de le voir avant de

partir me fait vivement désirer que le temps passe plus vite pour le voir à l'exposition publique.

Si je ne craignais d'abuser de vos précieux instants, je vous prierais, monsieur, de me faire parvenir deux mots de recommandation pour M. le vicomte de Chateaubriand. Je vous dirai en confidence que j'étais fort mal avec les prédécesseurs de notre littérateur diplomate.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble admirateur et serviteur.

P. Lemoyne.

II

Rome, ce 17 décembre 1831.

Monsieur,

L'ambassadeur[1] n'était point à Rome au moment de mon arrivée. C'est seulement vingt jours après que je pus lui remettre la lettre que vous eûtes la bonté de me faire tenir, à Paris, la veille de mon départ. J'aurais donc dû plus tôt vous écrire pour vous remercier de votre bonne recommandation. Ce retard, vous ne le prendrez pas, je l'espère, pour de l'oubli ou de l'indifférence. Je ne suis accessible ni à la paresse ni à l'ingratitude.

1. M. de Sainte-Aulaire.

Je n'ai donc retardé ma réponse que pour joindre à mes bien sincères remerciements mes vœux de nouvel an. J'ai voulu faire d'une pierre deux coups, et cela par pure discrétion. Constantin m'ayant dit, il y a quelque temps, qu'il allait vous écrire, je le priai de vous présenter mes respects ainsi que mes hommages à Mme Gérard. Je pense qu'il se sera acquitté de cette commission.

L'ambassadeur m'a témoigné le vif plaisir qu'il éprouve à recevoir une lettre de vous. Toutefois, il ne m'a pas parlé de son contenu, mais des beaux portraits que vous avez faits de lui et de Mme de Sainte-Aulaire. Il est si bienveillant envers tout le monde que je mentirais si je vous disais qu'il a pour moi des préférences marquées. J'irai même jusqu'à vous dire que je pense qu'en dessous main on a pu me desservir auprès de lui et, je crois, sous le prétexte de l'amitié particulière dont M. de Chateaubriand a bien voulu m'honorer pendant son trop court séjour à Rome. Mme de Sainte-Aulaire m'a parlé plusieurs fois des séances agréables qu'elle passait à votre atelier, lorsque vous faisiez son portrait. J'épargnerai à votre modestie tout ce qu'elle m'a dit de vous, monsieur.

Toute la famille Vernet me charge de la rappeler à votre souvenir, et c'est une commission dont je m'acquitte avec d'autant plus de plaisir que, parlant souvent de vous avec eux, je suis à même d'apprécier la sincérité de leurs sentiments pour vous. Horace travaille toujours avec la même

vigueur. Il finit un tableau qu'il destine à la prochaine exposition. C'est Raphaël s'arrêtant sur l'escalier du Vatican pour dessiner une sainte Famille que posent, par hasard, des paysans qui se reposent. Je crois que ce tableau lui fera honneur.

Les Schnetz, les Robert, les Bonnefond n'étant point à Rome, je ne puis m'étendre sur de nouveaux ouvrages.

Quant aux Romains, ce que je puis vous dire, sans crainte de passer pour mauvaise langue, c'est que, s'ils vont de ce train, dans peu il ne sera plus question de peintres romains. Ils s'éteignent tous comme des lampes sans huile. Ils font comme leur gouvernement qui, sans l'assistance des *Tedeschi*, se serait trouvé effacé sans laisser la moindre trace. Les *Cammuccini*, les *Agricola*, les *Vicao* semblent disparaître sous le poids ou plutôt derrière les manteaux de leurs énormes réputations. Cammuccini, surtout, fait maintenant des tableaux qui passent la plaisanterie. C'est pitié de voir ce qu'ils font[1].

Après vous avoir parlé des autres, me pardonnerez-vous, monsieur, de vous dire deux mots de moi ?... Dans quatre jours, le monument du Poussin sera terminé, et je m'occuperai de le faire poser.

Aussitôt après mon retour, je me suis occupé

1. Les réflexions de Lemoyne sur les peintres italiens sont reproduites telles quelles, mais il est facile d'admettre au moins leur exagération.

d'une esquisse pour un groupe que je ne pourrai avoir exécuté que dans deux ans. Aussitôt que j'en aurai définitivement arrêté la composition, je prendrai la liberté de vous demander vos conseils. C'est la première fois que j'ose attaquer un genre aussi sérieux. Aurai-je le bonheur de réussir? Je n'épargnerai toutefois ni peine, ni temps, ni argent.

Schnetz m'a écrit que la ville de Paris vous avait chargé de l'exécution du portrait du roi. Ce choix est honorable pour vous et pour le conseil du département. Comme artiste et comme enfant de Paris, je m'en félicite avec vous.

Ici, point de nouvelles, peu d'étrangers. Torlonia est arrivé avant-hier avec l'emprunt accepté. Il était temps, car ici on ne payait plus au Trésor que les mandats au-dessous de cinq piastres!

Les Légations tiennent bon. On doit essayer sous peu de jours d'y faire entrer les troupes du pape. Ici, la misère la plus profonde et Dieu sait quelle misère! Mais il sait aussi combien les Romains sont patients. Les rues fourmillent de mendiants pendant le jour, et la nuit, les assassins et les voleurs font la chasse à tout le monde! Étrangers ou nationaux, tout leur est bon. On ne peut plus marcher qu'avec des armes, et c'est ce que nous faisons tous. Cela durera ainsi tant qu'on n'aura pas attaqué quelque *monsignore*.

Adieu, monsieur, excusez mon bavardage. Je vous prie encore une fois d'agréer mes vœux sin-

cères pour votre bonne santé, pour celle de Mme Gérard et de toutes les personnes que vous affectionnez.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et affectionné serviteur.

PAUL LEMOYNE.

FABRE[1]

Montpellier, le 22 janvier 1829.

Monsieur et illustre collègue,

M. Renouvier, député de l'Hérault, va partir pour Paris; je profite de cette occasion pour vous envoyer la notice des tableaux de notre naissant musée. Je regrette bien qu'il ne se trouve pas sur la route d'Auteuil, je vous guetterais au passage et je serais enchanté de vous en faire les honneurs. J'aime à croire que plusieurs de ses tableaux, surtout parmi les anciens, trouveraient grâce devant vos yeux. Je puis du moins vous assurer que vous pouvez ajouter foi à leur extrait de baptême. Malheureusement, vous trouverez dans cette notice de fâcheuses lacunes, surtout une... Mais, hélas! il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. M. Renouvier vous remettra aussi la médaille que la ville de Montpellier a fait graver pour l'ouverture de ce musée, et que je vous prie d'agréer d'aussi bon cœur que je vous l'offre.

J'espère que mon honorable compatriote me

1. Voir lettres de Girodet, p. 161.

donnera de vos nouvelles et qu'elles seront excellentes. Je craindrais d'être indiscret en vous priant de m'en donner vous-même. Je vous souhaite la plus parfaite santé. Avez-vous quelque chose de mieux à désirer ? *Non lo credo. In ogni caso le auguro tutte le felicità et tutte le glorie di questo mondo, come tutte quelle dell' altro, ma queste ultime più tardi que si potrà*[1]. — Veuillez bien me compter au nombre de vos amis et de vos admirateurs. J'ai l'honneur d'être, monsieur et ancien camarade,

Votre très dévoué serviteur.

F.-X. FABRE.

1. « Je ne le crois pas. En tout cas, je vous souhaite tout le bonheur et toutes les gloires de ce monde, comme toutes les félicités de l'autre ; mais, ces dernières, le plus tard possible. »

HORACE VERNET[1]

I

Rome, le 19 avril 1829.

Monsieur,

Aujourd'hui que j'ai assez fait le directeur pour vous soumettre mes observations sur l'Académie, permettez-moi de profiter de la permission que vous m'avez donnée, et de commencer une correspondance à laquelle j'attache un grand prix, puisqu'elle doit me dédommager de la perte que je fais de n'être plus autant à même que par le passé de recevoir vos conseils et de profiter de vos avis. J'aurai sans doute à mettre votre patience à l'épreuve; mais l'amitié paternelle dont vous avez bien voulu m'honorer dans toutes les circonstances me rassure. Je vous demanderai donc de vous ouvrir mon cœur, bien persuadé que vous m'écouterez avec cette bienveillance dont vous

1. On connaît trop la vie et les ouvrages du peintre le plus populaire de notre temps, pour que nous ne nous abstenions pas de tout renseignement biographique à son sujet. Horace Vernet, né le 30 juin 1789, est mort à Paris le 17 janvier 1863.

m'avez donné tant de preuves, et dont je conserverai sans cesse la plus vive reconnaissance.

Je commencerai donc, monsieur, par vous dire en quel état j'ai trouvé l'établissement à la tête duquel je me trouve. L'administration de l'Académie est admirablement organisée sous le rapport financier et matériel; un enfant pourrait, sans inconvénient, être mis à la tête de la maison sans qu'il lui fût possible de se tromper. Les choses sont tellement bien casées qu'avec une machine à vapeur on ferait des états, comme à Londres on fait des poulies. Il n'en est pas de même de la direction morale; cette régularité qui frappe toujours à la même place se trouve toute désorientée lorsqu'elle frappe sur les faiblesses humaines; c'est ce qui est arrivé ici, où sans cesse il faut avoir à combattre l'amour-propre, la paresse et des orgueils de toutes les espèces. Le caractère droit de mon prédécesseur[1], sa scrupuleuse délicatesse, lui laissaient sans doute croire qu'il suffisait d'indiquer la route qu'il y avait à suivre. C'est là qu'il s'est trompé, c'est là qu'il me laisse une tâche difficile à remplir. Il faut quelquefois montrer qu'on a la main ferme, pour n'avoir plus à y revenir. Dès le premier moment j'ai voulu en faire l'épreuve. Armé des règlements, qui (entre nous soit dit) sont souvent ridicules, j'ai frappé sur les gros bonnets, j'ai saisi, con-

1. Guérin.

fisqué, etc. On a crié, puis on m'a donné raison, à commencer par les victimes elles-mêmes. Mon âge, ma manière de vivre en dehors, me servent beaucoup. Il existe entre les pensionnaires et moi un reste de camaraderie respectueuse qui atténue les mesures de rigueur que je puis employer, et je deviens en quelque sorte l'avocat du directeur. Je pensais obtenir plus par la rondeur et la franchise de mes manières d'agir que par la rigidité pédantesque d'un recteur de collège. Voilà, monsieur, comment j'ai commencé et où j'en suis sur ce point. Je suis moins avancé sous le rapport de la direction des études; là il faut des connaissances spéciales. Le goût qui entraîne chaque individu dans une route différente doit rester libre pour laisser le génie atteindre le but vers lequel il aspire, et malheureusement je ne vois autour de moi qu'une vile servitude d'école, et je ne rencontre (chez les pensionnaires peintres surtout) que des esclaves n'ayant apporté à Rome que les brosses et les lunettes de leurs maîtres. C'est ici qu'il faudrait déployer de grands moyens, et c'est ici que vous, qui embrassez d'un seul coup d'œil la masse des choses, pouvez, non seulement par amitié, mais pour l'intérêt général, m'aider de vos sages conseils. J'ai une volonté inébranlable et une patience à toute épreuve, mais je pourrais me tromper; j'ai besoin de vos avis pour détruire toute incertitude sur les moyens de régénérer l'école. Vous en êtes le chef. La

peinture a ses phases et brille différemment selon son siècle. Les temps héroïques ont produit les Phidias et les Praxitèle; la chrétienté, Raphaël, Michel-Ange... ; notre République, David et son école. Aujourd'hui, c'est autre chose. La tendance générale des esprits penche vers un but moins spécial, chaque peintre cherche librement à satisfaire son goût et à représenter la nature à sa manière. Les tableaux historiques ne sont plus seulement ceux dont les sujets sont puisés dans l'histoire ancienne. Les grandes circonstances de notre époque entrent maintenant dans leur domaine. Je pense que l'École de Rome n'est point instituée pour former des imitateurs purs et simples des grands maîtres qui nous ont précédés, mais que MM. les pensionnaires y sont placés pour apprendre à représenter de la manière la plus noble et la plus élevée les passions de la nature humaine, comme un écrivain cherche dans la lecture des bons auteurs en quels termes il doit faire parler les héros, sans y aller puiser ses idées. M. Larivière, étant dans sa cinquième année, vient de commencer son tableau. Il a choisi un sujet du XVe siècle. Dans mon opinion, je n'ai pas cru devoir lui faire d'autre observation, sinon que l'Académie trouverait peut-être cette innovation mauvaise [1].

Voilà, monsieur, où je voulais en venir, et le

1. *La Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V.*

point sur lequel je serais heureux de connaître votre pensée. Peut-être ai-je été trop long, mais j'ai peu l'habitude d'enfiler des phrases; j'aurais dû sans doute être moins prolixe, mais qu'y voulez-vous faire? Pardonnez-moi donc et mettez, je vous prie, de côté l'ennui que je vous aurai causé, pour ne voir que le besoin que j'éprouvais de recueillir vos avis.

Voici une lettre écrite depuis longtemps; je n'avais pas osé vous l'envoyer, tant elle est griffonnée; mais M. Lemoyne, qui veut bien s'en charger, me rendra le service de vous la lire si vous ne pouvez en venir à bout. Je vous y demande de me continuer vos bontés et de m'aider de vos lumières sur un point qui me semble assez grave. Vous m'avez tant de fois tendu la main que j'espère que, cette fois encore, vous ne me la refuserez pas. Rome retentit du bruit de vos nouveaux succès. Vous devez être blasé sur ce genre de jouissances qui me touchent sans doute plus que vous, car j'ai le regret de ne pouvoir juger votre dernier ouvrage que par ouï-dire.

MM. Guérin et Thévenin sont partis; me voilà seul. Les quatre mois que je viens de passer avec mon prédécesseur ont encore augmenté la profonde estime que j'avais pour son caractère.

Ma femme me charge de la rappeler à votre souvenir ainsi qu'à celui de Mme Gérard. Quant à ma fille, elle embellit tous les jours afin d'atteindre au degré de perfection que vous avez donné à ses

traits dans le portrait que vous avez bien voulu faire d'elle[1].

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments de reconnaissance et de bien véritable affection.

H. VERNET.

II

Rome, décembre 1830.

Monsieur,

Depuis bien longtemps j'éprouve le besoin de vous écrire. Vous allez me dire : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Voilà ce qui n'est pas facile, expliquer mon silence et détruire la fâcheuse opinion qu'il a dû vous donner de ma reconnaissance de toutes vos bontés pour moi. Je vous dirai donc, monsieur, que, sans avoir la moindre intention de me mettre en hostilité avec l'Académie, sur une observation très simple, relative à l'injustice d'un rapport, je me suis trouvé engagé dans une querelle des plus désagréables avec elle, ou plutôt avec M. Quatremère[2].

1. Gérard avait fait en 1828, d'après Mlle Louise Vernet, une esquisse peinte, qui fait partie de la collection du neveu de Gérard.

2. Quatremère de Quincy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts et membre de celle des inscriptions, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur les beaux-arts : *Dictionnaire d'ar-*

Entraîné malgré moi par la débâcle de phrases et de raisonnements métaphysiques de mon antagoniste, il m'a été impossible de crier au secours, et, lorsque j'ai pu surmonter le danger, il n'était plus temps de demander avis, la glace était rompue, il fallait être le plus entêté. Je me suis donc cramponné à ma conscience. Au moment où je vous écris, je n'ai plus rien à craindre de mon adversaire, grâce à la dégelée que je lui ai envoyée. Bref, tout est fini; il ne faut plus penser qu'à réparer le mal. Samson, avec sa mâchoire d'âne, a causé moins de désordre dans les rangs des Philistins que notre secrétaire perpétuel avec la sienne au milieu de la nouvelle école. Je vais donc m'occuper d'une revision des règlements qui nous dirigent ici, afin d'en extirper ce qu'un pouvoir envieux et usurpateur y a introduit. Je voudrais proposer les améliorations que deux années d'exercice dans mes fonctions de directeur ont pu me faire juger nécessaires. J'espère que vous me permettrez de vous consulter; dans cette circonstance, je ne suis pas pris en traître et je pourrai m'appuyer de vos conseils.

Les événements de Paris ont eu, comme vous le pensez bien, leur contre-coup ici. Je me suis trouvé, pendant quelques jours, assez embarrassé.

L'ambassade nous avait soufflé dans la manche; mais, grâce au ciel et à un peu de fermeté, tout

chitecture, Histoire de Raphaël et de ses ouvrages, la Vie et les Ouvrages des plus célèbres architectes, etc., etc. — Mort en 1849.

s'est bien terminé. La cocarde fait bon effet, et, sauf quelques boudeurs qui nous arrivent de France, tout semble reprendre sa marche ordinaire.

Le Pape vient de mourir[1]. La cérémonie du conclave, le couronnement du nouveau pontife nous conduiront jusqu'au carnaval. Vous voyez que les amusements de tous les genres ne nous manqueront pas.

J'ai beaucoup travaillé. Une partie de mes études et de mes tableaux est à Paris[2]. Peut-être aurez-vous aperçu les uns et les autres; s'il en était ainsi, j'ose attendre de l'intérêt que vous m'avez sans cesse témoigné quelques-uns de ces bons avis dont vous vous êtes montré si souvent libéral envers moi. Je suis tout étourdi! tant de belles choses m'environnent! je voudrais tout saisir. Je suis comme un minéralogiste qui met toutes les pierres qu'il trouve dans son sac, et qui, lorsque celui-ci devient trop lourd, en jette la moitié au hasard. Si plus instruit que moi ne vient à mon aide, je cours risque, après m'être donné bien du mal, de n'être pas plus riche que par le passé. C'est de vous, monsieur, que j'attends le service auquel je viens de faire allusion. Un seul mot de vous suffira pour m'indiquer la ligne que je dois suivre maintenant; ce mot, je ne me risque pas à le demander, j'ai la présomption de croire que vous le prononcerez.

1. Pie VIII. Il n'avait régné que vingt mois.

2. Voir la lettre de Constantin, page 325.

L'exposition des envois de Rome a eu lieu. C'est aussi sur ce point que je voudrais attirer votre attention. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, j'ai laissé le champ un peu plus libre sur le choix des sujets de peinture. M. Larivière s'est chargé de l'épreuve. Qu'en pensez-vous? Pour cette année, je n'espère rien en ce genre. Il n'en est pas de même de l'architecture et de la sculpture. J'attribue cette différence au mauvais mode qui dirige les travaux obligatoires. La peinture n'est pas appelée à partager les mêmes avantages que les autres arts qu'on cultive ici. Les peintres qui viennent à Rome, loin d'envoyer des études, devraient, ce me semble, n'en montrer que les résultats dans des tableaux de différentes grandeurs et de leur choix. Les sculpteurs ne font pas autrement, puisque leurs envois consistent dans des figures et des bas-reliefs, travaux qu'ils doivent exécuter toute leur vie, et dans lesquels ils peuvent montrer et développer le génie et le talent qu'ils possèdent. Si vous le permettez, je reviendrai dans un autre temps sur cette idée, que je tâcherai d'analyser un peu mieux qu'aujourd'hui, ma lettre étant déjà bien longue.

Je ne veux cependant pas la terminer sans vous renouveler l'assurance de ma bien sincère et respectueuse affection.

Votre tout dévoué.

H. Vernet.

GÉRARD A HORACE VERNET.

Auteuil, 1830.

Monsieur et cher confrère,

J'ai reçu par M. Lemoyne la lettre dont vous avez bien voulu le charger pour moi, et je vous aurais déjà répondu si je n'avais compté sur son prochain départ; mais il m'a appris mercredi qu'il ne retournerait à Rome que le mois prochain, et je ne veux pas différer davantage.

J'ai été très sensible à votre bon souvenir et surtout au témoignage de votre confiance que je crois mériter par le sincère attachement que je vous ai porté dès votre première jeunesse, et qui ne s'est jamais démenti depuis, j'ose le dire, malgré les soins charitables qu'on a pris pour vous éloigner de moi. Quoique je ne me flatte plus de pouvoir vous être utile désormais dans la ligne ascendante que vous parcourez, tandis que par mon âge et par mon caractère j'en suis une tout opposée, cependant je ne laisserai point, tant que je vivrai, de répondre à votre confiance et à votre amitié.

Les contrariétés que vous éprouvez sur le moral de votre établissement ne m'étonnent pas : votre manière de faire et de sentir ne peut guère

s'arranger de ces routines, que les règlements, d'ailleurs, sont si propices à conserver; aussi n'est-ce pas sur cela qu'il faut compter pour obtenir des résultats dignes de l'École et de vous, mais bien sur vos conseils et sur votre exemple.

Toutefois, pour entrer dans vos idées, je vous soumettrai deux mesures qui me paraîtraient propres à donner à la fois plus d'importance à l'Académie de France à Rome, et plus de force aux élèves qui aspirent à y arriver. L'une, et je crois vous en avoir parlé, serait la création d'une galerie où chacun des pensionnaires laisserait un morceau de peinture ou de sculpture; — le nom de chaque artiste et l'époque de son séjour à Rome seraient marqués au-dessous de chaque ouvrage. — La seconde serait de changer la donnée du concours pour le grand prix de peinture, et, au lieu des éternels tableaux de chevalet, d'adopter des figures de grandeur naturelle, en ne donnant, comme sujets, que deux ou trois personnages, au plus. — Ce n'est point avec vous qu'il est nécessaire de développer davantage cette idée. Cependant, si elle vous paraît bonne et propre, comme j'en suis convaincu, à changer la face des choses, je vous engage à la poursuivre. Quant à moi, je n'aurais malheureusement que peu de crédit pour l'appuyer, car je n'ai guère d'influence à l'Académie, où je ne vais presque jamais. Cependant le bien peut se faire sans moi. Il faut, avant toutes choses, que ces deux propositions vous paraissent utiles.

Je vous remercie de ce que vous me dites d'obligeant sur mon tableau du *Sacre*. Vous n'avez entendu de loin que les applaudissements; mais ceux qui sont tout près ont entendu bien des sifflets, et peut-être même sont-ils arrivés jusqu'à vous. Mais vous n'en serez pas plus surpris que moi, vous connaissez les hommes et les opinions de ce pays-ci. Cet ouvrage était un des plus difficiles que la peinture pût entreprendre et achever, et je crois que, sous le rapport de l'art, j'ai surmonté bien des obstacles. Du reste, ceci est déjà bien loin, et j'ai beaucoup travaillé depuis.

Je ne veux pas finir sans vous dire un mot du plaisir que j'aurais à aller faire une visite dans votre beau palais, mais je suis déjà bien vieux pour me flatter d'un pareil bonheur.

Présentez, je vous prie, mes compliments à Mme Vernet, et excusez la fatigue de mes yeux. Je suis depuis longtemps dans l'impossibilité d'écrire de longues lettres; j'ai été obligé de dicter celle-ci à notre bonne Mlle Godefroid. Mais je ne veux pas vous quitter sans vous assurer de mon inviolable attachement.

F. GÉRARD.

III

Rome, décembre 1834.

Monsieur et ami,

Il faut de grandes circonstances pour me déterminer à abuser de vos moments en vous donnant de nos nouvelles. Aujourd'hui, cependant, c'est un devoir que je remplis et je brave toute crainte d'importunité, persuadé que vous prendrez part à un grand événement qui va avoir lieu dans la famille. Ma fille épouse Delaroche, à la fin du mois. Vous m'avez donné tant de preuves d'intérêt que je suis persuadé que cette nouvelle ne vous sera pas indifférente, non plus qu'à Mme Gérard. Pour dire toute la vérité, je dois avouer que j'ai le cœur tout gonflé de soupirs toutes les fois que je songe à la séparation que ce mariage nécessite, mais qu'y faire? C'est la loi de la nature; et vite, pour me consoler, je me jette dans le système des compensations et je me trouve heureux de faire d'un ami, un fils. Ce que je perds d'un côté, je le reprends de l'autre. Vive M. Azaïs! N'ai-je pas aussi à me réjouir d'avoir pour gendre un peintre et un homme d'un mérite éprouvé? Mon rêve chéri se réalise aujourd'hui, et tout sentiment d'égoïsme doit disparaître devant l'avenir heureux que je puis prévoir pour celle que j'aime

tant. Cependant, tout en faisant ces belles phrases, je sens de l'humidité derrière mes lunettes. Pardonnez-moi, je vous laisse voir toute ma faiblesse, vous m'avez donné l'habitude de vous ouvrir mon cœur.

Bientôt, comme Philémon et Baucis, ma femme et moi, nous reprendrons la route de Paris, bras dessus bras dessous. Là, nous retrouverons des amis, et j'espère que vous nous permettrez d'aller vous dire de vive voix tout ce que je ne puis vous dire aujourd'hui.

Je ne sais plus si je quitte Rome avec regret; mais ce que je sais bien, c'est que j'aurai du plaisir à rentrer dans la patrie, et surtout à quitter pour jamais les administrations. Je ne veux plus en entendre parler.

Mon père, ma femme et ma fille se rappellent à votre souvenir ainsi qu'à celui de Mme Gérard, et, pour mon compte, je vous prie d'agréer l'assurance des sentiments respectueux de votre bien reconnaissant serviteur.

H. Vernet.

IV

Paris, ce 3 décembre 1836.

La Providence, qui se joue de notre pauvre humanité, vient confondre aujourd'hui les larmes

les plus amères avec celles de la joie. Ma fille vient d'accoucher d'un garçon. Vous qui partagez, j'en suis certain, le regret que j'éprouve de la perte que je viens de faire[1], vous partagerez aussi la consolation que le sort manque rarement d'envoyer aux malheureux. A côté d'un bonheur qui se détruit, un autre commence. Mon âme, dépossédée des joies filiales, se consolera par la pratique des devoirs imposés à un grand-père. Je profite de l'occasion de cet heureux événement pour vous remercier de la dernière marque d'attachement que vous avez donnée à la mémoire de mon excellent père en assistant aux derniers adieux que ses amis lui faisaient. Croyez à la reconnaissance de tous ses enfants, à la mienne surtout. Je n'oublierai jamais que vous m'avez traité comme un fils, et c'est avec bonheur que je vous en offre tous les sentiments.

Je suis avec respect votre bien dévoué.

H. Vernet.

1. Carle Vernet, père d'Horace, venait de mourir.

ISABEY[1]

I

Paris (sans date), 1823.

Mon cher Gérard,

Lorsque tu venais de quitter le ministre, il me parla de l'Institut et te chercha pour te parler de moi. Je t'avoue que je fus fort aise de ce contretemps. Je crois plus à ton amitié qu'à toutes les hautes protections.

Lorsque tu auras payé la dette de la conscience, je te demande ton influence et l'honneur d'être porté sur la liste des candidats de la section.

Parlons d'autre chose.

J'ai consenti à essayer de lithographier le portrait de M[me] la duchesse de Dinot, parce que c'est de toi. Il faut cependant que cela te convienne, et si tu ne me fais rien dire contre, je vais m'en occuper. Incessamment je te soumettrai la pierre avant de faire tirer.

Tout à toi. ISABEY.

1. Isabey (Jean-Baptiste), né en 1767, mort en 1855. Élève de David, peignit surtout la miniature et le portrait; a été directeur des décorations de l'Opéra, peintre du roi et ordonnateur des spectacles et fêtes de la cour, officier de la Légion d'honneur, membre de plusieurs académies.

II

Paris, 3 septembre 1829.

Mon ami,

Nous partons pour la campagne. C'est ce qui retardera de quelques jours le plaisir que je me fais de faire connaître à ton épouse et à toi la compagne de mes vieilles années [1].

Enfin, Garneret a terminé la restauration de la bordure de mon portrait [2], que je lègue à mon bon fils Eugène; mais, avant de le retirer de chez toi, j'ai voulu que tu le visses, dans son cadre. En conséquence, je donne ordre à Garneret de le porter chez toi; préviens-en Victor.

Mon Eugène se fait grande joie de mettre ce *chef-d'œuvre* dans son atelier. Il dira à tout le monde : Il y a longtemps que Gérard est l'aîné d'Isabey.

Au revoir. Dieu te garde de tes douleurs.

Hommages à ton épouse, et à toi durable amitié.

ISABEY.

1. Isabey venait de se remarier.

2. C'est le beau portrait placé dans la grande salle de l'école française en pendant à la *Psyché*. Ce portrait, où Isabey est représenté avec sa jeune fille, Mme Ciceri, a été donné par Eugène Isabey.

III

Paris, 29 novembre 1829.

Mon ami,

Je n'ai pas la prétention de remplacer Renauld; la pensée de *faire des démarches* sera comme non avenue si tu ne crois pas qu'on puisse faire de moi le juge du plaideur et l'huître, par l'embarras que va causer la quantité de jeunes gens qui doivent se mettre sur les rangs[1].

Ne pense pas à notre ancienne amitié, mets à la poste un *oui* ou *non,* sans aucun commentaire, pas même la signature...

ISABEY.

NOTA. — Dans ma position, l'intérêt vient aussi stimuler mon ambition.

1. Comme dans la première lettre, il est question de la candidature d'Isabey à l'Institut.

HENRIQUEL-DUPONT[1]

Paris, 27 juillet 1829.

Monsieur,

La proposition de graver votre beau tableau du *Sacre* m'ayant été faite par M. de Cailleux, je ne puis attribuer cette insigne faveur qu'à votre haute recommandation, bien persuadé que le ministère ne peut avoir d'autre volonté que votre choix. Je viens donc vous exprimer, monsieur, toute la gratitude que je ressens de cette distinction qui me permettrait d'attacher mon nom à une œuvre aussi remarquable, et je désirerais beaucoup pouvoir vous en témoigner de vive voix toute ma reconnaissance[2].

Votre très dévoué serviteur.

H.-Dupont.

1. Né en 1797, élève de Guérin et de Bervic, M. Henriquel-Dupont est à la tête de notre école de gravure actuelle. Il s'est rendu célèbre par ses belles planches au burin, d'après le *Gustave Wasa* d'Hersent, le portrait de *Bertin l'aîné* d'après Ingres, le *Strafford*, l'*Ensevelissement du Christ*, et enfin l'*Hémicycle* du palais des Beaux-Arts, d'après P. Delaroche, etc., etc. Nommé à l'Institut en remplacement de Richomme en 1849. Tout récemment, en 1882 et 1883, M. Henriquel-Dupont, malgré son grand âge, a produit les deux belles gravures de *la Vierge de la Maison d'Orléans* et du *Portrait de Molière*.

2. La gravure du *Sacre* ne fut pas entreprise par M. Henriquel; commencée par Prévost, l'exécution en fut interrompue par la révolution de 1830.

GIACOMO MEYERBEER

I

Paris, 21 avril 1830.

Monsieur,

Oserais-je vous rappeler votre aimable promesse de faire savoir à monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie que je suis à Paris actuellement, pour que la lettre de nomination ne prenne pas le chemin de Berlin[1]? Oserais-je y ajouter la prière (un peu indiscrète peut-être) de le stimuler à me l'écrire bientôt? Beaucoup de personnes me parlent de ma nomination, et il faut que je fasse semblant de l'ignorer. Je vois tous les jours de ces messieurs auxquels je devrais des remerciements pour les suffrages dont ils m'ont honoré, et, faute de l'annonce officielle, je suis forcé de me taire et de paraître impoli. Cela m'embarrasse un peu, et vous ajouteriez aux grandes obligations que je dois à votre bonté et amitié, si vous vouliez faire hâter l'expédition de

1. Meyerbeer, nommé correspondant de l'Institut en 1830, ne fut associé étranger qu'en 1834, en remplacement du célèbre graveur Morghen. (Voir la lettre suivante de Meyerbeer.)

cette lettre qui me donnera le droit très précieux d'oser m'asseoir quelquefois à côté d'hommes illustres tels que vous.

Agréez, monsieur, les expressions des sentiments les plus distingués de votre très humble et très dévoué serviteur.

GIACOMO MEYERBEER.

II

Paris, 1834.

Mon illustre protecteur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que la séance pour l'élection d'un associé étranger est retardée à mercredi prochain, à cause de la réception de M. Thiers qui aura lieu demain. Ainsi, c'est pour mercredi que j'ose réclamer vos bontés et votre éloquente recommandation. J'ai pu savoir (en secret) que c'est de la part de la section d'architecture que j'éprouverai beaucoup d'opposition, parce qu'elle désire nommer un associé de cet art. On m'a insinué qu'à cause de cela l'appui de MM. Percier et Fontaine serait très important. J'ignore, malheureusement, s'ils sont de *vos amis*. Dans ce cas, je ne serais pas inquiet. Mille pardons d'abuser ainsi de vos bontés et de votre bienveillance pour moi; mais vous avez accueilli

avec tant de grâce et de bonté ma première prière, que ma timidité s'est changée en audace.

MEYERBEER.

III

Mars 1836.

Madame,

Le lundi est le jour où ma mère n'a pas sa baignoire à l'Opéra. Mais comme elle sait que vous ne pouvez pas aller le mercredi au théâtre et qu'il n'est pas sûr que *les Huguenots* soient vendredi, elle a pris ce qu'il y avait de moins mal en fait de loges disponibles (une 3e de face), pour avoir le plaisir de passer la soirée avec vous et monsieur Gérard, et me procurer le bonheur d'obtenir vos suffrages, si vous m'en trouvez digne. Ci-joint le coupon des deux places.

Agréez-les ainsi que l'expression de mes hommages pour vous et l'illustre monsieur Gérard.

MEYERBEER.

FONTAINE[1]

I

Le 12 mars 1831.

Mon ami, je suis chargé de vous dire que le roi peut, dans cette semaine, jeudi peut-être, vous donner quelques heures de séance aux Tuileries. Vous seriez placé dans le salon qui précède celui du conseil, et là, pendant les *moments* qu'il aura de libres, il pourra passer des *heures* avec vous.

Votre sincère ami.

FONTAINE.

1. Fontaine, architecte de l'empereur Napoléon Ier et du roi Louis-Philippe. Élève de Peyre jeune. Il concourut en 1785 pour un *projet* d'une *sépulture royale*. Il eut le second prix. Ami et collaborateur de Percier, ces deux architectes construisirent et ornèrent le grand escalier du Louvre, qui a été démoli il y a quelques années. C'était le meilleur spécimen de l'architecture de ce temps. Fontaine a été nommé membre de l'Institut en 1811, à la place de Chalgrin. Pendant la restauration, Fontaine construisit le monument expiatoire de la rue d'Anjou. Il avait fait un projet très étudié de la réunion ,du Louvre aux Tuileries ; l'opposition des Chambres, pendant le règne du roi Louis-Philippe, en empêcha l'exécution. Fontaine vécut dans la retraite depuis la révolution de 1848 ; il a cependant présidé jusqu'à sa fin le conseil des bâtiments civils. Il est mort en 1853.

II

Paris, le 21 août 1831.

Mon ami, je crois faire chose qui vous sera agréable, en vous prévenant de ce dont le roi m'a entretenu ce matin.

Il était question du Louvre, de son achèvement, et particulièrement de la pièce que le roi a nommée le *Salon Gérard*. Sa Majesté, voulant que cette grande salle, qui désormais serait éclairée par le haut, renfermât, outre les deux belles compositions qui la décorent, deux autres tableaux représentant des sujets également caractéristiques de l'histoire de nos derniers temps, nous a ordonné de supprimer de suite sur la face du Midi et sur celle opposée la croisée du milieu, ce qui laissera deux espaces à peu près pareils à ceux que vos tableaux remplissent.

Ainsi, dit le Roi, le Salon Gérard renfermera de la main de cet habile artiste quatre grands sujets mémorables :

1° L'Entrée de Henri IV dans Paris, 1594;

2° La Patrie en danger, 1793;

3° La Bataille d'Austerlitz, 1805;

4° L'Hôtel de Ville, 1830.

Je ne dois rien dire des choses flatteuses qui ont été ajoutées à ce court programme, si ce n'est

que j'en conserverai jusqu'au dernier moment le meilleur souvenir.

Votre ami dévoué.

FONTAINE.

III

Paris, le 2 octobre 1834.

Mon ami, je viens de passer chez vous pour prendre la mesure exacte de votre tableau de l'Hôtel de Ville et vous prévenir que le roi a projeté de le faire placer dans l'une des salles de l'aile du Midi, qui est consacrée aux événements de juillet 1830.

J'avais, indépendamment de cette mission, celle de vous demander si pour l'époque à laquelle on veut ouvrir Versailles, c'est-à-dire pour le 1er mai prochain, votre tableau pourrait être fini et mis en place[1].

Je compte passer chez vous demain ou après-demain.

Tout à vous.

Votre dévoué.

FONTAINE.

1. Ce tableau représente *le duc d'Orléans acceptant, le* 31 *juillet* 1830, *à l'Hôtel de Ville, la lieutenance générale qui lui est offerte par les députés présents à Paris.* Il est au musée de Versailles, dont la création avait fait abandonner le projet de la salle *Gérard* au *Louvre.* Les tableaux de *l'Entrée de Henri IV* et de *la Bataille d'Austerlitz* sont à Versailles, dans la galerie des batailles.

GÉRARD A FONTAINE.

Paris, 1834.

Mon ami, j'allais vous porter hier au soir la mesure des deux tableaux du Louvre, lorsque M. Valery[1] est arrivé chez moi. — Cette mesure est de 16 pieds de haut sur 15 de large.

Je vous assure, en toute sincérité, qu'il me serait impossible de faire celui représentant l'Hôtel de Ville d'ici au 1er mai; les portraits y sont nombreux, importants, et l'on sait que mille causes contribuent à rendre ce genre de travail plus long que tout autre. Bien que je n'aie plus grand'chose à perdre, je ne me résoudrai jamais à *strapazzare*[2] le peu d'ouvrages que je pourrai faire encore. Je me proposais de recueillir cet hiver les portraits de ceux de ces messieurs qui doivent figurer dans cette composition, et de continuer cependant le tableau de la *Patrie en danger*, que je compte avoir terminé au printemps prochain.

Le roi veut que le tableau de l'Hôtel de Ville soit placé lors de l'ouverture du musée de Versailles. Si quelque autre artiste, plus jeune et mieux portant que moi et avec qui je pourrais

1. Alors bibliothécaire du château de Versailles. Auteur d'un itinéraire en Italie.

2. *Maltraiter, brusquer.*

m'entendre, était choisi pour cet ouvrage, loin de m'en plaindre, je me ferais un devoir de le seconder de mon mieux. Il n'y a, je vous le jure, mon ami, aucune arrière-pensée dans cette désignation. Je me suis occupé de cet ouvrage avec la ferme volonté de l'exécuter, et la preuve, c'est que je n'aurais plus, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'à réunir *les moyens* de détail nécessaires à son achèvement. Mais les plus indispensables ne sont pas à ma disposition, et le tableau de Heim[1], que vous avez eu la complaisance de me faire prêter pour quelques jours, est réellement insuffisant par la différence des poses et celle de la proportion.

Adieu, mon cher Fontaine.

Votre bien dévoué.

GÉRARD.

1. Heim avait traité le même sujet. La scène se passe au Palais-Royal.

ETEX[1]

Florence, 18 février 1831.

Monsieur,

Je ne vous ai pas écrit de Venise pensant bien que ma qualité de Français me ferait ouvrir ma lettre, car la police de cette partie de l'Italie est d'une méfiance infâme. Nous sommes traités par elle comme des voleurs, et observés continuellement, car l'on prétend que les deux tiers de la ville sont à la solde de la police; la misère y est affreuse. C'est un contraste bien étonnant de voir tous ces malheureux entourés de cet amas de richesses en pierres précieuses, marbres, peintures. A ce sujet, j'ai eu l'avantage de présenter votre lettre à monsieur le comte Cigognara. Je regrette bien vivement de n'être resté plus longtemps à Venise, afin de voir souvent ce savant et aimable homme, qui a pour vous toute l'amitié possible. Il se portait bien, et il m'a montré, à ma grande satisfaction, une fort belle gravure de vos admirables Renommées; il en est, comme de juste, très

1. Etex (Antoine), élève d'Ingres, peintre et sculpteur, traita surtout les sujets historiques et fit des portraits. On a également de lui une très bonne étude intitulée : *la Femme au bain.*

enchanté et attend dans l'anxiété le résultat des événements. C'est une chose tellement disparate de voir ces Autrichiens, froids et lourds, à côté d'une nation pleine de feu, que je ne comprends pas que depuis si longtemps ils aient pu vivre ensemble, ne s'entendant nullement, ne parlant pas la même langue. Je n'entreprendrai pas de vous décrire des choses admirables que vous connaissez mieux que moi. Seulement je me trouve fort heureux de les avoir vues ; elles ont fait sur moi une vive impression. Je suis revenu par Parme, Modène et Bologne : partout les marques des persécutions passées, un grand enthousiasme, celui du désespoir ; mais ils manquent d'armes, et les Autrichiens sont bien armés.

Arrivant à Florence, j'ai appris que tous les artistes fuyaient Rome, que monsieur Constantin était ici. Je me suis empressé de me présenter chez lui et lui remettre votre lettre et, à cet instant, pour la quatrième fois, je ne peux le voir encore. Le courrier partant, je suis obligé de fermer ma lettre sans l'avoir vu. Je sais seulement qu'il est en bonne santé. Nous attendons ici les événements. Peut-être serons-nous obligés de revenir en France très prochainement. Nous attendons. Plusieurs personnes disent aujourd'hui que Rome est prise par les révoltés ; le bruit court que les Autrichiens sont en route pour Bologne.

J'ai vu à Parme M. Toschi. J'avais une lettre pour lui. Il paraissait tout démoralisé par tout ceci.

Je n'entre pas dans de plus grands détails. J'espère et attends en m'occupant, et vous prie d'agréer mes remerciements pour toutes vos bontés.

Votre tout dévoué serviteur.

ETEX.

Rappelez-moi à Mlle Godefroid et à M. Pradier, duquel j'aimerais bien avoir des nouvelles directes.

SCHORN[1]

Weimar, 24 juillet 1833.

Monsieur le baron,

Ayant eu plusieurs fois l'honneur de vous écrire en qualité de secrétaire de l'Académie des beaux-arts de Munich, je prends la liberté de me rappeler à votre souvenir en vous écrivant du nouveau domicile où je me suis fixé depuis peu de temps. Permettez en même temps que je recommande à votre bonté M. Waagen, directeur de la galerie du musée royal de Berlin, auteur de plusieurs écrits sur l'histoire de la peinture, et qui s'est acquis le mérite d'avoir contribué essentiellement à l'arrangement de la galerie de Berlin. Comme il fera un séjour de cinq à six semaines à Paris, il désire s'informer de tout ce que l'art vivant a produit de meilleur, et particulièrement jouir de l'aspect de vos chefs-d'œuvre. Et comme, mon-

1. Schorn (Charles), né en 1802, mort en 1850 à Munich. Élève de Cornélius, Gros et Ingres, peintre d'histoire et de genre. On peut citer de lui : *Salvator Rosa parmi les brigands; Paul III contemplant le tableau de Luther; le Déluge*, tableau resté inachevé par suite de la mort de l'auteur.

sieur le baron, vous nous faites l'honneur d'apprécier la peinture allemande, il pourra vous donner les meilleurs renseignements tant sur les collections que sur les peintres et sculpteurs vivant à Berlin, où l'art est cultivé avec autant de succès qu'à Munich. Quant à moi, il pourra vous informer de tout ce qui vous intéresse à savoir sur ma vie et sur mes travaux. Je vous demande la permission de vous exprimer de temps en temps le plaisir avec lequel je me souviens de ces jours que j'ai passés avec M. Boisserée chez vous, et de vous réitérer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le baron,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

L. Schorn.

Conseiller de la Cour et directeur de l'Institut des beaux-arts.

HENSEL[1]

Berlin, 4 octobre 1836.

Monsieur,

La bienveillance que vous m'avez montrée durant mon séjour à Paris m'enhardit à vous présenter un de mes élèves, monsieur Kaselowsky, qui vient de remporter la victoire au concours de peinture d'histoire à notre académie, et qui fait dans ce moment le voyage d'étude, prix de cette victoire.

Je lui ai conseillé de faire précéder son voyage d'Italie par un séjour à Paris. Vous me rendrez très heureux, monsieur, de l'éclairer de vos conseils, et de lui indiquer les meilleurs moyens de profiter de son séjour pour ses études. Vous m'obligerez infiniment de lui permettre de voir votre atelier, et surtout ce cabinet fameux, qui contient l'histoire de notre temps en portraits, dont chacun est un chef-d'œuvre, et ce dessin superbe, *le 10 août*.

1. Hensel (Guillaume), né en 1794, mort en 1852. Peintre d'histoire et de portraits, et graveur à l'eau-forte. Fut peintre du roi de Rome. On lui doit *Jésus-Christ devant Pilate*, qui se trouve à Potsdam, et *Jésus-Christ au désert*.

Si mes desseins ne sont pas contrariés, j'espère avoir l'honneur de vous revoir vers le temps de votre prochain Salon, que je me propose de venir voir, et je vous avoue que cette perspective me fait un bien grand plaisir.

Je saisis cette occasion, monsieur, pour vous présenter l'assurance de mon profond respect. Ma femme se joint à moi dans ces sentiments, et nous vous prions tous deux de nous rappeler au souvenir de Mme Gérard.

Je suis, monsieur, votre tout dévoué.

W. Hensel.

GÉRARD A LÉOPOLD ROBERT[1]

Paris, 1832.

Mon cher monsieur, je pense que M. votre frère doit être maintenant près de vous; il vous a remis un rouleau que cette lettre aurait dû précéder ou du moins accompagner. J'avais eu le plaisir de vous promettre les *deux images* dont M. votre frère a bien voulu se charger. Quant aux

1. Cette lettre aurait dû être classée avec celles de Léopold Robert, mais elle a été communiquée au cours de la publication, et il a paru intéressant de terminer ce volume consacré aux artistes par les considérations qu'elle renferme sur la philosophie de l'art à l'époque de Gérard.

deux autres ; elles sont, comme vous voyez, destinées à M. le comte de Cicognara [1]. Mon confrère Pradier était parti précipitamment pour Genève au commencement de notre épidémie; il devait de là se rendre à Venise, et je lui avais adressé, poste restante, dans cette ville, une lettre pour M. Cicognara. Comme ledit confrère est un peu fou, il a changé d'avis et est allé à Rome; ma lettre doit donc être au bureau de la poste dans l'enveloppe de M. Pradier. Oserai-je, mon cher monsieur Robert, vous prier de la faire réclamer ou d'en donner avis à M. le comte, vis-à-vis duquel je me trouverais en tort, tandis que je suis au contraire pénétré de reconnaissance pour le dernier témoignage de souvenir qu'il a bien voulu me donner ?

Votre lettre du 31 mai m'a fait le plus sensible plaisir, non seulement comme preuve de votre souvenir, mais par tout ce que vous me dites sur tout ce qui vous touche personnellement. Le sujet de votre tableau me paraît parfaitement choisi, et vous aurez fait encore preuve dans cette occasion de votre excellent jugement; pour moi, il me semble qu'après le nombre prodigieux d'ouvrages admirables, dans tous les genres possibles, que l'art a produits depuis plus de quatre siècles, et surtout à l'époque où nous vivons, il ne reste plus au véritable artiste qu'un seul moyen d'intéresser le

1. Voir le deuxième volume.

très petit nombre d'hommes éclairés qui soient encore amis des arts, le choix du sujet et la recherche du beau par l'étude de la nature, ce qu'un plus savant que moi pourrait appeler la philosophie de l'art; en général, tout le reste n'est que redite ou contrefaçon plus ou moins puérile dont l'ignorance et le charlatanisme seuls se sont toujours chargés de faire les honneurs. Je pense que votre troisième tableau fera dignement suite aux deux autres, je désire vivre assez pour le voir; mais, en vérité, si je passais si mal mon temps, comme je l'ai fait depuis votre départ, je n'oserais l'espérer. Quoi qu'il arrive, j'espère, mon cher monsieur Robert, que vous conserverez quelque souvenir d'un homme qui a toujours su vous apprécier et vous a voué le plus sincère attachement.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME


A. Quantin imprimeur
r. S.t Benoit, 7, à Paris